K. SEGUIN



Histoire de 3 enfants

LIVRE DE LECTURE COURANTE

Cours Moyen

LIBRAIRIE HACHETTE

K. SEGUIN
Inspecteur de l'enseignement primaire.

Histoire de trois enfants

LIVRE DE LECTURE COURANTE

COURS MOYEN

Illustrations de Ferdinand RAFFIN
Couverture illustrée — Photo Jean ROUBIER

Ouvrage adopté pour les Écoles primaires
de la Ville de Paris

LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

PRÉFACE

Le présent ouvrage fait suite au livre de lecture courante à l'usage du Cours élémentaire « Jeannot et Jeannette » *auquel les maîtresses, les maîtres et leurs élèves ont fait un si favorable accueil.*

Les personnages de ce volume sont encore des enfants, et si les épisodes de leur vie n'ont rien d'aventureux, l'auteur a cependant cherché à mettre assez d'intérêt dans l'intrigue pour qu'elle fût suivie avec plaisir ! Ce qu'il a voulu avant tout, c'est rendre ses personnages sympathiques aux élèves et offrir à ceux-ci des modèles aimables et discrets.

Ces personnages enfantins sont présentés dans le monde d'aujourd'hui. L'auteur les mêle le plus possible à la vie sociale et tourne leurs regards vers l'avenir. Il n'a voulu écrire ni un livre de morale ni un livre de connaissances usuelles; il espère toutefois que cette simple « Histoire de trois enfants » *contribuera à former les consciences et à meubler les esprits, sans que le souci d'édification ou de vulgarisation apparaisse avec trop d'insistance.*

Chacune des lectures que comprend ce livre est suivie d'une explication des mots difficiles et d'un questionnaire relatif aux idées. De plus, et pour tenir compte du désir exprimé par un grand nombre de maîtresses et de maîtres, surtout des écoles rurales, on a ajouté de nombreux exercices (oraux et écrits) de vocabulaire et de construction de phrases. Ces derniers constituent pour la plupart la préparation à la composition française recommandée par les Instructions ministérielles de 1923.

On retrouvera avec plaisir, dans l'illustration de ce livre, les qualités de l'excellent artiste qu'est Ferdinand Raffin. Comme pour les autres volumes de la collection, il a su mettre autant de charme et de vérité dans les dessins que de variété et d'ingéniosité dans les frises.

K. S.

HISTOIRE DE TROIS ENFANTS



1. Une surprise.

François, après le repas de midi, jouait aux billes, tout seul, dans la cour, en attendant l'heure de retourner à l'école, lorsque sa grand'mère lui cria par la fenêtre ouverte :

« Si tu veux aller ramasser des prunes au jardin, je te ferai, ce soir, une surprise! »

François avait déjeuné seul, ce jour-là, avec sa grand'mère Lefranc, car son grand-père et Cartaud, le domestique, étaient partis de bon matin avec la charrette pour le champ des Brandes, qui est à plus de trois kilomètres du village. Ils ne devaient rentrer que dans l'après-midi, avec la dernière charge de moisson.

François ramassa ses billes et, les yeux rieurs sous ses boucles brunes, réfléchit un instant. Il ne fut pas longtemps pour deviner, comme bien vous pensez, la surprise que sa grand'mère lui réservait. Elle répétait souvent, d'ailleurs :

« Je tiens aux vieilles coutumes, moi, quand elles sont bonnes! » Or c'est une vieille habitude, dans beaucoup de régions, de fêter l'entrée dans la grange de la dernière gerbe, fleurie d'un bouquet rustique[1]: c'est une façon de montrer la joie de voir la récolte à l'abri.

François se dit donc :

« Tout à l'heure, grand'mère va chauffer le four. Ce soir, il y aura des tartes et des galettes!

— A quoi penses-tu, gourmand? dit en riant Mme Lefranc, venue sur le seuil de la porte, un panier à la main.

— A rien, à rien! » répondit François, qui sans doute voulait laisser à sa bonne grand'mère la joie de le surprendre.

Il courut au jardin, secoua les arbres, et remplit en quelques instants son panier de prunes de Madeleine, d'un beau violet luisant, et de grosses reines-Claude dorées.

Comme il prenait lentement le chemin de l'école :

« François, cria la grand'mère, dis à Paul et à Mariette de venir ici avec toi, après la classe. Je préviendrai leur maman. »

Entendant cela, François sauta de joie et se mit à courir. Car la pensée de trouver à son goûter des tartes croustillantes n'était rien auprès de la joie de les partager avec Paul, son camarade de classe, son ami le plus cher, et avec Mariette, la sœur de Paul,

si sérieuse et si douce, et qui souvent prenait part à leurs jeux.

Mariette avait douze ans, comme François. Paul était leur cadet[2] d'une année. Le père de Paul et de Mariette était mort, et leur mère, Mme Dumas, se donnait beaucoup de peine pour les élever, en tenant une petite épicerie et en faisant des travaux de repassage.

François les rejoignit bientôt, car la maison de ses amis était proche de la sienne.

« Grand'mère nous prépare à goûter, leur confia-t-il. A quatre heures, vous viendrez avec moi. Votre maman sera prévenue. »

Paul et Mariette sourirent, et la fillette dit de sa jolie voix chantante :

« Ta grand'mère est bonne. Elle a toujours été bonne pour maman et pour nous! »

Elle paraissait cependant un peu triste, la petite Mariette, et Paul, triste lui aussi, marchait à côté d'elle, le front baissé. François allait savoir pourquoi ce soir-là même.

La classe de l'après-midi lui parut longue, et il eut quelques distractions[3].

Quand il fermait les yeux, il voyait de grandes flammes rouges qui éclairaient la bouche ouverte d'un four. Il sentait aussi, ma parole! l'odeur des tartes chaudes, fleurant[4] la fine farine, le beurre et les fruits. De temps en temps, il jetait un regard vers Paul, qui travaillait sagement, comme à son habitude, et il répétait :

« Quelle bonne idée a eue grand'mère d'inviter Paul et Mariette! quelle bonne idée! »

« François, à quoi penses-tu donc, ce soir? lui dit

son maître. Tu as laissé trois fautes dans ta dictée. Je ne te reconnais plus! »

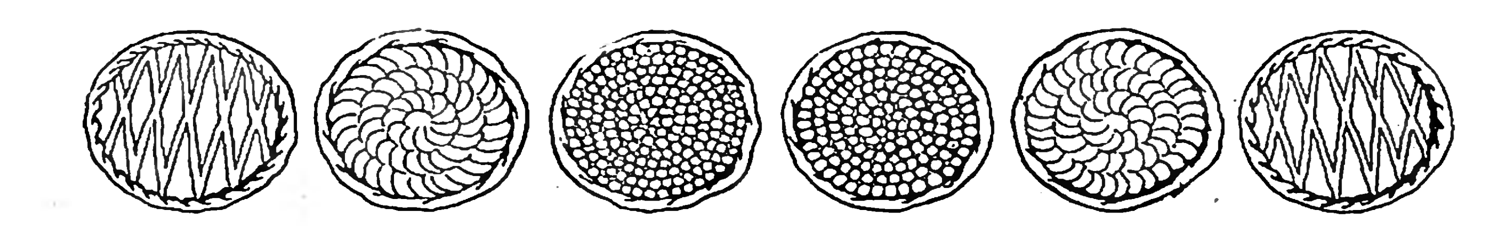
Quatre heures vinrent enfin! Les deux garçons sortirent de la classe, et attendirent un instant Mariette. François prit ses deux amis par la main et, les forçant à courir avec leurs sacs au dos, les entraîna vers la maison où sa grand'mère les attendait.

Mots expliqués. — 1. *Rustique* : qui appartient à la campagne; ici, bouquet fait de fleurs des champs, qui rappelle les goûts, les manières de vivre de la campagne. — 2. *Cadet* : celui qui est né après, par rapport à un frère aîné, ou à une sœur aînée; on désigne toutefois plus particulièrement sous ce nom, l'enfant né le second dans une famille; ici, moins âgé, sans qu'il s'agisse de parenté. — 3. *Avoir des distractions* : penser à autre chose qu'à son travail. — 4. *Fleurant* : répandant une odeur, comme fait une fleur.

Les idées. — Pourquoi la grand'mère de François veut-elle faire des tartes et des galettes? — Pourquoi François saute-t-il de joie sur le chemin de l'école? — Pourquoi la classe de l'après-midi paraît-elle longue à François?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Dites le nom des principaux repas de la journée, — de dix fruits du verger comme *la prune*, — de cinq véhicules comme *la charrette*. — 2. Quel est le nom féminin en *ée* dérivé de *charrette*, de *panier*, de *soir*? — 3. Quel est l'adjectif en *al* dérivé de *région*, de *matin*? Citez cinq autres adjectifs qualificatifs en *al*. — 4. Quel est le verbe dérivé de *moisson*? Citez cinq autres verbes en *onner*.

II. **Construction de phrases.** — 5. Indiquez trois actions que vous faites chaque matin en attendant l'heure de partir pour l'école : *Chaque matin, avant de partir pour l'école, je... je..., je....* — 6. Enumérez trois des actions que fait la grand'mère pour chauffer le four, — que fait François au jardin. — 7. Écrivez trois phrases commençant par : *Quelle bonne idée tu as eue....* — 8. Faites entrer dans une phrase chacune des expressions suivantes : *sauter de joie, inviter un ami.*



2. Frère et sœur.

On ne pouvait trouver frère et sœur plus unis que Paul et Mariette. Entre eux, jamais de brouilles, jamais de mots vifs ou de bouderies. S'ils étaient d'accord dans leurs jeux et dans leurs travaux, ils



l'étaient encore plus pour éviter à leur mère les ennuis et les fatigues inutiles.

Paul aimait lire, et encore plus dessiner. Pourtant il n'aurait jamais, après la classe, pris un livre ou un crayon sans demander :

« Maman, as-tu quelque course à faire, ou quelque travail à me donner? »

Il y avait, touchant à la maison de Mme Dumas, un petit jardin bordé d'un mur de pierres sèches où les giroflées poussaient à foison[1]. Souvent, lorsque Paul sarclait[2] les plates-bandes ou arrosait les légumes, par les soirées d'été, des camarades l'interpellaient :

« Viens donc jouer avec nous! Tu arroseras demain tes salades et tes choux. »

Mais Paul, qui pourtant aimait le jeu, restait sourd à leurs appels. Bravement et simplement, il accomplissait les devoirs qui s'imposent à un bon fils, quand le père n'est plus là.

Mariette, de son côté, faisait tout son possible pour soulager sa mère dans les travaux du ménage. Mais souvent, quand elle commençait une besogne qu'il jugeait trop lourde pour elle, Paul intervenait.

« Non, petite sœur, laisse-moi faire! Cela, c'est un travail d'homme! »

Aussi était-ce lui qui sciait le bois, fendait les bûches et tirait l'eau du puits. Ce n'était pas qu'il fût très robuste pour son âge. Mais la volonté, chez lui, suppléait à la force.

Le jeudi ou le dimanche, François allait parfois chercher Paul pour une promenade. Mme Dumas engageait son fils à sortir, car elle aurait voulu qu'il pût toujours se distraire comme les autres enfants. Alors Paul demandait : « Et Mariette? » Mariette nous accompagne-t-elle? »

Quand Mariette pouvait sortir, ils partaient tous les trois, et la promenade était joyeuse. Mais lorsqu'elle était retenue à la maison par quelque petit travail, Paul n'était plus, pour François, le même agréable compagnon. Il ne riait plus de bon cœur, ne s'intéressait qu'à demi aux incidents[3] de la route, et au bout d'un moment ne manquait pas de dire : « Si nous rentrions, maintenant! Maman et Mariette ont peut-être besoin de moi. »

Grand'mère Lefranc s'écriait parfois :

« Ah! François, tu as encore beaucoup à faire pour être aussi sage que ton ami Paul! Ce n'est pas lui, bien sûr, qui serait allé avec Boulot, comme tu l'as

fait l'an dernier, pour dénicher des pies et jouer avec leurs œufs.

— Grand'mère, je t'en prie, ne parle plus de cela! » disait François en rougissant, car c'était une des escapades[4] de son enfance dont il avait gardé un mauvais souvenir.

« Et puis, continuait la grand'mère, comme j'aimerais te voir aussi prévenant que lui! Tu nous aimes, tes parents, ton grand-père et moi, et tu nous le dis souvent. Mais la prévenance[5], vois-tu, c'est l'affection qui se rend visible à chaque instant, et dans les plus petits détails.

— C'est vrai, grand'mère, répliquait François, Paul vaut mieux que moi. Mais je n'ai pas la chance d'avoir une sœur bonne et douce comme Mariette, une sœur que j'aimerais gâter et protéger. »

François parlait sincèrement.

Il était le troisième enfant de sa famille. Ses deux aînés habitaient Paris avec ses parents, et étaient en apprentissage. Pour lui, ayant eu vers neuf ans une grave maladie, il avait été envoyé à la campagne, et il y vivait depuis trois ans auprès de ses grands-parents, chez qui il avait retrouvé toute la tendresse du foyer paternel. Mais il souffrait souvent de n'avoir pas autour de lui de frères ou de sœurs. Il lui semblait surtout qu'il aurait aimé être un aîné, qu'il y aurait gagné en douceur, en prévenance[5], et que le souci de donner le bon exemple l'aurait parfois rendu plus sage, plus appliqué à remplir tous ses devoirs.

Il pensait un peu à tout cela, François, tandis qu'il courait ce soir-là, avec ses deux amis, vers la maison de sa grand'mère....

Il y pensa plus nettement encore, et se reprocha

de n'avoir pas eu la même sollicitude[6] que son compagnon, lorsque celui-ci, ralentissant leur course, dit d'une voix douce, mais ferme :

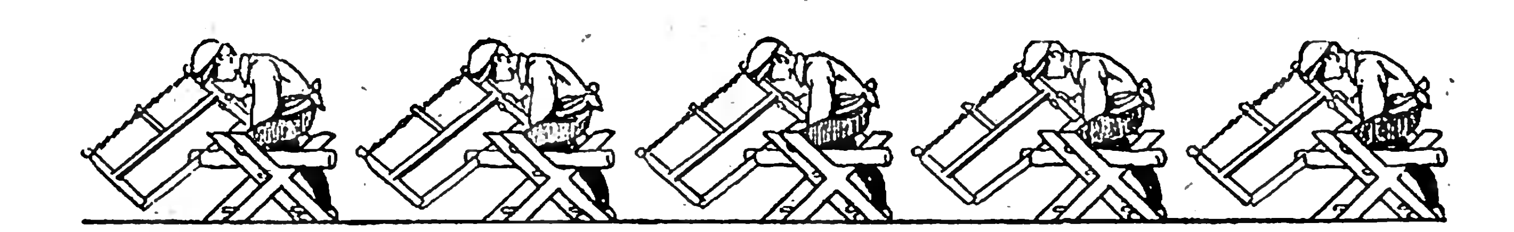
« Allons moins vite, car Mariette est déjà essoufflée. Donne-moi ton sac, Mariette! Il est bien lourd pour toi! »

Mots expliqués. — 1. *A foison* : en grande abondance. — 2. *Sarcler* : arracher les mauvaises herbes d'un sol cultivé. — 3. *Incident* : événement de petite importance qui se produit au cours d'une affaire, d'une promenade, etc. — 4. *Escapade* : action qui consiste à s'échapper d'un lieu où l'on devait rester. — 5. *Prévenance* : qualité qui nous fait chercher ce qui peut plaire à quelqu'un, et lui rendre service avant même qu'il nous l'ait demandé. — 6. *Sollicitude* : préoccupation affectueuse, souci d'éviter de la fatigue, de la peine à quelqu'un.

Les idées. — Comment Paul montre-t-il qu'il est un bon frère? — un bon fils? — Que se passe-t-il lorsque Mariette n'accompagne pas son frère à la promenade? — Pourquoi François aimerait-il être un aîné? — Dans quelle circonstance François se rend-il bien compte que Paul est plus prévenant que lui?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Dites le nom de dix légumes du jardin. — 2. Donnez un synonyme de chacun des noms suivants : une *besogne*, la *fatigue*, l'*affection*, la *maladie*, la *douceur*. — 3. Donnez cinq mots de la famille de *livre* (radical *livr*, *libr*). — 4. Trouvez six verbes exprimant une action se rapportant au travail des champs, comme *sarcler*.

II. **Construction de phrases.** — 5. Indiquez trois actions que peut faire une petite fille pour soulager sa mère dans les travaux du ménage. — 6. Énumérez trois actions que fait Paul pour *scier le bois*; pour *tirer l'eau du puits*. — 7. Faites trois phrases sur le modèle de celle-ci : *Il ne faut pas dénicher les petits oiseaux*. — 8. Faites entrer dans une courte phrase chacun des mots suivants : *interpeller*, *escapade*, *affection*.



3. Le goûter.

« Allons, dit grand'mère Lefranc, comme les enfants entraient, posez vite vos sacs, lavez-vous les mains, et mettez-vous à table. Mes galettes sont encore tièdes, mais vous pourrez mordre dedans sans vous brûler la langue. »



Puis elle montra, au milieu de la table, un bouquet de bluets et de marguerites des champs, placé sans façon dans une cruche de grès.

« Voilà le bouquet de nos moissonneurs, ajouta-t-elle. Ils viennent de décharger leur dernière voiture, et ils ont une faim de loup. »

Et s'adressant avec un sourire à Paul et à Mariette :

« Vous, mes enfants, goûtez tranquillement! Je viens d'aller voir votre maman. Elle ne s'inquiétera pas de votre retard.

— Comment avez-vous trouvé maman? questionna

timidement Mariette. Elle n'a pas d'appétit et dort mal depuis plusieurs jours....

— Votre maman est vaillante, mes petits, et elle ne se plaint guère. Je ne lui ai pas trouvé mauvaise mine. Elle était contente de savoir que vous viendriez ici ce soir. »

Grand-père Lefranc et Cartaud entrèrent, le col de la chemise largement ouvert, le front brillant de sueur, et avant même de s'asseoir, ils se désaltérèrent. Le grand-père portait allégrement[1] ses soixante ans; une vie saine et bien réglée avait conservé, malgré les fatigues de son métier, son visage sans rides, et comme une flamme de jeunesse dans ses yeux clairs. Cartaud était encore dans la force de l'âge; court et râblé[2], il marchait en se dandinant[3]; sa figure était criblée de taches de rousseur, et ses yeux gris pleins de malice.

Les parts de galette étaient déjà faites et couvraient presque les assiettes.

« Tiens, voilà M. Nicolas qui passe! dit le grand-père, qui regardait par la fenêtre. Cours donc vite, François, lui demander s'il veut manger un morceau de galette avec nous. »

M. Nicolas ne se fit pas prier. Il connaissait bien la maison, d'ailleurs. Il aimait y venir en voisin, pour causer, les soirs d'été comme pendant les longues soirées d'hiver. Après avoir vécu longtemps à Paris, où il avait dirigé un atelier de serrurerie, il s'était retiré au village de Malechère où il vivait avec sa sœur, Mlle Antoinette. Il savait beaucoup de choses, et François ne se lassait pas de l'écouter.

Le voisin s'exclama en voyant la table si bien garnie, serra toutes les mains qui se tendaient vers lui, et dit en s'asseyant

« C'est donc fête, aujourd'hui? »

On le mit au courant. Chacun mordit à belles dents dans sa part, et la grand'mère put voir bientôt combien les convives appréciaient[4] ses talents de pâtissière. Cartaud piquait avec la pointe de son couteau des morceaux qu'il portait gravement à la bouche, en homme qui sait la valeur des bonnes choses. Les enfants bavardaient entre eux. Puis ils écoutèrent le grand-père et M. Nicolas qui parlaient des récoltes, tandis que, sans perdre une bouchée, Cartaud mêlait parfois un mot à leur conversation.

« On dit partout, dans la région, que la récolte est bonne, remarquait M. Nicolas. Les épis sont gonflés, les grains ont bien mûri.

— Oui, reprit le grand-père, les pluies du mois dernier sont venues à temps, et le soleil nous a donné de belles journées de moisson.

— Les gerbes sont lourdes cette année, ajouta Cartaud, lourdes comme des sacs de plomb!

— Tant mieux, continua M. Nicolas, car il ne faut pas souhaiter que le pain augmente encore. Son prix a trop d'importance dans les maisons où l'on n'est pas riche....

— Et dans celles où les enfants sont nombreux, interrompit grand'mère Lefranc.

— Savez-vous, continua M. Nicolas, que ce serait une véritable victoire si nous arrivions, cette année, à nous passer des blés que nous achetons fort cher à l'étranger. Les journaux, justement, annonçaient ces jours-ci une récolte médiocre aux États-Unis et au Canada.

— Oh! le Canada!... fit Cartaud en riant. C'est bien loin!... Je crois que c'est de l'autre côté de la mer....

Et s'il fallait compter sur le Canada pour manger du pain...

— Mais, mon bon Cartaud, le Canada, et d'autres pays encore, nous envoient du blé quand nous en manquons. Et si leur récolte est bonne, ils nous le font payer moins cher.

— Alors, dit Cartaud, conciliant[5], souhaitons qu'il ne gèle pas dans ce pays-là et qu'il n'y grêle pas non plus!

— Souhaitons aussi, dit M. Nicolas, que partout les laboureurs puissent travailler en paix. Seule, la paix peut donner le bien-être et le bonheur aux hommes. Qu'une querelle s'allume en un coin du globe, aussitôt les produits du travail sont moins abondants, le prix de la vie augmente, et les pauvres gens de tous les pays sont les premiers à en souffrir.

— Buvons donc à la paix du monde! dit grand-père Lefranc avec quelque gravité, en levant son verre.

— Oh oui! que la paix soit pour toujours sur le monde! » murmura la grand'mère dans un soupir.

Et François comprit, à la tristesse de son regard, qu'elle pensait aux neveux que la guerre lui avait pris.

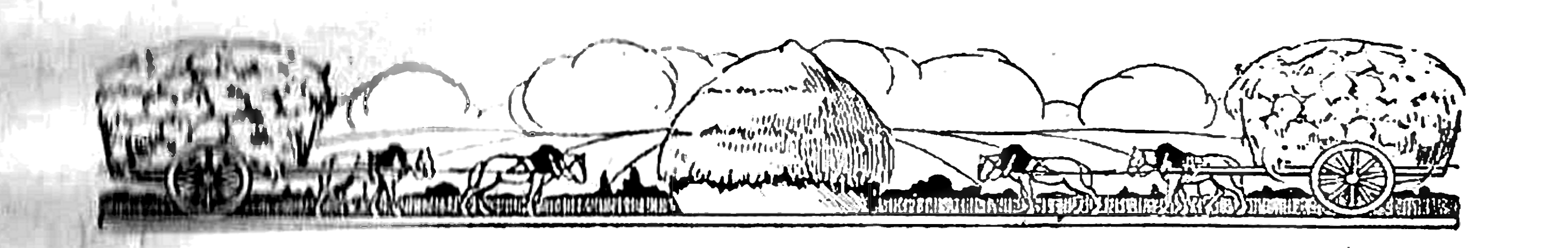
Mots expliqués. — 1. *Allégrement* : d'une manière gaie et agile. — 2. *Râblé* : qui a les reins vigoureux. Chez certains animaux comme le lapin, le lièvre, la partie du corps qui s'étend depuis le bas des épaules jusqu'à la queue s'appelle le *râble.* — 3. *Se dandiner* : balancer gauchement son corps. — 4. *Apprécier* : ici, reconnaître la valeur d'une chose. Contraire : *déprécier.* — 5. *Conciliant* : disposé à se mettre d'accord. Mots à rapprocher : *concilier, réconcilier.*

Les idées. — A quelles paroles de Mme Lefranc reconnaissez-vous sa bonté? — Pourquoi M. Lefranc porte-t-il allègrement ses soixante ans? — Pourquoi, cette année-là, la moisson est-elle bonne? — Pourquoi, lors-

que la récolte de blé est mauvaise dans le monde, le prix du pain augmente-t-il chez nous? — Que souhaite M. Nicolas, pour le bien-être et le bonheur des hommes?

Exercices oraux ou écrits. — **I. Vocabulaire.** — 1. Donnez le nom de dix fleurs des champs, comme *le coquelicot,* — de dix pièces du vêtement, comme *la chemise.* — 2. Trouvez un adjectif qualificatif formé avec chacun des noms : *malice, homme, mer.* — 3. Trouvez trois adjectifs qualificatifs pouvant convenir au nom *galette.* — 4. Donnez un verbe synonyme de *laver,* de *questionner.*

II. Construction de phrases. — 5. Énumérez trois des actions de M. Nicolas, lorsqu'il entre chez M. Lefranc. — 6. Employez dans trois phrases l'expression suivante : *Je suis content de savoir....* — 7. Écrivez trois phrases commençant par : *Souhaitons que....* — 8. Trouvez deux autres tournures pour exprimer l'idée contenue dans la phrase suivante : *La grand'mère put voir bientôt combien les convives appréciaient ses talents de pâtissière.*



4. L'avenir de Paul et de Mariette.

Après quelques moments, la conversation devint plus gaie. Cartaud et M. Lefranc parlèrent des pénibles moissons d'autrefois.

« J'ai travaillé à la faucille, disait le grand-père, le dos courbé pendant dix heures sous le soleil.

— Oui, ajoutait Cartaud, et dans les terres mal retournées par de mauvaises charrues, il y avait des ronces et des chardons à souhait[1]. Le soir, on revenait des champs avec les mains gonflées, et déchirées par les épines. C'est un progrès, la faux!

— Que diriez-vous de la faucheuse, alors? dit Fran-

çois. J'ai vu, dans la pièce des Quinze-Arpents, une de ces machines à l'ouvrage. Le conducteur était sur son siège comme à la promenade. Et dix moissonneurs n'auraient pas fait aussi vite le même travail.

— François a raison, reprit M. Nicolas. Le voilà, le vrai progrès! et je vous verrai sans doute, Cartaud, avant un an ou deux, conduire une machine comme



celle-là. C'est alors que vous ne regretterez pas votre faucille! »

Cartaud répondit qu'il s'en tirerait aussi bien qu'un autre, et continua de parler de sa rude vie d'autrefois. C'était un de ses sujets favoris. M. Nicolas, à son tour, rappela des souvenirs de sa vie d'apprenti perdu dans Paris et dirigé par un patron sans douceur.

Puis il demanda aux deux garçons s'ils aimeraient habiter la grande ville. François n'en avait pas gardé un bon souvenir. Il répondit que s'il pouvait voir plus souvent ses parents, il se trouverait fort bien dans la maison de son grand-père. Quant à Paul, il dit timidement :

« J'aimerais assez la ville, à cause des belles choses

qu'on y voit et des moyens de s'instruire qu'on y trouve.

— Bien répondu, mon petit Paul, reprit M. Nicolas. Nous reparlerons de cela dans quelque temps, avec ta mère.... Mais Mariette me lance un regard de reproche! Sois tranquille, Mariette, ce n'est pas demain que Paul te quittera pour marcher à la conquête de Paris, le ballot[2] sur l'épaule, comme les ouvriers qui faisaient autrefois leur tour de France. »

Paul et Mariette sourirent, puis, après avoir remercié Mme Lefranc, demandèrent à retourner chez eux. Malgré les nouvelles rassurantes qu'ils avaient eues de leur mère, il leur tardait de la revoir.

Lorsqu'ils furent sortis, M. Nicolas dit à mi-voix, en hochant tristement la tête :

« L'avenir de ces deux braves enfants m'inquiète. Leur mère s'affaiblit chaque jour. Le chagrin, les soucis, les fatigues ont ruiné[3] sa santé. Il lui faudrait une autre vie que celle qu'elle mène dans sa petite boutique, auprès de son fourneau de repasseuse. Si la maladie l'emportait, que deviendraient ces deux petits?

— J'y pense bien souvent, répondit grand'mère Lefranc. La pauvre femme ne peut guère abandonner son petit commerce. Comment vivrait-elle, et où iraitelle? Il ne lui reste personne dans la région, personne d'autre que son frère, le fermier du Cros....

— Oui, le père Raymond!... Mais il est si dur!

— Oh! reprit la grand'mère, lui et sa femme prendraient volontiers Mariette avec eux, si le malheur que nous redoutons arrivait. Leur vieille domestique Mélie parle depuis quelques années de les quitter pour aller se reposer dans son village. Mariette a

douze ans. Elle ferait, bien sûr, dans quelques années, une bonne servante de ferme, et qui ne leur coûterait pas cher. Tenez, lorsque je pense à cela, j'en suis tout attristée!

— Paul, quoi qu'il arrive, n'irait sans doute pas à la ferme, dit M. Nicolas, songeur.... Il a d'autres goûts, je le sais. Je retrouve en lui, dans ses dessins et dans ses petits travaux, cette adresse de la main que j'ai admirée chez son père, qui était bien le meilleur menuisier-ébéniste de la région. Je suis content qu'il ne craigne pas trop de s'en aller plus tard étudier à la ville. Je ne le perdrai pas de vue. Il y fera son chemin. »

Mais le grand-père Lefranc remplissait de nouveau les verres.

« Allons, ne broyons pas trop de noir[4]! dit-il. Je les aime bien aussi, ces deux enfants. Mais leur mère est encore jeune! Elle peut se rétablir. Et puis... ajouta-t-il d'une voix plus basse, si un malheur arrivait, nous sommes là, n'est-ce pas?

— Oui, bien sûr, nous sommes là! » répétèrent gravement la grand'mère et M. Nicolas.

François avait suivi toute cette conversation le cœur serré. Jamais encore il n'avait pensé au sort qui aurait attendu ses deux amis, si leur mère était venue à mourir.

Mais lorsqu'il entendit les dernières paroles de ses grands-parents et de M. Nicolas, paroles d'espoir et de bonté, il respira et se sentit ému de reconnaissance. Oh! comme il aurait voulu leur sauter au cou, à tous les trois!

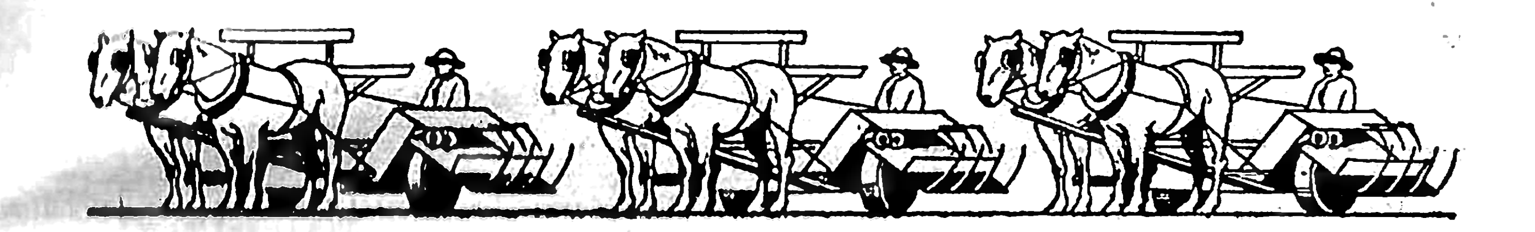
Mots expliqués. — 1. *A souhait* : autant que l'on peut en désirer; l'expression est employée ici ironiquement. — 2. *Ballot* : petite *balle* ou paquet de marchandises, d'effets. — 3. *Ruiner* : démolir, abattre, détruire;

au figuré, comme ici, mettre en mauvais état. — 4. *Broyer du noir* : se livrer à des idées tristes.

Les idées. — Pourquoi la moisson était-elle plus pénible autrefois qu'aujourd'hui? — Que répondent Paul et François, lorsque M. Nicolas leur demande s'ils aimeraient habiter Paris? — Pourquoi Mariette lance-t-elle un regard de reproche à M. Nicolas? — Pourquoi l'avenir de Paul et de Mariette inquiète-t-il M. Nicolas? — A quoi reconnaissez-vous la bonté de M. Nicolas et des grands-parents de François? — Pourquoi François a-t-il envie de les embrasser?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez dix noms d'outils dont se servent les travailleurs des champs, comme *la faucille*; — cinq noms de professions féminines, comme *repasseuse.* — 2. Trouvez cinq noms comme *ballot*, qui sont des *diminutifs* (terminaisons : *ot, et, ette*). — 3. Donnez le contraire de chacun des adjectifs : *gai, pénible, mauvais, tranquille, attristé.* — 4. Trouvez cinq verbes terminés à l'infinitif par *ire*, comme *sourire.*

II. **Construction de phrases.** — 5. Énumérez quatre actions du *moissonneur*, de la *repasseuse.* — 6. Écrivez la question même que pose M. Nicolas aux deux garçons, et la réponse de François. — 7. Dites, dans une phrase, dans quelle occasion vous avez eu déjà *le cœur serré.* — 8. Enumérez quelques-unes des raisons pour lesquelles vous aimez (*ou* vous n'aimez pas) habiter la grande ville (*ou* la campagne).



5. Soirées d'été.

Le grand-père Lefranc avait eu raison de ne pas partager les tristes pressentiments[1] de sa femme et de M. Nicolas. La santé de Mme Dumas s'améliora, à force de soins et d'énergie. Elle voulait tant vivre pour ses enfants et assurer leur bien-être et leur bonheur!

Paul et Mariette retrouvèrent donc leur gaieté et,

par les soirs les plus doux, après le dîner, la boutique fermée, leur maman sortait avec eux. Souvent leur promenade les ramenait devant la maison de M. Lefranc. Ils entraient alors dans la cour où François et ses grands-parents, parfois aussi Cartaud, étaient assis au frais. Tous s'installaient sur une chaise ou une escabelle[2], ou encore sur le banc de pierre appuyé au mur de la maison.



Oh! que l'on était bien, par les soirs d'été, sur ce vieux banc poli par les ans, attiédi par le couchant, tandis que le jardin envoyait l'odeur de ses roses et de ses chèvrefeuilles, et que les chauves-souris, sortant des lucarnes des greniers, traçaient dans la pureté de la nuit leurs grandes courbes silencieuses!

Par delà l'enclos[3], on distinguait encore un vaste horizon de campagne, où se fondaient mollement, dans l'ombre douce, les nuances des sainfoins et des chaumes[4] coupés. Sur tout cela, et sur leurs têtes, s'étendait l'azur sombre piqué de milliers d'étoiles palpitantes....

Dans la cour, ils entendaient les allées et venues de

Gartaud, de la grange à l'écurie. Puis, plus rien... rien que le coassement doux des grenouilles autour de la fontaine voisine, ou le claquement assourdi des moyeux[5] d'une charrette attardée sur quelque chemin.

François serait resté des heures sur ce banc, assis entre Paul et Mariette, les yeux mi-clos, sans parler, ou plutôt en échangeant avec eux, de temps en temps, quelques réflexions brèves par lesquelles ils sentaient tous les trois que leurs pensées étaient les mêmes, et qu'ils goûtaient le même bonheur.

Un soir, comme ils levaient les yeux, une étoile filante passa.

« J'ai fait un souhait, dit Mariette après un instant. Et toi, Paul? »

Mariette parlait ainsi, moitié sérieusement, moitié par jeu. Elle savait au fond d'elle que c'est par superstition que nous nous recommandons à la petite larme d'or glissant dans l'espace immense.

Paul répondit doucement :

« Moi aussi!

— Quel est ton souhait? demanda Mariette à voix basse.

— Le même que le tien, petite sœur! »

Et François savait aussi, sans qu'ils eussent besoin de le lui dire, qu'ils avaient formé tous les deux le souhait de conserver longtemps leur maman avec eux.

Sa pensée, alors, alla vers ses parents, vers ses deux frères qu'il imaginait perdus dans le tumulte[6] fatigant de la grande ville. Comme il aurait désiré les avoir auprès de lui par cette soirée délicieuse! Comme il les plaignait de ne pouvoir en goûter le charme reposant!

Justement, ses grands-parents s'entretenaient avec

Mme Dumas de la santé, des études, de l'avenir des trois enfants.

« François, dit M. Lefranc, nous quittera sans doute au mois d'octobre. Son père voudrait le voir continuer ses études à Paris. »

Paul et Mariette regardèrent brusquement François, qui avait pâli et alla se réfugier sur les genoux de sa grand'mère.

« Et tu me laisserais partir, toi? lui dit-il. Tu m'as dit bien des fois, pourtant, que je n'étais pas fait pour vivre à la ville. Mes parents, d'ailleurs, vont la quitter dans quelques années, pour revenir ici. Pourquoi n'apprendrais-je pas le métier de grand-père? Ne serions-nous pas heureux, tous, à Malechère où il fait si bon vivre? »

Ses grands-parents l'écoutaient en souriant.

« Allons, dit enfin la grand'mère, c'est à tes parents qu'il faudra raconter tes désirs et tes projets. Ils seront ici dans un mois. Tu as maintenant douze ans : c'est le moment de se préoccuper de ton avenir. »

Mots expliqués. — 1. *Pressentiment* : sentiment peu précis de ce qui doit arriver. — 2. *Escabelle*, ou *escabeau* : siège de bois, sans bras ni dossier. — 3. *Enclos* : terrain fermé par une clôture. — 4. *Chaume* : partie de la tige des céréales qui reste dans les champs après la moisson. — 5. *Moyeu* : partie de la roue d'une voiture dans laquelle est l'essieu. — 6. *Tumulte* : grand mouvement, avec bruit et désordre.

Les idées. — Pourquoi était-on bien, sur le vieux banc, les soirs d'été? — Comment les trois amis se rendent-ils compte que leurs pensées sont les mêmes? — Pourquoi la pensée de François va-t-elle vers ses parents et ses frères? — Pourquoi François ne veut-il pas aller vivre à la ville?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez cinq noms de sièges, comme *le banc*; — cinq noms désignant le cri d'un animal, comme *le coassement*. — 2. Quel est l'adjectif formé avec le nom *pierre*? Trouver cinq autres adjectifs terminés par *eux*. — 3. Donnez trois

mots de la famille de *clore*. — 4. Trouvez cinq verbes comme *retrouver*, commençant par le préfixe *re* signifiant *de nouveau*.

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans une phrase chacune des expressions : *échanger des réflexions; former le souhait.* — 6. Écrivez deux phrases commençant par : *Oh! que l'on était bien....* — 7. Trouvez une autre tournure pour exprimer l'idée contenue dans la phrase suivante : *Souvent leur promenade les ramenait devant la maison du grand-père Lefranc.* — 8. Énumérez les raisons pour lesquelles François se trouve bien sur le vieux banc.



6. Un sauvetage de M. Nicolas.

Souvent, M. Nicolas venait aussi, à la nuit tombante, prendre place sur le banc, et le cercle d'amis se faisait plus large.

Le grand-père parlait peu. C'était entre la grand'-mère et M. Nicolas que s'engageaient le plus souvent les entretiens et les discussions. M. Nicolas avait beaucoup vu et surtout beaucoup lu. Grand'mère Lefranc, elle, avait surtout beaucoup observé au cours de sa longue vie. Parfois, elle arrivait à embarrasser M. Nicolas par ses questions ou ses réflexions.

« Eh bien! lui dit-elle un soir comme il s'asseyait, où en êtes-vous avec votre dernier sauvetage? »

C'était un sujet sur lequel le bon voisin n'aimait pas s'étendre, mais François savait depuis longtemps en quoi consistaient les sauvetages de M. Nicolas.

Connaissait-il quelque malheureux accablé[1] par la mauvaise fortune[2], et à qui le courage de rester honnête allait manquer; rencontrait-il un de ces ouvriers

errants, vaguement terrassiers ou hommes de peine, en qui il devinait encore un peu de volonté et de bons sentiments, il s'attachait à eux et, sans se laisser rebuter[3], encourageait leurs efforts pendant des mois, parfois même pendant des années.



Il répétait souvent qu'au lieu de se lamenter[4] sur les vices et la méchanceté des hommes, il faut leur dire comment ils doivent s'améliorer, et surtout leur tendre la main.

« Oui, reprit la grand'mère, qu'avez-vous fait de cette espèce de sauvage qui, il y a une semaine, cherchait son pain de porte en porte, effrayant les femmes et les enfants avec une barbe en broussaille et des cheveux qui lui cachaient les yeux?

— Ah, oui! Grondard!... fit M. Nicolas, comme se souvenant.

— Il s'appelle Grondard? questionna François, étourdiment. Il a donc un nom?

— Oui, François! Il a même un prénom, un « petit nom », comme on dit ici, et qu'une maman, sans doute,

comme a fait la tienne, lui a répété mille fois avec tendresse, quand il était enfant.... Seulement, voilà!...

— Oui, voilà!... ajouta la grand'mère après un silence, la maman, sans doute, est morte trop tôt. Le pauvre diable a connu tout jeune la misère. Il n'a pas eu de chance. Il a mal tourné...

— C'est à peu près son histoire, reprit M. Nicolas. Ce Grondard avait autrefois un foyer, des enfants. Ses enfants ont grandi, sont partis qui sait où! Après des dettes, des procès, sa maison a été vendue. Il est entré comme manœuvre* dans une usine. Mais il ne pouvait pas rester entre quatre murs. Il s'est placé comme domestique. A cinquante ans, être commandé sans ménagements*, quand on a toujours été à peu près son maître, c'est dur! Il a changé vingt fois de place, prenant peu à peu l'habitude d'errer sur les routes, en même temps qu'il perdait celle de travailler. Je reconnais que, lorsqu'il est arrivé à Malechère, son aspect n'était pas engageant, et qu'il faisait bien d'éviter les gendarmes. Je l'ai occupé pendant plusieurs jours dans ma cour et dans mon jardin. Il a perdu bien vite son regard inquiétant. Lorsque sa barbe et ses cheveux ont été taillés, il est devenu très présentable.

— Et, sans doute, il est parti un beau matin, comme bien d'autres, sans dire au revoir, avec un de vos anciens habits sur le dos....

— Pas du tout! protesta M. Nicolas. Hier, j'ai rencontré le père Raymond, l'oncle de Paul. Il venait de renvoyer un ouvrier, ivrogne et brutal, qu'il avait engagé pour la moisson. Il m'a confié son embarras. Je lui ai parlé de mon Grondard. Le père Raymond est rude, mais, au fond, ce n'est peut-être pas un méchant homme. Je lui ai dit quelles précautions il fallait

prendre avec mon protégé. Bref, depuis ce matin, Grondard est à la ferme du Cros, et j'espère....

— Vous êtes un brave homme, monsieur Nicolas, interrompit grand'mère Lefranc, mais je crains bien que vous ne soyez pas débarrassé pour longtemps de votre Grondard, et que, d'ici peu, son patron et lui ne fassent mauvais ménage!

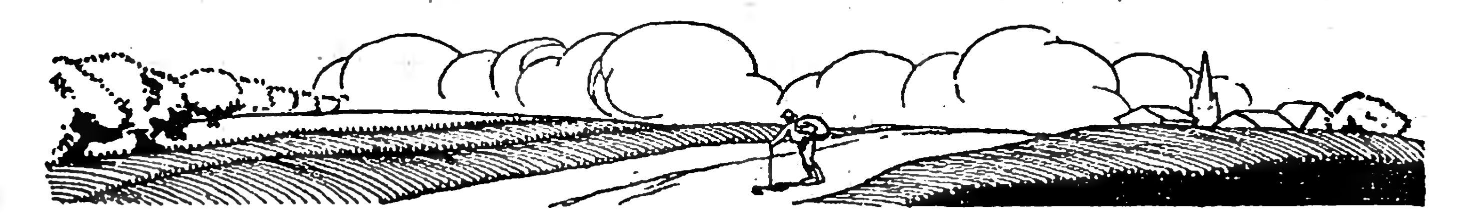
— C'est ce que j'irai voir dans quelques jours, termina M. Nicolas. Et je pense bien que François, Paul et Mariette m'accompagneront. »

Mots expliqués. — 1. *Accablé* : découragé, abattu par les fatigues, les soucis, les souffrances. — 2. *Mauvaise fortune* : malchance, suite d'événements malheureux. — 3. *Rebuter* : lasser, décourager. — 4. *Se lamenter*: se plaindre beaucoup, se désoler. — 5. *Manœuvre* : ouvrier qui ne fait que de gros ouvrages. — 6. *Ménagements* : égards, précautions.

Les idées. — Pourquoi François aimait-il écouter les entretiens de sa grand'mère et de M. Nicolas? — En quoi consistaient les sauvetages de M. Nicolas? — Qu'entendez-vous par « *tendre la main* » aux malheureux? — Comment Grondard a-t-il perdu l'habitude de travailler? — Quelles précautions M. Nicolas a-t-il recommandé au fermier de prendre avec Grondard?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez cinq noms qui désignent l'endroit où passent les piétons ou les voitures, comme *la route, la rue.* — 2. Donnez un synonyme de chacun des noms suivants : *la conversation, la misère, le domestique, l'habit.* — 3. Donnez cinq mots de la famille de *main* (rad. *main, man*) comme *manœuvre.* — 4. Donnez cinq verbes exprimant des façons différentes de *parler*, comme *murmurer, s'écrier.*

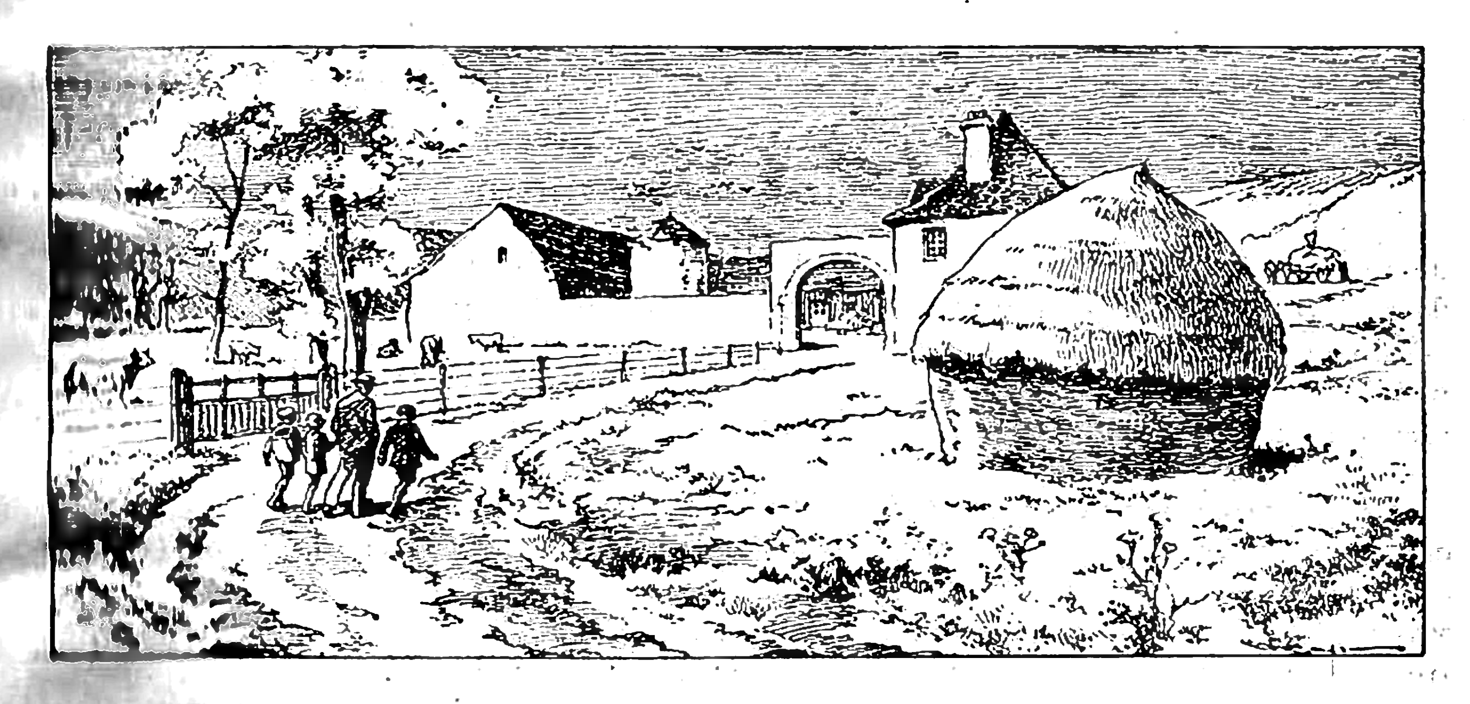
II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans une phrase chacune des expressions : *prendre place, de porte en porte, un beau matin.* — 6. Écrivez deux phrases sur le modèle de la suivante : *Après des dettes, des procès, sa maison a été vendue.* — 7. Terminez deux phrases commençant par : *A la nuit tombante....* — 8. Résumez en cinq ou six courtes phrases la vie de Grondard avant son arrivée à Malechère.



7. A la ferme du Cros.

La ferme du Cros était à deux kilomètres du village. Les enfants s'y rendirent le jeudi suivant, avec M. Nicolas, lorsque l'ardeur du soleil ne fut plus à craindre.

La ferme était bâtie dans un vallon, non loin d'une source qui, sortant du coteau, formait d'abord un bassin, puis un ruisseau. Ce ruisseau, c'était la Clairette, dont on suivait longtemps des yeux, grâce



à sa double bordure d'arbustes et de buissons, la promenade paresseuse.

De loin, on distinguait un ancien pigeonnier au toit effondré, et les tuiles noirâtres des vieux bâtiments qui encadraient, sur trois côtés, une vaste cour.

Au flanc des coteaux, la ferme avait ses vignes et son verger; dans la vallée et sur les premières pentes, ses prairies et ses champs.

Dans l'un de ces champs, une voiture attelée de

deux chevaux recevait les gerbes couchées de place en place sur le sol. A chaque arrêt de l'attelage, un homme piquait les gerbes une à une avec une longue fourche, redressait ses reins puis, les bras tendus, élevait la charge au-dessus de sa tête. D'un mouvement agile qui dégageait[1] son outil, il lançait la gerbe sur la charrette, où le fermier la recevait et la mettait en place.

De loin, on devinait l'effort de l'homme, effort répété, mais mesuré[2], sans précipitation, sans mouvements inutiles. Sa ceinture rouge flamboyait, entre sa chemise bouffante aux bras retroussés et son pantalon de coutil bleu.

« C'est Grondard! murmura M. Nicolas. Voyez comme il s'y prend! Je ne l'aurais pas cru capable de fournir un tel travail. Quinze jours de vie régulière, avec une nourriture convenable, l'ont déjà transformé. Il ne ressemble plus au vagabond de mauvaise mine devant qui tout le monde fermait ses portes. »

Et M. Nicolas souriait, tout en se frottant les mains.

La voiture chargée, conduite par Grondard, prenait maintenant le chemin du Cros. Le fermier suivit un raccourci qui le conduisait du côté des promeneurs. Ils allèrent à sa rencontre.

« C'est une surprise! fit-il en les apercevant. Les visites sont rares à la ferme du Cros! »

Le sourire du père Raymond, dans sa figure toute plissée, ressemblait un peu à une grimace. Mais on ne pouvait s'y tromper : il était content de les voir. Il serra la main de M. Nicolas et de François. A Paul et à Mariette, il donna une petite tape amicale.

« Alors?... mon Grondard?... questionna aussitôt M. Nicolas.

— Depuis huit jours, nous nous entendons à mer-

veille, répondit le fermier. J'ai suivi vos conseils. Je l'ai mené doucement. Tenez!... hier matin, je lui ai dit : « Il reste à faucher la grande pièce des Chenevières[3]. C'est un mauvais terrain, caillouteux, avec des bosses et des trous. Jamais un ouvrier n'a pu en venir à bout dans sa journée. Vous y mettrez deux jours s'il le faut. » Eh bien! à cinq heures du soir, toute la pièce était fauchée. Il n'y avait rien à redire à son travail. Je lui ai fait des compliments, ce qui ne m'arrive pas souvent. Je lui ai promis que sa journée lui serait payée double. Il m'a paru content.

— Oui, dit à mi-voix M. Nicolas, l'amour-propre..., l'intérêt..., ce sont à peu près les seuls moyens d'agir, au début, sur ces natures rudes. Plus tard, peut-être, Grondard travaillera pour d'autres raisons, parce qu'il prendra goût à sa besogne, ou parce qu'il s'attachera à ceux qui l'emploient... »

Mais le fermier n'écoutait plus M. Nicolas.

« Ce n'est pas tout! fit-il brusquement. Venez avec moi jusqu'à la maison. Les enfants y trouveront du lait et des fruits, et je vous ferai goûter le vin de ma dernière récolte. »

Tout en allant vers la ferme, François se rappelait une réflexion que M. Nicolas avait faite en parlant du père Raymond. Et il se disait :

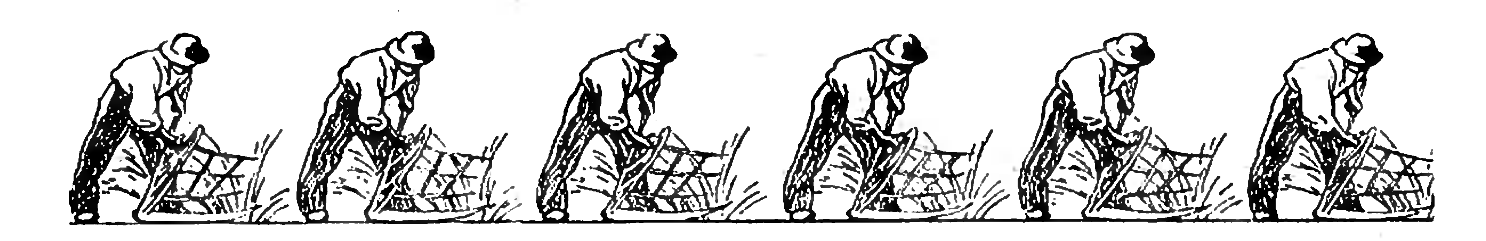
« C'est vrai! si l'écorce est rude, le cœur n'est pas mauvais. Et si Mariette devait venir un jour habiter le Cros, peut-être n'y serait-elle pas trop malheureuse! »

Mots expliqués. — 1. *Dégager* : retirer ce qui était engagé (ici, la fourche enfoncée dans la gerbe). — 2. *Mesuré* : qui est juste ce qu'il doit être. — 3. *Chenevières* : ce nom est resté, dans beaucoup de campagnes, à des terrains dans lesquels on cultivait autrefois le *chanvre*; la graine du chanvre s'appelle *chènevis*.

Les idées. — Comment pouvait-on suivre des yeux le cours de la Clairette, jusqu'à l'horizon? — A quoi reconnaissait-on, de loin, que la ferme avait été construite il y a longtemps? — Comment devinait-on, de loin, l'effort de l'homme qui chargeait les gerbes dans la voiture? — Pour quelles raisons Grondard travaille-t-il de son mieux à la ferme? — Pour quelles autres raisons, d'après M. Nicolas, travaillera-t-il consciencieusement plus tard?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez dix noms qui désignent les diverses parties d'une ferme, comme *la cour, la grange.* — 2. *Un vallon* est une petite *vallée*, une vallée peu profonde : trouvez cinq autres diminutifs terminés par le suffixe *on.* — 3. Donnez dix adjectifs qualificatifs formés avec le préfixe *in* ou *im* (signifiant : *qui n'est pas*), comme *inutile.* — 4. Trouvez cinq verbes qui peuvent convenir au nom *ruisseau,* comme *couler,* — cinq verbes désignant une action que l'on peut faire avec les bras, comme *lancer.*

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans une phrase chacune des expressions : *de place en place, mettre en place.* — 6. Faites trois phrases sur le modèle de la phrase suivante : *Il souriait, tout en se frottant les mains.* — 7. Terminez trois phrases commençant par : *Voyez comme s'y prend....* — 8. Énumérez les principales des actions que font Grondard et le fermier pour charger les gerbes dans la voiture.



8. A la ferme du Cros (*suite*).

Quand on avait passé le portail aux lourds vantaux[1] de chêne, ce qui frappait le regard, dans la cour de la ferme, c'était un tas de fumier énorme, entouré de flaques de purin, et qui servait de champ de bataille à quelques coqs maigres accompagnés d'une légion[2] de poules affairées.

Avant que M. Raymond l'achetât, après y avoir été quelque temps comme fermier, le domaine[3] du

Cros avait été une métairie [4]. On voyait encore en entrant dans la cour, à droite, le bâtiment du propriétaire, avec son perron délabré sur lequel s'ouvraient deux grandes portes-fenêtres, et son étage aux contrevents depuis longtemps condamnés [5]. M. Raymond aurait pu habiter cette aile de la ferme, mais il aurait craint de s'y trouver dépaysé [6], et il ne s'en servait que pour loger son grain, ses menus outils et ses provisions. Il s'était installé dans la demeure du métayer, le bâtiment bas du fond de la cour, écrasé sous ses greniers, et dont les fenêtres étroites ne laissaient passer qu'à regret la lumière et le soleil. Et l'on continuait par habitude, bien qu'il fût maintenant le maître du domaine, à l'appeler le fermier du Cros.

Mélie, la vieille servante, sortait de l'étable avec un seau de lait couvert d'une mousse blanche. Elle posa le seau, chassa un chien maigre qui s'approchait, lança une motte de terre à deux coqs aux prises, puis s'avança vers les arrivants.

« Ah! je suis contente, dit-elle. Voilà des enfants! Les enfants, voyez-vous, manquent à la ferme du Cros. La maison est vieille. Les gens sont vieux. On n'entend jamais rire, jamais chanter. Entrez! J'ai là, justement, du bon lait que je viens de traire. »

Dans la grande salle basse, la fermière, assise près d'une fenêtre aux étroits carreaux, ravaudait [7] quelques pièces de linge. Elle dit quelques mots à M. Nicolas et aux enfants, sans quitter sa place, puis ne s'occupa plus d'eux.

Mélie, c'était visible, dirigeait la maison. Elle chassa d'un grand coup de torchon, à un bout de l'immense table de chêne, les mouches groupées en bataillons gris, et remplit trois bols jusqu'au bord. Puis, les

poings sur les hanches, elle regarda complaisamment les enfants qui buvaient en se faisant des moustaches blanches. Ses cheveux déteints tirés à quatre épingles, son sarrau [8] gris et son tablier noir lui auraient donné un air sévère, sans son visage un peu rougeaud, qu'un sourire enfantin éclairait par instants.

« Voulez-vous voir la basse-cour? proposa-t-elle.



J'ai des petits poulets à vous montrer, une couvée de dix-sept. Ils sont superbes! »

Les enfants virent la couveuse, encore emprisonnée sous une claie d'osier légèrement soulevée par deux cailloux. Sa famille pépiante et trottinante était prompte à se réfugier, au premier gloussement d'appel, sous les ailes maternelles qui s'arrondissaient, et sous le corps qui se gonflait pour la mieux abriter.

« C'est une bonne mère, dit Mélie. Avec elle, il n'y a pas de danger que le chat s'approche. »

Elle prit un des poussins et le caressa. Puis elle embrassa la fine tête aux yeux noirs, qui s'agitait éperdument.

« J'aime mes bêtes quand elles sont petites, dit-elle,

même mes veaux et mes oisons, qui n'ont pourtant pas l'air futé[9]. Plus tard, je ne leur fais pas de mal, mais je les aime moins. Les bêtes, voyez-vous, me donnent trop de fatigues et de soucis. »

Ils passèrent devant la laiterie, d'où sortait une odeur aigre. Devant l'écurie et devant l'étable, l'âcreté des litières prenait à la gorge.

« Il faudrait ici un homme de plus, remarqua Mélie. Je n'ai plus maintenant mes bras de trente ans, et je ne peux pas tout faire. »

Dans l'ancien logement du propriétaire, la servante offrit aux enfants des prunes qu'elle avait fait sécher à l'ombre, puis dans le four, et qu'elle conservait pour l'hiver. Ils les trouvèrent excellentes.

« Pourquoi n'habitez-vous pas cette partie de la ferme? demanda Mariette. Les plafonds sont hauts, les fenêtres sont larges. Comme vous seriez mieux ici que dans vos pièces sombres!

— Allez donc dire cela à votre oncle! répliqua Mélie. Il trouve qu'il y aurait ici trop de courants d'air, et qu'il faudrait brûler trop de bois en hiver. »

Dans un coin, un vaste sac rempli de paille était couché par terre.

« C'est le lit de Grondard, » dit Mélie en passant.

M. Nicolas appelait les enfants de la cour, où il avait causé longtemps avec le fermier. Grondard venait d'arriver avec la charrette. Le soir descendait lentement.... Ils repartirent....

Et tout en cheminant, François comparait la ferme du Cros à la maison de son grand-père. Son grand-père n'avait pas autant de terres que M. Raymond, et sa maison était petite. Mais chaque chose y était à sa place, et partout régnait la propreté.

Mariette avait sans doute les mêmes pensées que François car, la tête basse, elle dit lentement, au bout d'un instant :

« Moi, j'aimerais assez être fermière.... Mais je ne voudrais pas de fumier sous ma fenêtre.... J'aimerais avoir une laiterie où l'on se mirerait par terre.... Et puis, je ne voudrais pas laisser coucher Grondard sur la paille. Je crois qu'il travaillerait mieux s'il dormait dans un bon lit. »

Mots expliqués. — 1. *Vantail* (plur. *vantaux*) : battant d'une porte. — 2. *Légion* : ici, grand nombre d'êtres vivants. — 3. *Domaine* : propriété rurale d'une assez grande étendue. — 4. *Métairie* : domaine exploité par un *métayer*, c'est-à-dire par un homme qui partage avec le propriétaire les produits du sol. — 5. *Condamnée* : en parlant d'une porte ou d'une fenêtre, barrée ou même murée, de façon qu'on ne puisse plus l'ouvrir. — 6. *Dépaysé* : au sens propre, changé de pays ; ici, obligé de vivre d'une façon nouvelle, de changer ses habitudes. — 7. *Ravauder* : raccommoder du vieux linge, de vieux vêtements. — 8. *Sarrau* : sorte de blouse que l'on porte par-dessus les autres vêtements. — 9. *Futé* : fin, rusé.

Les idées. — Quelle était la première impression que l'on ressentait en entrant dans la cour de la ferme? — Pourquoi M. Raymond continuait-il à habiter la demeure de l'ancien métayer? — Pourquoi Mélie est-elle contente de voir entrer des enfants? — Comment leur montre-t-elle sa satisfaction de les recevoir?

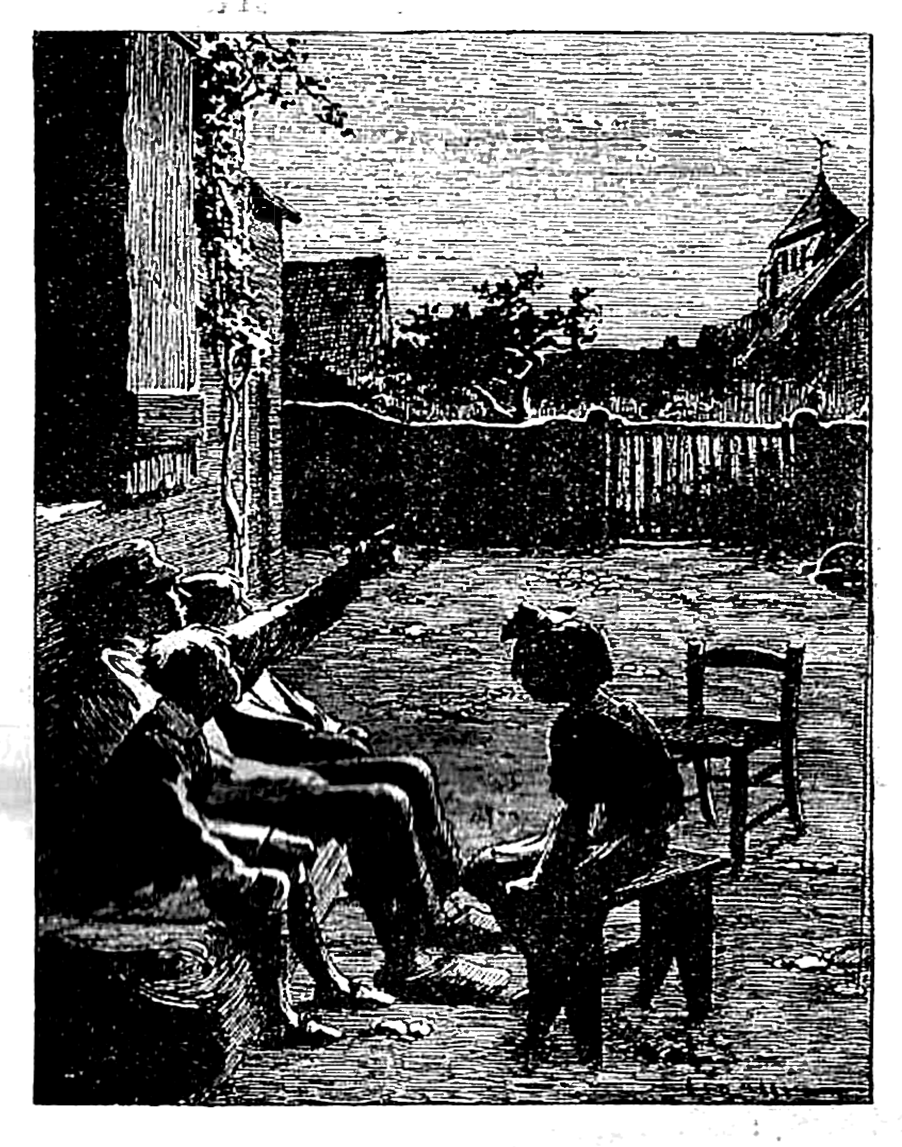
Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Trouvez dix noms terminés en *ail*, comme *portail*. — 2. Trouvez six noms qui désignent *les petits* de certains animaux, comme *le poussin*, *le veau*. — 3. Donnez le sens du mot *mousse* au masculin, les deux sens du même mot au féminin. — 4. Donnez six verbes exprimant des actions de la couturière.

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans une phrase chacune des expressions : *à regret*, *aux prises*. — 6. Terminez trois phrases commençant par : *Je me trouverais dépaysé si....* — 7. Dites à votre manière ce que l'*on voyait* sur le tas de fumier de la cour, — ce que *l'on sentait* en passant devant la laiterie et l'étable. — 8. Imaginez les pensées de Mariette lorsqu'elle revient de la ferme. Écrivez en employant la 3e personne : *Elle aimerait....*



9. Le ciel et les étoiles.

Cartaud, durant ces soirées d'été, venait aussi s'asseoir sur le banc de pierre, sa besogne finie. Il avait été berger dans sa jeunesse, et avait appris d'autres bergers, sur le ciel et les étoiles, une foule d'histoires qu'il aimait raconter. Les enfants l'écoutaient avec plaisir, et sans jamais le contredire. Pourtant ils avaient assez appris, à l'école et dans leurs livres, pour sentir parfois l'invraisemblance[1] des jolies légendes[2] de Cartaud.



« Voyez, leur disait celui-ci, cette étoile au-dessus du coq du clocher. Les bergers de certaines contrées l'appellent le *Pommeau du ciel* et, en la regardant la nuit, ils vous disent l'heure, et l'endroit où est le soleil, de l'autre côté de la terre....

« Tout près d'elle, c'est le *chariot de David,* avec ses trois bêtes attelées en flèche[3], et ses quatre moyeux d'or. En regardant bien, vous verrez même le charre-

tier.... David était un grand roi. Il monta sur un char pour aller se battre, dans le ciel, contre un géant qui s'appelait Goliath. Avec sa fronde, David tua le géant d'un coup de pierre au front. Le chariot est resté là-haut, et la fronde, on peut la voir un peu plus bas, quand le ciel est bien clair....

« Et là, droit devant nous, voyez la plus belle étoile du ciel. Sa flamme ne tremblote pas comme celle des autres. C'est l'*étoile du berger*, c'est sa compagne du matin et du soir. Elle l'éclaire avant le jour, quand il part avec son troupeau dans la rosée, et aussi, la nuit venue, quand il rentre ses bêtes en traînant ses pieds las. »

Un soir, François dit à Cartaud :

« Votre belle étoile du berger, je l'ai lu dans un de mes livres, s'appelle aussi Vénus. Et si Vénus ne scintille[4] pas, c'est qu'elle est une planète, et non pas une étoile.

— Qu'est-ce donc qu'une planète? demanda Cartaud. »

Et grand'mère Lefranc, et le grand-père, penchèrent la tête pour mieux entendre François. Car ils n'avaient qu'une idée confuse du ciel et des mondes, et ils étaient curieux d'entendre parler de ces astres des nuits, si lointains et mystérieux, vers lesquels leurs regards s'étaient si souvent levés.

François répondit de son mieux à la question de Cartaud. Il dit que les planètes étaient des astres éteints, et les étoiles des astres en feu, que notre terre était une planète, et le soleil une étoile.

« Mais, objecta[5] Cartaud, si mon étoile, que tu appelles Vénus, n'est qu'une planète, une boule éteinte, comme la Terre où nous sommes, pourquoi brille-t-elle dans la nuit?

— Parce que le soleil, que nous ne voyons plus, mais qui est encore quelque part dans l'espace, continue à l'éclairer. Il éclaire de même la lune, un autre astre éteint dont nous voyons en ce moment la lueur pâle, reflet des flammes du soleil. »

Cartaud réfléchissait et hochait la tête.

« Alors, dit-il, s'il y a des gens sur cette boule qu'on appelle Vénus, ils voient aussi, en ce moment, la Terre loin d'eux, comme une petite tache brillante dans la nuit?

— C'est tout à fait cela! » répondit François, heureux d'avoir été si bien compris.

Il rapporta ensuite ce qui l'avait le plus frappé dans ses lectures. Il dit comment la Terre et Vénus, et les autres planètes nos sœurs, filles du Soleil, issues [6] de lui dans la nuit du passé, tournent autour de lui, et lui font cortège dans la course où il est lui-même entraîné. Et il ajouta que ce Soleil, pour nous père magnifique et prodigieux [7], n'est cependant qu'une étoile, et de grandeur moyenne, parmi les milliards d'étoiles qui peuplent l'infini!

François parlait lentement, et parfois avec hésitation. Tous l'écoutaient en silence. Seul, Cartaud murmurait parfois, plus surpris que convaincu :

« Par exemple! par exemple! »

Mais il n'abandonnait pas volontiers ses antiques légendes, et il lui restait encore bien des questions à poser à François.

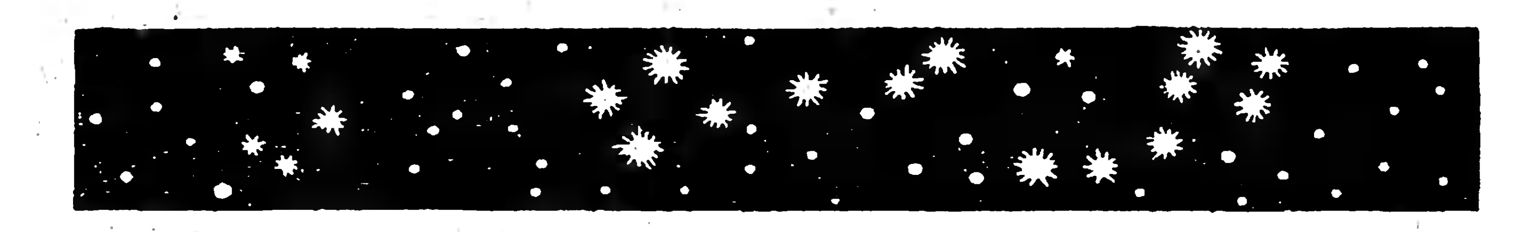
Mots expliqués. — 1. *Invraisemblance* : manque de toute apparence de vérité. — 2. *Légende* : récit dans lequel l'imagination a la plus grande part. — 3. *En flèche* : l'un devant l'autre. — 4. *Scintiller* : briller avec une sorte de tremblement rapide. La lueur des étoiles est *tremblante*, *scintillante*; celle des planètes est *fixe*. — 5. *Objecter* : opposer des raisons aux

raisons d'un autre, dans une conversation, une discussion. — 6. *Issu* : participe passé d'un vieux verbe français, *issir*, qui signifiait *sortir*. — 7. *Prodigieux* : qui cause notre étonnement par sa grandeur, sa puissance.

Les idées. — Pourquoi les bergers ont-ils, plus que les autres, des histoires à raconter sur les astres du ciel? — Que trouvez-vous d'invraisemblable dans l'histoire de David et de Goliath racontée par Cartaud? — Quelles différences faites-vous entre les étoiles et les planètes? — Pourquoi la lueur des premières est-elle scintillante, et celle des secondes fixe?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Trouvez six noms désignant ce que l'on peut voir dans le ciel, comme les *étoiles*. — 2. Écrivez les adjectifs formés avec les noms suivants : *ciel, école* (*scol...*), *nuit* (*noct...*), *terre, géant* (*gigant...*), *jour*.— 3. Donnez quatre mots dérivés de *terre*. — 4. Trouvez cinq adjectifs qui indiquent comment peut être *la lumière* : *la lumière peut être vive, pâle....*

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans une phrase chacun des adjectifs : *scintillante, prodigieux*. — 6. Écrivez la phrase : *Votre belle étoile du berger,...* en la faisant commencer par : *J'ai lu....* Écrivez la phrase suivante en la faisant commencer par : *Vénus est....* — 7. Construisez deux phrases sur le modèle de la suivante : *En regardant bien, vous verrez même le charretier.* — 8. Dites ce que vous voyez lorsque vous regardez le ciel, la nuit (Ne répétez pas : *je vois..., je vois....* Dites, par exemple : *Des milliers d'étoiles.... Une planète.... La lune.... Quelques nuages...*)

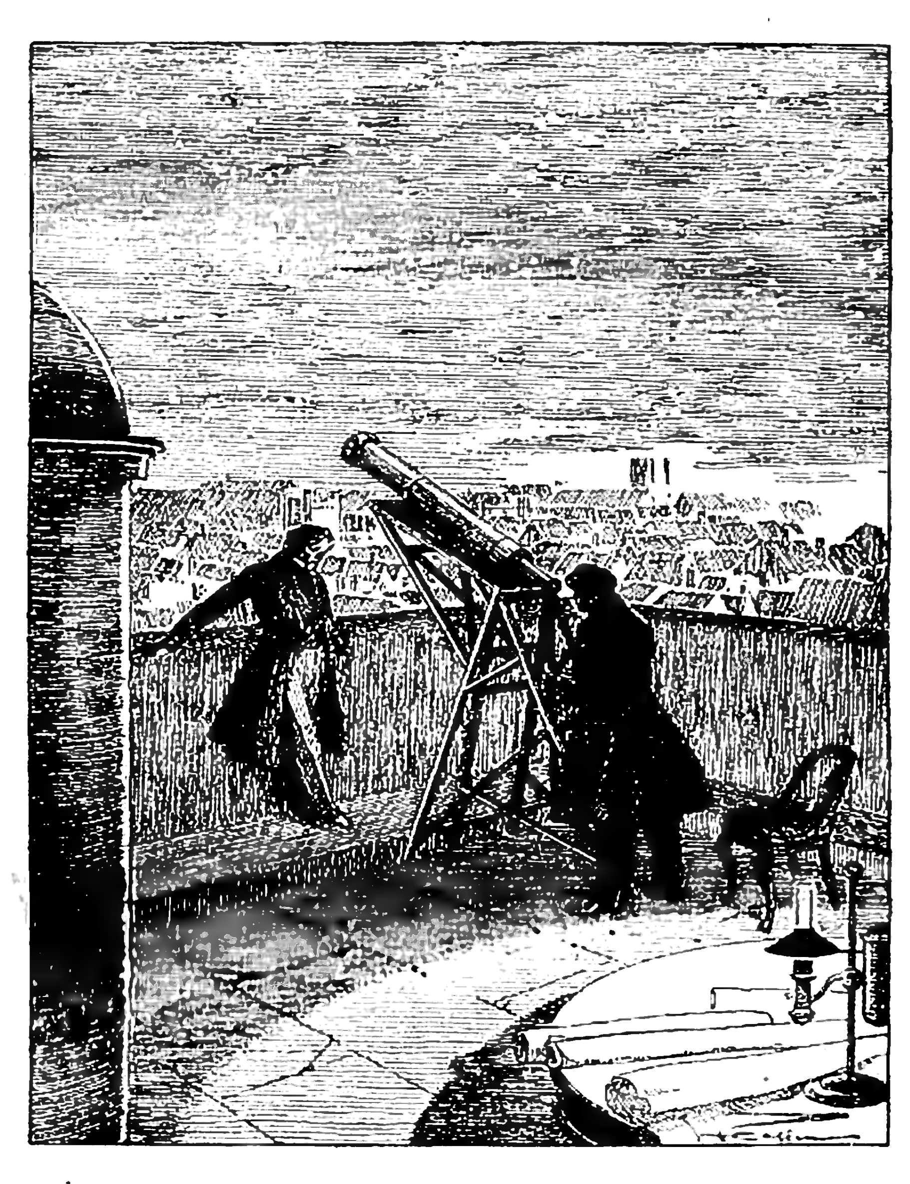


10. Le ciel et les étoiles (*suite*).

« C'est égal, dit Cartaud en reprenant, le lendemain soir, sa place dans le cercle, je ne puis pas croire, moi, que toutes ces étoiles, si petites que l'on dirait le bout d'une allumette qui s'éteint, soient des soleils, plus grands parfois que notre Soleil!

— Elles paraissent petites parce qu'elles sont très, très loin de nous, dit Paul.

— Si loin, mon bon Cartaud, continua François, que notre esprit est trop faible pour se faire une idée de leur éloignement. Mon livre dit que la lumière de certaines d'entre elles — non pas celles que nous voyons en ce moment à l'œil nu, mais celles que l'on peut apercevoir avec les lunettes et les télescopes — met plus de deux cent mille ans à venir jusqu'à nous. Deux cent mille ans!... Pourtant un rayon de lumière va vite, puisqu'en une seconde il peut faire un chemin qui représente plus de sept fois le tour de notre globe!



— Alors, remarqua Mariette, on peut voir encore, dans un télescope, la lumière d'une étoile qui est éteinte depuis deux cent mille années. Le dernier rayon parti de cette étoile lointaine, à la seconde où elle a cessé de briller, n'est pas encore arrivé jusqu'à nous.

— C'est juste, dit François, et comme toutes les étoiles se déplacent dans le ciel, à une vitesse presque insensible à nos yeux à cause de leur distance, mais qui atteint parfois mille kilomètres à la seconde, nous

voyons certaines d'entre elles non pas à la place où elles sont vraiment, mais à celle où elles étaient il y a des milliers d'années. »

Cartaud resta un instant sans répondre, puis il dit tout à coup :

« Tout cela est bel et bon, mais comment le sait-on? Personne n'est allé mesurer le ciel avec une chaîne d'arpenteur.

— On le sait par les calculs des savants, répondirent ensemble Paul et François.

— Oh! les calculs! les calculs!... » fit Cartaud, qui ne voulait pas si facilement se rendre.

M. Nicolas, arrivé depuis quelques instants, et qui suivait la discussion en souriant, vint opportunément [1] au secours de ses deux jeunes amis.

« J'aime, moi aussi, lire les traités d'astronomie populaire, qui me passionnent, dit-il. Écoutez-moi, Cartaud! Quand vous avez lu sur votre almanach que le Soleil ou la Lune doivent se lever le lendemain à telle heure précise, vous est-il arrivé de remarquer que les savants s'étaient trompés? Quand ils annoncent une éclipse [2], ne se produit-elle pas à la minute même qu'ils ont indiquée? Et vous avez sans doute vu comme moi la belle comète [3] de 1910 : elle est venue à l'heure même où elle avait été annoncée.

— C'est vrai! murmura Cartaud.

— Je vais vous étonner davantage, poursuivit M. Nicolas. Tous les astres du ciel paraissent s'attirer entre eux, d'autant plus qu'ils sont plus gros et plus rapprochés l'un de l'autre. Un astronome français, Leverrier, trouva, en étudiant le mouvement d'une planète appelée Uranus, qu'un astre encore inconnu exerçait une action sur la marche de cette planète.

Par le calcul, il détermina la masse de cet astre et indiqua le point du ciel où, tel jour, on pourrait le voir avec un instrument assez puissant. Un savant allemand pointa son télescope dans la direction indiquée par Leverrier, et l'astre nouveau, Neptune, était découvert. N'est-ce pas merveilleux?

— C'est merveilleux! » dirent ensemble les enfants, grand'mère Lefranc, et Cartaud lui-même.

M. Nicolas parla ensuite du nombre infini des étoiles. Notre œil n'en peut voir que de sept à huit mille par les nuits les plus claires, mais avec des instruments puissants on en aperçoit vingt millions. Et jamais, sans doute, les hommes n'arriveront à apercevoir les milliards d'autres, qui peuplent les espaces sans limite.

« Puisque les étoiles sont des soleils, dit François, il y a sans doute autour de chacune d'elles des planètes comme Vénus ou notre Terre. Et parmi ces milliards de planètes, n'y a-t-il que la nôtre qui porte des êtres vivants?

— Rien ne s'oppose, répondit M. Nicolas, à ce que nous imaginions, sur ces planètes innombrables, l'existence d'êtres plus ou moins semblables à nous. Nous pouvons même imaginer qu'il est des planètes où la vie se présente avec les mêmes aspects que sur la terre, où les êtres sont arrivés au même développement que nous. Qui sait? il y a peut-être en cet instant, dans un petit coin des univers, sur une planète où la nuit tombe comme à l'heure où nous sommes, trois jeunes enfants qui parlent, avec un autre Cartaud, de l'infini, et du mystère des mondes.... »

Tous se taisaient et songeaient, les yeux levés vers la voûte étoilée.

Devant ce champ immense ouvert à leurs jeunes imaginations, les trois enfants restaient confondus[4] et émus.

Et la réalité, telle que la science nous la fait connaître, leur paraissait plus merveilleuse que les plus merveilleuses légendes.

Mots expliqués. — 1. *Opportunément* : avec opportunité, c'est-à-dire au bon moment, à propos. — 2. *Éclipse* : disparition totale ou partielle d'un astre, lorsqu'un autre astre vient se placer entre notre œil et lui. — 3. *Comète* : astre errant, qui est accompagné d'une traînée de lumière appelée *queue*, ou *chevelure* — 4. *Confondre* : frapper d'étonnement.

Les idées. — Pourquoi les étoiles nous paraissent-elles si petites, bien que la plupart soient plus grosses que notre soleil? — Pourquoi pouvons-nous voir encore la lumière d'étoiles éteintes depuis des siècles? — Pourquoi voyons-nous certaines étoiles à la place où elles étaient il y a des milliers d'années? — Quels exemples montrent que les astronomes se trompent rarement dans leurs calculs? — Qu'imagine M. Nicolas, sur une planète semblable à notre Terre?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Trouvez cinq noms de sciences, comme *l'astronomie*; — cinq noms de savants, comme *l'astronome*. — 2. Trouvez deux noms formés, comme *télescope*, avec le préfixe *télé* (signifiant *loin*). — 3. Quel est l'adjectif en *eux* formé avec *lumière*? Donnez cinq autres adjectifs en *eux*. — 4. De quel nom est tiré l'adjectif *innombrable*? Comment est formé cet adjectif? Formez de la même manière des adjectifs de même famille que : *supporter, tarir, calculer, imiter, imaginer*.

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans une phrase chacune des expressions : *se faire une idée, à la minute même.* — 6. Terminez trois phrases commençant par : *Je ne puis pas croire que....* — 7. Trouvez deux autres tournures pour exprimer l'idée contenue dans la phrase : *Les étoiles paraissent petites parce qu'elles sont très loin de nous.* Ex. : *C'est parce que les étoiles.... C'est à cause de... que....* — 8. Racontez à votre manière, en quatre ou cinq courtes phrases, et après avoir fermé le livre, comment fut découverte la planète Neptune.



11. La meule incendiée.

Quelques jours plus tard, après le repas du soir, la cloche du village se mit à tinter à coups pressés. Puis, d'une rue proche, jaillit un appel de clairon.

« C'est le feu! » dit le grand-père.

Vite, François gagna la rue, avide de nouvelles.



« Le feu est au Cros! » criaient les gens de groupe en groupe.

En hâte, chacun fermait ses volets et sa porte pour se diriger vers l'incendie. Il ne resta dans les maisons, comme aux jours de grands travaux des champs, que les vieux et les tout petits.

Le feu, à la campagne, en été, quand les chaumes séchés par le soleil flambent comme des allumettes, est toujours un fléau [1] terrible. Ce n'était pas la curiosité qui poussait tous les gens à se hâter vers le Cros, mais le sentiment du danger que courait un de leurs voisins, et le désir de venir rapidement à son aide.

De la route, en haut du coteau qui dominait la vallée de la Clairette, François, son grand-père et Cartaud découvrirent soudain l'incendie : tout près de la ferme, une meule de blé flambait comme une torche. Derrière eux, la cloche et le clairon continuaient leur appel....

Avec des crépitements, de grandes flammes montaient en se tordant, et parfois, poussées par un coup de vent, allaient lécher les murs voisins. Toute la vallée était éclairée, et des silhouettes[2] s'agitaient autour de la meule embrasée. Les bestiaux avaient été lâchés et, dans la prairie, les vaches apeurées se sauvaient en meuglant.

Dans le chemin malaisé, la pompe du village, traînée à bras, arrivait avec un bruit de ferraille. Les pompiers, équipés en hâte, la rejoignaient en courant, et l'un d'eux s'arrêtait parfois pour rajuster son ceinturon ou son casque de cuivre poli.

Bientôt après, elle fut en place près de la meule. On avait distribué des seaux de toile aux premiers villageois arrivés dans la vallée. Ils commencèrent à faire la chaîne, c'est-à-dire à se passer de main en main les seaux remplis dans le lit de la Clairette.

On entendit les coups sourds du balancier, et l'eau, jaillissant avec force de la lance de cuivre qu'un homme maniait, entra en lutte avec les flammes. Parfois celles-ci s'affaissaient[3], comme des bêtes domptées; parfois elles repartaient vers le ciel, comme prises d'une nouvelle fureur.

Il y avait deux chaînes, l'une pour les seaux vides, l'autre pour les seaux pleins. La première était formée par des femmes et par des enfants. François y prit place avec Paul qui venait d'arriver. En face d'eux

étaient les hommes. Ils reconnurent Grondard et, non loin de lui, M. Nicolas.

La meule fut bientôt aux trois quarts consumée. Il en venait une odeur âcre, et une colonne de fumée en montait, pour former un nuage gris au-dessus de la vallée. Les pompiers protégeaient les meules voisines, où des flammèches[4] parfois allumaient des commencements d'incendie. Après une demi-heure d'efforts acharnés, les flammes furent vaincues, et tout danger écarté pour la ferme et le reste de la récolte. Alors les gens les plus proches du foyer essuyèrent leurs fronts ruisselants, et le rythme[5] du balancier se ralentit.

Un cultivateur des environs était venu se placer tout auprès de Grondard.

« Ah! te voilà, toi! fit le nouvel arrivant en reconnaissant le domestique. Tu ferais bien mieux de te cacher!

— Me cacher, moi! Et pourquoi? fit Grondard en fronçant le front, et en le regardant avec des yeux terribles.

— C'est bon! c'est bon! reprit l'autre. Après tout, ce n'est pas mon affaire, à moi, de chercher qui a pu mettre le feu! »

M. Nicolas avait entendu. Il eut un sursaut d'étonnement et regarda un long moment devant lui, comme réfléchissant. Il en oubliait de prendre le seau rempli d'eau que, depuis un instant, son voisin lui tendait.

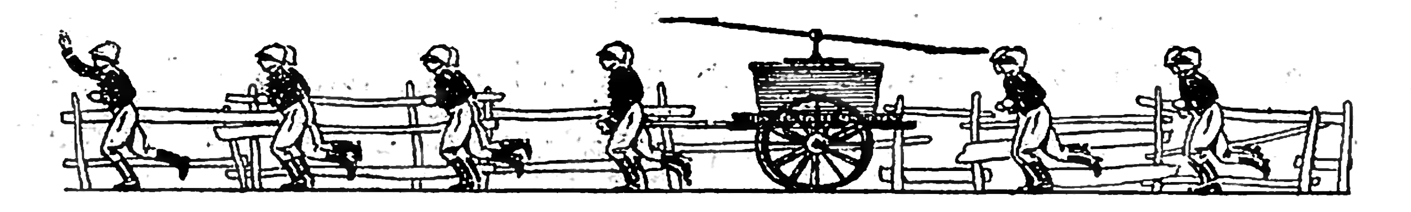
Mots expliqués. — 1. *Fléau* : ce qui cause des souffrances, des ruines, du malheur. — 2. *Silhouette* : forme vague, dont on distingue surtout les contours. — 3. *S'affaisser* : se courber, comme sous un poids. — 4. *Flammèche* : parcelle enflammée qui s'élève d'un brasier. — 5. *Rythme* : succession régulière de sons forts et de sons faibles.

Les idées. — Pourquoi les gens de Malechère se hâtent-ils vers l'incendie? — Pourquoi le feu est-il plus redouté encore à la campagne qu'à

la ville? — Comment fournit-on l'eau à la pompe? — En quoi consiste la besogne des pompiers? — Pourquoi l'un des cultivateurs interpelle-t-il Grondard? — A quoi réfléchit M. Nicolas, lorsqu'il devine l'accusation qui va être portée contre Grondard?

Exercices oraux ou écrits. — I. Vocabulaire. — 1. Donnez le nom de cinq élévations naturelles, comme *le coteau.* — 2. Donnez dix noms féminins de qualités ou de défauts, terminés par *té*, comme *la curiosité.* — 3. Donnez les noms de trois choses qui peuvent *tinter*, — qui peuvent *flamber.* — 4. Trouvez cinq verbes qui peuvent avoir comme sujet le nom *flammes.*

II. Construction de phrases. — 5. Dites les bruits que vous entendriez si vous étiez témoin d'un incendie : *Si j'étais témoin d'un incendie, j'entendrais le* (ou *les*)..., *le...*, *le....* — 6. Construisez deux phrases sur le modèle de la suivante : *Chacun fermait ses volets et sa porte pour se diriger vers l'incendie.* — 7. Transformez la phrase : *Parfois celles-ci s'affaissaient...*, en remplaçant *comme* par *comme si.* — 8. Énumérez quelques-unes des actions que font les pompiers pour combattre l'incendie.



12. Les soupçons.

Sur le chemin du retour, tout danger ayant disparu, les langues allaient bon train.

« On a sûrement mis le feu à la meule! disaient certains. Jamais un fumeur ne passe le soir par le Cros, et personne ne fume à la ferme. »

Des gens accostaient des groupes déjà formés, ou s'en éloignaient en pressant le pas pour se mêler à d'autres, et l'on entendait des chuchotements, des exclamations.

M. Nicolas rejoignit à mi-chemin le groupe où se trouvait François. Il marchait avec agitation, et sa voix tremblait.

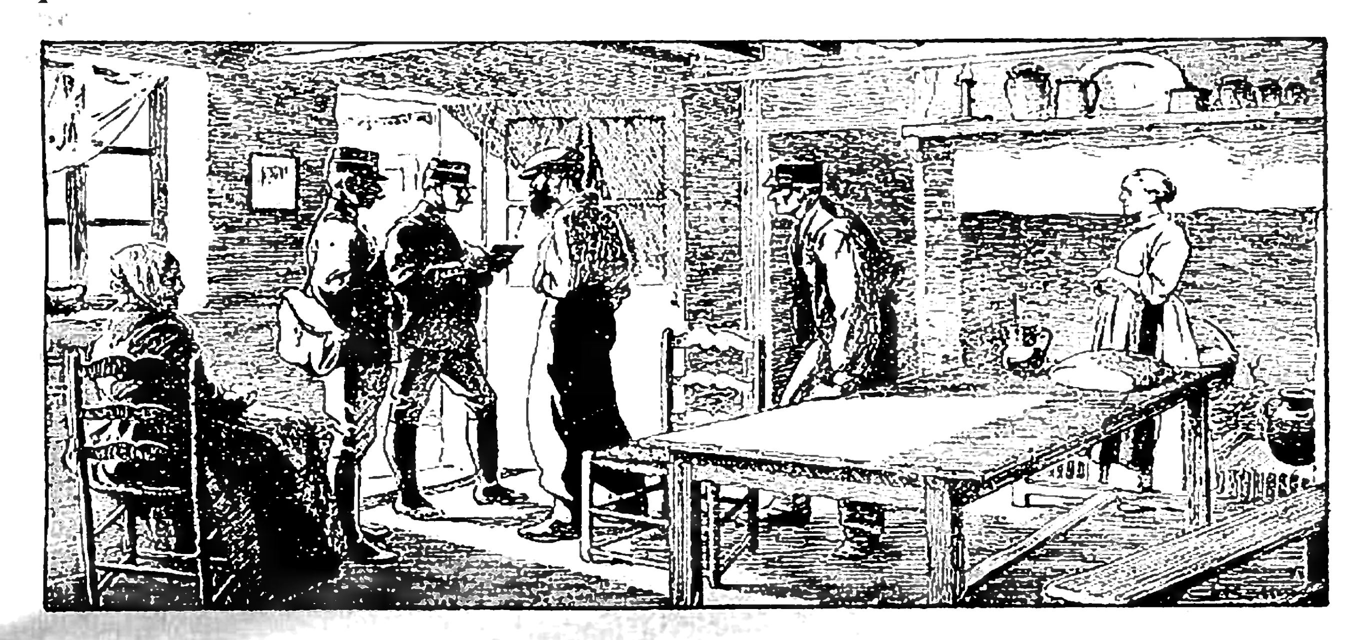
« Je m'en doutais! dit-il. On accuse Grondard. C'est terrible!

— Mais pourquoi l'accuse-t-on! demanda M. Lefranc.

— Parce que c'est un pauvre diable....

— Cela ne suffit pas! Il doit y avoir d'autres raisons.

— Voilà! Le père Raymond a raconté que, ce matin, il avait eu une petite discussion avec son domestique. Grondard voulait aller demain au marché de Neuville, pour acheter des souliers. Le fermier lui a demandé



d'attendre une semaine, parce que l'ouvrage, alors, presserait moins. Grondard a dit : « C'est bon! » et il est parti aux champs en grommelant[1].

— Et le fermier porte ses soupçons sur Grondard?

— Non! Il ne le croit pas capable d'une action pareille. Mais l'histoire de sa discussion avec Grondard est déjà colportée, commentée[2], et vous savez comme les gens ont vite fait de passer des suppositions à la certitude. »

A ce moment, une vieille s'approcha.

« Eh bien, dit-elle, voyez ce que le père Raymond a gagné à prendre chez lui ce chemineau[3] que personne ne connaît! Il paraît d'ailleurs que ce sauvage l'avait

prévenu, ce matin même, qu'il mettrait le feu à la maison.

— Ce que vous dites est faux et stupide! s'écria M. Nicolas, que François n'avait jamais vu si indigné. Grondard n'a jamais dit ce que vous rapportez! Et d'ailleurs, s'il avait eu l'idée de faire un aussi mauvais coup, il n'aurait prévenu personne. »

La vieille s'éloigna, et M. Nicolas ajouta d'un air accablé:

« Les gendarmes seront au Cros demain matin. J'ai bien peur que Grondard ne se tire pas d'affaire. Il est rude, il est peu patient. Il ne saura pas se défendre. Pour moi, qui lui ai parlé tout à l'heure, son innocence ne fait pas de doute. Mais arrivera-t-il à convaincre des gens qui seront sans doute prévenus[1] contre lui?

— Ayons confiance dans la justice! reprit M. Lefranc.

— Oui, ayons confiance! répéta M. Nicolas d'un ton moins convaincu. Pourtant, je sais comme de très honnêtes gens peuvent, en toute bonne foi, commettre des erreurs terribles, s'ils ne prennent pas mille précautions. »

Le lendemain matin, en effet, le bruit courait dans le village que les gendarmes avaient fait leur enquête, et que Grondard, sans doute, serait mis en prison. Le fermier pourtant le défendait encore, bien que plus mollement, et c'était grâce à lui seulement que le domestique avait été laissé en liberté.

M. Nicolas passa chez les Lefranc vers dix heures, presque en courant.

« Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit! leur confia-t-il. Et j'ai fait toutes sortes de suppositions. J'ai mes soupçons, moi aussi, et il faut que j'en aie le cœur net. Je vais à la ferme. Je veux voir le fermier et Mélie. Je reviendrai ce soir vous mettre au courant. »

Comme ils le regardaient qui s'éloignait en hâte, grand'mère Lefranc murmura :

« Quel brave homme! L'injustice, quand il croit qu'elle frappe les autres, le touche plus que si elle le frappait lui-même! Pourvu qu'il arrive à sauver ce Grondard! »

François faisait en lui-même le même souhait, et il passa la journée dans une grande inquiétude.

Mots expliqués. — 1. *Grommeler* : murmurer, se plaindre entre ses dents. — 2. *Commenter* : ici, faire des réflexions, des remarques, sur un incident. — 3. *Chemineau* : ouvrier qui parcourt les chemins à la recherche du travail; parfois aussi mendiant vagabond. — 4. *Prévenu* : employé ici au sens de : qui a des *préventions*, c'est-à-dire une opinion toute faite avant même de s'être renseigné.

Les idées. — Pourquoi les soupçons se portent-ils sur Grondard? — Pourquoi M. Nicolas trouve-t-il *terrible* l'accusation portée contre le domestique? — Pourquoi se montre-t-il inquiet au sujet de l'enquête qui va être faite? — Pourquoi Mme Lefranc dit-elle de M. Nicolas qu'il est un brave homme? — Pourquoi l'injustice qui frappe un autre que nous ne doit-elle pas nous laisser indifférent?

Exercices oraux ou écrits. — I. Vocabulaire. — 1. Trouvez cinq noms qui vous viennent à l'esprit en même temps que le mot : *prison.* — 2. Donnez un verbe et deux noms de la famille de : *chemin.* — 3. Formez un verbe avec le préfixe *en, em* (signifiant *dans*) et le nom *prison.* Formez de la même manière des verbes avec les noms : *barque, grange, chaîne, paquet, caisse, bouche, bras.* — 4. Remplacez *prévenir* par un synonyme dans les phrases : J'ai *prévenu* la police. J'ai *prévenu* vos désirs. L'hygiène *prévient* les maladies.

II. Construction de phrases. — 5. Employez dans une phrase chacune des expressions : *aller bon train, en avoir le cœur net.* — 6. Indiquez quelques-unes des raisons pour lesquelles on accusait Grondard. *On accusait Grondard parce que..., parce que....* — 7. Écrivez la phrase : *Pourtant, je sais comme de très honnêtes gens...* en remplaçant par des mots équivalents : *gens, en toute bonne foi, commettre des erreurs, mille.*



13. L'innocence de Grondard.

En quittant François et ses grands-parents, M. Nicolas prit la route de Neuville, le bourg voisin, afin d'interroger un cantonnier de ses amis.

« Vous qui connaissez tous les gens, et même tous les chiens qui passent sur la route, n'auriez-vous pas, lui demanda-t-il, vu revenir par ici l'ancien valet du Cros?

— Simon? un grand maigre? fit le cantonnier. Oui, ma foi, il est passé il y a quelques jours, et il s'en est allé vers la ferme en remontant la Clairette, le long des buissons.

— Vous a-t-il parlé?

— Je lui ai parlé le premier. Il a paru étonné d'être reconnu. Il m'a dit qu'il était placé à Neuville, mais pas pour longtemps.

— Et hier, ne l'avez-vous pas vu?

— Hier? Ma foi, non! »

Mais M. Nicolas pensa que si l'ancien valet était revenu la veille, il n'avait pas manqué de se cacher. Il remonta lui aussi vers la ferme du Cros, en longeant la Clairette. C'est alors que le hasard le servit. Dans une sorte de cache comme en font, au milieu des buissons, les chasseurs à l'affût [1], il aperçut, accroché à une souche, un morceau de toile bleue, d'un bleu lavé et sali. L'idée lui vint de le ramasser. Il l'examina. A un bouton, il reconnut que c'était un lambeau [2] de guêtre, et il le mit soigneusement dans sa poche.

A la ferme, il trouva le père Raymond, sa femme et Mélie. Mme Raymond s'indignait qu'on n'eût pas

encore emmené Grondard en prison. Son mari et Mélie, perplexes[3], étaient pourtant obligés de reconnaître que Grondard, devant les gendarmes, s'était mal défendu. Il ne savait que répéter : « Ce n'est pas moi! Qu'on me laisse tranquille! »



M. Nicolas demanda si, depuis que Simon avait été renvoyé, on ne l'avait pas vu rôder autour de la ferme.

« Non! répondit le fermier avec assurance. D'ailleurs, il a dû quitter la région, où personne ne voulait plus l'employer, pour aller travailler au diable.

— Ne reconnaîtriez-vous pas ceci? » dit alors M. Nicolas en montrant le lambeau de toile.

Tous les trois cherchèrent leurs lunettes, ce qui demanda quelque temps. Ils se passèrent l'objet de main en main. Puis Mélie s'exclama :

« J'y suis! Ça, voyez-vous, c'est un morceau d'une guêtre de Simon. Une fois, j'ai recousu des boutons à ses guêtres de toile, qui ne ressemblent pas à celles qu'on porte par ici. Il n'y a pas de doute, c'est bien à lui! »

Quand M. Nicolas eut rapporté les propos du cantonnier, et qu'il eut dit d'où venait sa trouvaille, le père Raymond, comme subitement éclairé, s'écria :

« Si c'était ce gredin-là qui ait fait flamber ma meule? Allons vite à Neuville trouver les gendarmes! J'attelle le Pommelé à ma carriole. »

Une demi-heure plus tard, le fermier et M. Nicolas mettaient les gendarmes au courant de leurs suppositions. Il ne fut pas difficile de les convaincre[4].

« Après cela, les choses marchèrent vite, raconta M. Nicolas lorsqu'il fit chez M. Lefranc, à son retour, le récit de sa journée. On retrouva Simon dans sa nouvelle place, d'où il venait encore de se faire renvoyer pour ivrognerie. Il devait la quitter ce soir même. Il serait même parti ce matin s'il ne s'était pas blessé à la jambe. Son ballot était prêt. On le défit, on y trouva ses guêtres. A l'une d'elles, un morceau manquait. Pressé de questions, le malheureux dut avouer. Il était ivre quand il était venu, à la nuit tombante, incendier la meule pour se venger de ses anciens patrons.

« J'ai voulu revenir en passant par la ferme du Cros. Grondard était assis dans la grande pièce, devant la table, la tête basse, le dos arrondi. De la porte, je lui ai crié :

« Nous tenons le coupable, Grondard, et l'on sait que vous êtes innocent!

« Il a levé la tête, nous a regardés en face, et s'est contenté de dire :

« — Ce n'est pas trop tôt! Merci, M. Nicolas!

« Puis il s'est levé, il a allumé une lanterne et, le dos un peu moins voûté, il s'est dirigé vers l'écurie. »

Mots expliqués. — 1. *Affût* : endroit où l'on se poste pour attendre le gibier. — 2. *Lambeau* : morceau de chair, ou d'étoffe, arraché. — 3. *Perplexe* : qui ne sait quel parti prendre ; synonymes : *hésitant, embarrassé, indécis.* — 4. *Convaincre* : amener quelqu'un à reconnaître qu'une chose est vraie, qu'un fait est exact; synonyme : *persuader.*

Les idées. — Quelle supposition avait faite M. Nicolas, la nuit précédente? — Pourquoi s'adresse-t-il d'abord au cantonnier? — Comment le hasard le sert-il? — Pourquoi trouve-t-il le fermier et Mélie perplexes? — Pourquoi le fermier ne soupçonnait-il pas son ancien valet? — Comment se trouve-t-il comme subitement éclairé? — Pourquoi le coupable ne peut-il nier sa faute? — Quels sentiments manifeste Grondard en apprenant que son innocence est reconnue?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez cinq noms qui désignent un assemblage de maisons, comme *bourg.* — 2. Écrivez les quatre noms qui désignent chacun des deux jours qui précèdent, chacun des deux jours qui suivent celui où l'on se trouve. — 3. Trouvez le contraire des adjectifs suivants : *voisin, ancien, perplexe, difficile, innocent.* — 4. Trouvez trois verbes qui expriment l'action de *voir*; donnez à chacun de ces verbes un complément

II. **Construction de phrases.** — 5. Trouvez trois autres tournures pour la phrase : *l'idée lui vint de le ramasser* (*Il eut.... Il lui vint.... Il pensa....*) — 6. Écrivez la phrase : *A un bouton, il reconnut...*, en la faisant commencer par : *C'était un lambeau de guêtre, qu'....* — 7. Terminez deux phrases commençant par : *Je suis convaincu que.... Je suis convaincu de....* — 8. Si Grondard faisait des phrases moins courtes, en quels termes exprimerait-il à la fin du récit : sa satisfaction? — sa reconnaissance?



14. Un mauvais sujet.

Boulot, le gros Boulot, était de deux ans plus âgé que François. Avec sa tignasse emmêlée, ses yeux réjouis et larmoyants dans une figure bouffie, il rappelait un peu un personnage de cirque.

Il avait quitté l'école, où il allait d'ailleurs rarement

et n'avait à peu près rien appris. Sa mère était morte, et il l'avait à peine connue. Son père avait quelques champs, qu'il arrivait à cultiver tant bien que mal avec son âne. Comme sa terre ne lui suffisait pas pour vivre, et qu'il aimait changer d'air, il partait tous les ans, vers le mois d'août, avec sa binette et un petit paquet de linge, et s'en allait de l'autre côté de Paris. Il travaillait aux betteraves, et c'était tout ce que Boulot savait de lui pendant deux mois. Durant l'absence de son père, Boulot s'occupait de l'âne, une voisine s'occupait de Boulot, et c'était pour le gamin et pour la bête le meilleur temps de l'année....

Mal surveillé, presque toujours désœuvré, et d'ailleurs assez paresseux par nature, Boulot n'était certes pas un compagnon recommandable. C'était la bête noire de grand'mère Lefranc, et lorsque François tardait à rentrer, le soir, il était souvent accueilli par cette question :

« Tu n'étais pas avec Boulot, au moins? »

Il faut dire que Boulot ne rêvait que niches et taquineries.

« Quand je le vois rôder autour de la maison, disait grand'mère Lefranc, je me demande toujours si je ne trouverai pas mes poules lâchées à travers champs, ou mon auget de laveuse flottant sur le bassin de la fontaine. »

Si encore Boulot s'était contenté de ces farces quasi innocentes! Mais les enfants ne prévoient pas toujours les conséquences que peut entraîner une action insignifiante en apparence. Certaines des mauvaises farces de Boulot, qui avaient eu des suites fâcheuses, avaient fini par irriter à peu près tout le village contre lui.

Un soir du printemps dernier, M. Lefranc avait

entendu des craquements venir de la haie de son jardin, qui était faite d'aubépines et de lilas. Intrigué, il s'approcha doucement et aperçut, dans un arbuste, une forme brune. C'était Boulot qui cassait les branches des lilas en fleurs. Surpris, il n'essaya pas de se sauver. La tête basse, et lâchant son bouquet, il resta devant M. Lefranc.

Le grand-père de François, sans doute, aurait laissé



aller le mauvais sujet si celui-ci s'était contenté de cueillir quelques fleurs. Mais des branches piétinées gisaient sur le sol, et d'autres, à demi brisées, pendaient des arbres mutilés[1]. C'était un véritable ravage, et M. Lefranc s'indigna.

« Regarde ton ouvrage, malheureux! Dans quel état as-tu mis ces pauvres arbustes, si beaux ce matin que tous les passants les admiraient! Tu ne respectes donc ni ce qui est beau ni ce qui appartient aux autres? Le désœuvrement[2], vois-tu, finira par te conduire aux pires actions. Sauve-toi, et ne viens plus jamais, jamais, entends-tu? flâner autour de ma cour ou de mon jardin!»

Quand Mme Lefranc fut mise au courant, elle leva les bras et s'écria : « Ce garnement, je l'ai déjà dit, ira en prison quelque jour! »

François n'avait pourtant pas toujours partagé les sentiments de sa grand-mère à l'égard de Boulot. Il le trouvait jovial[3] et plein d'imprévu. Il admirait ses talents rustiques : Boulot n'avait pas son pareil pour faire une trompe sonore avec l'écorce du coudrier, ou une seringue avec un vieux bouton et une branche de sureau. Et puis, Boulot avait un furet[4] apprivoisé, qui se couchait sur son épaule, et un pigeon boiteux qui mangeait dans sa main. Il possédait aussi une foule d'objets hétéroclites[5] que son père lui rapportait, dans un coin de mouchoir, de ses courses lointaines : anciens jouets ou débris sans valeur, souvent ramassés au bord des routes, mais à qui Boulot donnait un grand prix aux yeux de François par le soin qu'il mettait à les cacher dans un vieux coffre de bois.

« Toi qui es si bonne, dit un jour François à sa grand' mère, pourquoi détestes-tu Boulot? »

Grand'mère Lefranc leva les bras au ciel :

« Moi, le détester! le pauvre enfant!... Je le plains autant que je peux! Il est de ceux qui n'ont jamais eu la tendresse et les conseils d'une bonne mère. M. Nicolas aurait bien voulu s'occuper de lui, mais le père, qui est un entêté, a prétendu qu'il n'avait besoin de personne pour diriger son fils. S'il essayait au moins de le mettre en apprentissage! Un patron arriverait peut-être, avec de la patience et de la fermeté, à faire un bon sujet de ce sauvageon qui a poussé comme il a voulu!

— Boulot n'est pas méchant, grand'mère. Et si tu savais comme il est adroit!

— Crois-moi, François, tu n'as rien à gagner à le

fréquenter. Tu ne le ramèneras pas au bien, car ce n'est pas de ton âge. Il peut au contraire t'entraîner à faire des sottises que tu regretteras. »

François n'était qu'à demi convaincu, mais une escapade dans laquelle il se laissa entraîner devait diminuer fortement son admiration pour Boulot.

Mots expliqués. — 1. *Mutilé* : dont on a retranché un ou plusieurs membres, s'il s'agit d'une personne; dont on a retranché une ou plusieurs parties, s'il s'agit d'une œuvre d'art, comme une statue; dont on a brisé et enlevé une ou plusieurs branches, s'il s'agit d'un arbre. — 2. *Désœuvrement* : état de celui qui n'a rien à faire, qui ne sait pas s'occuper. — 3. *Jovial* : gai, joyeux. — 4. *Furet* : petit mammifère à la taille allongée, qui se glisse dans les terriers et dont on se sert pour la chasse au lapin de garenne. — 5. *Hétéroclite* : qui ne ressemble pas à ce que l'on voit ordinairement; bizarre.

Les idées. — Pourquoi Boulot était-il devenu un mauvais sujet? — Pourquoi était-il la « bête noire » de Mme Lefranc? — Comment Boulot était-il arrivé à irriter tout le village contre lui? — Pourquoi aurait-il dû respecter les lilas en fleurs? — Pourquoi, malgré la mauvaise réputation de Boulot, François recherchait-il sa compagnie? — Avait-il tort ou raison, et pourquoi?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez cinq noms d'outils de jardinage comme *la binette.* — 2. De quel mot vient le mot *arbuste?* Donnez un autre diminutif de *arbre.* — 3. Donnez le contraire de chacun des adjectifs : *réjoui, désœuvré, apprivoisé.* — 4. Quels sont les adjectifs formés avec : *fils, père, frère, ami?* Employez chacun d'eux avec un nom convenable.

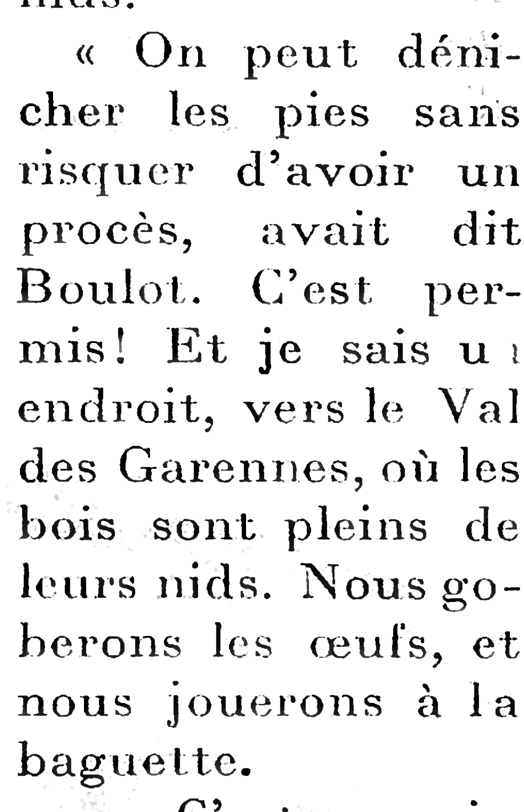
II. **Construction de phrases.** — 5. Écrivez la phrase : *Un soir du printemps dernier...,* en la faisant commencer par : *La haie du jardin de M. Lefranc était faite....* — 6. Trouvez deux autres tournures pour dire : *Regarde ton ouvrage, malheureux!* — 7. Dans trois phrases, appliquez l'adjectif *mutilé* à une personne, à une œuvre d'art, à un arbre. — 8. Énumérez les actions de Boulot, à partir du moment où il est surpris dans le lilas jusqu'au moment où il s'en va



15. Les nids de pies.

Donc, il y avait de cela plus d'un an, François, un beau jeudi de printemps, s'était laissé entraîner au bois par Boulot. C'était la saison joyeuse, la saison des fleurs et des nids.





« On peut dénicher les pies sans risquer d'avoir un procès, avait dit Boulot. C'est permis! Et je sais un endroit, vers le Val des Garennes, où les bois sont pleins de leurs nids. Nous goberons les œufs, et nous jouerons à la baguette.

— C'est permis, bien sûr? » avait demandé François à plusieurs reprises.

Devant les affirmations énergiques de Boulot, il s'était décidé à le suivre, tandis que Paul était revenu vers le village après avoir en vain essayé de ramener avec lui son ami.

Le chemin, par des sentiers qui coupaient les taillis [1], était long jusqu'au Val des Garennes. Mais François

le trouva court, tant la beauté renaissante des bois l'enchantait. Tandis que son compagnon lançait des pierres dans les buissons et dans les arbres, pour faire partir les lapins ou les oiseaux, François écoutait la chanson des feuilles légères, et admirait les anémones et les primevères dont toutes les clairières[2] étaient égayées.

Le Val des Garennes, en effet, était aimé des pies. Elles se tenaient par bandes sur les branches, sérieuses d'aspect dans leur habit noir et blanc. Parfois l'une d'elles partait d'un vol pressé, comme une commère[3] qui se hâte après avoir trop bavardé; mais c'était pour se poser sur une autre branche où elle recommençait à jacasser.

Dans les feuillages, on distinguait de place en place des boules grises, faites de brindilles entassées sans art : c'étaient leurs nids.

Sans perdre un instant, Boulot grimpa jusqu'à l'un d'eux et le trouva vide. Il en explora[4] deux autres sans plus de succès. François était déçu[5], et Boulot se perdait en suppositions. Au quatrième pourtant, il poussa un cri de joie et, redescendu avec mille précautions, tira trois œufs de son mouchoir, dont il tenait les coins entre les dents.

C'étaient trois jolis œufs d'un bleu clair, tachetés de gris. Boulot, gravement, les goba l'un après l'autre, sans faire une grimace. Puis il dit à François :

« Tout à l'heure, ce sera ton tour. Tu verras comme c'est bon! »

Ils continuèrent à marcher. Boulot, par instants, tressautait[6] au craquement des brindilles.

« Si l'on entend venir le garde, dit-il à voix basse, il faudra se cacher!

— Mais puisque c'est permis de dénicher les pies! dit François d'un air candide [7].

— C'est égal, reprit l'autre, il vaut mieux ne pas se faire voir. »

Cette réflexion jeta quelque trouble dans l'esprit de François et lorsque, un peu plus loin, Boulot l'invita à grimper à son tour jusqu'au nid que l'on devinait dans le feuillage d'un chêne, son cœur battait, et ses mains tremblantes saisissaient maladroitement les branches. Il y avait quatre œufs tièdes dans ce nid. François cassa l'un d'eux en descendant de l'arbre, et s'entendit traiter de maladroit.

« Gobe les autres! » commanda Boulot.

François brisa la pointe d'un œuf, et allait le porter à sa bouche. Mais l'œuf avait une odeur telle que son cœur se souleva.

« Je n'y tiens pas, dit-il à son compagnon. Gobe-le, toi! »

Boulot prit l'œuf, le flaira, et déclara qu'il avait été couvé. Il le jeta donc à terre.

« Avec les deux autres, dit-il, nous allons jouer à la baguette. Tu verras comme c'est amusant. »

Il posa dans l'herbe d'une clairière les œufs qui restaient, coupa une branchette de coudrier longue et souple, et ayant emprunté à François son mouchoir, il lui banda les yeux et lui mit la baguette à la main.

« Tu marcheras, dit Boulot, jusqu'à ce que je crie : halte! Alors tu donneras un bon coup de baguette par terre. Il faut arriver à casser un œuf. »

Mais les œufs étaient petits, et bien perdus dans l'herbe haute. Après cinq ou six vaines tentatives, François commençait à trouver que ce jeu n'avait rien de passionnant.

Soudain Boulot dit d'une voix sourde :

« Le garde!... sauvons-nous! »

François arracha son bandeau et resta bouche bée[8], cloué au sol, sa baguette à la main. Des yeux, il chercha Boulot, qui avait déjà disparu dans les taillis. Et le garde au képi redoutable s'avançait vers François, sans se presser, sûr qu'il était de le tenir....

Le garde avait reconnu le jeu, et aperçu les œufs qui luisaient dans l'herbe.

« Ah, garnements! dit-il d'une voix rude, je vous y prends! »

Mais quand il reconnut François, son visage se fit moins méchant.

« Comment, fit-il, toi ici? C'est ton grand-père qui sera fier de toi!... Mais je sais qui t'a amené, car j'ai reconnu ton compagnon.

— Monsieur, balbutia François tout pâle, ce sont des œufs de pie.... Boulot m'a dit que l'on pouvait les prendre....

— Quand on s'appelle François Lefranc, reprit sévèrement le garde, on ne rôde pas dans les bois pour détruire les nids. Et l'on ne suit pas les mauvais sujets. »

François reprit piteusement le chemin du village, furieux contre Boulot et contre lui-même. Sans attendre les questions, il fit à sa grand'mère le récit de ses aventures et de ses déceptions.

« Sois tranquille, grand'mère, termina-t-il, le cœur gros de remords, c'est bien la dernière fois que je me laisse prendre aux belles histoires de Boulot! »

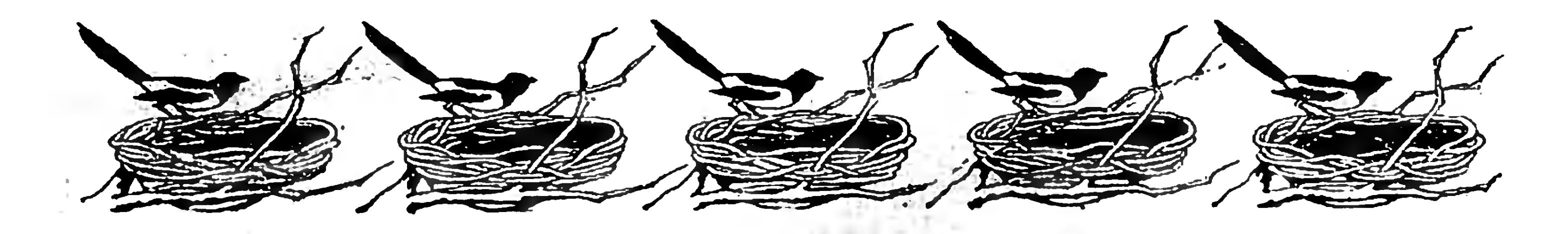
Mots expliqués. — 1. *Taillis* : bois que l'on coupe à des intervalles rapprochés, et où les arbres sont de petite taille. — 2. *Clairière* : endroit *clair*, dégarni d'arbres, dans un bois ou une forêt. — 3. *Commère* : femme bavarde. Rapprocher : *commérage*. — 4. *Explorer* : aller à la décou-

verte ou, comme ici, visiter pour essayer de découvrir quelque chose. — 5. *Être déçu* : ne pas trouver, ne pas recevoir ce sur quoi l'on comptait; être trompé. Rapprocher : *déception*. — 6. *Tressauter* : éprouver une brusque secousse de tout le corps, généralement à la suite d'une émotion vive. Synonymes : *tressaillir, sursauter*. — 7. *Candide* : qui marque la *candeur*, la confiance naïve. — 8. *Bouche bée* : la bouche ouverte (du vieux verbe *béer* qui veut dire : tenir la bouche ouverte en regardant longtemps quelque chose; il a donné l'adjectif *béant* : largement ouvert).

Les idées. — Quelles promesses fait Boulot pour entraîner François? — Pourquoi François se décide-t-il à le suivre? — Pourquoi ne trouve-t-il pas le chemin long? — Quelles sont les déceptions de François, au cours de cette escapade? — Pourquoi, sur le chemin du retour, François est-il furieux contre Boulot? contre lui-même?

Exercices oraux ou écrits — **I. Vocabulaire.** — 1. Donnez dix noms d'oiseaux des bois, comme *la pie*. — 2. Trouvez cinq noms masculins terminés par le suffixe *oir*, comme *le mouchoir*, et écrivez le verbe correspondant à chacun. — 3. Trouvez dans le texte un verbe formé avec *nid* et le préfixe *dé* (sign. *hors de*). Formez de la même manière un verbe avec chacun des noms *terre, paquet, rang*. — 4. Donnez cinq noms de la famille de *bois*; — deux noms de la famille de *nid*.

II. Construction de phrases. — 5. Justifiez l'expression : *la saison joyeuse*, employée en parlant du printemps. — 6. Employez dans une phrase chacune des expressions : *hocher la tête, se perdre en suppositions*. — 7. Construisez une phrase sur le modèle de la suivante : *L'œuf avait une odeur telle que son cœur se souleva*. — 8. Énumérez trois actions de Boulot, lorsqu'il grimpe à un arbre; — lorsqu'il organise le jeu de la baguette.



16. Tape à l'œil.

Quelque temps après cette aventure, François eut avec Boulot un différend qui mit un terme[1] à leurs relations.

François était allé, en compagnie de Paul, du côté de la Clairette. Tous deux aperçurent Boulot qui, par

les sentiers, se dirigeait vers le ruisseau, et semblait cacher quelque chose sous sa blouse gonflée. La hâte qu'il mit à éviter Paul et François, lorsqu'il les vit de loin, parut suspecte[2] aux deux amis, qui bientôt le rejoignirent.

Alors Boulot tira de sa blouse une petite chose pitoyable[3], un chien né de quelques jours, et qu'il allait noyer dans la Clairette.



C'était une de ses besognes à Malechère. Comme il rôdait partout dans le village, ne faisant presque jamais œuvre de ses dix doigts, les gens trop sensibles pour détruire eux-mêmes les jeunes chiens ou chats qu'ils ne voulaient pas conserver confiaient à Boulot ces pauvres bêtes.

D'une cruauté inconsciente[4], le malheureux gamin, qui n'avait jamais été aimé, et c'était son excuse, acceptait d'aller les jeter à l'eau pour quelques sous.

Il posa dans l'herbe la pauvre boule de chair molle. C'était un chien blanc et noir. Il n'ouvrait pas encore les yeux, et ses pattes ne le portaient pas. Mais il dodelinait[5] de la tête, et son museau noir, tout humide,

flairait maladroitement à droite et à gauche. Tel qu'il était, il avait la grâce attendrissante des tout jeunes êtres malheureux.

« Comme il est joli! » s'exclamèrent François et Paul.

Et François aussitôt d'ajouter :

« Celui-là, Boulot, tu ne vas pas le noyer!

— Ce n'est pas toi qui m'en empêcheras! riposta Boulot. Mme Bertrand, la boulangère, m'a chargé de le jeter à l'eau, et m'a donné deux sous pour ma peine.

— Non, reprit François avec force, tu ne le noieras pas!

— Nous allons bien voir!

— Donne-le-moi!

— Jamais de la vie! »

Alors François se jeta sur Boulot, et le retint dans ses bras serrés.

« Sauve-toi avec le chien! » cria-t-il à Paul.

Boulot se débattait mollement, et François serrait ferme. Quand Paul se fut éloigné, François lâcha Boulot, et se campant devant lui :

« Maintenant, laisse-nous partir tranquilles!... tu m'entends? »

Boulot n'était pas d'humeur guerrière. Il se dit aussi, sans doute, que de toutes manières il gardait ses deux sous. Il esquissa[a], d'un poing hésitant, un geste de menace, puis il tourna simplement le dos.

Après cet enlèvement héroïque, Paul et François regagnèrent le village. Ils serraient jalousement contre eux, l'un après l'autre, le jeune chien qui faisait entendre par instants de petits reniflements. Paul et François les tenaient, sans doute aucun, pour les signes de sa satisfaction.

« Je l'emporte à la maison, dit François. Nous n'avons plus de chien, depuis la mort de la vieille Finette. Grand'mère sera très heureuse de l'élever, j'en suis sûr! »

La grand'mère reçut le chien sans enthousiasme. Pourtant elle ne le repoussa pas : un chien était utile dans la cour, et aussi pour garder, au bout des champs, la hotte et la veste du grand-père et de Cartaud. Mais elle dit à François :

« Il est trop jeune pour qu'on puisse l'élever ici. Puisque tu sais d'où il vient, reporte-le bien vite sous sa mère. Dans quelques semaines, nous le reprendrons. »

La boulangère accepta sans difficulté d'élever le chien pendant quelque temps. Et moins de deux mois après, François, impatient, ramenait chez son grand-père une petite bête toute guillerette, toujours prête à bondir, à se rouler dans la poussière, et à mordiller avec des grognements joyeux tout ce qui lui tombait sous la dent.

« C'est un corneau ?, dit Cartaud dès qu'il vit le petit animal. Il sera aussi bon pour la chasse que pour la garde. »

François était heureux : Cartaud, qui avait été berger, se connaissait en chiens!

« Comment l'appelles-tu? demanda le domestique.

— Je l'appelle : petit! petit! Mais il n'a pas encore un vrai nom.

— Il faut vite lui en donner un. A ta place, je l'appellerais Tape à l'œil, à cause de cette tache noire qu'il a depuis l'oreille jusqu'au museau. »

François aurait préféré un nom plus distingué pour une bête qui donnait de si belles espérances. Mais il ne

voulait pas contredire[8] Cartaud, qui venait de porter sur elle un jugement si flatteur.

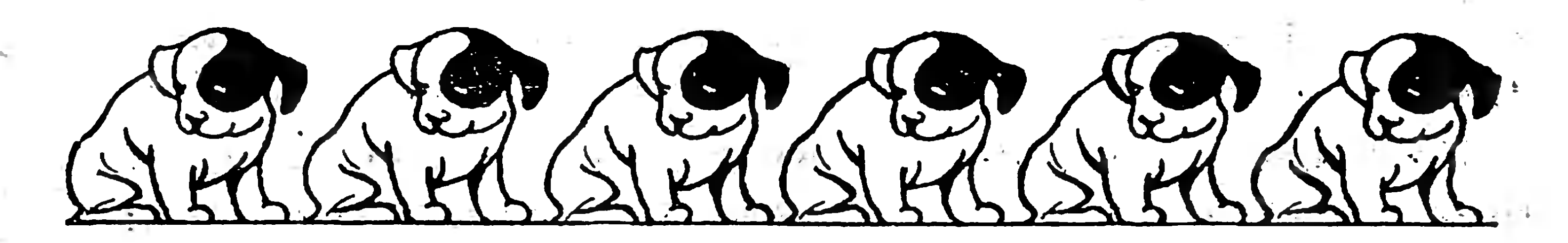
Le chien s'appela donc Tape à l'œil, pendant quelques jours. Puis on trouva que ce nom était bien long pour une si petite bête, et on l'appela Tape, plus simplement.

Mots expliqués. — 1. *Terme* : fin, borne, limite. — 2. *Suspect* : qui inspire de la défiance. — 3. *Pitoyable* : ici, qui excite la pitié. — 4. *Inconscient* (adj.) : dont on n'a pas *conscience*, dont on ne se rend pas compte. — 5. *Dodeliner* : produire un balancement lent et régulier. — 6. *Esquisser* : faire rapidement et incomplètement — 7. *Corneau* : chien qui tient à la fois du mâtin (gros chien de garde) et du chien courant (chien qui poursuit le gibier et le ramène vers le chasseur). — 8. *Contredire* : dire le contraire de ce qu'a dit quelqu'un.

Les idées. — Pourquoi Paul et François se hâtent-ils de rejoindre Boulot? — Quelle besogne confie-t-on à Boulot, dans le village? — Quelle excuse a-t-il pour être aussi cruel? — Pourquoi Paul et François décident-ils d'enlever le chien à Boulot? — Pourquoi la grand'mère de François consent-elle à accepter le chien? — Pourquoi Cartaud donne-t-il au chien le nom de Tape à l'œil? — Que pense François de ce nom? Pourquoi l'accepte-t-il pour son chien?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez cinq noms qui désignent diverses races de chiens, comme *le mâtin, le bouledogue.* — 2. Quel nom féminin est formé avec le verbe *noyer*? Donnez dix autres noms féminins en *ade*, en écrivant entre parenthèses le verbe avec lequel ils sont formés. — 3. Donnez deux noms de la famille de *poing.* — 4. Trouvez cinq verbes dont le mot *chien* peut être le complément direct d'objet. Ex. : *J'appelle mon chien*; *il ...*; *tu ....*

II. **Construction de phrases.** — 5. Indiquez trois des actions du jeune chien, lorsqu'il est posé sur le sol. — 6. Trouvez deux autres tournures pour dire : *Boulot n'était pas d'humeur guerrière.* — 7. Écrivez la phrase : *Alors Boulot tira de sa blouse...* en la faisant commencer par : *Boulot allait noyer....* — 8. Dites cinq actions que peut faire un chien (en donnant à chaque verbe un complément direct d'objet).



17. La jeunesse de Tape.

La jeunesse de Tape fut heureuse. Il recevait de grand'mère Lefranc une solide pitance[1], à laquelle François ajoutait force morceaux de sucre, gâteaux et reliefs[2] de toutes les façons. Et je ne parle pas des caresses....



Ainsi nourri comme un enfant de la maison, Tape ne tint pas cependant, sous le rapport de la beauté, toutes les promesses de son enfance. Son poil s'allongea, devint rêche[3], et parsemé de touffes rousses. Son corps grossit trop pour ses pattes courtes, et sa queue resta ridiculement dépourvue de panache.

Pour les aptitudes[4] que Cartaud avait découvertes en lui, dès la première minute et d'un coup d'œil si sûr, elles se développèrent de façon irrégulière et parfois déconcertante[5].

François avait obtenu que Tape, encore petit et faible, coucherait dans sa chambre. Mais au bout de

quelques semaines, quand la descente de lit fut mise en pièces et la couverture suffisamment effilochée[6], grand'mère Lefranc décida que la place d'un chien de garde de si bonne race était dans la cour. Cartaud, donc, passa au pétrole et repeignit en vert la vieille niche de Finette.

Un soir, François y installa Tape, qui, dès la première nuit, mit une ardeur singulière à défendre la maison de ses maîtres. Abandonnant résolument la niche installée pour son sommeil, il monta la garde jusqu'à l'aube, et ne cessait d'aboyer en un coin de la cour que pour se porter rapidement vers un autre, et donner de la voix contre de nouveaux et imaginaires[7] ennemis.

Au matin, François et ses grands-parents se retrouvèrent à la cuisine, les yeux gonflés par l'insomnie[8].

« Ce chien est fou! déclara le grand-père. Il a tenu cette nuit, et sans raison, toute la maison et tous les voisins en éveil!

— Bah! dit la grand'mère, indulgente, il est jeune, il s'habituera à dormir dans la cour. »

Il fallut bien reconnaître pourtant, après une dizaine de jours, que Tape apportait de plus en plus de zèle dans ses fonctions de gardien, et s'y montrait insupportable. Il dormait une bonne partie du jour. Mais la nuit venue, loin de lui le lâche repos! Tout ce qui remuait, alors, était l'ennemi pour cette sentinelle vigilante : et si un moineau, en rêvant, se secouait dans la gouttière, Tape aboyait pendant un long quart d'heure, les oreilles pointées vers le toit.

On mit sa niche dans le corridor, afin que, moins dérangé dans son sommeil, il troublât moins celui des autres. Mais le plus léger bruit dans la rue le dressait sur ses pattes, et la maison tremblait alors des échos

de sa voix. Finalement, on lui attribua, tout au fond de la cour, un réduit obscur dont on fermait chaque soir soigneusement la porte....

Cartaud avait pris à tâche de développer et de guider les instincts chasseurs de Tape. Il le conduisait parfois avec lui dans les champs. Le chien partait alors en galopades sans fin, le nez en l'air, à la poursuite des alouettes. La nature du gibier semblait d'ailleurs lui être indifférente, et on le voyait se fatiguer à suivre les sauterelles et les papillons. Mais il en voulait surtout aux taupes, aux campagnols, aux bêtes qui gîtent sous terre. Lorsque le hasard le conduisait à l'orifice[9] de leurs galeries, il travaillait longuement, du museau et des pattes, jusqu'à ce qu'il eût fait un trou à mettre la moitié de son corps. Il s'arrêtait, flairait bruyamment, grognait, recommençait ses fouilles, jusqu'à ce qu'il abandonnât la place, découragé. Alors, à plus de dix reprises, il expulsait[10] violemment son souffle par ses narines, pour chasser la terre qui les obstruait[11].

Après plusieurs sorties, Cartaud déclara que Tape tenait certainement plus du mâtin que du chien courant. Mais François ne devina pas s'il s'agissait d'une critique ou d'un éloge.

Il s'attacha, de son côté, à faire acquérir à son chien quelques talents de société. Tape apprit assez vite à se tenir debout sur les pattes de derrière, lorsqu'on lui présentait de haut un morceau de sucre ou de gâteau. François aurait désiré lui apprendre aussi à sauter par dessus un bâton. Mais Tape, qui pourtant n'avait jamais été battu, tenait sans doute de ses ancêtres une peur invincible des bâtons. Dès que François s'armait pour sa leçon de la moindre baguette, son élève entêté,

sourd aux appels et aux prières, gagnait la queue basse un refuge sûr, sous un lit ou sous une armoire.

De ses ancêtres, Tape avait aussi hérité l'humeur rustique et vagabonde. Aux douceurs du logis, il préféra bientôt les longues courses aux champs, sous le soleil ou sous la pluie. Malgré les gâteries et les caresses de son jeune maître, il témoignait pour Cartaud d'une sympathie de plus en plus marquée.

Un matin, François jouait avec Tape, dans la cour. Cartaud partait pour les champs, monté dans la charrette. Tape s'échappa des bras de son maître, et fit mine de suivre Cartaud, qui pourtant lui tournait le dos avec indifférence. Aux appels de François, Tape revint sur ses pas. Mais il était inquiet, et regardait sans cesse du côté de la campagne. Tout à coup, il aboya deux ou trois fois, comme pour dire : « Que veux-tu! c'est plus fort que moi! » Et il partit en bondissant pour rejoindre la charrette.

François eut beau se dire qu'après tout ce n'était qu'un chien, l'ingratitude de son ami lui fit au cœur comme une petite morsure.

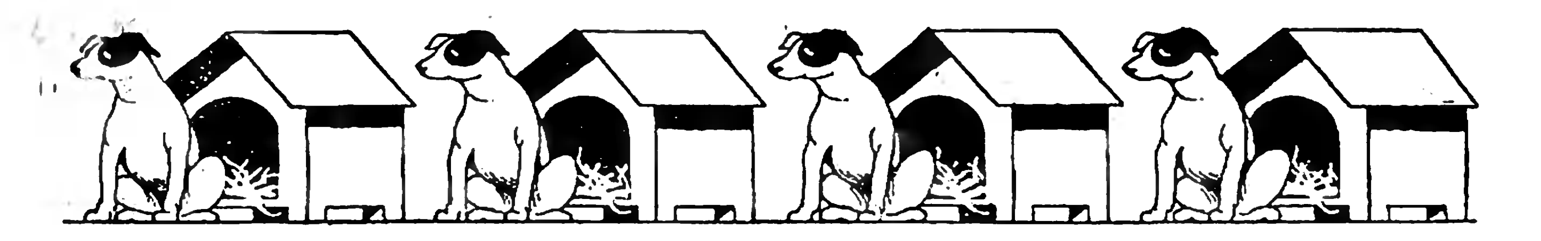
Mots expliqués. — 1. *Pitance* : portion de nourriture qu'on donne à chacun pour un repas. — 2. *Reliefs* : restes d'un repas; dans ce sens, ne s'emploie qu'au pluriel. — 3. *Rêche* : rude au toucher. — 4. *Aptitudes* : dispositions à faire une chose. — 5. *Déconcertant* : qui surprend, étonne, embarrasse par son imprévu. — 6. *Effiloché* : déchiré de telle façon que l'on voit les *fils*. — 7. *Imaginaire* : qui n'existe que dans l'esprit, dans l'*imagination*. — 8. *Insomnie* : privation de sommeil. — 9. *Orifice* : ouverture qui sert d'entrée ou de sortie à un conduit quelconque, à un trou, à un tuyau. — 10. *Expulser* : pousser hors de, chasser avec violence. — 11. *Obstruer* : boucher.

Les idées. — Pourquoi la jeunesse de Tape fut-elle heureuse? — Pourquoi Tape ne tint-il pas, sous le rapport de la beauté, les promesses de son enfance? — Comment se conduisit-il lorsqu'on lui confia la garde de la cour? — Comment se conduisit-il lorsque Cartaud voulut le dresser

pour la chasse? — lorsque François voulut lui faire acquérir quelques « talents de société »? — Pourquoi Tape témoigna-t-il de plus en plus de sympathie pour Cartaud? — Dans quelle circonstance François souffrit-il de l'ingratitude de Tape?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez cinq noms de bêtes qui gîtent sous terre. — 2. Donnez cinq adjectifs terminés par le suffixe *aire*, comme *imaginaire*, en employant chacun d'eux avec un nom convenable. — 3. Trouvez trois noms et trois verbes de la famille de *fil*. — 4. Donnez un synonyme de chacun des verbes : *remuer*, *troubler*, *attribuer*, *guider*, *expulser*, *obstruer*.

II. **Construction de phrases.** — 5. Citez deux des actions du chien, lorsque Cartaud le conduit dans les champs. — 6. Terminez deux phrases commençant par : *A plus de dix reprises....* — 7. Sur le modèle de : *Aux douceurs du logis, il préféra...*, construisez deux phrases, en employant dans chacune d'elles le verbe *préférer*. — 8. Construisez une phrase en employant le verbe *partir*, et en répondant aux questions *où? quand? pourquoi?* posées après ce verbe



18. La pêche aux écrevisses.

Cartaud passait, dans le village, pour un fin pêcheur d'écrevisses. Il connaissait les appâts[1] dont elles sont friandes, et les endroits de la Clairette où elles se cachent sous les souches des rives. Ses petits filets, qu'on appelle des balances, étaient accrochés au mur de sa chambre, et il les remmaillait[2] pendant les veillées d'hiver.

Quand il voulait, la veille d'une fête, faire une surprise à grand'mère Lefranc, et lui donner le plaisir d'ajouter à son menu[3] du lendemain ce plat délicat, il partait à la pointe du jour, un sac sur l'épaule, et il était rare,

lorsque le temps et la saison s'y prêtaient, qu'il ne revînt pas avec son sac à moitié rempli.

Il allait toujours seul, ne voulant pas faire connaître les bons endroits qu'il avait découverts, et ses secrets de pêcheur. Aussi Paul et François furent-ils surpris lorsqu'il leur dit un après-midi :

« Si vous voulez que demain matin nous allions ensemble aux écrevisses, procurez-vous, chez le boucher, une tête de mouton. »



Sans doute Cartaud, qui s'accommodait[4] mal, à son âge, de piétiner longtemps dans l'eau des ruisseaux, pensait-il qu'il convenait de faire connaître maintenant à de plus jeunes les fruits de son expérience[5].

Le rendez-vous fut pris pour six heures. Le ciel était clair, et le soleil avait bu déjà la légère rosée des prés.

Cartaud remarqua que le temps était tout à fait favorable pour leur pêche.

« Il ne faut pas de vent, et pas trop de chaleur, dit-il; mais un peu de soleil est bon! »

Paul et François s'en réjouirent, et allongèrent le

pas pour suivre Cartaud qui, coupant à travers prés, se glissant entre les buissons, prenant des sentiers à demi cachés sous l'herbe et les ronces, gagnait les rives de la Clairette, à deux kilomètres en aval du Cros.

A cet endroit, la vallée était comme étranglée par deux collines. Il fallait sauter de roche en roche, et s'engager entre des touffes d'aunes et de prunelliers. Puis les collines s'écartaient, et laissaient entre elles un frais bassin de verdure, une prairie que des taillis entouraient en la dominant.

A travers la prairie, la Clairette s'attardait en de longs détours, et on l'aurait crue endormie, si on ne l'avait entendue chanter sur les pierres de quelques cascatelles [6]

Cartaud avait posé son attirail [7] à terre, et montrait aux enfants comme on fixe solidement les appâts sur le fond des filets ronds. Puis il tira mystérieusement, d'une poche de dessous, une vieille boîte de fer-blanc qu'il ouvrit avec peine. Il y prenait, par pincées, une poudre grise, d'odeur violente, dont il frottait les appâts. C'était là, à coup sûr, un des secrets qui assuraient son succès....

Lorsque douze balances furent prêtes, et alignées sur la prairie, le domestique alla couper une branche, et s'en fit une fourche. Puis il dit aux enfants :

« Ce n'est pas tout!... Maintenant, il faut choisir les bonnes places! Les écrevisses ne se trouvent pas n'importe où. »

Paul et François, qui avaient exploré les rives pendant la fin des préparatifs, se hasardèrent à indiquer quelques emplacements pour les filets :

« Ici, l'eau est profonde.... Un peu plus loin, il y a de gros cailloux.... »

Mais Cartaud les arrêta du geste :

« Vous n'y entendez rien, mes petits!... Il faut choisir les endroits où il y a de l'ombre, et du courant, et un peu de profondeur d'eau. Mais il ne faut ni trop d'ombre, ni trop de courant, ni trop d'eau. »

Comme ses deux compagnons ouvraient de grands yeux, il ajouta :

« Ce n'est pas difficile. Regardez-moi faire! »

Cartaud ne fut pas long, en effet, à trouver les douze places qu'il déclara les meilleures pour la capture [8] des écrevisses. A chacune de ces places, il posait délicatement au fond de l'eau, en s'aidant de la fourche, une balance garnie de son appât. Une cordelette était attachée à chaque filet. Elle avait, à son extrémité libre qui reposait sur le pré, une houppette de papier froissé, comme celles qu'on met à la queue des cerfs-volants. Précaution indispensable pour retrouver les filets habilement glissés dans tous les creux propices [9].

Quand tous les engins furent ainsi disposés, Cartaud se frotta les mains.

« Maintenant, mes enfants, nous n'avons plus qu'à préparer notre sac, et à attendre. Dans un quart d'heure, nous lèverons le premier filet, puis nous le remettrons en place. Nous passerons au second, puis au suivant. Et quand nous serons au douzième, nous reviendrons au premier! Asseyez-vous un instant à l'ombre pendant que je vais couper quelques brins d'osier. »

Il tardait bien aux enfants de savoir si la pêche serait bonne! A travers les branches, ils cherchaient à deviner les carapaces glissantes dont la couleur se distinguait à peine dans les profondeurs glauques [10]. François, le plus impatient des deux, dit tout à coup :

« Le quart d'heure est passé. Tant pis! je lève la première balance. »

Au fond du filet lestement soulevé, bonheur! quatre ou cinq crustacés se débattaient avec un bruit de castagnettes, courbant et détendant leurs queues. Le filet sur le pré, François voulut prendre les bêtes. Il retira sa main en poussant un cri, car l'un de ses doigts était serré dans une pince.

Cartaud, revenu, riait de bon cœur :

« Serre l'écrevisse de l'autre main, elle te lâchera tout de suite! »

La pince se desserra et il resta deux gouttelettes de sang vermeil au doigt de François....

Chaque balance relevée livra sa capture, vite emprisonnée dans le sac. Quand la charge parut assez lourde, Cartaud dit malicieusement :

« N'attrapons pas aujourd'hui toutes les écrevisses de la Clairette! il faut en laisser quelques-unes aux gens de Neuville. »

Les pêcheurs prirent le chemin du retour. En arrivant à Malechère, Cartaud voulut suivre la grande rue. Il avait ses balances sous le bras et, sur le dos, son sac gonflé, un peu humide, où l'on devinait les bêtes grouillantes. Car, sans être des plus vaniteux, Cartaud tenait à sa réputation d'habile pêcheur.

Mots expliqués. — 1. *Appât* : nourriture placée dans un piège ou fixée à un hameçon, pour attirer le gibier ou le poisson. — 2. *Remmailler* : rejoindre, recoudre les mailles d'un filet. — 3. *Menu* : liste des mets qui composent un repas. — 4. *S'accommoder de* : accepter avec facilité. — 5. *Expérience* : ensemble des connaissances acquises lorsque l'on a fait longtemps certaines choses, et longtemps observé. — 6. *Cascatelle* : petite chute d'eau ou *cascade*. — 7. *Attirail* : ensemble de toutes les choses nécessaires à la pêche, à la chasse, à la guerre, etc. — 8. *Capture* : action de s'emparer, par force ou par ruse, d'un homme ou d'un animal. — 9. *Propice* : favorable. — 10. *Glauque* : de couleur verte tirant sur le bleu.

Les idées. — Pourquoi Cartaud allait-il d'habitude toujours seul à la pêche aux écrevisses? — Pourquoi décida-t-il cette année-là d'emmener les enfants avec lui? — Pourquoi le temps était-il propice? — A quoi servait la fourche préparée par Cartaud? — Quels endroits choisissait Cartaud pour poser ses balances? — Comment se montra l'impatience des enfants, lorsque les filets furent posés? — Pourquoi, au retour, Cartaud prit-il la grande rue du village?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez dix noms de mets, comme *le potage*, qui peuvent composer un menu. — 2. Avec quel verbe et quel suffixe a été formé le nom *taillis*? A l'aide des verbes *gâcher*, *hacher*, *loger*, *rouler*, *semer*, formez des noms terminés par le même suffixe. — 3. Écrivez cinq noms qui vous sont suggérés par le verbe *pêcher*. — 4. Donnez un synonyme de chacun des verbes : *se cacher*, *accrocher*, *se réjouir*.

II. **Construction de phrases.** — 5. Énumérez quatre des actions de Cartaud, lorsqu'il fait ses préparatifs de pêche. — 6. Employez dans une phrase chacune des expressions : *se réjouir de, se hasarder à, s'aider de.* — 7. Écrivez deux phrases sur le modèle de : *Nous n'avons plus qu'à préparer nos sacs, et à attendre,* — en les faisant commencer par : *Nous n'avons plus....* — 8. Exprimez de deux façons différentes : *Il tardait bien aux enfants de savoir si la pêche serait bonne.*



19. Un vrai camarade.

Dans la cour de récréation, François jouait aux barres avec Paul et plusieurs autres enfants de l'école. La partie était animée. Nos deux amis étaient dans le même camp, et ils avaient affaire à de forts adversaires : parmi ceux-ci se trouvait Lucien, le voisin de classe de François, un grand gaillard qui courait comme un lièvre. Au cours d'une mêlée[1], Lucien, qui poursuivait François, le toucha au pan flottant de sa veste. Aussitôt il cria « Pris! » et les joueurs s'arrêtèrent.

« C'est faux! cria François. Tu ne m'as pas touché!

— Si! si! ripostèrent[2] en même temps Lucien et plusieurs joueurs de son camp.

— Tu es un menteur! dit François, en s'avançant vers Lucien.

— Un menteur?... dit Lucien, qui restait calme. C'est toi qui mens, et qui es un mauvais joueur.

— Puisque c'est ainsi, répliqua vivement François, je quitte la partie! »



Et il alla, grognon, s'asseoir sur une marche d'escalier. Le jeu, un instant arrêté, continua bientôt sans lui.

La récréation prit fin. En classe, François, encore tout rouge, chercha par tous les moyens à montrer sa mauvaise humeur à son compagnon de table. Il lui demanda d'abord, sur un ton vif, une gomme qu'il lui avait prêtée. Il poussa le coude de Lucien brusquement, à plusieurs reprises, pour apprendre à celui-ci qu'il ne devait pas étendre le bras, en écrivant, sur le plus petit coin de son pupitre, à lui, François. Lucien était un grand garçon tranquille, qui se contentait de rire en dedans.

A la sortie de la classe, François rejoignit Paul.

« Est-il menteur, ce Lucien! commença-t-il. Je ne jouerai plus jamais avec lui! »

Paul avait vu Lucien toucher le vêtement de François. Aussi reprit-il doucement :

« Crois-moi, Lucien n'a pas menti. Il a bien effleuré un pan de ta veste du bout de ses doigts. »

— Il aurait pu, alors, m'expliquer comment il m'a touché! dit François un peu vexé.

— Il l'aurait fait sans doute, si tu ne t'étais pas emporté.

— Tu me donnes tort, toi aussi! dit François. C'est bon! »

Il était rouge encore, mais de confusion[3] cette fois, plus que de colère. Il jeta un sec bonsoir à son compagnon, et rentra chez sa grand'mère.

Celle-ci n'eut pas de peine à lire, sur le visage de François, son trouble et son dépit[4].

« Que s'est-il donc passé à l'école? » demanda-t-elle, en attirant son petit-fils vers elle.

François raconta l'incident de la partie de barres, et son entretien avec Paul.

« Paul, termina-t-il, n'est plus pour moi un aussi bon camarade qu'autrefois. Je ne sais pas ce que je lui ai fait. L'autre jour encore, en classe, il m'a refusé un renseignement que je lui demandais pendant une composition. »

Mme Lefranc ne répondit rien sur-le-champ. Elle continua de préparer le repas du soir, et laissa se calmer le ressentiment[5] enfantin de François. Après un instant, elle lui dit :

« Lorsque tu as fait, l'an dernier, ton escapade dans les bois, avec Boulot, qui donc est venu prendre ta défense auprès de ton grand-père?

— C'est Paul! murmura François.

— Lorsque tu as été malade, il y a quelques mois, qui donc a apporté ici ses livres et ses jouets, pour te distraire? Et lorsque, ces jours derniers, tu étais attristé par l'accusation qui pesait sur Grondard, qui est venu passer avec toi la soirée, et se réjouir avec toi des bonnes nouvelles apportées par M. Nicolas? »

François réfléchissait et ne répondit rien. Sa grand'-mère reprit encore :

« Tu en veux à Paul, aujourd'hui, parce qu'il t'a dit la vérité. Comme tu devrais, au contraire, l'en aimer davantage! Un ami véritable, vois-tu, François, ce n'est pas celui qui encourage nos faiblesses, qui flatte nos défauts. C'est l'ami qui a pour nous assez d'estime et d'affection pour nous ouvrir les yeux sur nos fautes, au risque d'affronter[6] notre mauvaise humeur. »

Le calme et la raison étaient revenus dans l'esprit de François.

« Veux-tu me permettre, grand'mère, d'aller jusqu'à la maison de Paul. Je crois que je dormirais mal, si je ne le revoyais pas ce soir même.

— Va vite! » fit Mme Lefranc en souriant.

Un instant après, les deux amis se serraient les mains de bon cœur, et Mariette, à qui Paul avait de son côté raconté son ennui, était tout heureuse de les voir si vite et si complètement réconciliés.

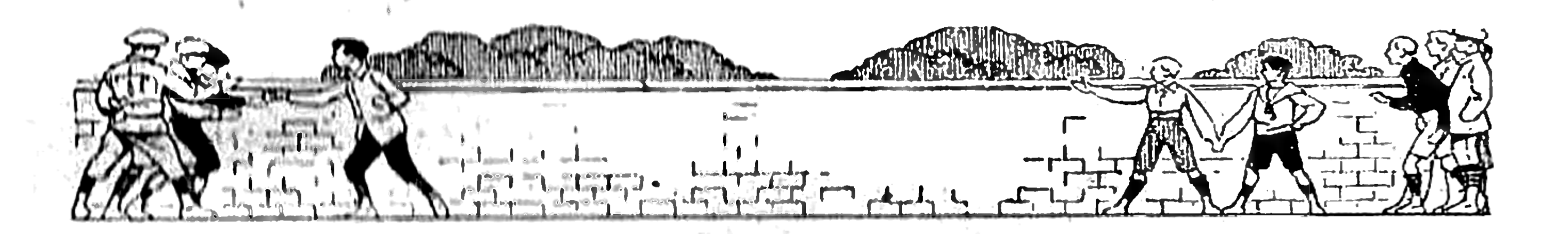
Mots expliqués. — 1. *Mêlée* : moment de la partie où les joueurs se poursuivent entre les deux camps, et paraissent *mêlés*. — 2. *Riposter* : répondre avec vivacité. — 3. *Confusion* : embarras causé par la honte. — 4. *Dépit* : chagrin mêlé d'un peu de colère. — 5. *Ressentiment* : souvenir d'une injure reçue, mêlé du désir de s'en venger. — 6. *Affronter* : aller sans crainte au-devant de.

Les idées. — Qu'aurait dû faire François avant d'appeler son camarade menteur? — Quels défauts montra-t-il en quittant la partie? — Pour-

quoi rougit-il lorsque Paul lui eut dit que Lucien avait raison? — Pourquoi la grand'mère de François ne lui répond-elle rien sur-le-champ? — Comment s'y prend-elle pour ramener François à la raison? — A quoi reconnaîtrez-vous un ami véritable?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez cinq noms de jeux de garçons; — cinq noms de jeux de filles. — 2. Quel nom désigne l'état de ce qui est *tranquille*? Donnez cinq autres noms terminés par le suffixe *ité*, et qui désignent un état. — 3. Donnez dix verbes, comme *courent*, indiquant des actions des élèves pendant une récréation. — 4. Trouvez un nom et un verbe de la famille de *coude*.

II. **Construction de phrases.** — 5. Construisez trois phrases en employant le verbe *effleurer* avec les sujets suivants : *ma main, l'oiseau, la brise.* — 6. Écrivez la phrase : *C'est toi qui mens, et qui es un mauvais joueur*, aux trois personnes du pluriel du même temps. — 7. Employez dans une phrase chacune des expressions : *prendre fin, au risque de.* — 8. Racontez en quatre ou cinq courtes phrases l'incident qui détermina François à quitter le jeu.



20. L'arbre brisé.

La grand'mère de François aimait les fleurs, et M. Lefranc les beaux fruits. Dans le clos attenant[1] à leur maison on voyait s'ouvrir, suivant les saisons, les giroflées d'or, les grands soleils à la corolle magnifique, les rustiques œillets et les reines-marguerites, tandis que les murs étaient garnis d'espaliers[2].

Le grand-père tenait surtout à ses pêchers. Il avait appris, d'un jardinier de Neuville, la façon de les tailler, et il dirigeait savamment, sur des fils de fer et des lattes[3] verticales, leurs branches mères et leurs rameaux à fruits.

Sur le mur de la grange, les deux plus beaux étalaient leur candélabre[4] à six branches. Exposés au midi, ils donnaient chaque année, vers la fin de juillet, des fruits veloutés et vermeils, que le grand-père cueillait lui-même, qu'il apportait délicatement, dans une corbeille, sur un lit de feuilles de vigne, et qui fondaient dans la bouche.



Au-dessus des pêchers, au bord du toit, une gouttière recevait l'eau des pluies. Les moineaux, au printemps, aimaient y faire leurs nids, et ils y portaient tant d'herbes et de paille qu'elle se trouvait obstruée à plusieurs endroits. Aussi, quand les pluies étaient fortes, l'eau en débordait et tombait en cascades sur la plate-bande, qu'elle ravinait. Et le grand-père avait dit plusieurs fois, devant François :

« Je monterai avec une échelle jusqu'à cette gouttière, pour la débarrasser de tous les vieux nids de moineaux. »

Mais il ne l'avait pas encore fait, bien qu'il n'aimât guère, d'ordinaire, remettre une besogne au lendemain.

Un beau matin, François, qui se trouvait seul au jardin, se dit :

« Je vais nettoyer la gouttière. Le mur de la grange n'a guère plus de deux mètres de haut. L'échelle du grenier fera l'affaire. »

Il alla donc chercher l'échelle, qui était assez lourde, et la dressa. Elle atteignait juste le toit....

Il faut dire que ce toit, de pente très douce, où les tuiles roses tiédissaient au soleil, attirait François depuis longtemps. Quelques folles graminées y flottaient çà et là, et la joubarbe[5] y mettait par endroits des plaques vertes.

C'était un domaine interdit et charmant, le domaine de ces êtres privilégiés, dédaigneux du vertige, que sont les couvreurs, les chats et les oiseaux.

Arrivé à la gouttière, François ne résista pas à la tentation d'aller plus loin.

« Si je grimpais sur le toit ! J'irais jusqu'au faîte, d'où je verrais de haut notre cour, et le village, et toute la vallée. »

Le grand-père et Cartaud étaient aux champs, la grand'mère partie à la fontaine avec un paquet de linge.... François grimpa donc, rampa jusqu'à la crête du toit et là, couché à plat ventre, les yeux éblouis, la tête lui tournant délicieusement, un long momenti il regarda....

Il dominait la cour, où les poules en maraude lu apparaissaient grosses comme des pigeons; il découvrait un bout de rue, où passait une charrette traînée par un tout petit âne; au loin, il apercevait une tache brillante, qui était un coude de la Clairette. Et parce qu'il voyait les choses de quelques mètres plus haut qu'à l'ordinaire, il s'imaginait découvrir un autre univers!

Quand il fallut redescendre, ses pieds et ses genoux glissèrent à deux reprises, et il eut un frisson. Pourtant son pied atteignit la gouttière, et, retrouvant l'échelle, s'appuyait déjà sur le premier barreau.

Et c'est à ce moment, alors que l'expédition aventureuse[6] paraissait finir de la plus agréable façon, que se produisit la catastrophe[7] soudaine, imprévue, effrayante.... L'échelle glissa contre la gouttière et, faisant un quart de tour, tomba en rasant le mur, dans un bruit de branches cassées et de feuilles froissées. François, cependant, avait eu le temps de s'accrocher des deux mains au rebord du toit. Il se laissa tomber assez adroitement et, comme le sol était humide et meuble[8], il se tira de l'affaire sans aucun mal.

Mais le pêcher, le malheureux pêcher qui donnait ces énormes *Galandes*[9] dont le grand-père était si fier!... Une de ses maîtresses branches, heurtée par un montant de l'échelle, était brisée à la fourche, et pendait lamentablement, avec son trésor de fruits déjà gros comme des noix!

François sentit son front se mouiller de sueur, et devant l'accident stupide, irréparable, il restait immobile, se répétant :

« Que va dire grand-père? Et quel chagrin il aura lorsqu'il verra son bel arbre brisé! »

Que restait-il à faire? Le devoir était clair, et la conscience l'indiquait nettement : François devait attendre l'arrivée du grand-père, faire l'aveu de son imprudence et de sa maladresse, aller au-devant des reproches, et de la punition qui est, comme on l'a dit, un remède à la faute....

Hélas! François hésita, et au lieu d'écouter la

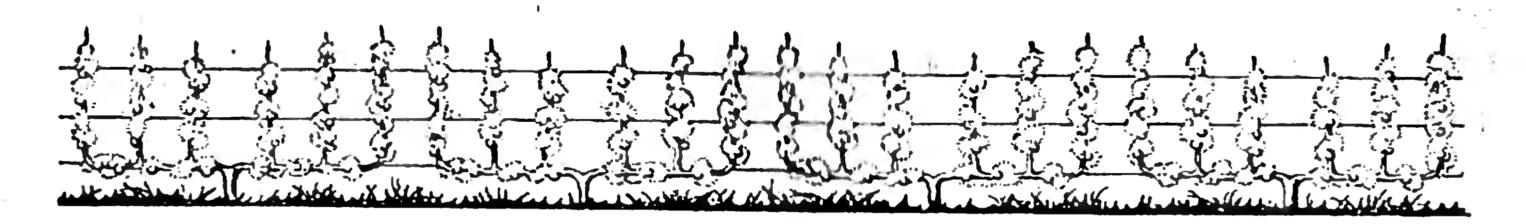
voix nette qui parlait en lui, il se mit à discuter avec lui-même. S'il avait su, alors, quels remords il se préparait !

Mots expliqués. — 1. *Attenant* : qui tient à, qui touche à ; synonyme : *contigu.* — 2. *Espalier* : rangée d'arbres fruitiers appuyés contre un mur, un treillage. — 3. *Latte* : morceau de bois long, étroit et mince. — 4. *Candélabre* : grand chandelier, généralement à plusieurs branches. — 5. *Joubarbe* : plante grasse qui rappelle un peu la tête de l'artichaut et qui pousse sur les vieux murs et les vieux toits. — 6. *Aventureuse* : dans laquelle on s'expose, on se hasarde. — 7. *Catastrophe* : événement soudain, et qui a des suites funestes. — 8. *Meuble* (adj.) : un sol *meuble* est un sol qui peut être ou vient d'être remué. Rapprocher le nom *meuble*, désignant certaines choses que l'on peut remuer, et son contraire *immeuble.* — 9. *Galandes* : nom d'une variété de pêches, remarquables par leur volume et leur saveur

Les idées. — Pourquoi le toit de la grange attirait-il François ? — Que s'imaginait voir François, du sommet du toit ? Pourquoi ? — Quels sentiments éprouva François, devant le pêcher brisé ? — Qu'aurait-il dû faire ? — Pourquoi dit-on que la punition est un remède à la faute ? Que guérit-elle en nous ? — Que fit François au lieu d'écouter la voix de sa conscience ?

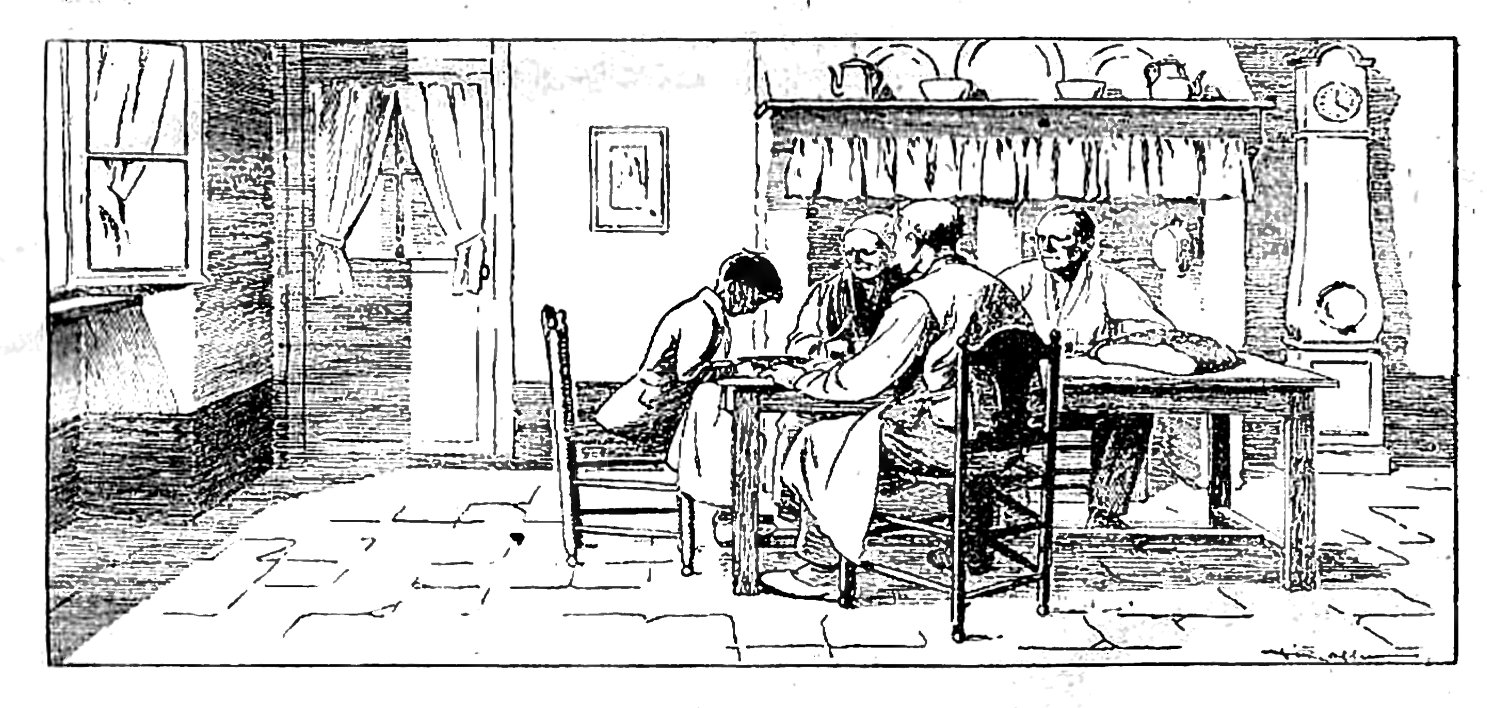
Exercices oraux ou écrits. — **I. Vocabulaire.** — 1. Donnez six noms désignant des fleurs de jardin comme *œillet.* — 2. Trouvez quatre adjectifs qui peuvent convenir au mot *fruit* : *Un fruit peut être vert,. ..* — 3. Quel est le sens de l'adjectif *irréparable* ? Comment est-il formé ? Trouvez cinq autres adjectifs dans lesquels le préfixe négatif *in* prend la forme *ir.* — 4. Trouvez le verbe en rapport avec chacun des noms : *nid, grange* (préf. *en*), *branche* (préf. *é*), *échelle* (escal...).

II. Construction de phrases. — 5. Employez dans une phrase chacun des noms suivants, employés comme sujets : *moineaux, pluies, branches.* — 6. Justifiez l'expression : *dédaigneux du vertige*, appliquée aux chats : *On dit que les chats sont dédaigneux du....* — 7. Complétez la phrase : *le grand-père taillait...* en répondant aux questions : *quoi ? comment ? quand ? pourquoi ?* posées après le verbe. — 8. Citez quatre actions que dut faire François pour atteindre le sommet du toit ; — quatre actions qu'il dut faire pour descendre.



21. La vérité.

François, donc, alla remettre l'échelle à sa place. Et dans la grange, assis sur une brouette, la tête dans ses mains, il retomba dans ses hésitations. Après un long moment, il se releva en murmurant :



« Je le dirai demain! Aujourd'hui, je n'en ai pas le courage! »

Il retourna au jardin, essaya vainement de redresser la branche, et effaça sur la plate-bande la marque de ses pas.

Pendant deux jours, personne n'eut affaire dans le clos, et François vécut avec la pensée de sa faute. Parfois il essayait d'entretenir en lui le fol espoir qu'on ne s'apercevrait pas du dégât. Hélas! il lui suffisait pour se détromper de jeter un regard, par la porte entrebâillée du jardin, vers la branche maintenant fanée, et qui semblait couvrir tout le mur de sa ruine.

L'image de cette branche revenait à chaque minute

devant ses yeux. A table, il mangeait du bout des dents, et sa grand'mère s'inquiétait de sa santé. Et sans cesse il se répétait :

« Comme je serais heureux, si je n'avais pas brisé cet arbre! »

Au matin du dimanche qui suivit, comme François allait descendre de sa chambre, il entendit enfin la voix irritée de son grand-père.

« Viens voir! disait-il à grand'mère Lefranc, viens voir dans quel état je trouve le plus beau de mes pêchers! »

François s'attarda à sa toilette, le cœur battant.

Pourtant, quand il descendit enfin, sa grand'mère revenue du clos se contenta de le mettre tristement au courant, sans lui poser aucune question. Et la pensée que ses grands-parents ne le soupçonnaient même pas, parce qu'ils le croyaient incapable de cacher ainsi une faute, acheva de l'accabler[1]....

« Cartaud, j'y pense, a travaillé il y a quelques jours au jardin, dit tout à coup la grand'mère. Qui sait s'il n'aurait pas brisé cette branche en s'appuyant contre elle, ou en y suspendant un outil? »

Cartaud revenait justement, tout frais rasé, de chez le barbier de Malechère.

« J'aurais brisé un pêcher? répondit-il un peu vivement à la question de la grand'mère. Je suis bien sûr que non! D'ailleurs, si je l'avais fait, je n'aurais pas manqué de vous le dire aussitôt. »

C'était pour François une leçon brutale, que le bon Cartaud, d'ailleurs, ne pensait pas avoir sujet de lui donner. Les remords de ces deux dernières journées s'avivaient[2] en lui, et le mensonge de son silence lui apparaissait dans toute sa laideur. Mais pour avoir

trop attendu, l'aveu[3] lui devenait de plus en plus difficile....

Le repas de midi fut pénible. François, tantôt pâle, tantôt très rouge, évitait les regards de ses grands-parents, et s'il n'avait pas tourné le dos à la fenêtre, on se serait sans nul doute aperçu de son malaise. Cartaud était mécontent d'avoir été quelque peu soupçonné, et ne disait mot. La grand'mère continuait à échafauder[4] des suppositions :

« C'est peut-être le vent? C'est peut-être une bête?

— Il n'y a pas de trace de bête sur le sol, répondit le grand-père, en secouant la tête. Et le vent le plus fort n'aurait pas brisé une branche aussi solidement attachée.

— Mais j'ai vu Boulot! continua vivement la grand'-mère; j'ai vu Boulot qui passait près du jardin, il y a trois ou quatre jours! »

Il apparut alors à tous les deux que Boulot, tenté[5] par les nids de la gouttière, pouvait fort bien être le coupable, et qu'on devait le questionner, et aller trouver son père.

C'en était trop pour François! Après Cartaud, on soupçonnait Boulot! Après Boulot, d'autres sans doute auraient à souffrir de la lâcheté de son silence.

De sa gorge serrée, soudain l'aveu jaillit!

Oh! le regard qu'échangèrent ses grands-parents, et celui qu'ils firent peser sur François, pendant quelques secondes!... Ce regard, encore plus chargé de tristesse que de reproche, François ne devait pas l'oublier de longtemps!

La punition qui suivit, il la reçut avec une sorte de joie intérieure, et il l'aurait désirée plus sévère encore.

Le lendemain, il partit pour la classe le cœur plus léger. Pourtant il n'avait pas retrouvé toute la paix de

son âme : le baiser de sa grand'mère, le bonjour du grand-père n'avaient pas été ce matin-là tout à fait les mêmes qu'à l'ordinaire. Il sentait qu'il lui faudrait des semaines, des mois peut-être, avant de regagner leur confiance, qu'il avait perdue pour n'avoir pas su dire à temps la vérité.

Mots expliqués. — 1. *Accabler* : décourager, abattre sous le poids d'un chagrin, d'un remords. — 2. *S'aviver* : devenir plus vif, plus douloureux. — 3. *Aveu* : action de reconnaître avoir fait ou dit quelque chose. — 4. *Échafauder* : au sens propre, dresser des pieux, un plancher, pour travailler à un bâtiment; ici, au sens figuré, dresser les unes sur les autres des suppositions, imaginer. — 5. *Tenté* : attiré par l'envie de prendre.

Les idées. — Pourquoi François remet-il au lendemain l'aveu de sa faute? — Qu'espère-t-il, pendant deux jours? Pourquoi cet espoir est-il fou? — Comment Cartaud, sans le vouloir, donne-t-il à François une leçon? — Pourquoi, à mesure que le temps passe, l'aveu devient-il de plus en plus difficile? — Qu'est-ce qui fait enfin jaillir l'aveu des lèvres de François? — Pourquoi le regard de ses grands-parents, après cet aveu, est-il surtout chargé de tristesse?

Exercices oraux ou écrits. — I. Vocabulaire. — 1. Trouvez cinq noms désignant des bâtiments de la ferme, comme *grange*. — 2. Donnez les adjectifs dérivés des noms suivants : *tête, main, moment, matin.* — 3. Trouvez quatre adjectifs qui peuvent convenir au nom *regard* : *Le regard peut être joyeux....* — 4. Cherchez dans le texte les verbes qui expriment l'action de : *se remettre debout, aller de nouveau, se tirer d'erreur, se dire de nouveau, se mettre en retard.*

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans deux phrases l'expression : *avoir sujet de....* — 6. Terminez deux phrases commençant par : *Comme je serais heureux de.... Comme je serais heureux si....* — 7. Exprimez de deux manières différentes : *Pour avoir trop attendu, l'aveu lui devenait de plus en plus difficile.* — 8. Dites quelques-unes des suppositions que peut faire la grand'mère, pour expliquer le bris de la branche. : *C'est peut-être Cartaud qui.... C'est peut-être....*



22. Les préjugés[1].

Mariette passait devant la maison d'une voisine, lorsqu'elle entendit les cris de souffrance d'un enfant. La porte était entr'ouverte. Mariette frappa et, prête à offrir ses services, elle demanda :



« Lucienne est donc malade? Je l'entends pleurer de la rue. »

La voisine parut sur le seuil, tenant dans ses bras une fillette de quatre ans, tout en larmes.

« Entre vite, Mariette! Que je suis malheureuse! Tandis que j'avais le dos tourné, Lucienne a voulu prendre une casserole sur le fourneau. L'eau, qui était presque bouillante, s'est répandue. Lucienne s'est brûlé la main et le bras. Que faire à présent? que faire? »

Mais une autre voisine était déjà arrivée. Celle-ci, aussi obligeante[2] qu'ignorante, passait pour connaître des remèdes à tous les maux, et certaines gens, dans

le village, la consultaient plus volontiers que le médecin.

« Une brûlure!... s'écria la guérisseuse. Faites vite une grande flambée! »

La mère alluma, de ses mains tremblantes d'émotion, des sarments de vigne qui pétillèrent. Une flamme claire monta.

Alors la vieille voisine s'assit devant le feu et, tenant l'enfant sur ses genoux, présenta à la flamme la menotte et le petit bras cuisants.

« Le mal que le feu lui a fait, le feu va l'enlever! » affirma-t-elle.

Avec son profil[3] aigu, ses cheveux en désordre, on aurait dit une sorcière des contes d'autrefois.

La fillette se mit à hurler de douleur. La mère, inquiète, questionna des yeux Mariette, qui essaya d'intervenir[4]. Mais la vieille lui imposa silence :

« Tais-toi, gamine! Tu ne voudrais pas, je pense, en savoir plus long que les femmes de mon âge. »

Mariette, heureusement, reconnut par la fenêtre Mme Lefranc qui passait, et l'appela à son secours. Du seuil, celle-ci reconnut à quel supplice on soumettait la pauvre petite; elle alla vers elle et lui examina le bras :

« Cette brûlure, heureusement, n'est pas profonde, dit-elle. Sans quoi, il faudrait appeler le médecin. »

Et s'adressant à la vieille voisine :

« Votre remède n'est peut-être pas mauvais, mais il est douloureux...

— Oh! soulagez mon enfant! supplia la mère en s'adressant à Mme Lefranc. Elle souffre trop, la pauvrette, et ses cris me font mal!

— Donnez-moi de l'huile et une serviette. Il faut

avant tout mettre la brûlure à l'abri de l'air, » dit d'une voix brève la grand'mère de François.

Elle frotta doucement, avec un peu d'huile, le petit membre endolori[5], et l'enveloppa d'un linge. Bientôt l'enfant cessa de crier, et, de ses bons yeux d'où s'échappaient encore de grosses larmes, regarda Mme Lefranc avec reconnaissance.

« Il faudra tout à l'heure, ajouta celle-ci, appliquer sur la brûlure de la vaseline que je vous enverrai. Vous banderez la main et le bras, et votre fillette ne souffrira plus. »

Elle sortit avec Mariette et, aussitôt dans la rue, s'indigna :

« A-t-on idée, Mariette, de soigner une brûlure comme cette femme le faisait? Elle aurait pu estropier[6] l'enfant pour toute sa vie.

— J'ai voulu le lui dire, reprit doucement Mariette. Mais vous savez bien la force des préjugés!

— Je ne suis pourtant pas allée longtemps à l'école, dit Mme Lefranc. Mais j'ai lu quelque peu, et j'ai toujours cherché à me renseigner. Je ne fais pas sottement ce que faisaient nos bonnes grand'mères, sans me demander s'il en viendra du bien ou du mal. »

Au repas qui suivit, Mme Lefranc conta à son mari et à François l'aventure du matin.

« Ce qui reste d'ignorance et de sots préjugés dans nos campagnes me surprend parfois, dit le grand-père. Nous avons pourtant des écoles, et des livres, et des journaux!

— C'est surtout à propos de l'hygiène et des soins à donner aux malades que les vieilles coutumes sont tenaces[7], ajouta Mme Lefranc. Combien d'enfants sont encore tués au berceau par des mères ignorantes!

Combien de plaies s'enveniment[8] faute de propreté! Combien de maladies s'aggravent parce qu'on a voulu appliquer des remèdes de bonne femme avant d'appeler le médecin! Ah! l'école a encore fort à faire pour vaincre l'ignorance et apprendre quels sont, parmi les vieux usages, ceux qu'il faut conserver et ceux qu'on doit condamner! »

Mots expliqués. — 1. *Préjugé* : opinion acceptée avant tout *jugement*, tout examen. — 2. *Obligeant* : qui aime à rendre service. Rapprocher, en remarquant l'orthographe : *obligeance, obligeamment.* — 3. *Profil* : traits du visage d'une personne vue de côté. — 4. *Intervenir* : prendre part volontairement à une affaire, une discussion, etc. — 5. *Endolori* : rendu douloureux. — 6. *Estropier* : priver de l'usage d'un membre. — 7. *Tenace* : difficile à arracher, à détruire. — 8. *S'enveniment* : s'irritent, comme sous l'effet d'un *venin*.

Les idées. — Pourquoi la maman de Lucienne ne savait-elle que faire? (Deux raisons). — Pourquoi la voisine exposait-elle au feu la main de l'enfant? — En quoi l'idée de la voisine vous paraît-elle bien un *préjugé*? — Que recommanda Mme Lefranc, pour soulager et guérir la brûlure? — Quelles sont, à propos de l'hygiène, les anciennes et mauvaises coutumes que vous connaissez? — Comment se guérit-on des préjugés?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez cinq noms de maladies ; — cinq noms de remèdes. — 2. Comment est formé le nom *brûlure*? Trouvez cinq noms féminins terminés par le même suffixe. — 3. Donnez deux mots dérivés du mot *vigne*. Expliquez le mot *viticulture*. — 4. Trouvez cinq verbes auxquels le mot *feu* peut convenir comme sujet.

II. **Construction de phrases.** — 5. Expliquez dans une courte phrase l'expression : *questionner des yeux.* — 6. Construisez deux phrases sur le modèle de la suivante : *Votre remède n'est pas mauvais, mais il est douloureux.* — 7. Terminez deux phrases commençant par : *A-t-on idée...?* — 8. Racontez en cinq ou six phrases l'accident survenu à la petite Lucienne.



23. Veille de vacances.

C'était le dernier jour de classe de l'année, et le maître avait peine à retenir sa turbulente troupe, déjà prête à bondir vers la liberté.



Les vacances!... Que de promesses de joies renferme ce simple mot! Pouvoir se lever à son heure, travailler à sa guise, lire pour son plaisir! Pouvoir flâner le long de la Clairette, en se barbouillant de mûres noires! Pouvoir s'aventurer en bandes dans les bois, à la recherche des noisettes, des alises fades et qu'on trouve pourtant délicieuses, des cornouilles âpres qui irritent la bouche! Pouvoir jouer sur la place, sous les ormes, interminablement, en narguant[1] la vieille horloge du clocher qui, de sa grande aiguille, continue à montrer avec un doigt impitoyable l'heure de la rentrée en classe! Que de bonheurs en perspective[2]!

Les grands élèves, ceux qui ne devaient plus revenir au mois d'octobre, rendaient certains de leurs livres à l'instituteur. Ils les portaient au bureau où il était assis, et il y avait quelque gravité dans leur défilé. A mi-voix, le maître échangeait quelques mots avec chacun d'eux : c'étaient des recommandations faites simplement, celle surtout de ne pas oublier complètement l'école, d'y revenir de temps en temps chercher des livres et des conseils.

D'autres élèves terminaient le dernier devoir de l'année, une carte de géographie, sur laquelle ils indiquaient les possessions de la France en Océanie. Chacun l'avait de si grand cœur crayonnée de rouge et de bleu que les cahiers en semblaient tout fleuris.

Le voisin de François, Lucien, qui devait entrer quelques semaines plus tard en apprentissage, avait, sous son dernier devoir, écrit FIN ! en énormes majuscules. Il s'évertuait[3] maintenant, comme pour un chef-d'œuvre, à dessiner autour de ce mot des branches garnies de feuilles et de fleurs, qui se croisaient comme deux palmes. Le maître passa près de lui, et vit son travail. Alors il se plaça devant Lucien. Lui posant doucement la main sur le front, il l'obligea à relever la tête et à le regarder dans les yeux. Les yeux du maître montraient quelque tristesse, et il hochait lentement la tête. Il ne dit rien à Lucien. Mais son regard, sans doute, voulait dire :

« Tu te réjouis de quitter l'asile tranquille où se sont formés ton esprit et ton cœur, où tu n'as trouvé, comme dans une seconde famille, que sollicitude[4] et bonté. Demain, tu vas entrer dans la vie, et tu as raison, au fond, d'y entrer avec joie et avec courage !

Mais puisses-tu ne pas la trouver trop rude, et n'y pas rencontrer trop de déceptions! »

Lucien comprit-il? Toujours est-il qu'il s'écria d'un seul élan, et avec un grand accent de sincérité :

« Oh, monsieur! si j'ai fait ce dessin, ce n'est pas parce que je suis content de vous quitter! »

Le maître lut, pour terminer la journée, une page de Victor Hugo, qui se résumait en ce conseil donné à des enfants : aimez et travaillez, et vous ne serez jamais tout à fait malheureux. Il la commenta[5] en s'adressant surtout, et avec tout son cœur, à ceux qui allaient le quitter.

Et, chose curieuse, la classe si turbulente tout à l'heure était devenue calme, presque recueillie[6]. La gravité des grands élèves avait gagné les plus petits.

La veille, ils avaient dit entre eux :

« Demain, à quatre heures, nous chanterons tous en chœur, en quittant l'école. »

Car ils connaissaient un refrain traditionnel[7], que les anciens apprenaient aux nouveaux, et qui maudissait la grammaire, les livres et les cahiers.

Pourtant, ce soir-là, lorsqu'ils eurent passé devant leur instituteur en le saluant, et qu'ils se furent dispersés dans la rue, personne n'eut envie de chanter.

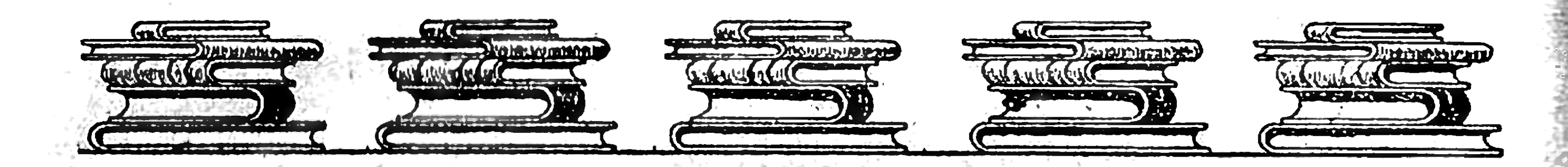
Mots expliqués. — 1. *Narguer* : montrer qu'on fait peu de cas de quelqu'un ou de quelque chose, se moquer .— 2. *En perspective* : en vue, en espérance dans l'avenir. — 3. *S'évertuer* : faire tous ses efforts pour arriver à un résultat. — 4. *Sollicitude* : soin attentif et affectueux. — 5. *Commenter* : faire des remarques, des réflexions au sujet d'un fait, d'une lecture. — 6. *Recueillie* : silencieuse, chacun réfléchissant. — 7. *Traditionnel* : que l'on a coutume de dire ou de faire, depuis très longtemps, dans telle circonstance.

Les idées. — Pourquoi les enfants en vacances narguent-ils l'horloge du clocher? — Quelles recommandations fait le maître aux élèves qui

quittent l'école? — Pourquoi le maître montre-t-il quelque tristesse en voyant le dessin de Lucien? — Pourquoi n'est-on jamais tout à fait malheureux lorsque l'on aime et lorsque l'on travaille? — Pourquoi, à la sortie de la classe, les élèves ne chantent-ils pas leur refrain traditionnel?

Exercices oraux ou écrits. — I. Vocabulaire. — 1. Donnez le nom de cinq fruits des bois; — de cinq distractions de vacances. — 2. Trouvez deux expressions commençant par *à mi*, comme : *à mi-voix*, et écrivez-les avec un verbe convenable. Ex. : *parler à mi-voix*. — 3. Donnez cinq adjectifs indiquant *la saveur* des mets ou des fruits, comme *fade*, *âcre*. — 4. D'où vient le mot *aiguille?* Expliquez les mots suivants : *une aiguillée*, un *aiguillon*.

II. Construction de phrases. — 5. Employez dans une phrase l'expression : *à sa guise*. — 6. Expliquez ce que signifient ces deux expressions : *se lever à son heure, du bonheur en perspective*? — 7. Résumez en une phrase ce que voulait dire le regard du maître, lorsqu'il le fixait sur Lucien. — 8. Dites, dans une phrase, pourquoi *le refrain* que voulaient chanter les élèves était *traditionnel*.



24. Les beaux projets.

Ce même soir, François retrouva quelques camarades sur la place du village. Comme pour se procurer un avant-goût des plaisirs des vacances, ils jouèrent comme des fous, dans la tiédeur de la journée finissante.

Las de courir et de crier, ils s'assirent enfin sur un banc, sous les ormes. Alors Lucien dit :

« Racontons nos projets de vacances!

— Commence, toi! fit un autre.

— Oh! pour moi, c'est bien simple! dit Lucien. Avant d'entrer en apprentissage, je conduirai notre vache aux champs, tous les jours. Je la mènerai le long de la route, et en voyant passer de beaux messieurs

et de belles dames en automobile, je rêverai aux voyages que j'aimerais faire, moi aussi, si j'étais riche. J'en connais, ajouta-t-il en regardant François, qui vont aller se promener à Paris!

— C'est vrai, dit François, j'irai à Paris, mais pas pour longtemps. Je m'y promènerai pendant une semaine. Mais je serai content de revenir à Malechère avec mes parents, pour y passer le reste des vacances.



Je te retrouverai, Lucien! Nous serons deux pour surveiller ta vache....

— Pourvu qu'elle ne se sauve pas, alors!

— Nous serons peut-être trois, ajouta Paul en souriant.

— Nous la mènerons dans les prés, reprit François, sous le bois des Vergnes. Te rappelles-tu les belles balançoires que nous y faisions l'an dernier, avec des tiges de viornes[1] entrelacées et suspendues aux branches d'un chêne?

— Oui, dit Lucien. Et nous construirons encore un four, avec sa cheminée, en creusant dans le talus de la Clairette. Nous y ferons griller des prunelles, et cuire des pommes de terre sous la cendre.

— Et nous pêcherons des goujons!

— Et nous chercherons des grillons! »

Les autres enfants, ne voulant pas être en reste de beaux projets, parlèrent à leur tour.

« Moi, j'irai en bateau sur la Seine!

— Moi, j'irai peut-être en automobile jusqu'à Bordeaux, avec mon frère qui est mécanicien à Neuville!

— Oh! oh! fit Lucien en riant, c'est de plus en plus fort. Personne ne montera en aéroplane, pour nous éblouir du récit de ses exploits[2]?... C'est dommage!

— Eh bien, reprit François, donnons-nous rendez-vous ici pour la fin de septembre. Et chacun racontera ce qu'il aura vu de plus intéressant.

— Entendu! Entendu! »

Ils se séparèrent. Comme Paul et François retournaient vers leur maison, ils aperçurent M. Nicolas qui venait à eux. Il souriait en les regardant, et se frottait les mains. C'était l'indice[3] d'une bonne nouvelle.

« Ah! ah! dit-il en les abordant, je pense aux vacances, moi aussi, tout comme les écoliers. J'irai, avec ma sœur, passer quelques jours à Paris. Je dispose d'un pied-à-terre[4] dans la maison que j'ai cédée à mon ancien associé. J'en profite....

— Nous partirons ensemble, monsieur Nicolas! dit François aussitôt. Quel bonheur!

— C'est entendu. Mais ce n'est pas tout.... Nous emmenons Paul et Mariette!... Oui! c'est bien vrai! reprit-il en insistant devant l'étonnement joyeux de François, nous les emmenons!

— Mais maman...? commença timidement Paul.

— Mme Dumas s'est fait prier, de crainte de nous gêner. Elle a fini par consentir. Nous partirons après-

demain. Oh! il y a longtemps que je négocie[5] cette affaire! »

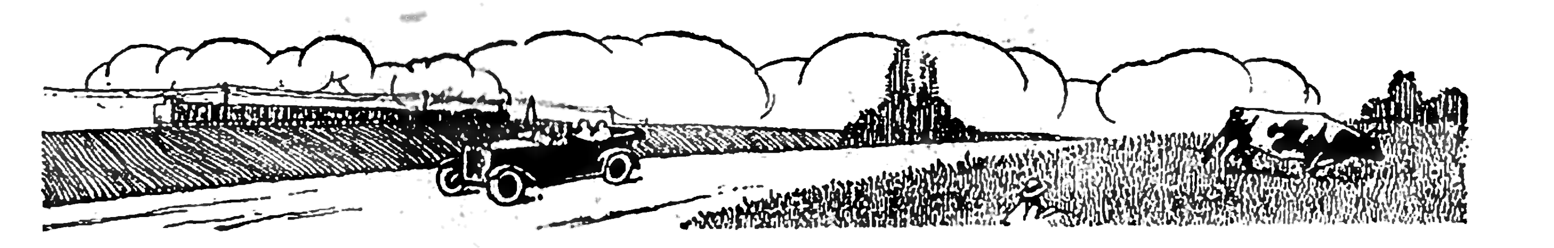
Alors Paul regarda François avec un air de joie qu'il avait rarement. Et se précipitant vers M. Nicolas, il lui prit la main en lui répétant d'une voix émue : « Que vous êtes bon! »

Mots expliqués. — 1. *Viorne* : arbrisseau grimpant de nos pays, dont les tiges sont longues et souples. — 2. *Exploit* : action extraordinaire qui mérite de rester dans le souvenir. — 3. *Indice* : signe apparent. Rapprocher, en remarquant l'orthographe : *indication, indiquer.* — 4. *Pied-à-terre* : petit logement que l'on n'occupe qu'en passant. — 5. *Négocier* (de *négoce*, commerce) : faire du commerce en grand; *négocier une affaire*, c'est faire tout ce qui convient pour la faire aboutir.

Les idées. — D'après ce que dit Lucien, que pensez-vous de son caractère? — D'après ce que dit François, que pensez-vous de ses goûts? — Dans cette lecture, comment M. Nicolas montre-t-il sa bonté? — Quelle objection Paul se prépare-t-il à faire? — Comment M. Nicolas y répond-il? — Comment tous ces enfants s'instruiront-ils pendant leurs vacances?

Exercices oraux ou écrits. — **I. Vocabulaire.** — 1. Donnez cinq noms qui désignent diverses parties d'un *bateau.* — 2. Donnez cinq adjectifs qui indiquent divers états de chaleur ou de froid. Ex. : *Un corps peut être tiède....* — 3. Trouvez cinq noms en *ation* comme *indication* et dites le verbe correspondant à chacun de ces noms — 4. Donnez au verbe *négocier* trois compléments d'objet convenables. Ex. : *On négocie une affaire....*

II. Construction de phrases. — 5. Employez dans deux phrases l'expression : *de crainte de.* — 6. Formulez complètement l'objection que Paul se prépare à faire : *Mais maman....* — 7. Exprimez d'une autre façon la phrase suivante : *C'était l'indice d'une bonne nouvelle.* — 8. Énumérez quelques-unes des distractions des enfants, pendant les vacances : *Pendant les vacances, les enfants mèneront leur vache dans les prés....*



25. Vers Paris.

Les enfants roulaient vers Paris, dans un confortable compartiment de train express, après avoir rejoint la grande ligne à Montereau.



Mlle Antoinette, tout heureuse de revoir la ville, avait mille attentions pour eux, et surtout pour Mariette, qu'elle avait fait changer trois fois de place, pour qu'elle pût bien regarder par la portière, tout en étant à l'abri des courants d'air et des poussières de charbon.

Quant à M. Nicolas, il avait peine à répondre à toutes les questions de ses jeunes compagnons. Ne leur avait-il pas dit, quelques instants après le départ :

« J'aime les enfants qui observent. Ceux qui ne savent pas observer sont pareils à des infirmes : ils traverseraient une forêt, comme on dit, sans y trouver de bois à brûler. Et j'aime aussi que l'on montre cette saine curiosité qui n'est que le désir de s'instruire. »

Ils admiraient la belle vallée de la Seine, où les bourgs succèdent aux bourgs parmi les riches cultures, les coteaux où grimpent les vergers, les domaines de plaisance[1] aux somptueux ombrages. Par instants, la voie longeait le fleuve large et paisible, où des trains de chalands[2] chargés de bois, de briques, de sacs de ciment, glissaient dans la fumée d'un remorqueur ou sous l'effort de deux chevaux.

« En traversant une contrée, on peut reconnaître la nature de son sol aux cultures et à la flore, dit M. Nicolas. A Malechère, nous vivons sur un sol calcaire, qui ne retient pas l'eau des pluies : aussi, quand le printemps n'est pas pluvieux, vous savez comme les récoltes sont maigres. A notre droite s'étend maintenant la Brie, riche terre de blé et d'élevage, où les arbres ne manquent pas. Mais si nous traversions cette belle forêt de Fontainebleau que nous longeons à notre gauche, nous trouverions un autre merveilleux pays de blé, qui s'appelle la Beauce....

— Où l'on peut faire des kilomètres sans rencontrer le moindre bosquet, interrompit François, un peu fier de montrer sa science toute fraîche. Je sais pourquoi. La terre de la Beauce est aussi riche que celle de la Brie, mais le sous-sol imperméable[3] de la Brie garde l'humidité, tandis que le sous-sol de la Beauce est calcaire et convient peu aux arbres. »

Dans les gares, leur train dépassait parfois des trains de marchandises, d'où venaient de longs meuglements de bestiaux.

« Voilà pour remplir le ventre de Paris! Ces wagons sont chargés d'animaux de boucherie, de vin, de légumes, de blé, de fruits. Paris est un mangeur insatiable[4]. Mais Paul saura me dire, sans doute, pourquoi

les bœufs voyagent en chemin de fer, tandis que le bois est confié à des chalands?

— Oui, monsieur Nicolas, répondit Paul en souriant. Les bœufs souffriraient d'un voyage trop lent, tandis que le bois reviendrait trop cher si on lui faisait faire un long trajet en wagon. »

A mesure qu'ils se rapprochaient de la grande ville, le trafic[6] devenait plus intense, sur la voie ferrée et sur le fleuve. Les routes qu'ils longeaient parfois, bordées d'arbres poussiéreux, étaient sillonnées de camions automobiles.

« Dans cette immense région que l'on appelle la région parisienne, dit M. Nicolas, et qui s'étend des plaines du Nord aux monts du Morvan, tout converge[6] vers la capitale, qui en est comme le cœur. Les vallées de la Seine, de l'Yonne, du Loing, de la Marne et de l'Oise ouvrent vers Paris des routes faciles. Les hommes et les marchandises les suivent depuis des siècles. Les chemins de fer les ont à leur tour empruntées. C'est une des principales raisons qui ont fait de la petite Lutèce, l'humble bourgade de pêcheurs d'il y a deux mille ans, une des plus grandes villes du monde. »

Ils traversèrent la banlieue maraîchère[7], où les jardins aux innombrables châssis vitrés mettaient encore quelque fraîcheur et quelque grâce. Puis les usines devinrent de plus en plus nombreuses. Autour d'elles s'élevaient parfois ces mornes bâtisses où logent entassés de pauvres ménages, et aux fenêtres desquelles on voit toujours sécher des hardes.

« Ce n'est pas gai, la banlieue parisienne! remarqua Mariette.

— Hélas! dit M. Nicolas, presque toutes les grandes

villes ont cette banlieue maussade et sans grâce, qui évoque[8] la rudesse du labeur industriel. Combien d'ouvriers, parmi ceux qui habitent ces tristes demeures, pensent avec regret, quand ils voient passer les trains qui s'élancent vers les vertes campagnes, au temps où ils travaillaient dans les champs calmes et sous le grand ciel! »

Mots expliqués. — 1. *Domaine de plaisance* : grande propriété où tout est aménagé pour le confort, l'agrément du propriétaire. — 2. *Chaland* : bateau destiné au transport des marchandises, spécialement sur les cours d'eau, les canaux. — 3. *Imperméable* : qui ne se laisse pas traverser par l'eau. — 4. *Insatiable* : qui ne peut être rassasié. — 5. *Trafic* : négoce, commerce ou, comme ici, transport de marchandises. — 6. *Converger* : se diriger vers un même point. Contraire : *diverger*. — 7. *Maraîcher, ère* (adj.) : où se fait la culture des terrains (dits *marais*) qui produisent des légumes, des primeurs. — 8. *Évoquer* : rappeler à l'esprit.

Les idées. — Pourquoi ceux qui ne savent pas observer sont-ils pareils à des infirmes? — Comment peut-on reconnaître la nature du sol d'une contrée qu'on traverse? — Pourquoi les arbres poussent-ils bien en Brie et mal en Beauce? — Quelles marchandises transporte-t-on de préférence par voie ferrée, — par voie fluviale? — Indiquez une des raisons principales de l'importance prise par Paris. — Quel est l'aspect de la banlieue de la plupart des grandes villes? Pourquoi?

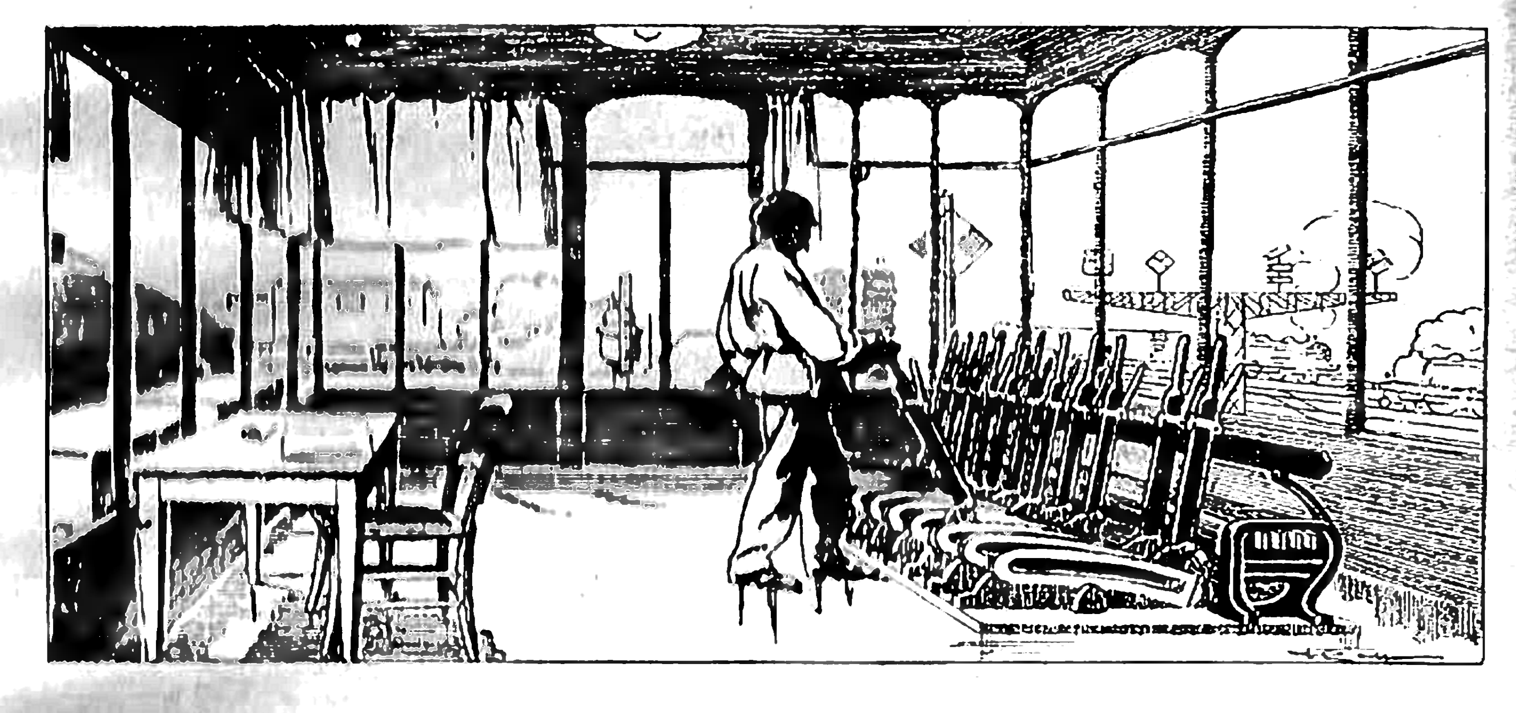
Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez six noms de choses que l'on peut voir sur la voie ferrée, de la portière d'un compartiment. — 2. Donnez le contraire de chacun des adjectifs suivants : *sain, large, paisible, imperméable.* — 3. Donnez cinq mots de la famille de *bois.* — 4. Écrivez le verbe homonyme du nom *trafic.* Écrivez de même le verbe homonyme des noms suivants : *bloc, mastic.*

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans une phrase le mot *chaland.* — 6. Achevez deux phrases commençant par : *J'aime les enfants qui....* — 7. Écrivez la phrase : *Dans les gares, leur train...* en la faisant commencer par : *De longs meuglements....* — 8. Développez l'indication suivante : *Voilà pour remplir le ventre de Paris!*



26. Les travailleurs du rail.

« C'est égal, dit Paul, tandis que, traversant une gare de la grande banlieue parisienne, le wagon tressautait sur des croisements de voies et des aiguilles, nous sommes assis bien tranquillement, et pourtant notre vie est entre les mains d'un mécanicien imprudent ou d'un aiguilleur distrait.



— C'est vrai ! reprit François. Si un employé oubliait de pousser un levier, nous pourrions nous engager sur une voie interdite, et aller nous jeter à toute vitesse sur un autre train.

— Vous nous effrayez ! s'écrièrent Mariette et Mlle Antoinette.

— Rassurez-vous ! dit en souriant M. Nicolas. Les accidents de chemin de fer sont rares. On compte que, pour cent mille voyageurs transportés, il n'y en a qu'un de tué ou de blessé, et souvent par sa faute. Les travailleurs du rail, depuis les ingénieurs jusqu'au

plus modeste préposé[1] à la manœuvre d'un disque, connaissent leur responsabilité. Ils savent que la sécurité, que la vie de centaines de voyageurs dépendent de leur conscience[2] et de leur vigilance[3]. »

A ce moment, un violent courant d'air les cingla comme d'une gifle, et une masse sombre coupée de lignes de lumière passa devant leur portière, avec des halètements[4] et de furieux claquements de roues. C'était un train rapide qui les croisait.

« Pensez un instant, reprit M. Nicolas, à la responsabilité du mécanicien qui conduit un de ces trains à une vitesse de quatre-vingts ou cent kilomètres à l'heure! La moindre négligence : un signal d'arrêt dépassé, une manœuvre mal exécutée, peut causer une catastrophe. Aussi, ne devient pas qui veut mécanicien de train rapide ou express.

— Il faut être instruit pour faire ce métier-là? demanda François. Les hommes qui sont sur les locomotives ne sont pourtant pas beaux à voir, avec leur bourgeron[5] graisseux et leur visage noirci.

— Cela prouve une fois de plus, mon cher François, qu'il ne faut pas juger les gens sur leur mine. Pour être admis à conduire une de ces puissantes locomotives comme celle que nous avons croisée, ou celle qui nous remorque en ce moment, il faut posséder non seulement des connaissances étendues, mais une santé robuste et de grandes qualités de sang-froid. Il faut avoir fait, à sa sortie des écoles, un stage[6] dans un atelier de réparations, où l'on apprend à connaître toutes les pièces qui constituent le mécanisme compliqué des machines modernes. Il faut avoir cassé les briquettes comme chauffeur; le métier est dur, car les locomotives sont de grosses mangeuses de charbon.

Il faut ensuite faire ses preuves en conduisant des petites machines de manœuvre, puis des trains de marchandises. Voilà la filière[7] à suivre, comme l'on dit. Elle peut vous tenter si vous vous sentez assez d'aptitudes et de persévérance. »

Ils passaient à ce moment devant une sorte de cage de verre qui, supportée par un bâti de ciment, dominait les voies. Un seul homme s'y trouvait, et l'on voyait briller devant lui les poignées de cuivre d'une vingtaine de leviers.

« Si le mécanicien d'un train rapide est un personnage, dit Paul, je crois que l'on ne confie pas non plus à un novice[8] la manœuvre de tous ces leviers. Ils servent sans doute à ouvrir et à fermer les disques, pour autoriser ou interdire le passage sur toutes ces voies que nous apercevons maintenant des deux côtés de notre train.

— Oui, dit M. Nicolas, il faut à ce poste un homme vigilant et plein de sang-froid. Je sais bien que, là comme sur les locomotives, les ingénieurs ont multiplié les mécanismes destinés à remédier à un manque d'attention, à rendre impossibles même certaines erreurs de manœuvre. Ainsi cet aiguilleur ne peut donner une voie libre lorsque telle ou telle autre n'est pas interdite : la disposition de ses leviers ne le lui permet pas. Mais quelle que soit l'ingéniosité des mécanismes, il faut bien, en fin de compte, se fier à la vigilance et à l'intelligence de l'homme. »

Un peu plus loin, des ouvriers réparaient la voie.

« Ceux-là, dit M. Nicolas, doivent aussi penser à l'importance de leur travail. Qu'un écrou soit mal serré, qu'un tire-fond[9] soit mal assujetti, et c'est un déraillement possible.

— L'homme que nous avons vu à la gare de Montereau, et qui donnait un coup de marteau sur le bandage de chaque roue, dit Paul en souriant, pensait peut-être aussi à l'importance de son travail! S'il laisse partir un wagon dont une roue est fêlée, ce sera un accident certain. Cette pensée le soutient peut-être dans sa tâche, qui est bien modeste et surtout bien monotone.

— Il faut le souhaiter, mon petit Paul. Il faut souhaiter que chaque ouvrier, chaque artisan comprenne la valeur de son rôle social, et l'importance du travail bien fait. Il faut aussi que chacun se dise que ce n'est pas la profession qui honore l'homme, et que l'on peut être fort méprisable dans la situation la plus élevée, tandis que celui qui accomplit avec conscience une tâche, intellectuelle ou manuelle, si modeste qu'elle soit, est toujours digne d'estime et de respect. »

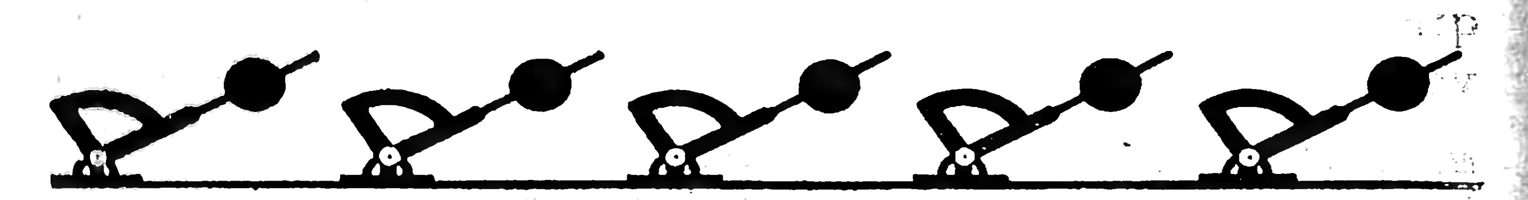
Mots expliqués. — 1. *Préposé* : chargé d'un service spécial. — 2. *Conscience* : ici, honnêteté, soin scrupuleux apporté dans l'accomplissement d'une tâche. — 3. *Vigilance* : surveillance attentive. — 4. *Halètement* : souffle précipité. — 5. *Bourgeron* : courte blouse de toile que portent certains ouvriers. — 6. *Stage* : temps pendant lequel des débutants, des candidats sont obligés de faire des études, un apprentissage, avant d'être admis définitivement dans une profession. — 7. *Filière* : au sens propre, instrument d'acier qui sert à obliger des fils métalliques à passer par des trous de plus en plus petits, afin de les étirer; au figuré, suite d'épreuves, d'emplois par lesquels on est obligé de passer avant d'arriver à un certain résultat. — 8. *Novice* : débutant, apprenti. — 9. *Tire-fond* : grosse vis employée pour fixer un rail sur la traverse.

Les idées. — Comment la vie des voyageurs est-elle entre les mains du mécanicien ou de l'aiguilleur? — Quelles qualités exige-t-on des travailleurs du rail? — Quelle filière doit suivre le mécanicien de chemin de fer? — Montrez, par un exemple tiré du texte, qu'il n'y a pas de tâche, même modeste, qui ne demande à être bien faite? — Quand dit-on qu'un homme *honore sa profession*?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez le nom de cinq travailleurs du rail. — 2. Donnez cinq noms dérivés de *fer*. —

3. Donnez l'adjectif et l'adverbe correspondant aux noms suivants : *vigilance, négligence,* — 4. Donnez deux verbes de la famille de *lumière.*

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans une phrase l'expression : *En fin de compte.* — 6. Terminez deux phrases commençant par : *Si pauvre que je sois,* .. *Si courageux que vous soyez,...* — 7. Exprimez sous une autre forme l'idée contenue dans la phrase : *Ne devient pas qui veut mécanicien de train express.* — 8. Indiquez, en quatre ou cinq courtes phrases, la filière que l'on doit suivre pour devenir un mécanicien de chemin de fer.



27. L'arrivée à Paris.

Comme Paul et Mariette se sentaient tout petits, et perdus dans un monde nouveau, lorsqu'ils mirent le pied sur le quai de la grande gare parisienne! Sous le vaste abri vitré où flottait une fumée grise, le halètement des machines, le choc des tampons, le cri des sifflets, le roulement dur des charrettes à bagages dominaient le brouhaha[1] d'une cohue[2] de voyageurs affairés. Sur tous les visages se lisaient les préoccupations du départ ou la fatigue du voyage. Quel contraste[3] avec le village silencieux et paisible, quitté quelques heures auparavant!

Ils se serraient contre Mlle Antoinette, tandis que M. Nicolas partageait son attention entre les paquets et la petite troupe dont il avait la charge.

François marchait plus hardiment, un peu flatté de montrer qu'il connaissait la grande ville. Soudain il cria joyeusement « Maman! » et s'élança, les bras tendus. Ses parents étaient là, en effet, montés sur un

banc pour le mieux reconnaître dans la foule. Après les embrassements et les questions, ils firent fête à Paul et à Mariette, et s'entretinrent cordialement avec M. Nicolas et avec sa sœur. Les enfants devaient se quitter ce soir-là, car les parents de François habitaient près de la place Clichy, et M. Nicolas dans le quartier des Halles. Mais il fut convenu qu'ils se retrouveraient le lendemain. vers huit heures, devant le



Louvre, pour faire avec leur vieil ami une promenade sur la Seine.

Paul et Mariette virent à peine le ciel en sortant de la gare, car presque aussitôt ils entrèrent dans les galeries souterraines du chemin de fer métropolitain, le *métro*, comme on dit à Paris. Dans ces tunnels, dans ces stations où la lumière électrique est reflétée par les briques blanches vernissées, pas de fumée, mais un air tiède et fade; pas de halètements de machines, mais le ronflement des moteurs et, aux fréquents arrêts, le grincement des robustes freins. Emportés dans ce Paris souterrain relativement calme, ils cherchaient à imaginer, au-dessus de leurs têtes, la ville

pleine de lumière, de vie et de merveilles. « Bastille! » lurent-ils sur une muraille. Et ce simple nom de station évoquait dans leur esprit toute une page de souvenirs du passé. Comme il leur tardait de le connaître, ce Paris dont le nom revenait si souvent dans leurs livres, et où l'histoire se lève des pavés à chaque pas!

A tous les arrêts, de nouveaux voyageurs prenaient place dans le wagon où les enfants étaient assis, en face de M. Nicolas et de sa sœur. Les nouveaux arrivants se tenaient debout, pressés les uns contre les autres. Paul donna sa place à une femme qui portait un tout jeune enfant sur son bras.

« Où vont donc tous ces gens? demanda Mariette.

— C'est l'heure de la sortie, dans les ateliers et dans les bureaux, dit Mlle Antoinette. Ils rentrent chez eux, hommes et femmes, leur journée de travail finie.

— Oui, reprit M. Nicolas, et à la fatigue de leur métier s'ajoute celle de deux et parfois de quatre voyages quotidiens. Tout à l'heure, nous verrons aussi, dans les rues, les autobus et les tramways bondés[4] d'ouvriers, d'employés pressés de retrouver, dans quelque coin de faubourg, le modeste logement où leurs femmes et leurs enfants les attendent. Et les trains de banlieue, qui partent le soir à de courts intervalles de toutes les gares, en emportent des milliers vers les villes voisines.

— Je croyais, dit naïvement Mariette, qu'il y avait surtout à Paris des gens qui se promènent et qui s'amusent.

— C'est une erreur, ma petite Mariette. A côté d'un petit nombre de désœuvrés, qui sont souvent d'ailleurs des étrangers, il y a, à Paris, des centaines

et des centaines de milliers d'hommes et de femmes qui travaillent du matin jusqu'au soir. Ce Paris laborieux, vois-tu, c'est celui que j'aime, et c'est une des forces vives de la France.

— A la campagne, reprit Mariette, on ne croit pas qu'il y ait dans les villes autant de gens qui travaillent beaucoup.

— Et à la ville, continua M. Nicolas, combien de gens croient que les campagnards s'enrichissent trop vite et sans se donner beaucoup de mal. Voilà bien le danger des préjugés! Campagnards et citadins, encore qu'ils sortent souvent d'une même souche[5], ne connaissent pas assez les conditions de leur existence et de leur travail. »

Poursuivant sa pensée, M. Nicolas murmura :

« Parfois ils se jalousent mutuellement. Ils ont tort! La ville et la campagne s'entr'aident et se complètent. La campagne, avec ses fermes et ses charrues, nourrit la ville, mais en retour la ville, avec ses usines, ses grandes écoles, ses musées, outille la campagne, et l'instruit. »

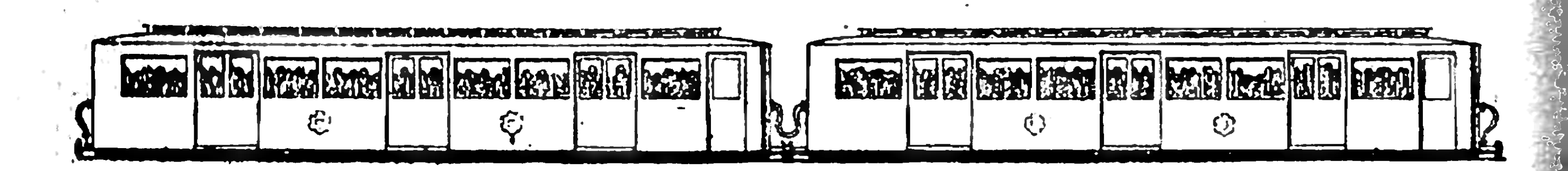
Mots expliqués. — 1. *Brouhaha* : bruit confus, et qui indique une grande agitation. — 2. *Cohue* : grande foule. — 3. *Contraste* : opposition de choses toutes différentes, d'aspects tout contraires. — 4. *Bondé* : rempli autant qu'il est possible. — 5. *Souche* : origine d'une famille, par comparaison avec la *souche* d'un arbre, d'où sortent toutes les branches.

Les idées. — Quel est le contraste entre une rue de village et le quai de la grande gare parisienne? — Quels souvenirs évoque dans l'esprit de Paul et de Mariette le mot *Bastille* lu sur une muraille? — Pourquoi leur tarde-t-il de connaître Paris? — De quoi s'étonne Mariette, en voyant la foule d'ouvriers et d'employés? — Comment la ville et la campagne s'entr'aident-elles?

Exercices oraux ou écrits. — I. Vocabulaire. — 1. Dites six noms d'objets que l'on peut voir sur le quai d'une gare. — 2. Le verbe *embrasser* a formé le nom *embrassement*. Trouvez cinq autres noms en *ment*,

et indiquez le verbe correspondant. — 3. Donnez le sens du nom *métropole* dans ces phrases : La France est la *métropole* de l'Algérie; Paris est la *métropole* de la France. — 4. Donnez le contraire de chacun des verbes : *embellir, empaqueter.*

II. Construction de phrases. — 5. Terminez deux phrases exclamatives commençant par : *Comme je me sens triste, lorsque...!* — 6. Faites entrer dans une phrase chacun des noms suivants : *brouhaha, cohue.* — 7. Expliquez en une phrase l'expression : *partir à de courts intervalles.* — 8. Racontez en quelques courtes phrases la rencontre de François avec ses parents.



28. Sur la Seine.

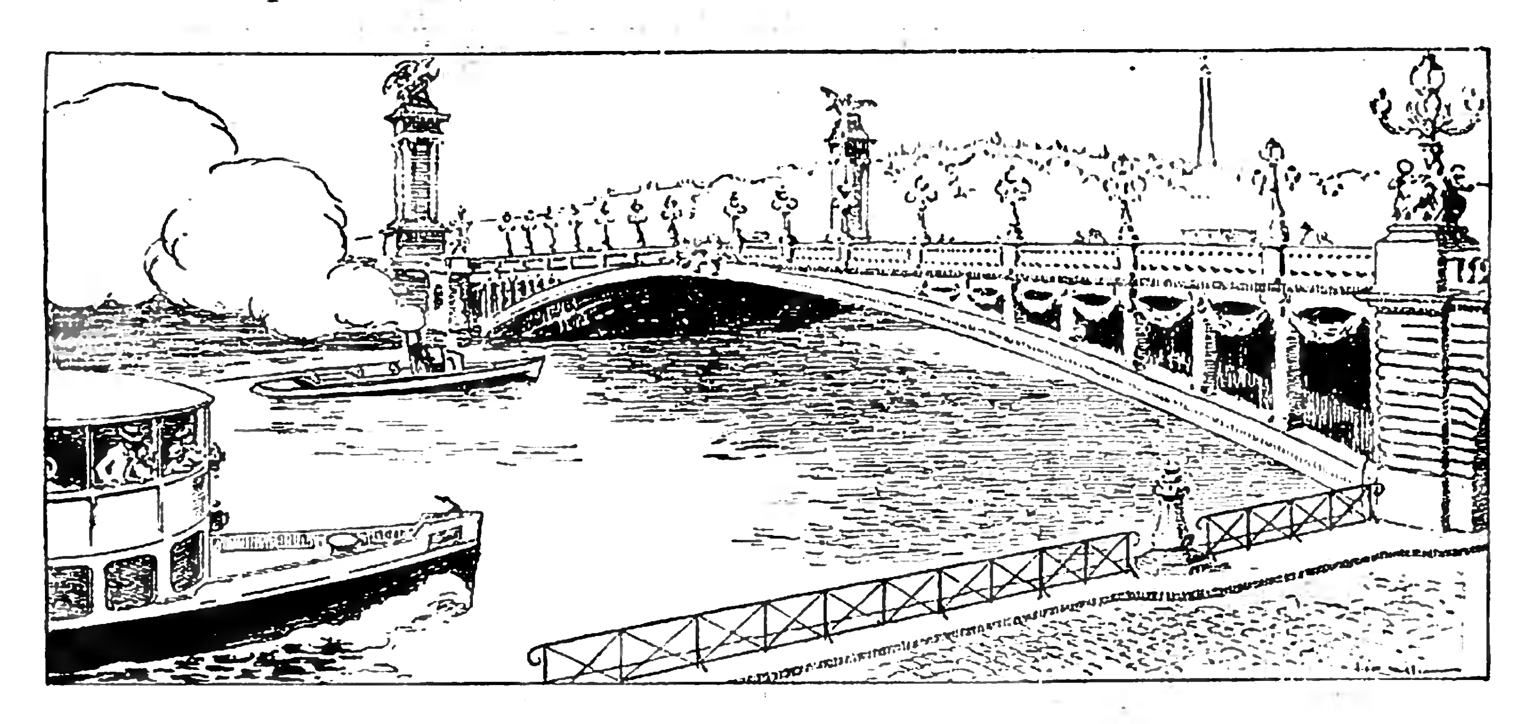
Lorsque Paul et Mariette arrivèrent le lendemain matin devant le Louvre, avec M. Nicolas, François s'y trouvait déjà.

« Mon père m'a quitté il y a un bon quart d'heure, pour se rendre à son bureau, dit-il. Je n'ai pas trouvé le temps long. J'ai regardé charger et décharger les bateaux sur le port. Quel mouvement! »

Dans la brume du matin que les traits d'or du soleil commençaient à percer, les berges se dessinaient, avec leurs péniches amarrées, leurs grues aux longs bras, leurs tas immenses de charbon, de sable ou de briques. Des hommes, les épaules arrondies sous le faix [1], marchaient d'un pas souple sur des passerelles [2] fléchissantes. Des camions automobiles attendaient leur chargement. D'autres arrivaient remplis de caisses, dans la trépidation [3] de leurs moteurs et de toutes leurs pièces métalliques.

« Les trains, dit M. Nicolas, ne suffisent pas à apporter tout ce qui est nécessaire à Paris, et à emporter tout ce qu'il fabrique. Le mouvement des divers ports de notre capitale est plus important que celui du port de Marseille. Mais hâtons-nous, mes enfants! Notre bateau ne nous attendrait pas. »

Ils descendirent vers la berge, et gagnèrent le ponton[4] d'embarquement qui se balançait doucement aux



remous[5] des remorqueurs. C'était un coin paisible, où un vieux marinier aux gestes lents cultivait des géraniums en pots. Pourtant l'on était bien au cœur de l'immense ville, dont la clameur s'enflait par instants, sans cesse déchirée par les appels des tramways, par les bruits de trompe des automobiles se pressant au passage des ponts. Et par-dessus le mur du quai, on voyait les nobles lignes de l'ancienne demeure des rois, tandis que, du côté du levant, la fine flèche de la Sainte-Chapelle et celle de Notre-Dame se découpaient sur le ciel où montait le soleil.

Le bateau, venu sans bruit, accosta[6] doucement dans un tourbillonnement d'hélice. Il était propre et coquet.

Les enfants allèrent s'installer à l'arrière, sur un banc d'où l'on pouvait embrasser le panorama[7] des deux rives. Les mariniers détachèrent les amarres, le pilote jeta un bref appel dans son porte-voix. On entendit le cliquetis de la machine, le bruit de l'hélice qui frappait l'eau, et le bateau glissa en descendant le beau fleuve. Ses voyageurs étaient des promeneurs pour la plupart, et l'on reconnaissait les étrangers qui, un guide à la main, épelaient au passage le nom des ponts et des monuments.

« Nous n'avons pas besoin d'un guide, dit Mariette en souriant. François connaît assez Paris pour nous renseigner. Quand il sera à court d'explications, M. Nicolas viendra à son aide. »

François accepta gaiement son rôle.

« A notre gauche, dit-il, voyez-vous cette coupole? C'est celle de l'Institut, où se réunissent des gens très savants, les Académiciens. Tout à côté, voici l'école des Beaux-Arts, où se forment les jeunes peintres et sculpteurs....

— Où notre ami Paul ira peut-être un jour! interrompit M. Nicolas.

A leur droite, c'était toujours le Louvre avec ses frontons[8] et ses riches sculptures. Puis des masses de feuillages apparurent.

« Les beaux arbres! s'exclama Mariette. Que c'est bon de pouvoir reposer son regard sur toute cette verdure!

— Nous longeons le jardin des Tuileries, dit M. Nicolas. Les arbres, les jardins et les parcs sont une des beautés de Paris, au même titre que ses monuments. On entoure ici les arbres de soins assidus. Quand leurs feuilles renaissent, au printemps, la ville en semble

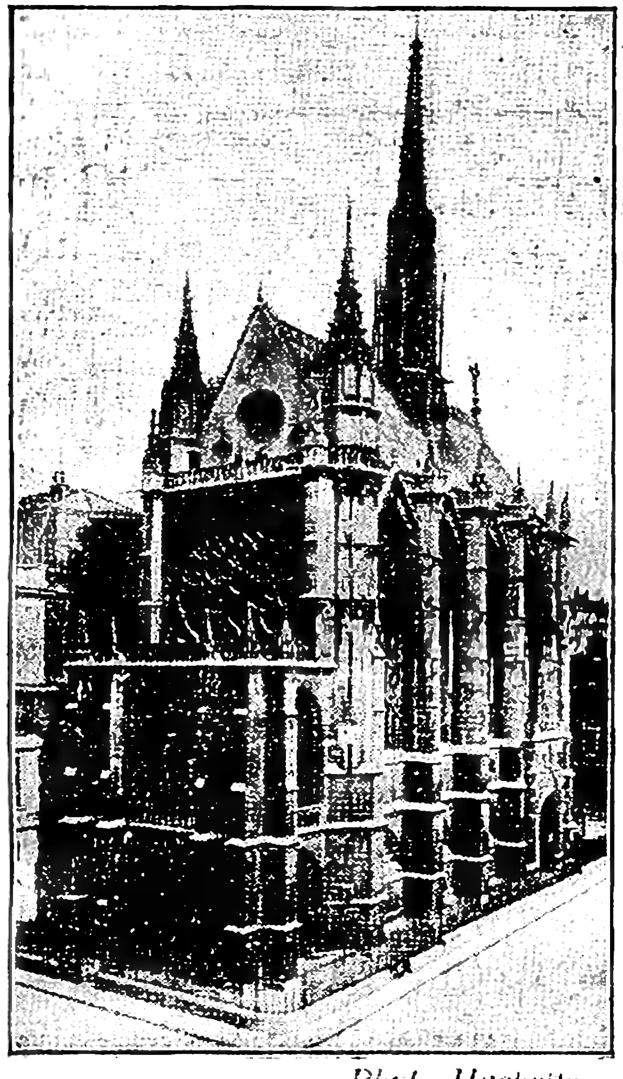


Photo Hachette.

LA SAINTE-CHAPELLE.



Photo Hachette.

L'INSTITUT.

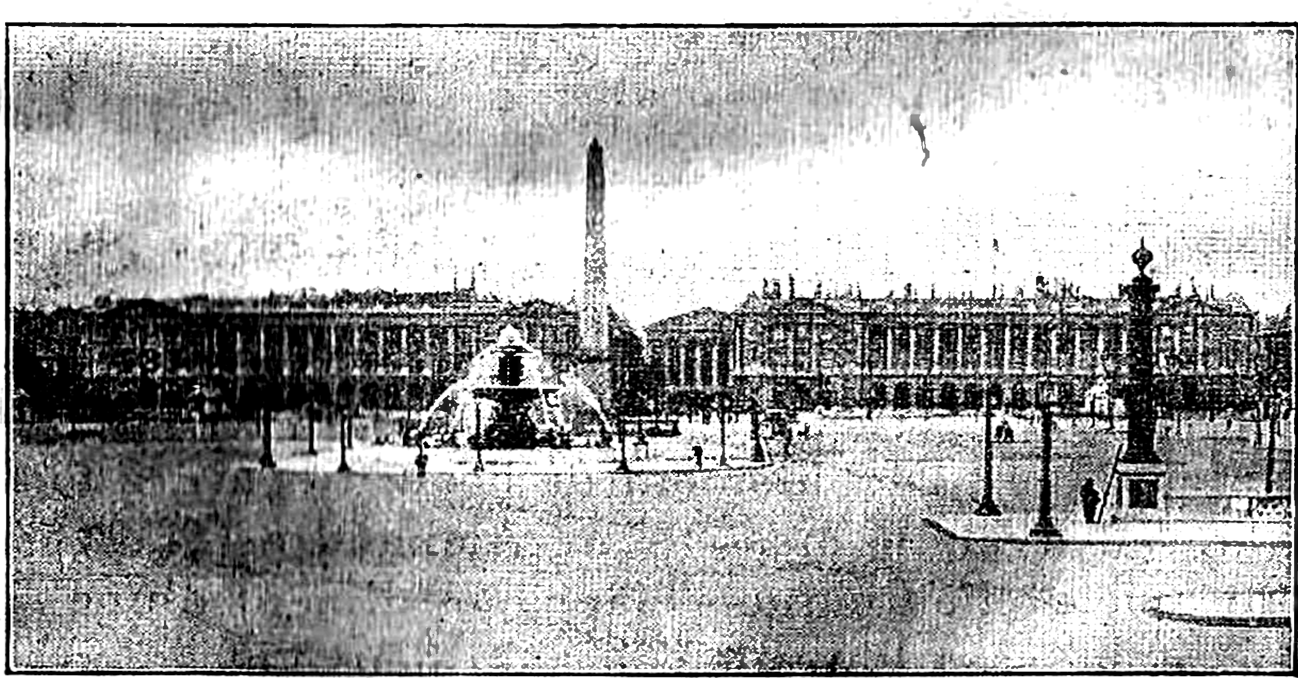


Photo Hachette.

LA PLACE DE LA CONCORDE.

rajeunie, et il y a un peu plus de joie dans tous les yeux. »

Sur la rive gauche, la monumentale gare d'Orsay montrait son cadran gigantesque, et bientôt, sur l'autre rive, le grand espace libre de la place de la Concorde apparut.

« Tout à l'heure, dit François, nous verrons les lignes de chemin de fer franchir la Seine sur des ponts, ce qui n'a rien d'étonnant. Pour l'instant, c'est nous qui venons de passer en bateau au-dessus des trains.

— De quels trains veux-tu parler? demanda Paul.

— De ceux qui vont d'une rive à l'autre de la Seine par un tunnel creusé sous son lit. Un de ces tunnels se trouve un peu en amont du pont de la Concorde, sous lequel nous passons en ce moment.

— L'art des ingénieurs et les progrès de la mécanique, ajouta M. Nicolas, permettent d'entreprendre aujourd'hui des travaux devant lesquels on eût reculé autrefois. »

Il fit admirer aux enfants, tournés vers l'amont, la perspective[9] pittoresque des nombreux ponts qui franchissent la Seine.

« Ces ponts anciens sont robustes, et pour la plupart gracieux. Mais leurs arches étroites, leurs piliers nombreux sont une gêne pour la navigation. De plus, dans les périodes de crue, ces piles massives ralentissent dangereusement l'écoulement de l'eau. Regardez maintenant, en aval, le beau pont Alexandre-III. Voyez comme son arche unique s'élance hardiment d'une rive à l'autre, laissant libres le cours du fleuve et le mouvement des bateaux. Les progrès de l'industrie métallurgique ont permis de réaliser ce chef-d'œuvre moderne,

comme ils avaient permis, dix ans auparavant, d'édifier cette tour de trois cents mètres, devant laquelle nous allons passer, et qui a fait pendant longtemps l'admiration des foules. »

La tour Eiffel, dont M. Nicolas venait de parler, fit l'étonnement de Paul et de Mariette, qui la voyaient pour la première fois....

Ainsi le frère et la sœur, continuant sans fatigue leur promenade, allaient d'enchantement en enchantement, et leurs exclamations de surprise et d'admiration réjouissaient M. Nicolas.

Mots expliqués. — 1. *Faix* : charge, fardeau. — 2. *Passerelles* : ici, planches allant du bord des péniches à la berge. — 3. *Trépidation* : tremblement rapide. — 4. *Ponton* : pont flottant, formé ici d'un bateau solidement amarré à la berge, et contre lequel les bateaux de voyageurs viennent s'arrêter. — 5. *Remous* (rapprocher de *remuer*) : tournoiement d'eau, par exemple à l'arrière d'un bateau en marche. — 6. *Accoster* : s'approcher aussi près que possible de la *côte*, de la berge; ici, du ponton. — 7. *Panorama* : vaste étendue d'une contrée, d'une ville, que l'on découvre d'un endroit bien choisi. — 8. *Fronton* : ornement d'architecture, au-dessus d'une porte ou d'une fenêtre. — 9. *Perspective* : aspect que présentent, par rapport au lieu d'où on les regarde, diverses choses vues de loin.

Les idées. — Pourquoi François n'avait-il pas trouvé le temps long en attendant ses amis? — Pourquoi, sur le ponton, ne se serait-on pas cru au cœur de Paris? — Quels sont les inconvénients des ponts anciens? — Parmi les choses admirées par les enfants, quelles sont celles qui montrent bien les progrès de l'industrie et l'art des ingénieurs? — De quoi se réjouit M. Nicolas, au cours de cette promenade?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez cinq noms de bateaux. — 2. De quel nom est tiré l'adjectif *paisible*? Donnez cinq adjectifs terminés par le suffixe *ible*, avec le nom ou le verbe correspondant. — 3. Donnez le sens du nom *guide* au féminin. — 4. Trouvez six verbes qui peuvent avoir comme complément d'objet le nom *bateau*. Ex. : *On charge le bateau.*

II. **Construction de phrases.** — 5. Résumez la phrase : *Dans la brume du matin que...*, en ne conservant que l'idée essentielle. — 6. Construisez deux phrases commençant par : *J'ai regardé*, sur le modèle : *J'ai regardé charger et décharger les bateaux sur le port.* — 7. Écrivez la phrase : *Les trains ne*

suffisent pas..., en modifiant ainsi la tournure : *Tout ce qui est nécessaire à Paris..., et tout ce qu'il fabrique....* — 8. Développez en deux ou trois phrases cette indication : *La bateau arrive et accoste.*



29. Paris, ville d'histoire.

« Nous flânerons un instant par les rues, ce matin, dit le lendemain M. Nicolas aux trois enfants. Si cela vous intéresse, nous rappellerons quelques souvenirs de l'histoire de Paris, qui s'est longtemps confondue d'ailleurs avec l'histoire de notre France.

— J'aime étudier l'histoire de cette façon, dit François. Je me souviens d'une leçon sur l'époque féodale que nous fit un jour notre maître, en nous montrant, près de Neuville, les ruines d'un château fort. »

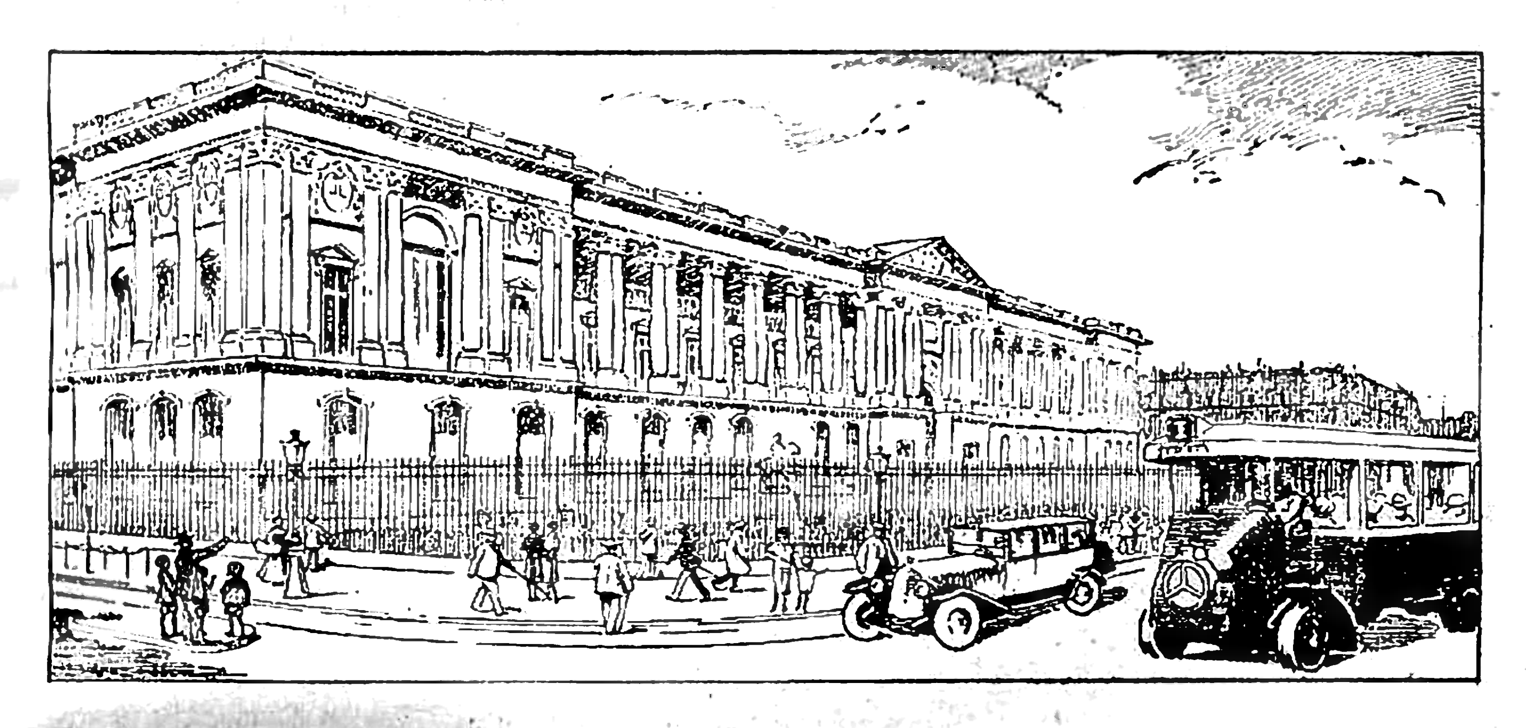
Ils suivaient lentement les quais de la Seine.

« Les barques des Normands ont remonté ce même fleuve il y a plus de mille ans, dit M. Nicolas. Alors il n'était pas emprisonné dans des murailles de pierre, et sur ses rives basses poussaient les aulnes, les joncs et les roseaux. C'est en cet endroit, où l'île de la Cité divise le fleuve en deux bras, que les Parisiens repoussèrent les assauts de ces hardis pirates[1]. Le lâche empereur des Français, Charles le Gros, indigne descendant de Charlemagne, ne seconda[2] pas la vaillance des Pari-

sions. Il demeura inactif, avec son armée, sur la colline de Montmartre dont vous apercevez d'ici le sommet, aujourd'hui couronné d'une basilique[3]. »

Ils arrivèrent près du Palais du Louvre au moment où le soleil dorait de ses rayons la majestueuse colonnade[4] édifiée sous Louis XIV par l'architecte Perrault.

Comme M. Nicolas montrait aux enfants le clocher de Saint-Germain-l'Auxerrois, l'antique église parisienne, Paul mit un doigt sur son front.



« Je me souviens! dit-il. C'est une des cloches de cette église qui donna le signal du massacre de la Saint-Barthélemy....

— A l'époque des guerres de religion, sous le règne de Charles IX, ajouta François.

— On dit, mais on a peine à le croire, reprit M. Nicolas, que ce roi tira lui-même sur les protestants d'une des fenêtres du Louvre que vous apercevez là-bas. »

Sur le quai, et dans la rue de Rivoli qui longe le palais, les véhicules de toutes sortes circulaient à vive allure, et les enfants étaient un peu étourdis par le mouvement et par le bruit.

« On ne devait pas se presser autant dans le Paris d'autrefois! dit Mariette.

— Certes non! répondit M. Nicolas, car les rues étaient étroites, tortueuses et souvent encombrées par des charrettes. Vous pourrez voir encore, dans mon quartier des Halles, des rues qui ont conservé quelque peu leur aspect d'autrefois.

— A mon tour de rappeler mes souvenirs! dit Mariette en souriant. C'est de ce palais du Louvre que partit Henri IV, un jour où, se sentant triste, il résolut d'aller voir son ministre Sully. Son carrosse suivait une rue étroite du quartier des Halles. Un char de foin obligea le carrosse à ralentir sa marche, et les valets de pied du roi durent se détourner de leur chemin. C'est ce moment que choisit Ravaillac aux aguets pour frapper Henri IV à coups de poignard. »

Le jardin des Tuileries montrait maintenant devant eux la noble ordonnance[5] de ses allées, de ses espaces libres et de ses masses de verdure. Des groupes d'enfants et tout un peuple de moineaux s'y ébattaient[6] dans une lumière joyeuse. Ils admirèrent les bassins aux eaux jaillissantes, les blanches statues, les massifs de fleurs aux nuances harmonieuses. Du milieu de l'allée centrale, ayant le Louvre derrière eux, ils embrassèrent de leurs regards une perspective unique au monde. C'était celle de la place de la Concorde et de la large avenue des Champs-Élysées, montant tout droit vers l'Arc de Triomphe qui, dans le lointain vaporeux, se dessinait sur le ciel.

« Nous sommes, ici encore, en pleine histoire, dit leur vieil ami. A l'endroit où nous nous trouvons s'élevait une des anciennes résidences des souverains de la France, le palais des Tuileries.

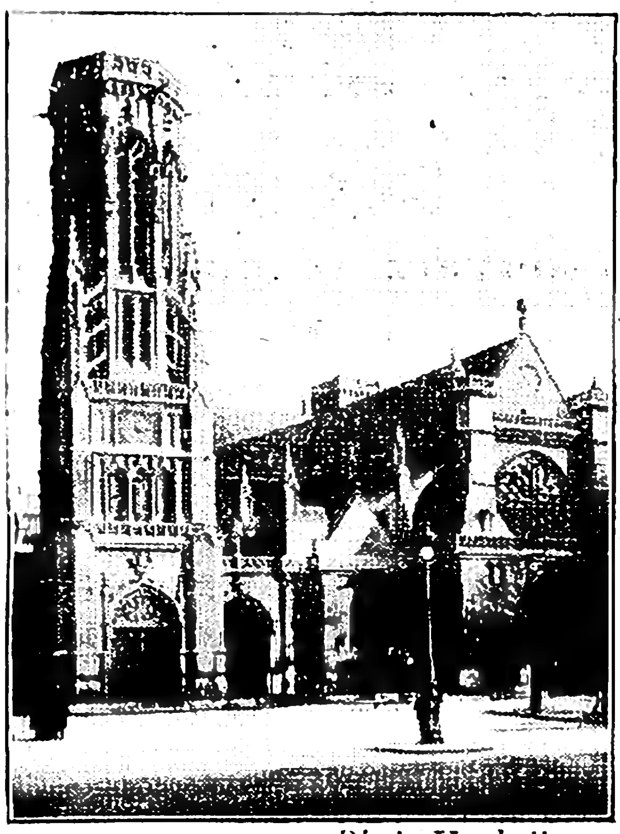




Photo Hachette.

L'ÉGLISE
SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS.



Photo Neurdein.

L'AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
ET L'ARC DE TRIOMPHE.

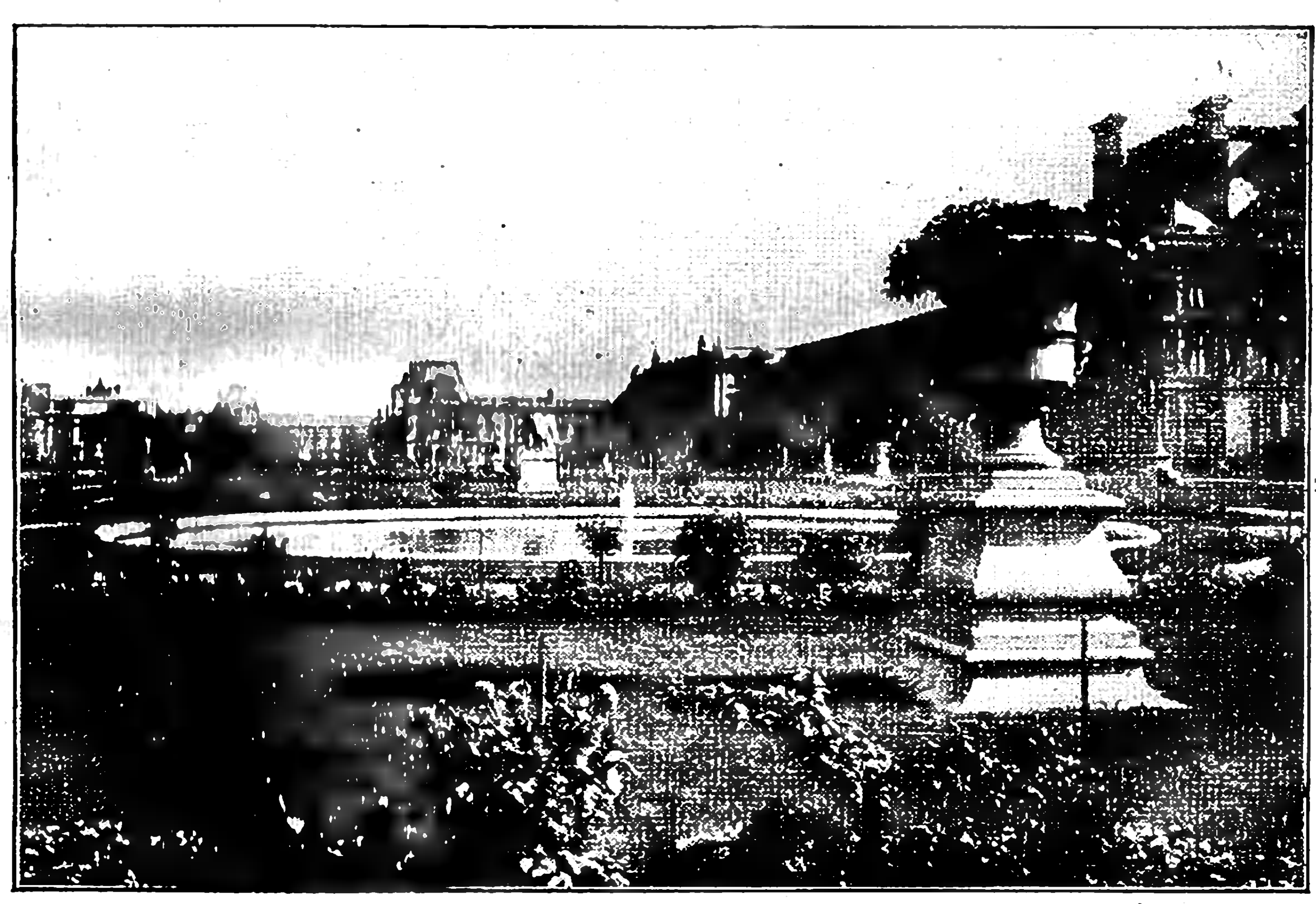


Photo Neurdein.

LE JARDIN DES TUILERIES.

— La foule l'envahit sous la Révolution, dit François, et Louis XVI dut s'y coiffer du bonnet rouge.

— La Révolution grondante a foulé maintes fois le sol de ce jardin, aujourd'hui si riant et paisible, reprit M. Nicolas. Le Palais-Royal, où se préparaient les émeutes, est tout proche, et la Convention siégeait à quelques pas d'ici.

« C'est là, sur cette place de la Concorde, qui s'appelait alors place de la Révolution, qu'était dressé l'échafaud, où tombèrent, avec tant d'autres, la tête du roi Louis XVI et celle de la reine Marie-Antoinette.

— Que de violences et de guerres dans notre histoire! dit gravement la petite Mariette.

— Oui, reprit encore M. Nicolas, et cet Arc de Triomphe qui dresse là-bas sa masse sévère parle de guerre, lui aussi. Il a été élevé à la gloire des soldats de la Révolution et de l'Empire. Après la grande mêlée qui dura de 1914 à 1918, les troupes alliées victorieuses ont défilé sous sa voûte. A son ombre repose, sous une dalle de pierre, le corps d'un soldat inconnu, ramené, après cette guerre, des champs de bataille de l'Est. Tout à l'heure, nous saluerons cette tombe, mes enfants, et notre pensée émue et reconnaissante ira vers tous ceux qui sont tombés pour défendre notre pays. »

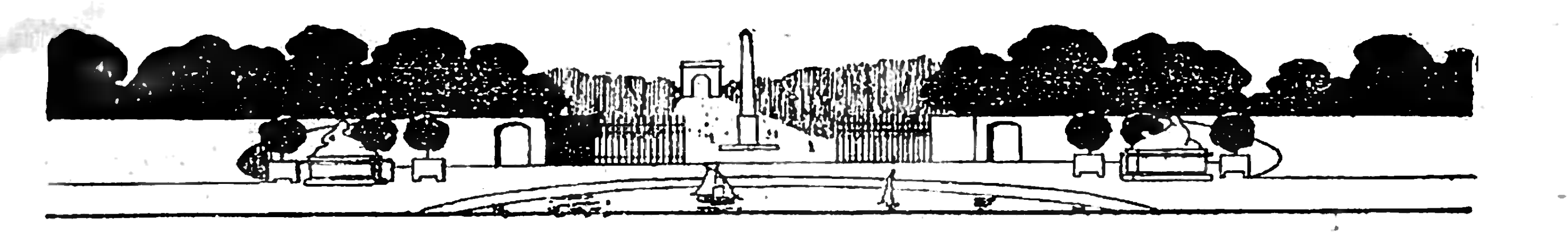
Mots expliqués. — 1. *Pirate* : bandit qui court les mers pour voler, piller. — 2. *Seconder* : prêter son aide, son concours. — 3. *Basilique* : nom donné à quelques églises principales. — 4 *Colonnade* : rangée de colonnes sur le devant ou autour d'un grand édifice. — 5. *Ordonnance* : disposition, arrangement. — 6. *S'ébattre* : jouer en toute liberté, se divertir. Rapprocher : *ébats*.

Les idées. — Quels souvenirs historiques évoque M. Nicolas devant l'île de la Cité? devant le palais du Louvre? — Quel souvenir historique

rappellent à Mariette les rues étroites du quartier des Halles? — Pourquoi le jardin des Tuileries charme-t-il nos trois amis? — Quelle perspective unique au monde découvrent-ils de là? — Pourquoi l'Arc de triomphe rappelle-t-il des souvenirs de guerres?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire** — 1. Nommez dix choses que l'on peut admirer dans une grande ville. — 2. Donnez six noms de la famille de *char* (rad. *char, car*). Soulignez celui qui ne double pas la lettre *r*. — 3. Donnez trois adjectifs qui, comme *majestueux*, peuvent convenir à un monument. — 4. Donnez le contraire de : *emprisonner, repousser, ralentir*.

II. **Construction de phrases.** — 5. Terminez trois phrases commençant par : *Je me souviens de.... Je me rappelle le.... Je me rappelle que....* — 6. Achevez deux phrases commençant par : *Si cela vous intéresse, je....* — 7. Trouvez deux autres façons de dire : *Des groupes d'enfants s'y ébattaient.* — 8. Racontez en cinq ou six courtes phrases l'assassinat de Henri IV.



30. Paris, ville d'art.

L'après-midi fut employé à visiter le musée du Louvre.

« C'est le musée le plus riche du monde, et des mois ne vous suffiraient pas pour bien connaître toutes les merveilles qu'il renferme, avait dit M. Nicolas aux enfants. Nous n'y passerons pourtant que quelques heures, tout juste le temps de jeter les yeux sur les plus beaux de ses trésors, et de vous inspirer le désir d'y revenir souvent. »

Ils montaient avec émotion le grand escalier que domine une statue mutilée de la *Victoire*, un des chefs-

d'œuvre de l'art grec ancien. L'artiste, il y a plus de vingt siècles, l'a sculptée sonnant de la trompe sur l'avant d'une galère [1]. Elle est animée d'un élan invincible, et le vent de la mer agite tumultueusement les plis de sa tunique.

« Ce beau marbre semble avoir le frémissement de la vie, dit M. Nicolas. Reconnaissez devant lui la puissance de l'art, qui ne se contente pas de copier ce qui existe, mais réalise des modèles de beauté dignes d'inspirer à travers les siècles l'admiration des hommes. »

Ils s'arrêtèrent longtemps devant une autre statue antique, celle de *Vénus*, déesse de la beauté, trouvée dans l'île grecque de Milo, et qui, bien que mutilée, elle aussi, reste pour les artistes un modèle inimitable.

« Vous serez heureux sans doute, dit M. Nicolas aux enfants, d'admirer maintenant un chef-d'œuvre de l'art français. Suivez-moi! »

Il les conduisit devant le *Milon de Crotone* du sculpteur Puget, et expliqua :

« Milon, un athlète, vivait en Grèce, dit-on, il y a plus de deux mille ans. Un jour, il voulut achever de fendre avec ses mains un chêne où des bûcherons avaient laissé leurs coins. Les coins tombèrent, l'arbre se referma et retint comme dans un étau une des mains du malheureux, qu'un lion dévora vivant. Voyez comme ce corps est admirable de vigueur, et comme l'artiste, qui fut un des plus grands du siècle de Louis XIV, a su exprimer la douleur et la rendre belle à nos yeux. « Le marbre tremble devant moi! » disait Puget après avoir achevé cette œuvre, dont il était justement fier. »

Ils parcoururent ensuite les salles où se trouvent réunis certains des plus beaux tableaux des peintres



LA VÉNUS DE MILO.



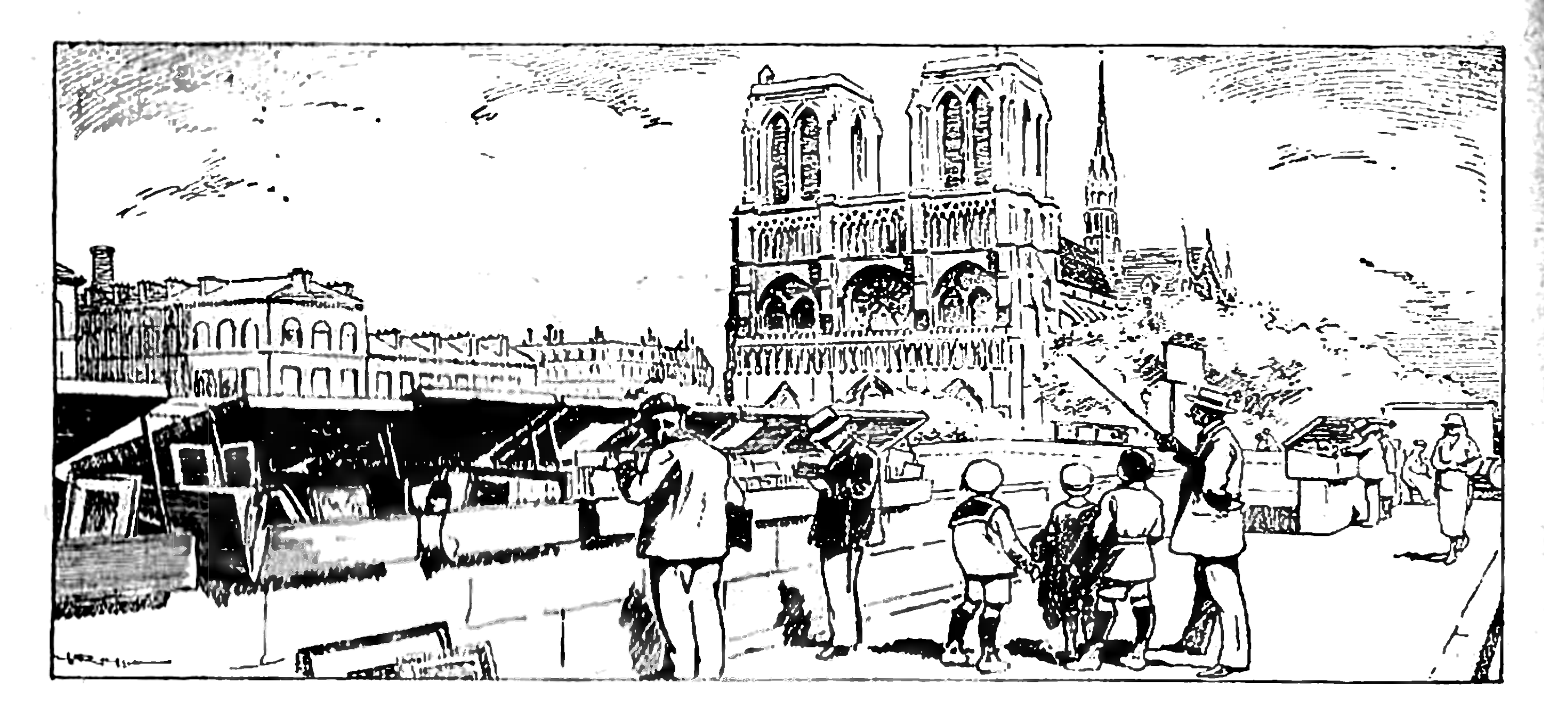
LE MILON DE CROTONE

Photos Hachette.

LA VICTOIRE DE SAMOTHRACE.

français et étrangers les plus célèbres. De loin, ils reconnaissaient quelques-unes de ces œuvres, dont ils avaient vu les reproductions dans leurs livres. Ils s'approchaient alors en hâte, et leur admiration se mêlait de respect.

Quand ils furent sortis du Louvre, M. Nicolas leur fit passer le Pont-Neuf, à la pointe de l'île de la Cité,



et les conduisit vers la place où se dresse la façade de Notre-Dame.

« Admirez encore, mes enfants, leur dit-il; vous avez encore devant vous un inimitable chef-d'œuvre de l'art!

— Quelle différence, remarqua Mariette, avec l'ancienne église romane [2] de Neuville, si écrasée sous ses voûtes, si lourde avec ses murs épais!

— Notre-Dame est un des plus beaux monuments de l'art ogival [3], dit M. Nicolas, et les architectes qui l'ont édifiée étaient des maîtres en leur profession. Voyez comme l'emploi de l'ogive, au lieu du plein cintre, dans les ouvertures et surtout dans les voûtes, leur a permis de donner au monument plus de hauteur, plus de légèreté et plus d'élégance. Voyez comme cette

façade est gracieuse dans sa majesté, et admirez la richesse de son ornementation, depuis les sculptures des trois portails jusqu'à la galerie de colonnettes de l'étage supérieur. »

Paul et Mariette, ce soir-là, s'endormirent l'esprit tout rempli des merveilles qu'ils avaient vues au cours de la journée. Et si François avait éprouvé moins de surprise ravie que ses deux amis, du moins sentait-il qu'il s'intéressait plus que dans sa première enfance à des beautés auprès desquelles il était passé parfois indifférent.

Trois jours encore, infatigable, M. Nicolas guida les enfants de musée en musée, de monument en monument. Paul était celui des trois qui posait le plus de questions, et son désir de connaître n'était jamais satisfait.

Les promenades dans les belles rues de Paris étaient encore pour lui l'occasion d'admirer, aux vitrines et aux devantures des magasins, ces merveilles de goût que sont les meubles de luxe, l'orfèvrerie[4], les bijoux sortis des ateliers de la capitale.

« Comment les artisans[5] parisiens pourraient-ils manquer de goût, disait M. Nicolas, alors que leur ville abonde en beautés de toutes sortes? Comment les artistes n'aimeraient-ils pas Paris, où les musées et les monuments leur offrent tant de modèles pour les guider et les stimuler[6] dans leurs efforts?

— Y a-t-il en France, demanda Paul, d'autres villes aussi belles que Paris? Y en a-t-il où l'art tienne, dans la vie des habitants, une aussi grande place?

— Bien d'autres villes, en France, sont intéressantes à visiter, répondit M. Nicolas, et toutes les régions de notre pays ont eu et ont encore leurs grands artistes. Marseille et Bordeaux sont fiers de leurs monuments

modernes, comme Reims, Amiens, Beauvais, Orléans, Strasbourg et Chartres sont fières de leur cathédrale. Poitiers a Notre-Dame la Grande, Blois et Versailles ont leur château, Nancy a sa place Stanislas. Lyon s'enorgueillit du goût de ses artisans. Mais aucune autre de nos villes ne réunit plus de chefs-d'œuvre que Paris, et ne satisfait plus complètement ceux qui aiment la beauté. »

Mots expliqués. — 1. *Galère* : ancien navire, long et de bas bord, allant à la voile et à la rame. — 2. *Église romane.* Les églises romanes furent construites en France du ve au xiie siècle. On les reconnaît à leurs murs épais, percés de rares fenêtres, à leurs nefs étroites, à leurs voûtes et à leurs ouvertures en demi-cercle ou plein cintre. — 3. *Art ogival.* A partir du xiie siècle, on chercha à construire des églises plus vastes, mieux éclairées que les églises romanes. On y arriva surtout par un procédé nouveau de construction des voûtes, qui permit de donner à leur courbure plus de hauteur que de largeur. — 4. *Orfèvrerie* : ouvrages d'or et d'argent; le même mot désigne l'art de l'orfèvre. — 5. *Artisan* : celui qui exerce un métier, qui a dû faire un apprentissage, prendre certaines habitudes manuelles. *L'ouvrier* est celui qui fait un ouvrage quelconque. Tous les artisans sont des ouvriers, mais tous les ouvriers ne sont pas des artisans. *L'artiste* est celui qui fait des œuvres dans lesquelles l'intelligence a plus de part que l'habileté manuelle. — 6. *Stimuler* : augmenter l'ardeur, le zèle.

Les idées. — Quels sentiments éprouvons-nous devant une belle œuvre d'art? — Qu'admirons-nous lorsque nous regardons la façade d'une cathédrale ogivale? — Pourquoi les artistes aiment-ils Paris? — Citez d'autres villes de France qui possèdent des monuments célèbres; — des villes ou des régions connues par le goût de leurs artisans

Exercices oraux ou écrits. — I. Vocabulaire. — 1. Donnez cinq noms d'artisans, comme *le menuisier*; — trois noms d'artistes, comme *le sculpteur*. — 2. Comment est formé l'adjectif *invincible*? Quel est son sens? Employez-le avec deux noms convenablement choisis. — 3. Formez, sur le modèle de *invincible*, un adjectif de la même famille que chacun des verbes : *diviser, comprendre* (...préh...), *admettre, corrompre* (...rupt...), *submerger* (...mers...), *percevoir, accéder* (qui signifie *avoir accès*). — 4. Donnez trois noms de la famille de *vitre*.

II. Construction de phrases. — 5. Employez dans une phrase l'expression : *jeter les yeux*. — 6. Trouvez une autre tournure pour exprimer l'idée suivante : *Comment les artisans parisiens pourraient-ils manquer de goût?* —

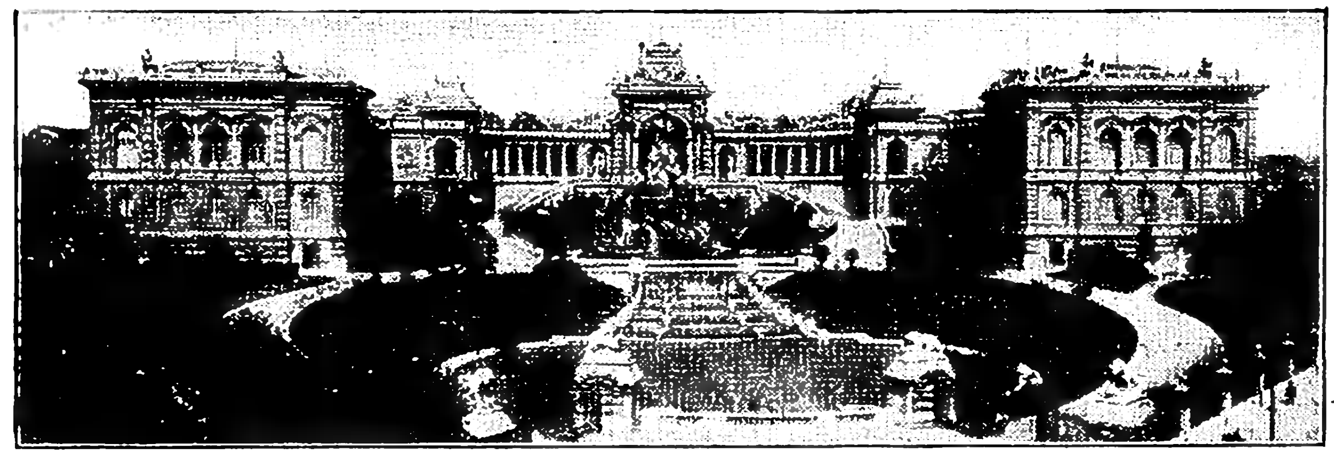


Photo Genoulun.

MARSEILLE — LE PALAIS LONGCHAMP

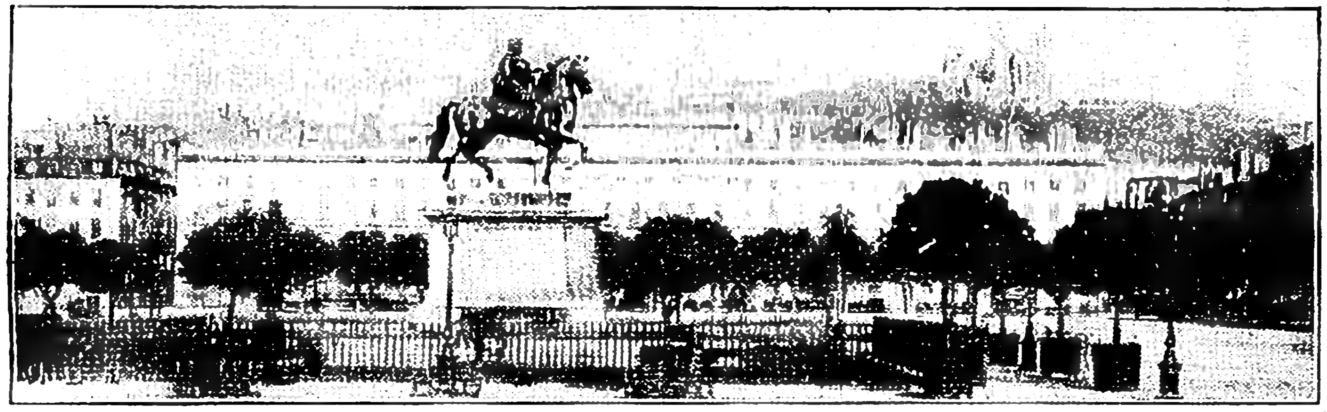


Photo Neurdein.

LYON — PLACE BELLECOUR

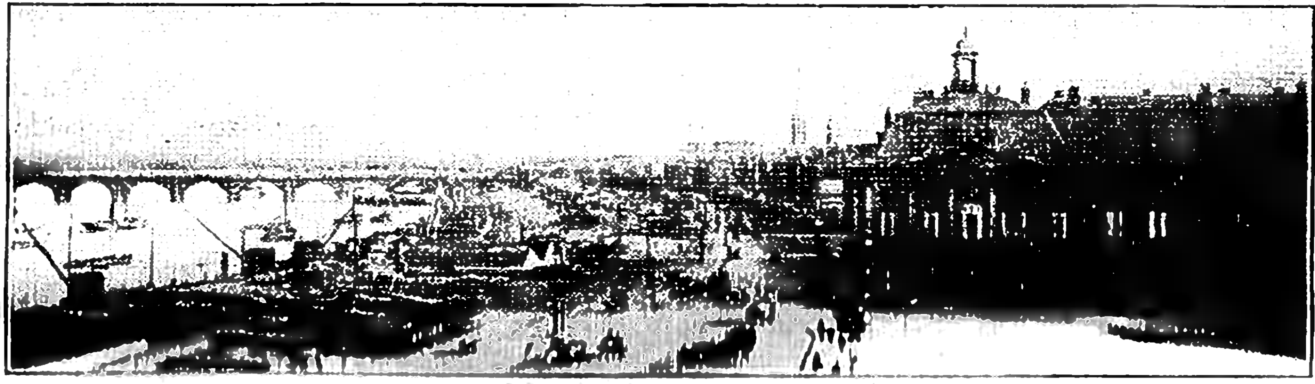


Photo Neurdein.

BORDEAUX — LE QUAI DE BOURGOGNE

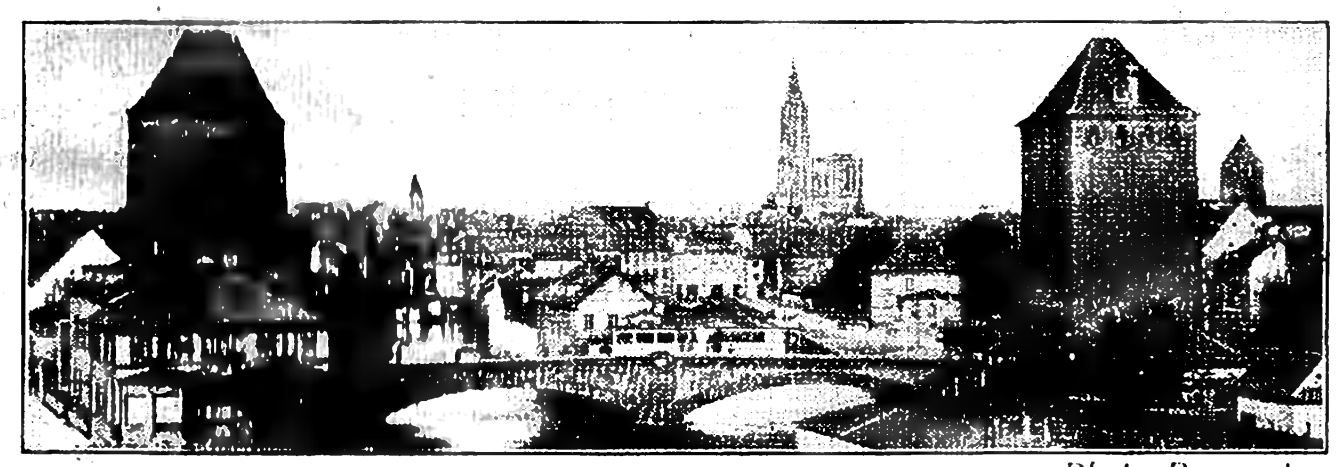
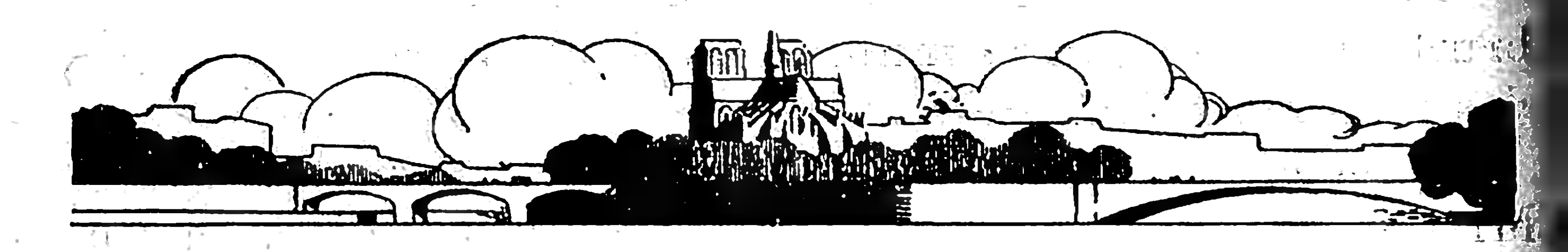


Photo Bergeret.

STRASBOURG — VUE GÉNÉRALE

7. **Terminez la phrase :** *Beaucoup de villes de France sont fières de leurs monuments, mais....* — 8. **Racontez en cinq ou six phrases la légende de Milon de Crotone.**



31. Les égoïstes en voyage.

Paul et Mariette, accompagnés de M. Nicolas et de sa sœur, partirent de Paris quelques jours avant François. C'était le moment de l'année où les Parisiens qui peuvent quitter leurs occupations vont à la campagne pour faire provision d'air pur et de santé. Aussi, lorsque M. Nicolas arriva à l'un des guichets de la gare pour prendre les billets, une douzaine de voyageurs le précédaient déjà. Il prit rang à leur suite, et attendit son tour. Mlle Antoinette et les enfants se tenaient à quelques pas, auprès des bagages posés à terre.

La distribution des billets se faisait lentement, et parfois les voyageurs jetaient un regard inquiet sur la grande horloge de la gare, en comptant les minutes qui les séparaient de l'heure à laquelle leur train devait partir. M. Nicolas attendait encore lorsqu'un retardataire arriva en courant, chargé de paquets dont il heurtait les gens à droite et à gauche.

« Je suis pressé! Je suis pressé! » s'exclamait-il.

Poussant une dame âgée dont c'était enfin le tour d'arriver au guichet, il voulut prendre sa place. La dame protesta[1], et les voyageurs qui suivaient s'indignèrent. Mais le nouveau venu insistait :

« Pourtant, expliquait-il, je ne peux pas manquer mon train, qui part dans cinq minutes! »

Il fallut qu'un agent de la compagnie, attiré par le bruit, vînt obliger ce malappris[2] à se placer à la suite des voyageurs arrivés avant lui.

« Toutes ces personnes prennent le même train, dit Mlle Antoinette aux enfants, et cet homme ne pense pas que, s'il passe avant les autres, c'est un autre qui risque de manquer le départ à sa place! »



Nos amis pénétrèrent enfin sur le quai de départ, au moment où les employés invitaient les voyageurs à monter en voiture. Paul, grimpant vivement sur le marchepied, cherchait un compartiment où quatre places fussent encore libres. Il s'en trouvait un où trois voyageurs seulement étaient installés. Mais l'un d'eux occupait à lui seul une des deux banquettes, qu'il avait garnie de paquets, et sur laquelle il s'était à demi étendu. A l'arrivée de nouveaux compagnons de route, il eut un mouvement de mauvaise humeur et s'assit dans son coin. Mais c'est seulement lorsque M. Nicolas lui eut dit : « Voulez-vous avoir l'obligeance

de nous laisser une place? » qu'il se décida à mettre ses bagages dans l'un des filets.

Ce voyageur était un homme encore jeune, assez bien vêtu, mais d'allures vulgaires. Dès que le train se fut ébranlé, il baissa complètement les vitres des deux portières, établissant ainsi dans le wagon un courant d'air qu'il jugeait agréable. Puis il allongea ses jambes jusque sous la banquette où était assise, en face de lui, une dame à cheveux blancs, serrant contre elle une enfant aux joues pâles : une grand'mère, sans doute, qui conduisait sa petite-fille à la campagne.

Le soleil, pourtant, descendait vers l'horizon; la fraîcheur du soir venait, et le courant d'air incommoda[3] la fillette, qui se mit à tousser. La vieille dame lui mit une écharpe autour du cou. En face d'elle, le voyageur avait enlevé son faux col et, la tête rejetée en arrière, la bouche entr'ouverte, buvait avec délices la brise du soir. M. Nicolas, sur un regard de la grand'mère, leva la vitre qui était près de sa place. Puis, comme la fillette toussait encore, il quitta son coin, s'approcha de l'autre portière, et dit au voyageur dont le sans-gêne le choquait :

« Avec votre permission, je fermerai à moitié cette vitre. La fillette que voilà semble craindre l'air vif.

— Mais nous étoufferons! s'exclama l'autre.

— La santé d'une enfant, reprit sèchement M. Nicolas, vaut bien que l'on se gêne un peu. »

Il fit monter le châssis vitré en tirant sur la courroie de cuir. Le voyageur grogna un instant, puis s'enfonça dans son coin et feignit[4] de dormir.

« C'est la deuxième leçon que reçoit cet égoïste, murmura Mariette à l'oreille de Paul. Espérons qu'il n'en méritera pas une troisième! »

L'homme aux paquets reçut pourtant sa troisième leçon.

Un arrêt du train et l'appel d'un employé, sur le quai, le firent se dresser en se frottant les yeux, car il avait fini par sommeiller. Il se précipita vers la portière, tourna le loquet et poussa de tout le haut du corps. Mais la portière s'obstinait à rester fermée et quand, sous des chocs répétés, elle finit par tourner sur ses gonds, la locomotive sifflait pour repartir.

« Et mes bagages! » fit le voyageur tout agité.

Il saisit deux paquets, mais il en avait d'autres! M. Nicolas se leva :

« Je vous les tendrai lorsque vous serez sur le quai. Descendez vite. »

M. Nicolas donna les paquets, un à un. Le voyageur, confus, balbutiait [5] tout en les prenant :

« Merci, monsieur!... Mais ce n'était pas la peine... vraiment... pas la peine!

— Mais si! dit M. Nicolas comme le train repartait. Dans la vie, voyez-vous, il faut savoir se gêner pour les autres. »

Dans tout le compartiment, ce fut un soupir de soulagement lorsque le voyageur fut parti. La vieille dame remercia M. Nicolas.

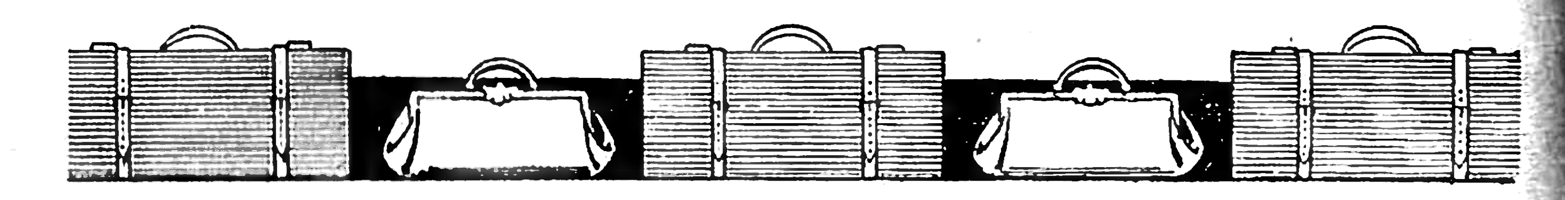
« Les Français passaient autrefois, dit celui-ci, pour le peuple le plus poli et le plus affable de l'Europe. Quand je suis en voyage, je me demande parfois, avec inquiétude, s'ils ne sont pas en train de perdre cette flatteuse réputation. »

Mots expliqués. — 1. *Protester* : réclamer, s'élever contre une injustice. — 2. *Malappris* : homme grossier, sans usage. — 3. *Incommoder* : causer une gêne, un malaise. — 4. *Feignit* : du verbe *feindre*, faire semblant de. — 5. *Balbutier* : parler avec hésitation, et en articulant mal.

Les idées. — Pourquoi les voyageurs jetaient-ils parfois un regard inquiet sur l'horloge? — Pourquoi le nouveau venu insistait-il pour passer au guichet avant son tour? — A quoi reconnaissez-vous son égoïsme? — A quoi reconnaissez-vous l'égoïsme du voyageur à demi étendu sur la banquette du wagon? — Montrez, par un exemple pris dans le texte, que notre égoïsme peut avoir parfois des conséquences graves pour les autres. — Quelle leçon donna M. Nicolas à cet égoïste?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez quatre noms dérivés du nom *porte.* — 2. Donnez le contraire de *inquiet.* — 3. Comment est formé *toussoter*? — 4. Quel est le contraire du verbe *précéder*? Trouvez cinq verbes et indiquez le contraire de chacun.

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans une phrase l'expression : *prendre rang.* — 6. Construisez deux phrases sur le modèle de la suivante : *Paul, grimpant sur le marchepied, cherchait un compartiment.* — 7. Écrivez la phrase : *Poussant une dame âgée...*, en la faisant commencer par : *C'était enfin le tour....* — 8. Énumérez les actions du voyageur, lorsqu'il se réveille subitement.

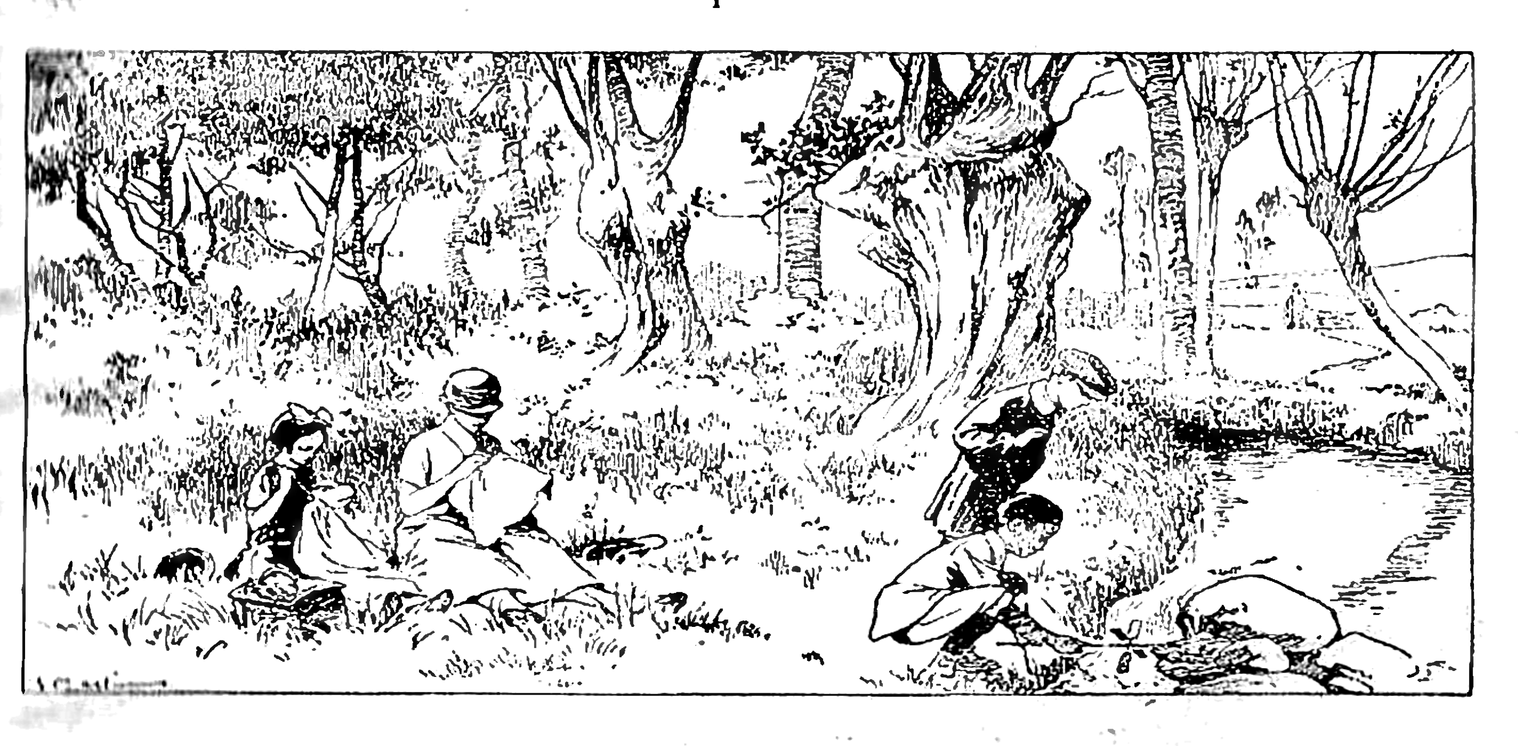


32. Plaisirs champêtres.

François revint de Paris à son tour, avec son père et sa mère qui, chaque année, passaient quelques semaines à Malechère. Nos trois amis se retrouvèrent avec joie et, comme bien on pense, Paris, ses curiosités, ses beautés, furent pendant quelques jours le sujet de leurs entretiens.

Lorsque Paul parlait des musées qu'il avait visités, des magasins qu'il avait admirés, c'était avec une sorte de fièvre. Mariette le regardait alors avec un peu d'inquiétude : n'oublierait-il pas vite Malechère s'il le quittait un jour pour Paris, comme il en avait le désir?

« Tu rêves trop de la grande ville, dit un jour François à son ami. A côté de ses belles avenues, de ses beaux monuments, que de vilains quartiers! Ne les as-tu pas vus? Que de rues étroites, où l'on respire mal! Que de maisons où de pauvres gens s'entassent! Crois-moi, ne méprisons pas notre village et notre jolie campagne. Elle a ses beautés, elle aussi. On peut y vivre heureux aussi bien qu'à Paris.



— Cet après-midi, justement, dit Mariette, nous irons dans les champs. La maman de François et moi, nous avons préparé le goûter. Nous profiterons bien de cette belle journée de la fin de l'été, et Paul, j'en suis sûre, pensera moins à la grande ville! »

Au début de l'après-midi, suivant l'ombre des arbres, ils gagnèrent la Clairette, et s'arrêtèrent dans un coin de prairie, près d'un petit bois. La maman de François adorait la campagne, comme son fils, et jouissait du calme, de l'espace, de l'air léger.... Elle s'assit avec Mariette à la lisière du taillis. L'une brodait, l'autre cousait, toutes deux bavardant.

Paul et François, au bord du ruisseau, poursuivirent

les libellules, puis firent un moulin à palettes qui, posé sur deux fourches, consentit à tourner après vingt tentatives infructueuses[1]? Après une bonne heure de jeu, François prit un livre qu'il avait apporté dans sa poche. Couché à plat ventre dans l'herbe, la tête dans les mains, il en parcourait les pages, interrompant sa lecture pour suivre le vol d'un oiseau ou la promenade d'un grillon. Pendant ce temps, Paul dessinait, sur un carnet, la Clairette au milieu de ses buissons. Il avait appris à observer et savait que l'observation de la nature est la source de tous les arts qui enchantent nos yeux par la couleur et par la beauté des formes. Il s'efforçait de reproduire avec le crayon des modèles simples, en conservant aux choses leur caractère[2] et leur grâce.

Mais l'heure du goûter était arrivée.... Mariette étala sur l'herbe une serviette bien blanche. Elle lui mit une bordure de fin feuillage. Puis elle prépara les provisions. Pour mieux faire valoir le velouté des pêches, elle plaça sous chacune une large feuille verte. Elle découpa en tranches le biscuit confectionné par la maman de François. Alors, légère, heureuse, elle appela les convives, et tous savourèrent le goûter.

« A Paris, dit François, je n'ai pas mangé de fruits aussi beaux ni de biscuit aussi friand[3].

— C'est vrai, reprit Mariette, la campagne est une mère généreuse. C'est un plaisir d'avoir tout frais le lait, le beurre et les œufs et, pendant la belle saison, les fruits délicieux à profusion[4].

— Ce sont encore des choses qui manquent aux citadins, reprit François, ou qu'ils sont obligés de payer très cher. »

Sur le chemin qui longeait l'autre bord de la prairie, Paul et François aperçurent deux enfants qui suivaient

une vache. Elle broutait l'herbe du fossé. C'était Lucien qui la surveillait, et Marcel, un camarade de classe de Lucien, lui tenait compagnie. François les appela, tout en faisant de grands gestes avec son bras. Ils eurent une minute d'hésitation, puis ils attachèrent la corde de la bête au tronc d'un arbre, et ils accoururent. Après s'être fait un peu prier, ils acceptèrent les parts de biscuit qui restaient. Lucien connaissait un coin de la Clairette où fleurissent des iris jaunes. Il s'y rendit avec son compagnon, et tous deux firent une énorme gerbe qu'ils présentèrent à la maman de François.

« Nous sommes cinq, en comptant Mariette, dit François lorsqu'ils furent revenus. Jouons aux quatre coins entre les saules que voilà! »

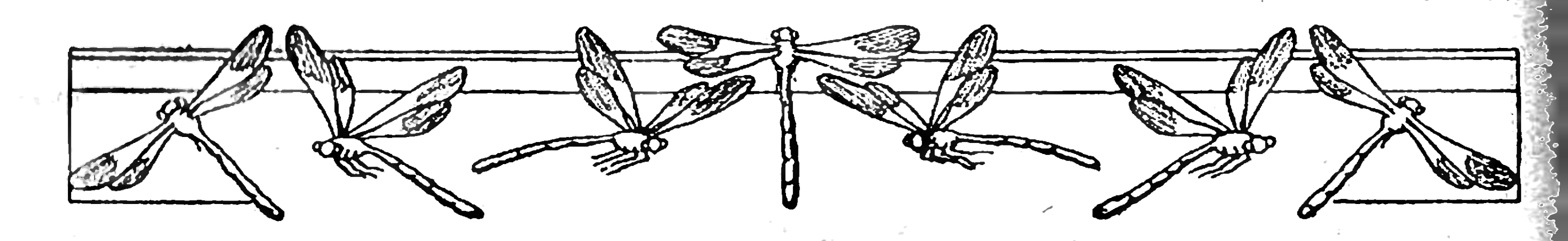
Tandis qu'ils se poursuivaient avec animation, la maman de François admirait ces jeunes campagnards souples et robustes. Paul était le plus fluet[5], mais pourtant il avait le teint rose et les yeux vifs. Surtout, elle arrêtait ses regards sur son fils, si chétif quelques années auparavant, et dont la campagne avait fait un adolescent[6] plein de force et d'entrain. Et au fond d'elle-même, elle se réjouissait que François préférât la vie des champs à celle de la ville.

Mots expliqués. — 1. *Infructueux* : ici, qui ne donne pas de résultats. — 2. *Caractère* : ici, ce qui est propre à une chose, ce qui la distingue des autres. — 3. *Friand* : délicat, en parlant des mets; qui aime les morceaux délicats, en parlant des personnes. — 4. *A profusion* : en grande abondance, ou même avec excès. — 5. *Fluet* : mince et délicat. — 6. *Adolescent* : qui est dans l'âge de la vie qui suit l'enfance, sans être encore à l'âge d'homme.

Les idées. — De quoi s'inquiète Mariette, lorsque Paul parle de Paris avec trop d'enthousiasme? — Sur quoi compte-t-elle pour faire oublier un peu à son frère la grande ville? — Comment Paul dessine-t-il? — Quels soins prend Mariette pour présenter le goûter? Pourquoi? — Pourquoi la maman de François admire-t-elle les jeunes campagnards dans leur jeu? — Pourquoi se réjouit-elle que François aime la vie des champs?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez dix noms d'insectes, comme *la libellule.* — 2. Donnez les deux sens du mot *vol.* — 3. Donnez des mots de la famille de *fruit* (rad. *fruit, fruct, frug*). — 4. Écrivez trois verbes terminés par *duire*, comme *reproduire* et donnez le nom correspondant à chacun d'eux, comme *la reproduction.*

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans deux phrases l'expression *à profusion.* — 6. Construisez deux phrases en employant l'adjectif *friand* s'appliquant à une personne. — 7. Développez cette idée : *La campagne est une mère généreuse.* — 8. Énumérez les principales actions de Mariette, lorsqu'elle dispose le goûter sur l'herbe.



33. La batteuse.

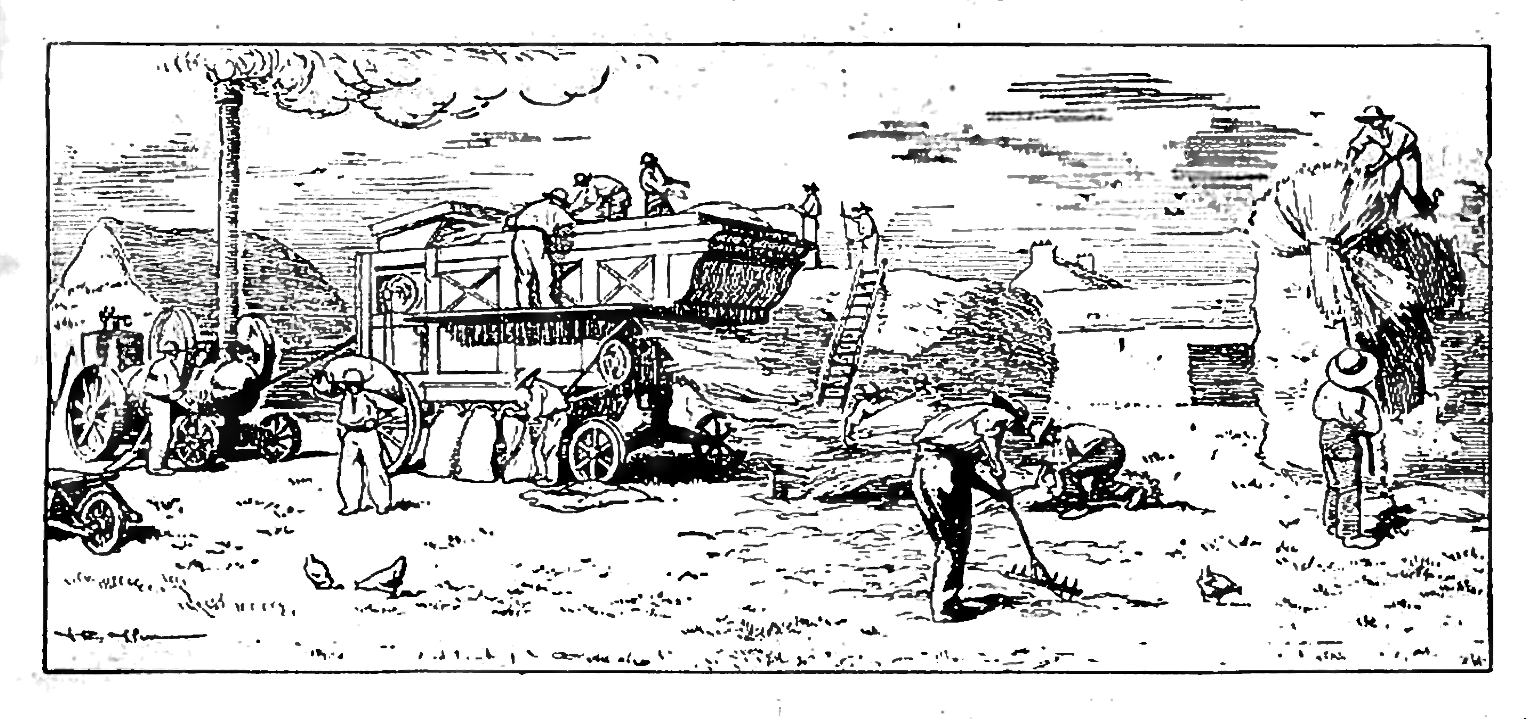
C'est jour de grande presse chez François, car on bat le blé à la machine. La locomobile, trop petite pour son long tuyau, crache et s'essouffle dans la cour depuis le fin matin, sifflant de temps en temps pour marquer les pauses[1]. La batteuse ronfle, et semble s'étrangler par instants, quand on lui donne de trop grosses bouchées.

Un homme suffit pour la machine, mais autour de la batteuse une troupe affairée[2] s'agite. Les voisins sont venus aider M. Lefranc, qui travaillera à son tour pour eux, avec Cartaud, les jours suivants.

Les gerbes sont amenées des meules sur des charrettes, et Cartaud les pique avec sa fourche pour les lancer une à une sur le plancher de la batteuse. Là, Grondard, venu du Cros, les délie lestement et, d'un mouvement rapide de la jambe, les étale devant l'engreneur. Celui-ci, la main droite armée d'une fourchette

de bois, pousse le blé, poignée par poignée, dans les engrenages qui le happent[3], et l'on entend les grains faire un bruit de grésil[4].

Comme de deux mâchoires aux larges dents qui montent et s'abaissent, la paille sort à l'autre bout de la batteuse. Des ouvriers, les bras écartés, la reçoivent pour la mettre en bottes. C'est grand'père Lefranc qui ensache[5] le grain. De temps en temps, il en prend une



poignée, la soupèse et la regarde de près. Il a toujours les plus beaux blés du village, car il soigne ses terres et sait choisir ses semences. Il en est fier.

« Regarde les beaux grains, Paul! Sont-ils gonflés et dorés! Voilà qui fera de la bonne farine! »

Car Paul est venu, et aussi Mariette. Mariette est à la cuisine avec grand'mère Lefranc. Elle coupe le pain, les tartes et les galettes, rince les verres, met le couvert pour tous ces gens affamés qui, sur le coup de midi, vont prendre place aux deux grandes tables déjà chargées de victuailles.

Paul et François, offrant du vin et de l'eau, circulent de temps en temps parmi les hommes. Ils aident à

mettre en tas les bottes de paille, moins lourdes que les gerbes de blé. Quand ils sont fatigués, ils regardent marcher la locomobile, et ils questionnent le chauffeur.

Le chauffeur est un homme simple. Il sait qu'il faut nourrir la machine de charbon et d'eau, et huiler les engrenages. Mais elle reste mystérieuse pour lui dans beaucoup de ses parties. Paul et François cherchent à suivre la marche de la vapeur dans les tuyaux, à deviner le jeu caché du tiroir, à imaginer la force qui pousse les bielles. Ils sentent confusément ce qu'il y a de merveilleux dans cette création du génie humain, qui nous semble pourtant simple aujourd'hui, tellement la science prodigue[6] à nos yeux ses découvertes et ses enchantements.

On décharge les dernières charrettes, et il semble que le travail s'accélère, malgré la fatigue, le soleil qui monte, la poussière qui pique les yeux et brûle la gorge.

Mais voici que Cartaud brandit[7] sa fourche.

« C'est la fin! » crie-t-il.

Et la machine siffle longuement, joyeusement. Elle ralentit son train, et bientôt le ronflement de la batteuse s'arrête. Les hommes ramassent vivement les derniers tas de balles[8] légères, les dernières poignées de paille. Ils s'interpellent gaiement, et pensent aux tables dressées à l'ombre, dans la fraîcheur de la cuisine.

Les sacs de blé, raides à craquer, s'alignent dans la grange. Cartaud les contemple.

« C'est égal, dit-il aux enfants, c'est une belle invention que la batteuse! En une demi-journée, voilà notre travail fini. Autrefois, j'en aurais eu pour un mois à taper sur les gerbes avec mon fléau. »

Mots expliqués. — 1. *Pause* : arrêt d'un moment dans un travail, dans une action quelconque. Ne pas confondre avec *la pose*, action de poser. — 2. *Affairé* : qui a ou paraît avoir beaucoup de travail. — 3. *Happer* : saisir brusquement. Lorsqu'on parle d'un animal, saisir en ouvrant et refermant brusquement la gueule, le bec. — 4. *Grésil* : petite grêle, très blanche et très dure. — 5. *Ensacher* : mettre en sacs. — 6. *Prodiguer* : offrir, donner en abondance. — 7. *Brandir* : élever en agitant avec la main. — 8. *Balles* : enveloppes des grains dans l'épi.

Les idées. — Comment pratique-t-on l'entr'aide, à la campagne, au moment des battages? — Pourquoi M. Lefranc est-il fier de la beauté de son grain? — Pourquoi Paul et François regardent-ils curieusement la locomobile? — Quels détails du texte indiquent que le travail des batteurs est pénible? — Pourquoi Cartaud est-il heureux de voir le blé si vite battu?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — **1.** Trouvez cinq noms qui désignent une réunion de choses maintenues ensemble, et donnez à chacun d'eux un complément convenable. Ex. : *une botte de paille.* — 2. Avec les mots *fer*, *grain*, *lime*, *marmot*, *valet*, formez des noms féminins en *aille*, comme *victuaille*. — 3. Donnez cinq verbes qui peuvent avoir pour sujet le nom *soleil*, et faites suivre ces verbes d'un complément. —4. Donnez deux verbes composés et trois noms composés de la famille de *battre*.

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans une phrase chacun des verbes : *happer*, *laper*, *brouter* (le sujet sera un nom d'animal). — 6. Décomposez en actions secondaires l'action principale suivante : *M. Lefranc ensache le grain.* — 7. Développez en quelques phrases l'idée suivante : *Le chauffeur est un homme simple.* — 8. Construisez deux phrases dans lesquelles vous indiquerez *un geste*, *une attitude* caractéristiques de certains des ouvriers occupés auprès de la batteuse. Ex. : *Grondard, d'un mouvement rapide de la jambe, étale les gerbes déliées devant l'engreneur*



34. En forêt.

« Demain dimanche, dit le grand-père, j'attellerai Rougeot à la charrette, et vers dix heures nous partirons tous pour la forêt.

— Paul et Mariette viennent-ils avec nous? demanda François.

— Ta grand'mère les a invités à nous accompagner, avec leur maman. A nous tous, nous remplirons la voiture, et Rougeot n'ira pas vite. Mais nous arriverons bien vers midi à l'étang des Gardes, pour déjeuner sur l'herbe, au frais, sous les chênes. »



A dix heures, le lendemain, les provisions étaient préparées; la charrette était attelée. Chacun s'y installa joyeusement et de son mieux, les uns sur des bancs, les autres — c'étaient Paul et François — sur une botte de foin qui devait servir au repas de Rougeot.

Il fallut bien une heure pour gagner[1] la forêt, dont on apercevait de loin la masse sombre. Elle s'étend pendant des lieues et des lieues, et c'est un des vestiges[2] de l'antique forêt gauloise qui permettait, dit-on, d'aller toujours à l'ombre des bords de la mer bleue jusqu'à Lutèce. De loin, ses cimes serrées, qui semblent taillées à la même hauteur par quelque bûcheron gigantesque, forment une nappe onduleuse de verdure, semblable à une immense prairie. Le spectacle est imposant quand on domine d'un coteau voisin cet océan

de feuillages. On aperçoit alors, de loin en loin, quelques clairières dénudées, aux formes géométriques : c'est l'emplacement d'une maison de garde, avec son jardin et son carré de prairie, ou celui plus vaste de quelque ferme, créée il y a des siècles par les moines défricheurs [3].

La voiture atteignit enfin la lisière qui, après s'être tant de fois rapprochée et éloignée suivant les sinuosités [4] de la route, semblait celle d'un paradis défendu. D'un seul coup, on se trouvait sous les grands arbres.... Quelle fraîcheur et quelle paix!

Des deux côtés du chemin, les grands fûts [5] se dressaient, assez espacés pour que le regard pût se glisser entre eux, très loin, jusqu'à de mystérieuses profondeurs d'ombre. Les rayons du soleil perçaient par endroits la masse des feuillages mouvants, éclairant en plein, çà et là, de grosses touffes de ronces ou quelques troncs bruns, et mettant sur le sol des clairières des taches de lumière joyeuse.

A terre, on voyait peu de gazon, sauf au bord des sentes ou des fossés qui recueillent au printemps les eaux en excès. Mais partout, sous les grands arbres, s'étalait l'épaisse couche d'humus, faite des feuilles tombées depuis des temps infinis et des débris de tout ce qui meurt dans le silence des bois. De cette masse où fermentent les germes, où s'opère le lent et invisible travail qui assure l'éternité [6] de la vie, montait une odeur saine et un peu âcre.

On entendait peu de chants d'oiseaux. Parfois un pic aux ailes vertes filait comme une flèche entre deux troncs; parfois un geai partait d'une branche, dans une envolée lourde et criarde. Au loin, un oiseau inconnu essayait quelques grêles roulades; il se taisait tout à coup, comme écrasé par le silence.... En élevant la

voix, les enfants éveillaient des échos graves, impressionnants par l'ampleur[7] que prenaient les sons.

« Paul! François! dit tout à coup le grand-père, regardez vite à votre droite! »

Paul et François regardèrent, et pendant un court instant, ils aperçurent un chevreuil qui, après avoir jeté du côté du chemin un regard effarouché, disparut en quelques bonds. Ils le devinèrent encore, un instant après, au loin, dans une clairière, puis la gracieuse apparition s'évanouit. Oh! comme ils rêvèrent longtemps à cette fine silhouette bondissante, si vite disparue, par qui s'était révélé[8], pendant quelques secondes, un peu du mystère de la vie des grands bois!

Plus loin, le chemin traversait une coupe, où l'on voyait partout les traces de la scie et de la hache. Le grand-père fit remarquer aux enfants les jeunes arbres épargnés.

« Ces baliveaux grossiront et deviendront des chênes, dit-il. Le taillis repoussera, et dans une dizaine d'années ce coin de forêt aura retrouvé sa beauté.

— Ceux qui ont fait couper ces arbres ont pensé à l'avenir, dit François.

— Certes! ajouta son père. Ils ne ressemblent pas à ceux qui ont déboisé d'une façon coupable certaines de nos collines ou de nos montagnes. J'ai vu, il y a quelques années, dans nos Alpes de Provence, ces mornes pentes dénudées. Après les arbres et les buissons, la terre elle-même est partie, emportée par les pluies. Les eaux sauvages, comme on les appelle là-bas, n'étant plus retenues par les feuillages et les gazons, se précipitent dans les vallées, inondent les terrains bas, portent souvent avec elles la désolation et la ruine.

— Notre maître, dit François, nous a appris que

les arbres sont la parure et la richesse de la montagne, et la sauvegarde[9] de la plaine.

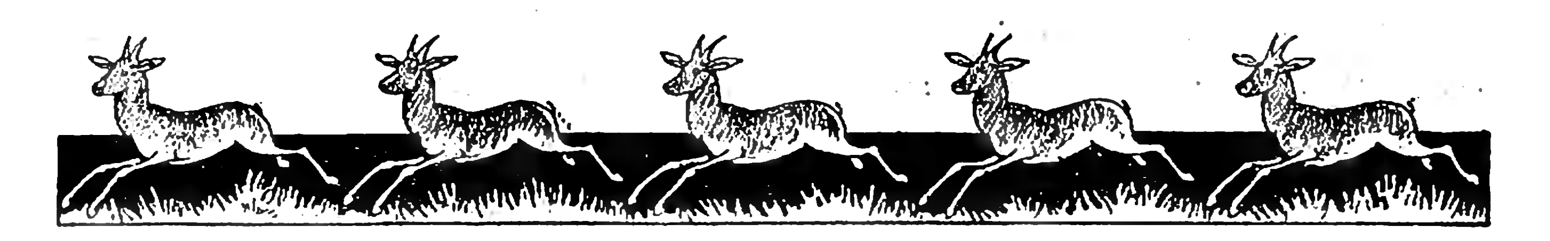
— C'est une grande vérité, reprit son père, et que l'on semble aujourd'hui comprendre. On reboise certaines de ces régions jadis désolées par des hommes insouciants ou cupides[10]. La montagne retrouve ainsi lentement sa beauté, et les habitants des vallées et des plaines peuvent cultiver leurs champs avec plus de sécurité. »

Mots expliqués. — 1. *Gagner* : ici, atteindre. — 2. *Vestiges* : restes, ruines de ce qui a péri, de ce qui a été détruit. — 3. *Défricher* : rendre cultivable un terrain inculte ou *friche*. — 4. *Sinuosité* : détour, repli. — 5. *Fût* : haut tronc d'arbre (d'où *futaie*, bois formé de grands arbres). — 6. *Éternité* : caractère de ce qui n'a ni commencement ni fin. — 7. *Ampleur* : un son prend de l'ampleur lorsqu'il devient plus puissant. — 8. *Se révéler* : se faire connaître, se montrer, se manifester. — 9. *Sauvegarde* : ce qui sert de protection, de défense. — 10. *Cupide* : qui désire l'argent avec excès.

Les idées. — Quels aspects présente la forêt quand on la voit : au loin, de la route ? — d'un lieu élevé? — Quelle impression ressent-on en se trouvant subitement sous les grands arbres? — Quel travail invisible se fait, surtout au printemps, dans la couche d'*humus* (ou terreau) de la forêt? — Que cherchaient à imaginer les deux enfants, après avoir vu disparaître le chevreuil? — Comment se montre la prévoyance de ceux qui ont fait couper les gros arbres de la forêt? — Pourquoi a-t-on dû reboiser certaines pentes de nos montagnes?

Exercices oraux ou écrits. — I. Vocabulaire. — 1. Donnez six noms qui vous sont suggérés par le mot *forêt*. — 2. Écrivez le nom par lequel on désigne la partie la plus élevée d'un arbre, d'une montagne, d'un clocher, d'un toit. — 3. Donnez un nom synonyme de : *les vestiges, la lisière, les sinuosités*. — 4. Donnez trois mots de la famille de *clairière*.

II. **Construction de phrases.** — 5. Construisez deux phrases en employant dans chacune d'elles le verbe *gagner* dans le sens de *faire un gain*. — 6. Trouvez une autre tournure pour dire : *Il fallut bien une heure pour gagner la forêt*. — 7. Résumez en une phrase la description de la forêt vue d'un lieu élevé. — 8. Dites en quelques phrases ce qui arrive lorsqu'on déboise la pente d'une montagne.



35. La forêt d'autrefois.

Le déjeuner sur l'herbe fut long et joyeux. L'appétit aiguisé par l'air vif des bois, les convives firent honneur aux provisions apportées. Ils étaient installés à l'ombre, et devant eux l'étang miroitait, avec sa ceinture de joncs et les larges feuilles flottantes de ses nénuphars.



Paul et Mariette surtout étaient heureux, heureux de voir un sourire dans les yeux de leur mère, et un peu de rose sur ses joues.

« On raconte aux petits enfants, dit tout à coup Mariette, toutes sortes d'histoires terribles sur la forêt et ses méchantes bêtes. Pourtant, comme celle-ci est calme et accueillante pour nous! Je suis bien sûre qu'on n'y rencontre ni ogres, ni loups.

— Tu penses au Petit Poucet et au Chaperon rouge, dit grand'mère Lefranc en souriant. Il y a longtemps,

bien sûr, que dans les bois on ne trouve plus d'hommes qui mangent les enfants. Mais pour les loups, c'est une autre affaire....

— Tu en as vu, grand'mère? questionna François, intrigué[1].

— J'en ai vu, et quand j'étais petite, j'ai crié de peur plus d'une fois, les nuits d'hiver, en les entendant flairer sous notre porte.

— Oui, mes enfants, reprit le grand-père, la forêt ne ressemblait pas jadis à ce qu'elle est aujourd'hui. Dans tous les villages des environs, une foule de pauvres gens vivaient d'elle, mais en la craignant pour les dangers qu'elle cachait, et pour toutes les frayeurs qu'ils y avaient eues. Il ne faisait pas bon s'y égarer le soir, surtout dans la mauvaise saison! Celui qui échappait aux rôdeurs n'échappait pas toujours aux loups.... »

Malgré eux, les enfants regardaient au loin, sous les arbres, un peu inquiets.

« Mon père, continua Mme Lefranc, nous a conté plus d'une fois, à la veillée, l'histoire de son voisin Jean Colas. Jean Colas avait conduit, sur sa charrette à âne, deux sacs de pommes de terre dans un village des alentours. Il s'était attardé et, pour revenir à Malechère, il avait pris un chemin à travers la forêt, afin de raccourcir sa route. Un loup, deux loups, dix loups l'entourèrent et se jetèrent sur son âne. Pour lui, il put s'accrocher à une branche de chêne et, talonné[2] par la peur, il arriva, lui qui n'était pas bien leste, à s'installer dans une fourche de l'arbre. Il y passa la nuit, avec la bande dévorante qui sautait et hurlait autour du tronc, car l'âne était maigre et n'avait pas rassasié les loups. Au matin, ils partirent,

mais Jean Colas n'osa pas descendre. Ce ne fut que vers midi que des charbonniers le délivrèrent. Mon père nous disait que, de la peur qu'il avait eue cette nuit-là, les cheveux de Jean Colas avaient blanchi. »

Après cette histoire, il y eut un instant de silence, puis François questionna encore :

« Et des brigands, grand-père? y avait-il, dans cette forêt, de vrais brigands? »

Mais le grand-père, qui était peu bavard, était en train d'allumer sa pipe. Ce fut le père de François qui répondit :

« N'en doute pas, François, il y eut autrefois dans cette forêt, qui n'est pas à cent kilomètres de Paris, de véritables bandes de brigands bien armés, qui se moquaient des soldats du roi. Les paysans des environs vivaient sans cesse dans la frayeur. Pillés, et parfois brûlés dans leurs cabanes, ils ne pouvaient compter sur le secours de personne....

— Et la police? interrompit François.

— La police était bien mal faite autrefois. J'ai lu qu'à certaines époques, il y a quelques siècles, la terreur[3] était si grande, dans la région où nous sommes, que les pauvres paysans, toutes les nuits, quittaient leurs chaumières. Ils emportaient avec eux les quelques hardes qu'ils possédaient. Ils enfouissaient[4] leurs provisions. Et ils allaient, avec leurs femmes et leurs enfants, se réfugier[5] au milieu de l'Yonne, sur des barques ou des radeaux.

— Que la vie était donc terrible pour les pauvres gens d'autrefois! fit Mariette en poussant un soupir.

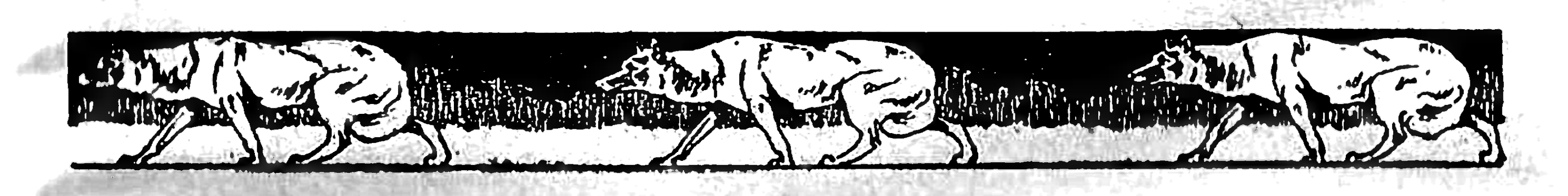
— Oui, dit le père de François, et il n'est pas mauvais de rappeler de temps en temps le passé pour se convaincre que nous vivons à une époque meilleure, et que le progrès n'est pas un vain mot. »

Mots expliqués. — 1. *Intrigué* : dont la curiosité est excitée. — 2. *Talonner* : au sens propre, c'est presser un cheval du *talon* et de l'éperon; au figuré, c'est presser vivement. — 3. *Terreur* : grande peur, épouvante. Rapprocher : *terrible, terrifier.* — 4. *Enfouir* : mettre, enfoncer, cacher en terre. — 5. *Se réfugier* : se retirer en un endroit pour y être en sûreté.

Les idées. — Comment les pauvres gens, autrefois, vivaient-ils de la forêt? — Pourquoi la craignaient-ils? — Pourquoi les brigands arrivaient-ils à semer la terreur, autrefois, dans certaines régions? — Que faisaient les paysans pour leur échapper la nuit? — Pourquoi est-il bon de rappeler parfois le passé?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez trois noms de personnes que l'on voit ordinairement dans la forêt, comme *le charbonnier.* — 2. Donnez un synonyme de chacun des noms : *convive, rôdeur, bande, cabane, hardes.* — 3. Trouvez trois adjectifs qui peuvent convenir au nom *appétit.* Ex. : *L'appétit peut être aiguisé....* — 4. Écrivez deux homonymes de *mère*, de *père*, de *conter.*

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez le verbe *talonner* dans deux phrases, une fois au sens propre, une fois au sens figuré. — 6. Terminez deux phrases commençant par : *Je suis bien sûr* (ou *sûre*) *que....* — *Je suis bien sûr* (ou *sûre*) *de....* — 7. Donnez à la 2e phrase de la lecture la tournure suivante : *Les provisions apportées furent... avec... par..., dont l'appétit....* — 8. Résumez en deux phrases l'histoire de Jean Colas.



36. Le cheval blessé.

Un matin de septembre, le facteur, grand colporteur[1] de nouvelles, dit en passant chez les Lefranc :

« Je viens du Cros! Décidément, le père Raymond n'a pas de chance. Son meilleur cheval, le Pommelé, a la patte brisée. Je dois, de retour au bureau de poste, prévenir l'équarrisseur[2] pour qu'il vienne l'abattre. »

L'après-midi, François accompagna Paul et Mariette

à la ferme. Le Pommelé était à sa place, dans l'écurie. Il avait une légère plaie à une patte de devant. Pourtant il continuait à tirer le foin de son ratelier, et à le brouter lentement, tournant la tête par instants pour regarder les enfants de ses bons yeux. Son poil étrillé luisait sur sa croupe solide. Et ils ne pouvaient comprendre qu'une si belle bête, qui donnait une telle impression de santé et de force, fût condamnée à



mourir dans un instant sous la masse de l'équarrisseur.

Le père Raymond allait et venait dans la cour, nerveux, soucieux, donnant à Grondard et à Mélie des ordres brefs. Comme les enfants avaient appris qu'il voulait faire abattre le cheval, ils le tenaient un peu pour un bourreau. Quand il entra dans l'écurie, ils s'écartèrent d'abord, n'osant lui parler. Mariette pourtant s'enhardit :

« On ne peut donc pas, oncle Raymond, essayer de guérir le pauvre Pommelé? »

Le fermier leva les épaules dans un geste d'impuissance, poussa un grognement et répéta plusieurs fois d'une voix sourde :

« Rien à faire! Rien à faire, mes enfants! »

Puis, taciturne[3], il se plaça à côté du cheval, et lui tapota doucement les flancs. Le Pommelé essaya de se tourner, et les enfants virent alors qu'il ne pouvait s'appuyer sur la patte brisée.

« Mais pourtant, insista Mariette, quand des gens se brisent une jambe, on la leur remet bien! »

Le père Raymond les regarda tous les trois, et lut le chagrin et les reproches dont leurs yeux étaient pleins.

« Vous croyez donc, petits, que je ferais abattre le Pommelé si je pouvais le guérir? Le vétérinaire l'a examiné. L'os de cette patte de devant est brisé. Un cheval ainsi touché n'est plus bon à rien! Et je ne peux pas nourrir une bête qui ne me rendra aucun service. »

Comme ils restaient silencieux, le fermier ajouta :

« C'est une perte, une grosse perte d'argent.... Et puis, mon Pommelé était un brave cheval, franc du collier, et point ombrageux[4]. Nous travaillons ensemble depuis huit ans. C'est avec lui que j'ai défriché la côte où j'ai planté ma vigne et mon verger, là-bas.... »

Une voiture entrait dans la cour. Le fermier jeta un coup d'œil au dehors, revint caresser le cou de son cheval et dit, la gorge serrée :

« Allons, mon vieux Pommelé, voilà ton corbillard! »

L'équarrisseur, la casquette sur l'oreille, entra d'un air indifférent.

« Voilà la bête? » demanda-t-il.

Il la regarda de la tête à la queue, en clignant des yeux, sans rien dire. Puis il la palpa avec soin. Après un court marchandage, il tomba d'accord avec le fermier et commença ses préparatifs. M. Raymond

appela Grondard et Mélie. Grondard vint sans hâte, mais la servante et la fermière restèrent dans la cuisine, dont elles fermèrent la porte et les volets.

Le Pommelé, tiré par le licol, fut amené tout boitant dans la cour. Il ne faisait aucune résistance, et de sa bouche sortaient quelques brins de foin qu'il achevait de manger. On l'attacha à un anneau, et on plaça la voiture de l'équarrisseur tout près, de façon à n'avoir pas trop à traîner son corps, tout à l'heure....

C'était sinistre, et les enfants étaient comme suffoqués[5] par l'émotion. Ils voulurent donner une dernière caresse à la pauvre bête, mais comme l'homme allait prendre son assommoir, une lourde masse de fer à long manche, ils se sauvèrent à toutes jambes....

Une demi-heure plus tard, la longue charrette, basse sur ses roues, sortait en emportant le corps du Pommelé, dont les pattes dressées et déjà raides se balançaient aux cahots du chemin.

A la porte de la cour, le père Raymond se tenait immobile, les bras croisés, regardant s'éloigner l'équipage[6]. Et cette fois, oui, les enfants en étaient sûrs, c'était bien une larme qu'il avait au coin des yeux!

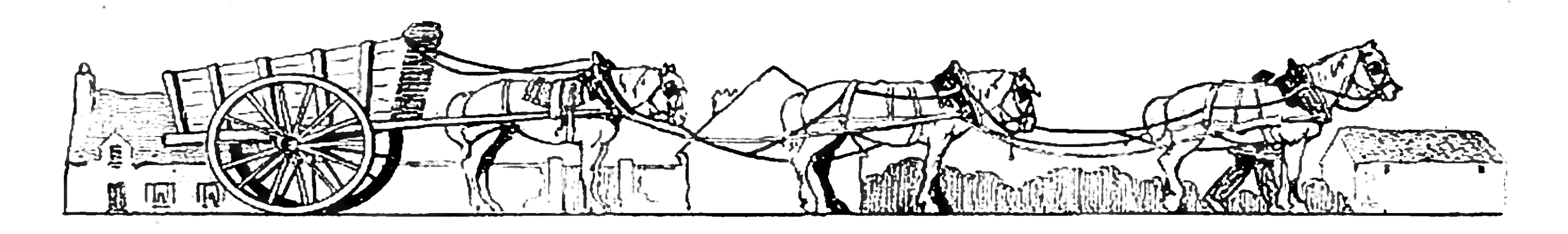
Mots expliqués. — 1. *Colporteur* : celui qui porte de petites marchandises de village en village, de maison en maison; un *colporteur de nouvelles* est celui qui les raconte à droite et à gauche, qui les répand. — 2. *Équarrisseur* : celui qui achète certains animaux afin d'en tirer surtout la peau, la graisse, les os, etc. — 3. *Taciturne* : qui parle peu, qui garde pour lui ses pensées, ses soucis. — 4. *Ombrageux* : qui a peur de son *ombre*, qui est très facile à effrayer. — 5. *Être suffoqué* : être violemment ému, au point d'en perdre la respiration. — 6. *Équipage* : ici, voiture avec son attelage; ce mot désigne encore l'ensemble de tous les hommes embarqués pour le service d'un bateau.

Les idées. — Pourquoi les enfants ne pouvaient-ils comprendre que le Pommelé fût condamné à mourir? — Pourquoi le fermier était-il obligé de le faire abattre? — A quoi les enfants reconnurent-ils son chagrin, avant

même l'arrivée de l'équarrisseur? — Pourquoi les enfants se sauvèrent-ils à toutes jambes?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez trois noms de pièces du harnais, comme *collier.* — 2. Donnez cinq noms formés avec *col* (sens de *cou*), comme *colporteur.* — 3. Trouvez quatre adjectifs qui peuvent convenir au mot *voix.* Ex : *La voix peut être sourde...* — 4. Donnez le contraire des verbes suivants : *lever, planter, entrer, fermer, attacher, s'éloigner.*

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans deux phrases, en lui donnant deux sens différents, le mot *équipage* (Voir « Mots expliqués ») — 6. Trouvez une autre tournure pour exprimer l'idée contenue dans la phrase suivante : *Comme ils avaient appris qu'il voulait faire abattre....* — 7. Sur le modèle de la phrase : *C'était bien une larme que le fermier avait au coin des yeux*, construisez deux phrases commençant par : *C'était bien.* — 8. Décrivez en quelques phrases le départ de la charrette qui emporte le corps du cheval.



37. Une partie interrompue.

Septembre est le mois où les goujons, toujours gourmands, montrent le plus d'avidité pour les vers rouges avec lesquels on les prend. Au bord de la Clairette, Paul, François et Mariette se livraient gaîment à cette pêche amusante, et leurs gaules se relevaient presque aussi souvent que les fléaux de batteurs en grange.

Derrière eux s'étendait la vaste prairie de la ferme des Ouches, voisine du Cros. Les enfants y étaient entrés en franchissant un de ces échaliers[1] qui, à travers les haies, permettent le passage des gens tout en empêchant celui des animaux. Et s'ils avaient choisi cet endroit de

préférence à tout autre, c'est que la Clairette s'y faisait plus large et plus profonde, et coulait sur un lit de sable fin où les goujons se donnaient rendez-vous.

L'après-midi était tiède et légèrement voilé. Les peupliers laissaient déjà s'envoler quelques feuilles pâlies. Elles tournoyaient un instant avant de se poser sur l'eau, où elles flottaient comme de frêles nacelles[2] à la proue[3] redressée.

A l'autre bout du pré, des vaches paissaient l'herbe courte, battant lentement leurs flancs de leur queue; et d'autres étaient couchées à l'ombre d'un ormeau. Une des bêtes pourtant paraissait inquiète; elle allait et venait le long de la clôture de haies vives, et parfois levait la tête, pour flairer le vent. Tout à leur pêche, les enfants ne prêtaient aucune attention à elle, et dans le calme de ce coin de verdure, sous les arbres sonores, on entendait parfois leurs exclamations joyeuses.

« Regarde ce poisson! comme il est gros!

— A mon tour, maintenant!

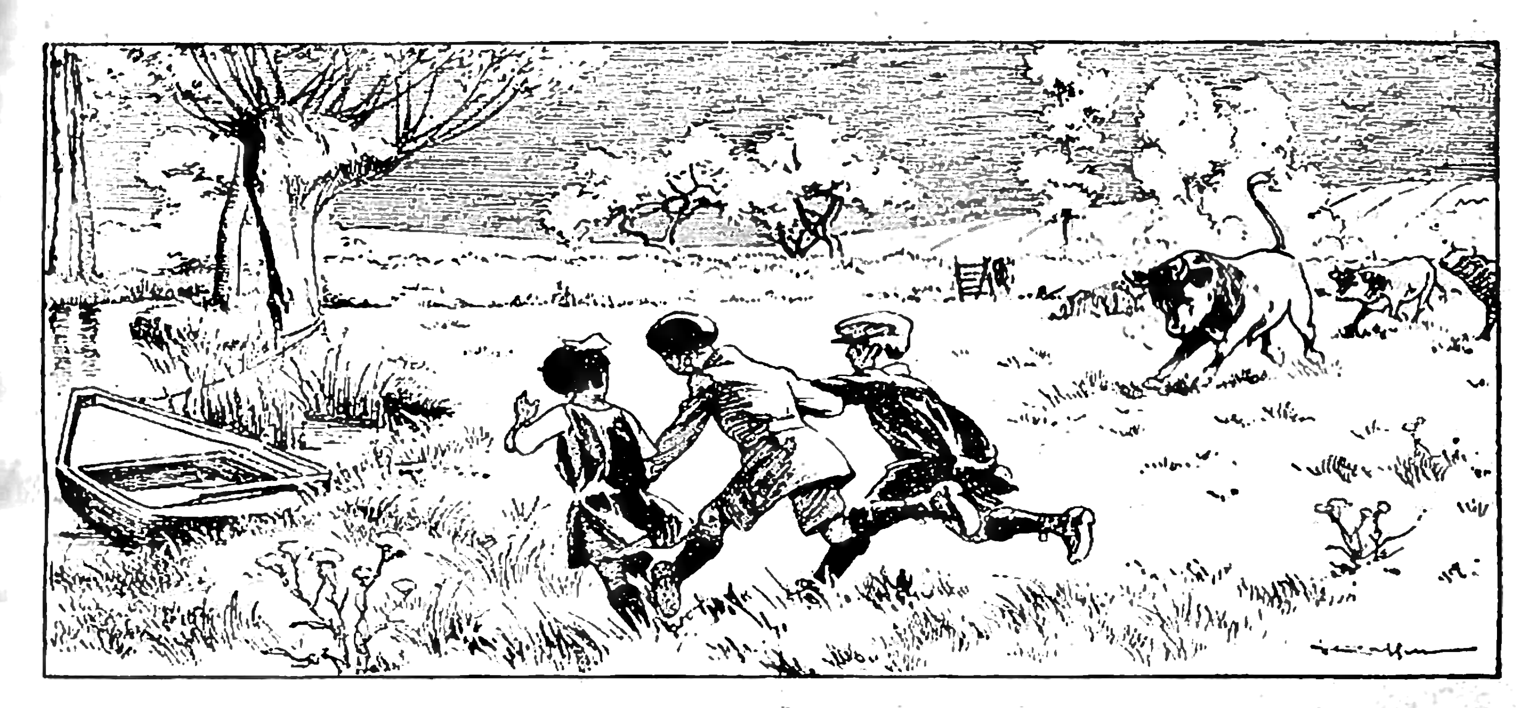
— Quelle friture nous aurons ce soir! »

De temps en temps, François, armé d'une perche à bout ferré, grattait vigoureusement le sable du ruisseau. Et les cris des enfants redoublaient aussitôt après, car les goujons revenaient en troupes sur le fond fraîchement remué. Leur instinct les y conduisait, comme l'instinct de la bergeronnette la conduit à suivre la charrue qui retourne la terre. Mais ce qu'ils y trouvaient, hélas! c'étaient les vers des hameçons meurtriers.

Tout à coup, les rires des enfants cessèrent. Un mugissement aigu, prolongé, était parti du haut bout de la prairie. Et la bête agitée, qui tout à l'heure semblait aux aguets, se tenait face à eux, balançant sa tête aux longues cornes.

Ils connaissaient trop l'humeur paisible des vaches pour s'effrayer de ce cri et de cette attitude. Ils tournèrent un instant la tête, puis se remirent à suivre des yeux la danse de leurs bouchons.

Mais un second cri, puis un troisième jaillirent, et ces cris étaient de plus en plus aigus et furieux. Un



bruit sourd de sabots les accompagnait : c'était la bête aperçue tout à l'heure qui galopait vers eux, suivie de quelques vaches du troupeau.

Alors les enfants comprirent.

« Le taureau! » s'écrièrent-ils en même temps.

Ils jetèrent leurs lignes et regardèrent, un instant déconcertés[4]. Le taureau venait sur eux, à n'en pas douter! De temps en temps, il s'arrêtait une seconde, grattait la terre de son pied fourchu et baissait la tête, montrant des cornes menaçantes. Puis il repartait en poussant une sorte de rugissement.

« Vite! à l'échalier! cria François, nous arriverons avant lui! »

Ils coururent. Mais le taureau, devinant leur dessein[5], obliqua dans sa course pour couper leur retraite.

« Plus vite! plus vite! » répéta François haletant, et tirant Mariette par le bras, à la faire tomber.

Paul, qui n'avait rien dit jusqu'alors, jugea d'un coup d'œil que le taureau gagnait du terrain, et qu'il arriverait avant eux au passage de la haie. Il regarda du côté du ruisseau : impossible de le traverser à cause des trous où, subitement, on trouve plus d'un mètre d'eau. Mais tout à coup il s'écria :

« La barque! Gagnons plutôt la barque du tireur de sable! »

A trente pas, à demi cachée dans les joncs, une barque se balançait, attachée au tronc d'un saule. Faisant un rapide crochet, les trois enfants se dirigèrent vers elle. François la ramena rapidement vers le pré. Il détacha la chaîne qui, par bonheur, était simplement enroulée autour du tronc. Mariette et Paul sautèrent dans la barque. François s'y élança le dernier, d'un bond. Il était temps!... Le taureau était presque au bord du ruisseau, secouant ses cornes, et fouettant l'air de sa queue.

La barque prit le large[6], et l'animal surpris s'arrêta.... Il poussa encore un mugissement puis, sa colère subitement tombée, il fit demi-tour et remonta vers le haut du pré. Les enfants, maintenant hors de danger, étaient tout pâles.

« Nous aurions dû nous rappeler, dit Paul, qu'il y avait un taureau à la ferme des Ouches. Nous avons été imprudents. Nous avons failli le payer cher! »

Mots expliqués. — 1. *Echalier* : sorte d'échelle permettant de franchir une haie; comparer avec *escalier*. — 2. *Nacelle* : petit bateau sans mât ni voile. — 3. *Proue* : l'avant d'un navire; l'arrière s'appelle *poupe*. — 4. *Déconcerté* : qui est surpris par un incident imprévu, et ne sait quel parti prendre. — 5. *Dessein* : projet, résolution. — 6. *Prendre le large* : s'éloigner de la rive.

Les idées. — A quoi compare-t-on les gaules des enfants? Pourquoi? — Pourquoi les enfants ont-ils choisi cet endroit pour leur pêche? — Quelle imprudence grave ont-ils commise? — A quel moment s'en rendent-ils compte? — Des deux garçons, lequel garde le plus de sang-froid dans le danger? Quels détails le montrent? — Comment François, pourtant, montre-t-il qu'il est courageux?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez six noms de poissons d'eau douce; six noms de poissons de mer. — 2. Donnez trois noms dérivés de *feuille* et un verbe composé avec *feuille*. — 3. Donnez un homonyme de *dessein*; deux homonymes de *ver*. — 4. Indiquez cinq verbes (suivis d'un complément) qui expriment une action du *pêcheur à la ligne*.

II. **Construction de phrases.** — 5. Pourquoi peut-on dire des arbres qu'ils sont *sonores*; des hameçons qu'ils sont *meurtriers*? — 6. Employez dans une phrase chacune des expressions : *aux aguets, à n'en pas douter.* — 7. Trouvez une autre tournure pour dire que *les peupliers laissaient déjà s'envoler quelques feuilles pâlies.* — 8. Essayez d'imaginer, et exprimez en quelques phrases, les sentiments des enfants lorsqu'ils reconnurent le taureau.



38. Le vieux carrier.

François était allé, avec son père, Paul et Mariette, chercher dans les taillis les premières noisettes. Comme ils revenaient à Malechère, François proposa :

« Si nous faisions un détour jusqu'à la carrière? Nous verrions le père Brise-Montagne.

— Brise-Montagne...? Qui appelles-tu ainsi?

— Ce n'est pas moi, papa, ce sont les gens du village qui lui ont donné ce surnom. Tu le connais. C'est l'ancien conducteur de la diligence qui faisait le service de la gare, il y a quelques années, avant l'automobile.

— Le père Laurent! Je me le rappelle fort bien,

avec sa vieille houppelande [1], et sa voiture dontchaque tour de roue semblait être le dernier.

— Il a changé de métier quand l'automobile a transporté les gens à la gare en dix minutes, alors qu'il fallait une bonne heure à sa jument poussive [2] pour faire le même chemin. Il répétait à chacun, sur la place de Malechère : « Je suis une victime du progrès! » Il a essayé de faire le commerce des fruits, qu'il achetait dans la région et expédiait à Paris. Mais cela n'a duré qu'un mois ou deux. Alors il s'est rappelé qu'il avait été ouvrier carrier, dans sa jeunesse. Un jour, il est passé devant notre maison, poussant une brouette remplie de pics, de marteaux, de barres à mine. « J'ai acheté deux arpents de friches sur la côte d'Aigremont, dit-il à grand-père. Et me voilà parti pour ouvrir une carrière. »

— Ouvrir une carrière, seul, à son âge! s'exclama le père de François. Car il doit avoir plus de cinquante ans!

— Il est âgé, reprit François, et n'a pas l'air robuste. Pourtant il l'a ouverte, sa carrière! Et il y travaille depuis deux ans. Il s'est fait une cabane de planches, dans un creux du coteau. Il a une forge pour réparer, sans perdre de temps, les pointes de ses pics ou de ses barres. Il ne vient au village que le dimanche, et il emporte pour la semaine, sur sa brouette, son pain, son vin, un peu de viande, et surtout des fromages secs que grand'mère lui vend. »

A un tournant du sentier, au milieu d'une lande où poussaient quelques pins rabougris [3] et quelques touffes de genévriers, apparut une tranchée déjà profonde, devant laquelle on distinguait la silhouette d'un wagonnet. Une charrette chargée d'un bloc de pierre

blanche descendait le chemin qui va vers Neuville, et l'on entendait le frein de ses roues qui criait.

« Elle prend tournure, la carrière de l'ancien voiturier! murmura le père de François.

— S'est-on assez moqué de lui, pourtant! dit Paul. Dans le village, les malins lui disaient : « C'est donc de l'or que tu veux trouver là-bas? » D'autres ajoutaient : « Ne tape pas si fort! Un beau jour, tu crèveras le



tunnel du chemin de fer! » Le tunnel est à une lieue d'ici, sous l'autre versant du coteau.... Le père Laurent hochait la tête en souriant, sans répondre. Quelquefois, le soir, on entendait du village le bruit sourd de ses coups de mine. Alors certains s'écriaient : « Il va la mettre en miettes, notre montagne! » C'est ainsi qu'on lui a donné le surnom qui lui est resté.

— Bah! dit le père de François, ceux qui entreprennent des choses nouvelles sont souvent en butte [4] aux railleries des sots. »

Cheminant parmi les éboulis [5] et les tas de pierres, ils arrivèrent à la brèche ouverte au flanc du coteau. Des ouvriers en sortaient, leur journée finie, les pieds

boueux, les vêtements blanchis au frottement des roches. Le vieux carrier reconnut les promeneurs.

« Vous venez visiter mes domaines! fit-il. Deux arpents de terre, à vingt francs l'un! Mais je savais qu'il y avait ici de la belle pierre. J'ai creusé, j'ai fouillé pendant des mois et des mois. Mes dix premières semaines de travail ont été perdues : j'avais ouvert ma tranchée là-bas, près de ma cabane, mais j'attaquais les bancs de roche du mauvais côté. J'ai recommencé ici. C'était le bon endroit. Et le 20 juin dernier, j'ai conduit à Neuville mon premier bloc de pierre : il y avait près de deux ans que j'attendais ce jour-là. »

Les regards des enfants allaient du vieil ouvrier, d'apparence presque chétive, à la vaste tranchée où chaque pierre remuée disait la vaillance de son effort. C'était bien du respect qu'ils éprouvaient pour cet homme aux mains calleuses[6], dans les yeux de qui brillait une flamme d'ardente volonté.

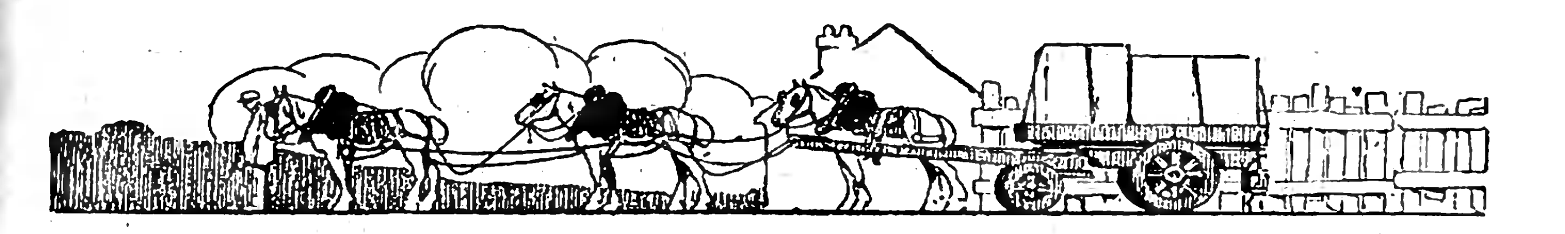
Mots expliqués. — 1. *Houppelande* : ample manteau que l'on porte sur les vêtements. — 2. *Poussif* : qui a peine à respirer. — 3. *Rabougri* : petit, chétif. — 4. *Etre en butte à* : être exposé à. — 5. *Eboulis* : terres ou roches qui se sont écroulées, affaissées. Rapprocher : *éboulement.* — 6. *Calleux* : où il y a des *cals*, des durillons.

Les idées. — Pourquoi le père Laurent décide-t-il d'ouvrir une carrière? — Quels détails montrent son énergie, sa persévérance? — Comment les sots essaient-ils de le décourager? — Pourquoi le vieux carrier se rappelle-t-il la date du 20 juin? — Quel sentiment les enfants éprouvent-ils en face de lui? Pourquoi?

Exercices oraux ou écrits. — I. Vocabulaire. — 1. Quelle différence y a-t-il entre un *prénom* et un *surnom*? — 2. Écrivez, en soulignant la terminaison, huit noms terminés au singulier par *is*, comme : *un éboulis.* — 3. Écrivez un homonyme de *roue*, *pic*, *sot*, *bloc.* — 4. Trouvez quatre verbes qui peuvent avoir le mot *pierre* comme complément d'objet : *On extrait la pierre, on....*

II. Construction de phrases. — 5. Employez dans une phrase l'expression : *être exposé à.* — 6. Exprimez d'une autre manière l'idée suivante :

On s'est moqué de lui. — 7. Développez en deux phrases l'exclamation du voiturier : *Je suis une victime du progrès!* — 8. Terminez deux phrases interrogatives commençant par : *C'est donc...?*



39. Les machines.

« Ce n'est pas tout de tirer la pierre de la colline, dit le père de François, il faut encore arriver à la vendre! »

— Ah, monsieur! fit vivement le carrier, vous n'imagineriez pas toute la peine que j'ai eue pour cela! J'ai fait plus de dix voyages, à Neuville et jusqu'au chef-lieu du département. J'ai frappé à la porte des architectes, des entrepreneurs. Le plus souvent on me répondait : « Nous avons nos fournisseurs. Rien à faire avec nous! » Parfois, on me riait au nez : « La pierre d'Aigremont! Nous connaissons cette histoire-là! Elle ne vaut rien, votre pierre! » Je ne me suis pas découragé. J'ai envoyé des échantillons. J'ai offert ma marchandise à bas prix, pour la faire connaître. Un jour, un entrepreneur du chef-lieu, un jeune, est venu jusqu'ici. Il a visité ma carrière et m'a fait une commande. Peu à peu, la confiance est venue. J'ai engagé, avec quelles peines encore! quelques ouvriers. Maintenant, j'ai plus de pierre à livrer que je n'en peux tirer avec ma petite équipe [1].

— Vous allez être un fameux concurrent pour les carriers de Migeray.

— Ma pierre vaut leur pierre, dit le père Laurent

en se redressant un peu, et je suis plus près qu'eux de la gare, de quatre bons kilomètres! Mais il me faudrait des ouvriers....

— C'est donc comme pour la culture, remarqua doucement François. J'entends souvent grand-père dire : « J'arrondirais bien mes terres! Il se présente de bonnes occasions. Mais il faudrait pouvoir en cultiver davantage! Cartaud et moi, nous n'avons que quatre bras à nous deux. »

— La guerre nous a mangé trop d'hommes! reprit le carrier. Voyez d'ici, sur ces coteaux où la terre, pourtant, nourrit celui qui la travaille, ces friches où poussent le chiendent et les ronces...

— Pour remplacer les hommes, il y a les machines, » dit le père de François.

Le vieux carrier tressaillit :

« Les machines! Vous avez raison! Il faut que l'on se tourne de ce côté, si l'on veut vivre. »

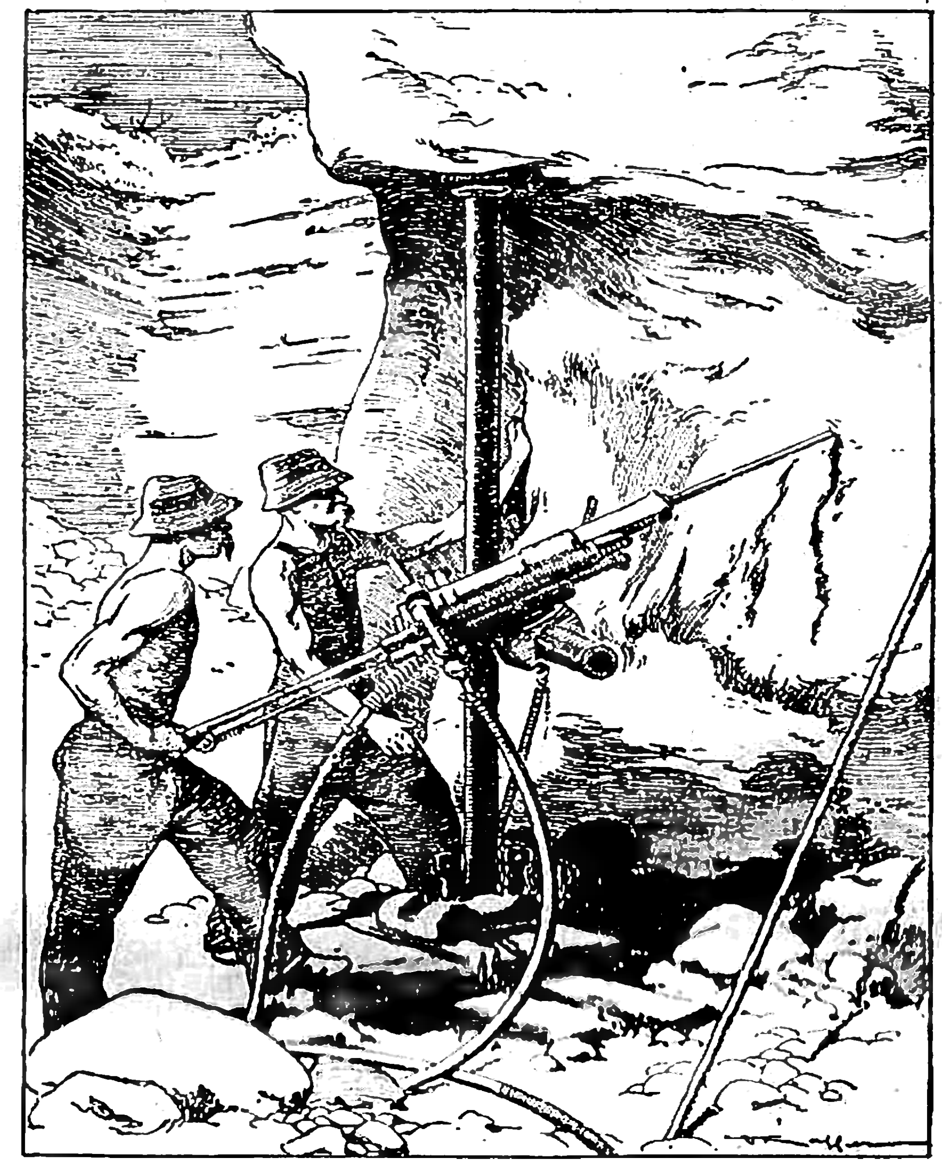
Il se rapprocha, comme s'il allait confier un secret.

« Ils les emploient, les machines, depuis deux ou trois mois, dans les autres carrières, là-bas. Avec des perforatrices[2], ils font en cinq minutes le trou que nous mettons une heure à creuser, un ouvrier et moi, avec la barre à mine. Mais écoutez-moi! Pour n'avoir pas voulu suivre le progrès, une fois, j'ai déjà failli être mis sur la paille. Je ne me laisserai pas prendre une seconde fois. Mes premiers bénéfices seront pour m'acheter une mécanique comme la leur!

— A la bonne heure! dit le père de François. Vous êtes un homme d'initiative[3] et de progrès, et vous réussirez dans votre entreprise. Quand nous reviendrons vous voir, dans un an, nous ne reconnaîtrons plus votre carrière, j'en suis sûr! »

Ils serrèrent cordialement tous les quatre la main rugueuse du carrier qui leur cria, moitié riant, moitié sérieux, tandis qu'ils descendaient la colline :

« Et j'aurai un camion, un camion automobile, entendez-vous? pour conduire mes blocs de pierre au chemin de fer. »



En revenant à Malechère, François dit tout à coup à son père :

« Tu as recommandé au carrier d'employer les machines. Pourquoi n'en dis-tu pas autant à grand-père, pour ses champs?

— Ton grand-père et Cartaud sont vieux! A leur âge, on change difficilement ses habitudes.

— Mais moi, papa, je suis jeune! Et lorsque je travaillerai avec eux, dans deux ans, trois ans au plus.... »

François vit son père s'arrêter et le regarder dans les yeux.

« Alors, dit celui-ci, c'est une décision bien prise?

— Bien prise, je t'assure! répondit François en souriant. Paul et Mariette peuvent te le dire. Nous parlons souvent ensemble, surtout depuis notre voyage

à Paris, de nos goûts et de nos projets. Et je me sens attaché à notre petit coin de Malechère comme Paul se sent attiré par la grande ville.

— C'est vrai! dirent les deux amis de François.

— Bah! dit le père au bout d'un instant, j'ai parfois regretté d'avoir quitté la campagne. Pourtant l'existence y était, il y a trente ans, plus rude qu'aujourd'hui.... Quant à Paul, il voit devant lui un autre avenir. Je ne puis vous blâmer ni l'un ni l'autre, mes enfants, de vouloir vous diriger suivant vos aptitudes et suivant vos goûts, après avoir réfléchi et pris conseil. »

Mots expliqués. — 1. *Équipe* : ensemble des ouvriers occupés à un même travail. — 2. *Perforatrice* : machine à *perforer*, à percer des trous dans la pierre, le métal, etc. — 3. *Initiative* : qualité de celui qui est porté à agir, à entreprendre, qui ne se contente pas d'imiter ce que font les autres.

Les idées. — Quelles difficultés trouve encore le carrier, lorsqu'il est arrivé à tirer sa pierre? — De quelle qualité fait-il encore preuve? — Comment montre-t-il ensuite qu'il est un homme d'initiative et de progrès? — Pourquoi, de nos jours, l'emploi des machines devient-il de plus en plus nécessaire? — De quelle résolution François fait-il part à son père en revenant de la carrière? — Pourquoi le père de François ne blâme-t-il ni Paul, ni son fils?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Expliquez : *échantillon*. — 2. Donnez cinq noms terminés par le suffixe *eur*, comme *fournisseur*; — cinq noms terminés par le suffixe *teur*, comme *cultivateur*. — 3. Quel verbe correspond au nom *concurrent*? Donnez trois autres verbes composés avec *courir*. — 4. Donnez trois verbes qui expriment des opérations de l'esprit, comme *imaginer*.

II. **Construction de phrases** — 5. Énumérez les diverses actions qu'a dû faire le carrier, pour arriver à vendre sa pierre. — 6. Trouvez une autre tournure pour exprimer l'idée suivante : *J'ai plus de pierre à livrer que je n'en puis tirer avec ma petite équipe.* — 7. Expliquez : *Pour remplacer les hommes, il y a les machines.* — 8. Terminez deux phrases commençant par : *Ce n'est pas tout de....*



40. Au bourg voisin.

Un jeudi de novembre, Mme Lefranc revint en hâte de chez la mère de Paul et de Mariette.

« Prépare-toi vite, dit-elle à François, pour accompagner Paul jusqu'au bourg. Le médecin vient de voir sa maman. Il a laissé une ordonnance qui doit être préparée ce soir. Il n'est pas encore quatre heures. En vous pressant un peu, vous pourrez rentrer avant la nuit. »

Quelques instants après, Paul et François partaient, munis de leurs cache-nez et de leurs pèlerines. Ils marchaient d'un bon pas sur la route durcie, malgré le vent qui les gênait. Tout le ciel était gris, d'un gris léger, mais à travers lequel on n'arrivait pas cependant à deviner le soleil. Dans la campagne déserte, les buissons et les arbres nus grelottaient.

Après une bonne demi-heure de marche, ils arrivèrent à Neuville, où c'était justement jour de marché. L'animation était grande dans la principale rue, surtout devant les auberges où les cultivateurs attelaient leurs bêtes aux charrettes, tandis que les femmes, un panier au bras, couraient de boutique en boutique pour faire leurs derniers achats, s'interpellaient[1], se bousculaient de crainte de se mettre en retard et d'avoir à voyager la nuit.

Quand Paul et François entrèrent à la pharmacie, tout-rouges de leur marche rapide, cinq ou six clientes s'y trouvaient déjà : femmes du bourg ou fermières des environs. Chacune de celles-ci aurait voulu être servie la première, et le pharmacien, un vieil homme

peu leste, avait grand'peine à leur faire prendre patience.

— Je suis pressée! disait l'une. La nuit vient, le temps n'est pas beau. Et j'ai un bon bout de route à faire pour rentrer chez moi.

— Je suis aussi pressée que vous! ripostait l'autre. Et j'ai, bien sûr, encore plus de chemin à faire que vous. »

Les enfants regardaient la rue par la porte vitrée,



et voyaient avec quelque inquiétude la nuit descendre rapidement.

« Pourvu qu'il ne neige pas! murmura François. Nous avons, nous, quatre kilomètres à faire, et nous sommes à pied. »

Une des clientes de la boutique, qui devait être une ménagère de Nouville, ne les avait pas quittés des yeux depuis leur entrée. Sans doute entendit-elle la réflexion de François, car elle leur demanda :

« De quel village venez-vous donc, mes enfants? »

Quand ils le lui eurent dit, elle s'approcha du pharmacien pour lui parler à l'oreille.

« Parfaitement! Parfaitement! » murmura le vieil homme. Et, s'adressant aux fermières :

« Mesdames, dit-il, voilà deux enfants qui doivent retourner à Malechère, et qui sont à pied. Vous, vous avez vos carrioles. Avec votre permission, je vais d'abord m'occuper d'eux.... Avez-vous une ordonnance, mes petits? Donnez-la moi.

— C'est que... c'est que... la nuit vient pour tout le monde! » dit d'une voix aigre l'une des clientes.

Mais personne ne lui fit écho[2], et elle ne protesta pas davantage.

Lorsque la potion[3] et les cachets furent préparés, les enfants s'excusèrent auprès des personnes qu'ils avaient fait attendre. Ils remercièrent le pharmacien, la brave ménagère de Neuville, et quittèrent en hâte la boutique.

Les carrioles filaient, rapides, dans la rue, cherchant à se dépasser, sautant dans les caniveaux[4], à casser leurs ressorts. Très vite, le bourg se vidait. Les gens venus au marché, chassés par le froid et par la nuit, regagnaient en hâte leurs fermes et leurs hameaux.

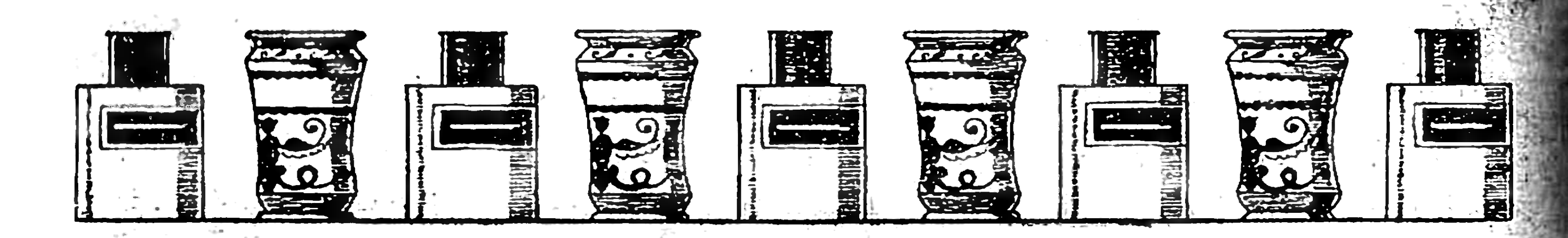
Mots expliqués. — 1. *S'interpeller* : s'adresser la parole mutuellement, pour demander quelque chose. — 2. *Faire écho* : répéter ce qu'a dit quelqu'un, l'appuyer, l'approuver. — 3. *Potion* : remède liquide. — 4. *Caniveau* : rigole pour faire écouler les eaux.

Les idées. — Pourquoi Paul et François durent-ils partir si tard pour le bourg? — Pourquoi la campagne était-elle déserte? — Quels détails montrent l'égoïsme de certaines des clientes de la boutique? — Pourquoi la ménagère du bourg parla-t-elle à l'oreille du pharmacien? — Pourquoi les gens venus au marché repartaient-ils en hâte?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez six noms de maladies ou indispositions, comme le *rhume*; — quatre noms de remèdes, comme *la potion*. — 2. Donnez le sens que le mot *ordonnance* a dans la lecture. — 3. Donnez un verbe, deux noms, un adjectif formés

avec le radical *vieil*. — 4. Donnez cinq verbes exprimant diverses façons de se mouvoir, comme *marcher*.

II. Construction de phrases. — 5. Employez dans une phrase l'expression : *faire prendre patience*. — 6. Dites, en employant d'autres expressions, que *les arbres nus grelottaient*; — que *le bourg se vidait très vite*. — 7. Construisez deux phrases sur le modèle de la suivante : *Le médecin a laissé une ordonnance qui doit être préparée ce soir*, c'est-à-dire commençant par une proposition principale, suivie d'une proposition subordonnée introduite par *qui*. — 8. Imaginez, et exprimez en deux ou trois phrases, ce qu'a pu dire la ménagère à l'oreille du pharmacien.



41. La nuit sur la route.

Une à une, les maisons du bourg se fermaient. On entendait claquer les portes et les contrevents de bois plein. Poussées par le vent d'ouest, les fumées grises rasaient les toits. Les deux enfants devinaient en passant la tiédeur des pièces closes, et sentaient plus encore l'hostilité de la nuit qui s'apprêtait à les envelopper. A la dernière ferme, une porte restait ouverte. Une femme parut dans le carré de lumière, et les regarda longuement. Puis la porte se ferma, et ils s'enfoncèrent dans le gris de la route, de la campagne et du ciel.

Ils avaient fait quelques centaines de mètres, lorsque le bruit d'un cheval au trot grandit derrière eux.

« Une voiture!... quelle chance!... » firent-ils en même temps.

Ils distinguèrent bientôt une haute carriole chargée,

à l'arrière, de paniers à claire-voie. Le conducteur était emmitouflé[1] dans un manteau de peau de chèvre, et l'on voyait à peine son visage entre son col relevé et la visière rabattue de sa casquette. Il était seul sur son siège, encombré à côté de lui de paniers et de paquets.

« C'est le marchand de volailles du hameau des



Roches! murmura Paul. Il va sans doute nous inviter à monter avec lui. »

Ils se placèrent sur le côté de la route, dans le faisceau[2] de lumière de la lanterne. Sans aucun doute, l'homme les aperçut, mais il feignit de ne pas les voir. Il fixait obstinément les yeux en avant, comme préoccupé par un obstacle imaginaire et, lorsqu'il eut dépassé les enfants, il enveloppa son cheval d'un grand coup de fouet.

« Le vilain bonhomme! s'écria François. Il lui aurait fallu mettre ailleurs les paquets qui garnissent son siège. C'est pour cela qu'il ne s'est pas arrêté!

— Bah! dit Paul en souriant, ne soyons pas trop exigeants. Nous avons trouvé déjà, tout à l'heure, de

braves gens à la pharmacie. Nous ne pouvons pas avoir toutes les chances.

— C'est égal! répliqua François, furieux. Cela ne lui aurait pas coûté beaucoup de peine!

— Il aurait été obligé de se gêner un peu, dit Paul, et de s'exposer un moment au froid. Ce n'est peut-être pas un méchant homme. Il est peut-être même prévenant à l'occasion, mais à la condition, bien entendu, que son obligeance ne lui cause aucune gêne. »

C'est étrange! Cette voiture qui filait devant eux, et dans laquelle ils auraient pu prendre place, leur faisait trouver la route plus dure, le vent plus méchant, la nuit plus froide. François poussa un soupir. Paul le réconforta[3].

« Après tout, nous n'avons guère que trois kilomètres à faire, et nous arriverons avant la pleine nuit. Ce qui me chagrine le plus, c'est que, grâce à cette carriole, maman aurait eu une demi-heure plus tôt la potion qui doit la soulager. Donnons-nous le bras, François, et comme le vent souffle de notre gauche, passe à ma droite! Je t'abriterai, et tu te fatigueras moins. »

François sentait chez Paul, qui pourtant était moins robuste que lui, une volonté et un sang-froid plus grands que les siens. Il lui obéit, mais il dit :

« Dans un moment, c'est toi qui te mettras à ma droite. Ainsi nous nous garantirons un peu du vent chacun à notre tour. »

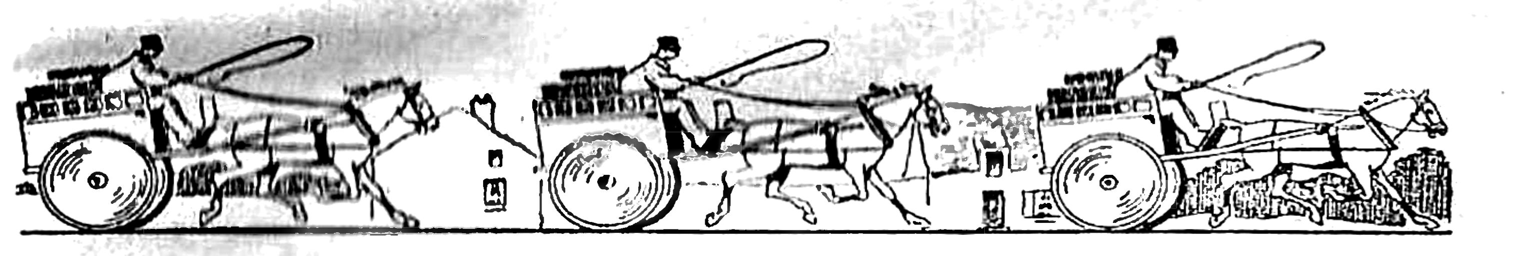
La carriole avait disparu dans le gris plus sombre de la nuit tombante. Puis le vent redoubla de violence, l'obscurité s'épaissit brusquement. Et d'un seul coup, des flocons drus[4] se mirent à tomber....

Mots expliqués — 1. *Emmitouflé* : enveloppé de fourrures, de vêtements chauds. — 2. *Faisceau* : ici, ensemble des rayons de lumière qui partent d'un même point et se dirigent dans l'espace en formant une sorte de cône lumineux. — 3. *Réconforter* : redonner des forces ou du courage. — 4. *Dru* : ici, épais, serré.

Les idées. — Qu'éprouvent les deux enfants lorsque la dernière lumière du village disparaît? — Que pensez-vous de la conduite du voiturier? — En quoi consiste l'obligeance? — Pourquoi François est-il si dépité de voir s'éloigner la voiture? — Quel sentiment éprouve Paul dans la même circonstance? — Que pensez-vous de la proposition que fait ensuite Paul à François, et de la réponse de celui-ci?

Exercices oraux ou écrits. — **I. Vocabulaire.** — 1. Donnez cinq noms de vêtements que l'on porte surtout en hiver. — 2. Donnez cinq noms de véhicules comme *voiture*. — 3. Donnez quatre adjectifs qui peuvent convenir au mot *vent*. — 4. Trouvez trois verbes qui peuvent avoir comme sujet le nom *nuit*.

II. Construction de phrases. — 5. Expliquez pourquoi on peut dire de la nuit qu'elle est *hostile* (la nuit, personnifiée, est représentée comme une ennemie. Pourquoi?) — 6. Modifiez la tournure de la phrase : *Ils avaient fait quelques centaines de mètres,...* en la faisant commencer par : *Derrière eux...* — 7. Construisez trois phrases sur le modèle de la suivante (qui renferme deux propositions réunies par *mais*) : *L'homme les aperçut, mais il feignit de ne pas les voir.* — 8. Exprimez en deux ou trois phrases ce que pensent les enfants lorsqu'ils entendent grandir le bruit de la voiture.



42. La tempête de neige.

Tout l'espace était rempli de myriades [1] de taches blanches, qui jouaient avec le vent, tourbillonnaient, se croisaient, se groupaient sous les rafales en nappes ondulantes, ou parfois remontaient en colonnes avant

de venir, dans une accalmie[2], mourir sur les champs, sur la route, sur les buissons.

Bientôt tout fut blanc, le ciel et la campagne. Les yeux éblouis des enfants ne pouvaient plus se fixer sur rien, et papillotaient[3] comme sous une lumière trop vive.

« Qu'allons-nous devenir? murmura François. Déjà l'on ne voit plus ni la route, ni les fossés. Nous risquons de quitter le chemin et d'aller tomber dans quelque trou....

— Il faut pourtant avancer, répondit Paul. D'ici jusqu'à Malechère, la route est, par bonheur, à peu près droite. Les talus se devinent encore aux ondulations de la neige. Mais, surtout, nous avons pour nous guider les poteaux du télégraphe. Ils sont placés tous les cinquante mètres. Allons de l'un à l'autre, en marchant lentement, et en nous tenant par le bras. »

Leur marche était pénible et indécise[4]. Parfois, ils s'arrêtaient hésitants, et n'entendaient plus que les battements d'angoisse[5] de leur cœur. Puis, sur un indice, ils repartaient en trébuchant.

A l'un de leurs arrêts, Paul dit à François :

« Ne remarques-tu pas que la neige, qui venait tout à l'heure de notre gauche, arrive maintenant sur notre dos?

— C'est vrai! Le vent, peut-être, a changé de direction.

— Cela m'étonnerait, reprit Paul. Et depuis quelque temps, je ne distingue plus de poteaux sur notre droite. »

Il réfléchit une minute, puis ajouta :

« Pas de doute! Nous avons passé la croix de Fragne sans la voir et, au lieu de suivre la route, nous avons pris à droite le chemin qui mène à la ferme du Cros. Revenons sur nos pas! »

Paul dominait François de tout son sang-froid, et celui-ci le suivit sans rien dire. Bientôt, ils trouvèrent en effet la croix dressée à la fourche[6] du chemin, et reprirent la bonne route. François ne se plaignait pas, mais la marche devenait pour lui de plus en plus pénible. Ses oreilles bourdonnaient, et il sentait ses paupières brûlantes. Paul, sans doute, devina que le courage et les forces de son ami faiblissaient.



A leur droite, la silhouette vague d'un dôme blanc se dessina dans une accalmie de la rafale.

« Une meule de paille! s'écria Paul. Je la reconnais. Nous sommes à moins d'un kilomètre de Malechère. Arrêtons-nous, et mettons-nous à l'abri quelques minutes, le temps de respirer. »

Du côté opposé au vent, ils arrachèrent un peu de paille, pour faire un creux où ils se blottirent. Ils ne sentaient plus ni le vent, ni la neige, et François ne se rappelait pas avoir éprouvé, dans sa vie, une pareille impression de soulagement et de béatitude[7].

Il serait resté longtemps dans cette niche tiède, mais Paul lui dit bientôt, impitoyable :

« Il faut repartir! Nous avons retrouvé un peu de forces. Profitons-en! Nous nous refroidirions en nous arrêtant plus longtemps, et ce serait une imprudence. Allons, François, en route, en route! Nous n'avons plus qu'un petit effort à faire! »

Ils repartirent donc. Mais à peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils aperçurent une faible lueur clignotante, qui disparaissait par instants pour reparaître ensuite.

« Une voiture! dit François.

— Non! reprit Paul. Une voiture ne se risquerait pas à quitter Malechère par un temps pareil. D'ailleurs, cette lumière se balance, monte et descend. C'est une lanterne que l'on agite. On vient à notre recherche! »

Bientôt, en effet, ils entendirent des appels. Ils répondirent, pressèrent le pas, et rencontrèrent Cartaud et M. Lefranc, ce dernier tout ému. A la façon dont il embrassa Paul et François, celui-ci sentit que son grand-père était délivré d'une grande inquiétude.

Peu de temps après, les enfants se réchauffaient dans la maison de Paul, devant un grand feu. Chacun les questionnait.

« Comment avez-vous pu trouver votre route, par un temps pareil?... Comment n'êtes-vous pas tombés dans les fossés?

— Demandez à Paul! dit François. Il ferait un bon capitaine de navire, car pas un instant il n'a perdu le nord! »

Mots expliqués. — 1. *Myriade* : grand nombre, qu'on ne peut pas évaluer. — 2. *Accalmie* : ici, calme momentané du vent. — 3. *Papilloter* : se dit d'un mouvement rapide et continuel des paupières, qui empêche les yeux de se fixer sur un objet. — 4. *Indécise* : ici, hésitante. Rapprocher *décision, indécision.* — 5. *Angoisse* : inquiétude profonde,

qui resserre la gorge (comme l'inflammation de la gorge qu'on appelle *angine*). — 6. *Fourche* : endroit où un chemin se divise en deux ou plusieurs autres. — 7. *Béatitude* : contentement, bien-être parfaits.

Les idées. — Comment Paul espère-t-il suivre le chemin malgré la neige qui l'efface? — Pourquoi la marche des enfants est-elle pénible? indécise? — A quoi Paul reconnaît-il bientôt qu'ils ont quitté le bon chemin? — Pourquoi oblige-t-il François, après un instant de repos, à quitter l'abri de la meule? — De quelles qualités Paul a-t-il fait preuve durant ce trajet sous la neige?

I. **Exercices oraux ou écrits.** — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez deux noms qui désignent un vent léger; deux noms qui désignent un vent violent. — 2. Remplacez les points par le nom d'un de ces vents : *Les caresses de la ..., la morsure de la ..., les hurlements de la ....* — 3. Donnez un verbe et un nom composés avec *onde* et indiquez le sens du préfixe. — 4. Donnez cinq verbes qui peuvent avoir pour sujet : *la neige* (certains de ces verbes pourront avoir un complément).

II. **Construction de phrases.** — 5. Trouvez une autre tournure pour dire : *Les talus se devinent encore aux ondulations de la neige.* — 6. Transformez la phrase : *Du côté opposé au vent, ...,* en la faisant commencer par : *Ils se blottirent dans ....* — 7. Développez cette idée : *Sur un indice, ils repartaient en trébuchant.* — 8. Dites dans quelles circonstances, au cours de ce trajet, Paul a montré du bon sens.



43. Travail d'hiver.

Le fermier du Cros et Grondard ne restaient jamais inactifs, même pendant les mauvaises journées d'hiver. Quand la terre était gelée, il y avait toujours quelque part des arbres à émonder[1], des épines à couper, des clôtures à remettre en état. Quand la pioche parvenait, après un dégel, à s'enfoncer dans le sol gorgé d'eau, ils arrachaient des souches, ou piochaient des bouts de champ où la charrue n'avait pu faire du bon travail

Un jour de janvier, ils coupaient des peupliers le long de la Clairette. Les arbres, plantés serré, avaient grossi et se gênaient. Le fermier et Grondard en abattaient un sur deux. Le bois de ces peupliers, d'ailleurs, était de bonne vente.

Il fallait d'abord débroussailler pour dégager le tronc. Puis Grondard grimpait, un peu lourdement, pour attacher, à mi-hauteur de l'arbre, la corde avec laquelle on essaie de le diriger dans sa chute. Enfin les deux hommes, se relayant[2], attaquaient le tronc à grands coups de cognée. Les éclats de bois volaient autour d'eux et, malgré la bise aigre, ils devaient s'arrêter plus d'une fois pour s'essuyer le front.

Au pied de l'arbre qui tremblait, l'entaille mortelle s'élargissait à chaque coup, gagnait en profondeur. Elle atteignait le cœur, et il fallait alors continuer le travail avec prudence, prêter l'oreille au moindre craquement, surveiller la moindre oscillation[3] du grand fût vertical, prêt à tomber, après une hésitation de quelques secondes, avec un mouvement follement accéléré[4] et dans le fracas de toutes ses branches....

Cinq arbres étaient déjà étendus sur la prairie, et paraissaient plus grands encore que lorsqu'ils se dressaient au bord du ruisseau. Un dernier restait à abattre. Ce n'était pas le plus gros de tous, mais il était planté au bas d'un talus où des terres avaient glissé, et il fallait creuser autour de son tronc une sorte de cuvette, afin de pouvoir l'entailler plus facilement à la cognée. Travail pénible, après toutes les fatigues de la journée! La pioche de Grondard rendait un son mat en tranchant la terre grasse, et le fermier rejetait du trou de lourdes pelletées de mottes luisantes.

Enfin la cognée put faire son office. Grondard com-

mença l'attaque, puis le fermier se plaça à son tour dans le trou. Il était un peu gêné dans ses mouvements. A chaque coup pourtant, l'acier mordait un peu plus avant dans la blessure. Bien que l'arbre parût encore solide, Grondard, par prudence, avait les yeux fixés sur la cime, où se décèle[5] le premier mouvement de chute. Il avait passé l'extrémité libre de la corde autour d'un arbre voisin, voulant éviter de briser tout à l'heure un jeune prunier qui avait poussé près de là.



Tout à coup, alors qu'aucun des deux hommes ne s'y attendait, un craquement sortit du tronc et la cime trembla, prête à dessiner la courbe de sa chute. Le fermier, surpris, n'abattit pas sa cognée levée. L'arbre allait venir sur lui, et c'était l'affaire d'une ou deux secondes.... Mais Grondard, avec une agilité qu'on ne lui aurait pas soupçonnée, bondit sur la corde, l'enroula autour de son bras droit et, dans un effort presque surhumain, lui communiqua une violente secousse. Le branchage déjà en mouvement en eut un frisson, et le tronc, légèrement détourné, vint s'abattre à quelques centimètres du fermier.... Grondard avait

lâché la corde, et il lui restait au poignet un profond sillon rouge.

La journée était finie.... Les deux hommes, silencieux, leurs outils sur l'épaule, reprirent le chemin boueux qui, dans la nuit tombante, les ramenait à la ferme.

« C'est égal, Grondard, dit le fermier au bout d'un instant, je crois bien que sans toi j'avais la tête cassée.

— Je le crois aussi ! » répliqua simplement Grondard.

Et ce fut tout.... Mais, après le souper, le père Raymond alla chercher au cellier une bouteille de vin vieux. Il remplit deux verres, trinqua avec Grondard, et dit en le regardant droit dans les yeux :

« Le jour où tu es entré chez moi, Grondard, je crois que je n'ai pas fait une mauvaise affaire.

— Dites si vous voulez, repartit[6] Grondard, que nous avons fait une bonne affaire tous les deux. »

Et ils se turent, car ni l'un ni l'autre n'était prodigue de discours.

Mots expliqués. — 1. *Émonder* : débarrasser un arbre des branches mortes. — 2. *Se relayer* : travailler l'un après l'autre à un même ouvrage. — 3. *Oscillation* : mouvement de va-et-vient d'un corps qui perd l'équilibre. — 4. *Accéléré* : dont la vitesse va sans cesse en augmentant. — 5. *Se déceler* : se découvrir, se faire voir. — 6. *Repartir* : répondre sur-le-champ; rapprocher : une *repartie*, une réplique vive et prompte. Le même verbe signifie aussi : partir de nouveau.

Les idées. — Quels étaient les principaux travaux d'hiver de Grondard et du fermier? — Pourquoi l'abatage des arbres est-il une besogne pénible? dangereuse? — Pourquoi faut-il surveiller les mouvements de la cime de l'arbre? — Comment Grondard sauve-t-il la vie du fermier? — Comment celui-ci lui témoigne-t-il sa reconnaissance?

Exercices oraux ou écrits. — I. Vocabulaire. — 1. Donnez quatre noms qui désignent diverses parties d'un arbre. — 2. Donnez un adjectif formé avec : *hiver*, *printemps*, *été* (est....), *automne*. — 3. Donnez cinq verbes commençant par le préfixe *dé*, comme *débroussailler*. — 4. Donnez un diminutif de chacun des noms : *arbre*, *tronc*, *hache*, *corde*, *branche*.

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans une phrase le verbe

se relayer. — 6. Construisez deux phrases sur le modèle de la suivante (qui renferme une principale et une subordonnée par *qui*) : *Les deux hommes reprirent le chemin boueux qui les ramenait à la ferme.* — 7. Expliquez l'expression : *être prodigue de discours.* — 8. Dites en quelques phrases ce que l'on voit, ce que l'on entend lorsqu'un arbre coupé va s'abattre, puis s'abat.



44. Propos de veillée.

En hiver, on dîne tôt dans les villages et, quand la journée n'a pas été fatigante, on reste volontiers une heure ou deux au coin du feu, avant de gagner le lit.

François aimait ces veillées. Pendant qu'il lisait, ou qu'il terminait quelque devoir, sa grand'mère s'installait près de lui, avec une boîte à ouvrage, pour tricoter ou ravauder[1]. Parfois le grand-père cassait des noix sur le bord d'un cuvier, à petits coups de marteau secs, et Cartaud séparait des coquilles les amandes dorées, appétissantes, que l'on devait porter à l'huilerie. Parfois aussi le grand-père lisait le journal, tandis que Cartaud réparait un panier, une hotte, ou sculptait avec son couteau un bâton de houx coupé dans la forêt, redressé à la flamme et recourbé en crosse : c'était une canne qu'il avait promise à M. Nicolas, et autour de laquelle devait s'enrouler, taillée en plein bois, une tige de lierre. Les deux hommes se couchaient les premiers, après une visite à l'étable et à l'écurie.

François s'attardait un instant devant le feu qui tom-

bait. Des bruits monotones et doux le plongeaient dans un demi-sommeil : c'était le tic-tac de l'horloge, le ronflement du vent dans la cheminée, le ronron du chat couché à ses pieds. La grand'mère posait enfin ses aiguilles, couvrait de cendres les derniers tisons, allumait une bougie :

« Au lit, François! disait-elle. J'ai mis dans tes draps



une bouteille remplie d'eau chaude. N'attends pas qu'elle soit refroidie! »

Certains soirs, quand le froid était sec, Paul et Mariette arrivaient vers sept heures, enveloppés dans leurs manteaux. Comme la distance était courte entre les deux maisons, leur mère se risquait parfois à les accompagner. Un peu plus tard, M. Nicolas entrait en passant : il venait d'être élu maire de Malechère, et se rendait chaque soir à la maison commune. L'honneur que lui avaient fait ses collègues du conseil municipal n'avait d'ailleurs changé ni sa simplicité ni sa bonhomie[2].

La grande cuisine, tiède et bien close, se trouvait alors presque emplie. François laissait son livre ou

son devoir, et M. Lefranc son journal. Seuls, au milieu des conversations, Cartaud continuait à sculpter et la grand'mère à manier ses aiguilles.

Un soir, M. Nicolas arriva tout soucieux :

« Mauvaises nouvelles! dit-il en s'asseyant. On m'a annoncé aujourd'hui deux départs pour la ville.

— Je le savais, reprit grand'mère Lefranc. La fille du métayer des Roches épouse un quincaillier de Neuville, et Paul Lacroix, dont le père a pourtant du bien au soleil, a fini par obtenir une place d'employé de chemin de fer.

— Personne, bientôt, ne voudra plus cultiver la terre, dit M. Lefranc. Un bon quart des maisons de notre village sont vides. Les petits métiers disparaissent les uns après les autres. Nous n'avons plus à Malechère ni charron, ni menuisier, ni couvreur. Pour faire réparer le toit de ma grange, le mois dernier, j'ai dû aller supplier un ouvrier qui demeure à dix kilomètres d'ici.

— Hélas! reprit M. Nicolas, malgré les beaux discours qui vantent la noblesse de l'agriculture, nos villages se meurent. Il est grand temps que tous les gens clairvoyants[3] unissent leurs efforts pour leur rendre un peu de vie.

— Pourtant, monsieur Nicolas, tout le monde ne peut pas cultiver la terre, dit Paul timidement. Certains, comme moi, n'ont pas de terre. D'autres, sans craindre le travail, sont conduits par leurs goûts vers d'autres métiers. »

Mme Lefranc avait posé son ouvrage et ôté ses lunettes.

« Paul n'a pas tort, dit-elle. Mais ceux que l'on peut blâmer, ce sont ceux qui ont des champs au soleil,

et qui désertent la terre, parce qu'ils la trouvent trop dure à travailler....

— Ce sont des sortes de déserteurs, il est vrai, reprit M. Nicolas. Mais on peut encore leur reprocher leur manque de clairvoyance. Ils croient trouver dans les villes une existence plus douce, des distractions plus nombreuses qu'au village. Combien y éprouvent d'amères déceptions[4]! Combien, médiocrement payés, y mènent une vie de privations, et y ruinent[5] leur santé! »

Cartaud, qui n'avait encore rien dit, profita d'un moment de silence pour élever la voix :

« Pour moi, j'en connais plus d'un qui est revenu de la ville Gros-Jean[6] comme devant, et qui regrette de n'être pas resté au village, où chacun trouve maintenant à gagner sa vie. »

Mme Lefranc, pour terminer, s'adressa en souriant à M. Nicolas.

« Puisque vous voilà maire de Malechère, cherchez à retenir nos jeunes gens en leur offrant quelques distractions. Garnissez de bons livres la bibliothèque populaire! Faites-nous de bons chemins, où l'on ne patauge pas trop dans la boue, en hiver! Faites-nous un village propre et avenant[7] : les habitants y resteront plus volontiers! »

Mots expliqués. — 1. *Ravauder* : raccommoder des vêtements. — 2. *Bonhomie* : bonté du cœur, jointe à la simplicité des manières. Comparez avec l'orthographe de *bonhomme*. — 3. *Clairvoyant* : dont l'esprit voit clairement les difficultés. — 4. *Déception* : sentiment que l'on éprouve quand on n'obtient pas ce que l'on croyait obtenir. — 5. *Ruiner sa santé*, c'est la mettre en mauvais état. — 6. *Gros-Jean* : mot populaire pour désigner un niais ambitieux; *être Gros-Jean comme devant*, c'est voir s'envoler ses rêves de fortune ou de grandeur. — 7. *Avenant* : qui a bon air et, en parlant de quelqu'un, de bonnes manières.

Les idées. — Pourquoi François aime-t-il les veillées? — Pourquoi M. Nicolas arrive-t-il tout soucieux ce soir-là? — Quels sont ceux que l'on

peut blâmer de quitter la campagne? — Pourquoi manquent-ils souvent de clairvoyance? — Par quels moyens Mme Lefranc pense-t-elle que l'on pourrait retenir les jeunes gens dans les villages?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Dites avec son sens l'homonyme de *coin*. — 2. Donnez quatre adjectifs indiquant comment peut être un bruit. Ex : *Un bruit peut être monotone....* — 3. De quel mot dérive *coquille*? Donnez quatre autres diminutifs formés avec le même suffixe. — 4. Donnez quatre verbes qui peuvent avoir comme sujet le nom *vent*. Ex : *Le vent ronfle....*

II. **Construction de phrases.** — 5. Faites trois phrases commençant par : *Pendant que* ... suivi d'un verbe à l'imparfait de l'indicatif. — 6. Faites trois phrases avec : *Tandis que* ..., en mettant *tandis que* entre les deux propositions. — 7. Trouvez une autre tournure pour dire : *L'honneur que lui avaient fait* .... Ex. : *M. Nicolas était resté....* — 8. Énumérez les principales actions de François, au cours de la veillée.



45. Un apprenti.

Quelques jours plus tard, comme François saluait M. Nicolas qu'il avait rencontré dans la rue, celui-ci lui dit :

« Viens donc avec moi! Nous irons voir Boulot. »

François parut étonné, et M. Nicolas reprit :

« C'est vrai! tu ne sais pas encore que Boulot est, depuis un mois, apprenti chez Macaire, le maréchal ferrant. J'ai fini par décider le père de Boulot à faire travailler son fils. Il m'a fallu ensuite discuter pendant une bonne heure pour avoir le consentement du maréchal qui, bien sûr, aurait préféré enseigner son métier à un gaillard plus sérieux et plus instruit.

— Je suis content que Boulot ne traîne plus dans les champs et dans les rues, dit François, et qu'il apprenne un bon métier. »

Comme ils se rendaient tous les deux à la forge de Macaire, M. Nicolas poursuivit :

« Un bon métier, c'est sûr!... Ton grand-père le disait l'autre soir, il n'y a plus de petits artisans dans nos villages. Boulot apprendra à ferrer, à forger, à



réparer les outils, et même les machines agricoles que l'on va employer de plus en plus. Il pourra prendre plus tard la place de Macaire, qui se fait vieux. Le village y gagnera un ouvrier, et Boulot ne pouvait pas espérer un meilleur avenir. »

Ils arrivèrent dans la cour de Macaire, qui achevait de ferrer un des chevaux du Cros, dont Grondard tenait levée une des pattes de derrière. Une odeur de corne grillée flottait dans l'air. Le maréchal coupait l'extrémité des clous qui fixent le fer au sabot, puis donnait quelques coups d'une grosse lime sur la partie du clou qu'il venait de rogner. Il maniait ses outils comme en

ne jouant. Boulot, attentif auprès de lui, les lui présentait et les reprenait de ses mains.

« C'est fini! » dit Macaire en donnant quelques tapes légères sur la croupe du cheval, qui posa son sabot à terre et s'ébroua[1].

« Nous venons vous voir, vous et votre apprenti, dit M. Nicolas en serrant la main du maréchal. Boulot, il y a un instant, semblait s'intéresser à votre travail. Lui confierez-vous bientôt les bêtes à ferrer? »

Macaire était de grande taille, et son tablier de cuir élargissait encore sa carrure[2]. Ses manches retroussées laissaient voir des bras musclés. Sous sa couronne de cheveux grisonnants, son visage s'éclairait d'un sourire de brave homme.

« Le garçon est docile, et il n'est pas maladroit! fit-il en regardant Boulot, qui rougit. Il sait déjà comment on chauffe le fer, et comment on le manie sur l'enclume. Ce matin, je lui ai laissé faire seul son premier essai. Allons, Boulot, va chercher le fer à cheval que tu as forgé et montre-le à M. Nicolas! »

Boulot courut à l'atelier, et revint avec son travail Ce n'était pas un chef-d'œuvre, assurément. La courbe du fer n'était pas régulière et les trous n'étaient pas tous percés au bon endroit. C'était un fer à cheval pourtant, cela se voyait, et M. Nicolas complimenta l'apprenti.

« Malheureusement, reprit le maréchal, mon Boulot est ignorant à faire peur! Il ne sait pas se servir d'un mètre ou d'une équerre. Il n'est capable ni de faire un croquis[3], ni de calculer une surface, ni d'expliquer ce qu'il veut dans une lettre....

— Tu es pourtant allé en classe, Boulot? » fit doucement M. Nicolas.

Boulot baissait la tête. Il n'osait pas dire qu'il avait trop souvent trouvé des prétextes pour ne pas fréquenter l'école, et qu'il avait trop souvent regardé les mouches voler lorsqu'il y allait.

« Qu'il ne croie pas, surtout, fit le maréchal en s'animant, qu'un ignorant peut faire un bon ouvrier! Il aura chaque jour des mesures à prendre, des tracés à faire, des comptes à tenir. Quand il devra écrire une lettre pour commander des outils, des pièces de rechange, pour discuter avec un fournisseur, qui donc lui servira de secrétaire?

— Il faudra suivre les cours du soir, Boulot ! » dit M. Nicolas.

L'apprenti fit oui! plusieurs fois, de la tête.

« C'est une chose entendue! dit M. Macaire. Comme il prend ses repas et couche chez moi maintenant, je veillerai à ce qu'il ne manque pas d'aller à l'école du soir, comme il a manqué d'aller à celle du jour. »

Grondard avait écouté tout cet entretien. Il s'approcha de Boulot, et lui mit la main sur l'épaule :

« Crois-moi, mon petit gars, dit-il de sa voix un peu sourde, apprends un métier et deviens un ouvrier habile. Avec un bon métier dans les bras, tu seras ton maître, partout! Tu ne seras pas un malheureux manœuvre, bon à toutes les besognes pénibles, embauché[5] seulement quand le travail presse, et renvoyé ensuite sans façons. »

Grondard n'en avait pas autant dit depuis longtemps.

« Bonsoir à tous! ajouta-t-il en détachant le cheval de son anneau. Hue, le Gris! Marchons vite! La nuit vient.... »

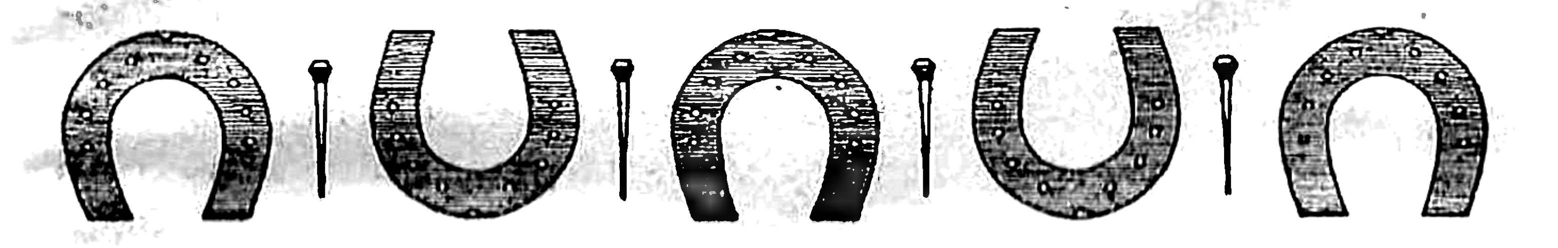
Mots expliqués. — 1. *S'ébrouer* : souffler fortement, en parlant du cheval. — 2. *Carrure* : largeur du dos. — 3. *Croquis* : dessin simplifié. —

4. *Secrétaire* : celui dont l'emploi est de faire, d'écrire des lettres pour une personne qui l'emploie. — 5. *Embaucher* : prendre un ouvrier.

Les idées. — Pourquoi le maréchal-ferrant a-t-il hésité à prendre Boulot comme apprenti? — Quelles sont les deux raisons pour lesquelles M. Nicolas se félicite d'avoir placé Boulot en apprentissage? — Quels détails du texte montrent la bonne volonté de Boulot? — Pourquoi est-il nécessaire, de nos jours surtout, qu'un ouvrier soit instruit? — Pourquoi le bon ouvrier est-il son maître partout? Quelle est au contraire la destinée du simple manœuvre?

Exercices oraux ou écrits. — **I. Vocabulaire.** — 1. Donnez cinq noms d'outils du maréchal ferrant; cinq noms d'outils du menuisier. — 2. Donnez trois adjectifs, comme *musclés*, qui peuvent convenir au nom *bras*. — 3. Donnez quatre noms dérivés de *bras* (radical *bras* ou *brac*), — un verbe composé avec *bras*. — 4. Donnez cinq verbes qui expriment des actions du maréchal ferrant, — cinq verbes qui expriment des actions du menuisier.

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans deux phrases l'expression : *se faire vieux*. — 6. Terminez deux phrases commençant par : *Je suis content que .... Je suis content de ....* — 7. Construisez trois phrases sur le modèle de la suivante (avec une principale et une subordonnée par *dont*) : *Le maréchal achevait de ferrer un cheval dont Grondard tenait levée une des pattes de derrière.* — 8. Si Boulot répondait à la question de M. Nicolas : *Tu es pourtant allé en classe?* que dirait-il? (trois phrases).

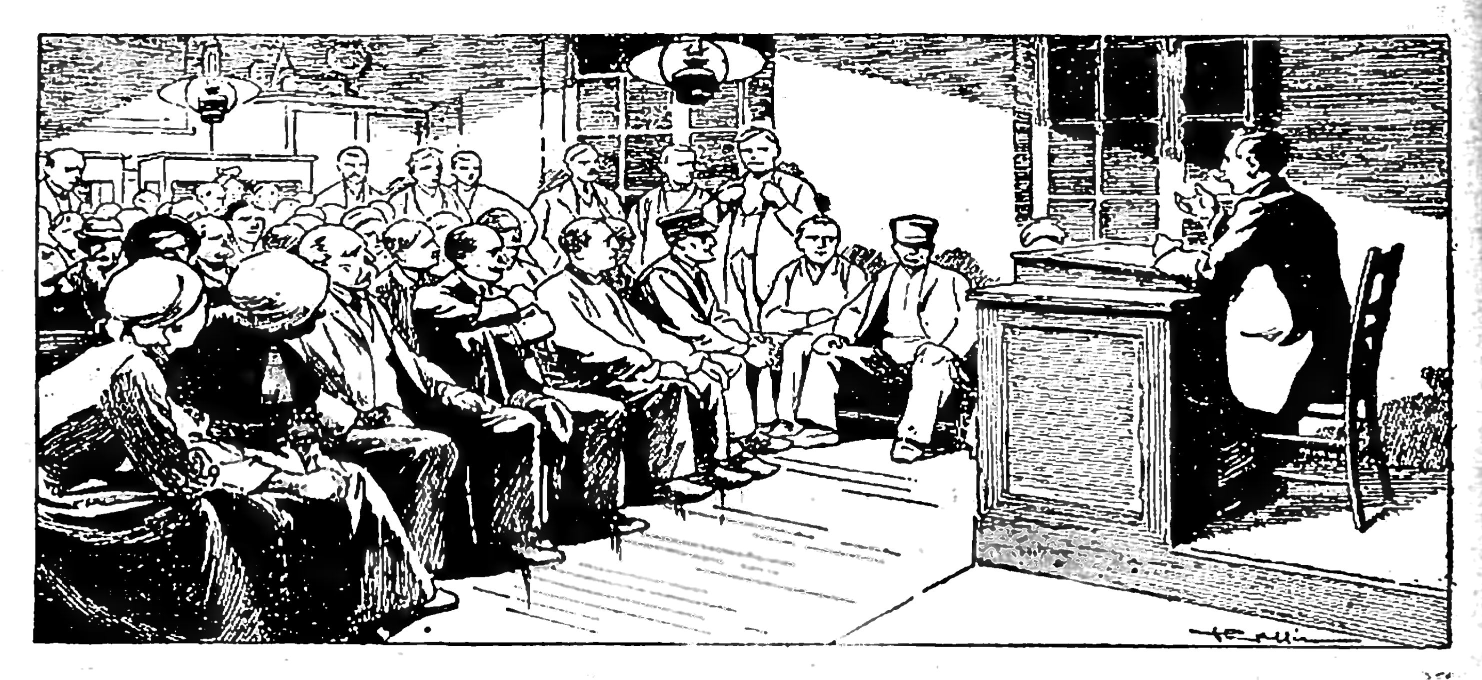


46. Le village moderne.

Au cours de l'hiver, l'instituteur avait coutume de faire quelques conférences aux habitants de Malechère. Cette année-là, à la demande de M. Nicolas, dont il était l'ami, il décida de décrire, dans une de ses causeries, un village moderne. M. Nicolas voulait transformer et embellir Malechère, et il comptait sur l'insti-

tuteur pour l'aider à créer un état d'esprit favorable à ses projets.

Vers huit heures, un samedi soir, une cinquantaine de personnes se casèrent donc tant bien que mal dans la salle de classe, où l'on avait apporté quelques chaises et quelques bancs. De grosses lampes de cuivre à abat-jour, suspendues au plafond, éclairaient les visages sérieux et rudes des villageois. Quelques



femmes étaient venues, et aussi des écoliers et des écolières. Nos trois amis avaient pris place au fond de la salle, sur le banc d'une table de classe. M. Nicolas était au premier rang des auditeurs[1].

« Le village dont je veux vous parler, et que nous appellerons Jolival, commença le conférencier, n'est pas beaucoup plus grand que Malechère. Il est habité par des cultivateurs et des vignerons. On y a le souci de l'hygiène et du bien-être, et l'on n'y recule pas devant les dépenses qui contribuent à la santé, à la prospérité, au bonheur de tous.

« La rue principale, à Jolival comme ici, est formée par la grande route; mais on l'a goudronnée pour

éviter les poussières. Les charrettes et les charrues ne séjournent pas sur les trottoirs. Quant aux fumiers, on les a placés au fond des cours, le plus loin possible des maisons et surtout des puits. Le long d'un petit cours d'eau qui ressemble beaucoup à la Clairette, on a établi une promenade ombragée, où les gens se rendent le dimanche, où les vieillards trouvent des bancs pour se reposer. Les jeunes ont, près de là, un terrain de jeux.... »

L'instituteur continua en disant comment l'eau, à Jolival, était amenée en abondance, et alimentait[2] les fontaines publiques et les lavoirs. Il rappela la rude corvée des villageoises de Malechère se rendant aux puits communs plusieurs fois par jour, avec les seaux qui leur arrachent les bras. Quand il ajouta qu'à Jolival un robinet apportait l'eau sur l'évier dans chaque intérieur, on entendit plusieurs femmes s'exclamer :

« Cela, oui, vraiment, c'est un grand progrès! »

Les ménagères approuvèrent encore lorsque le conférencier compara aux rues et aux maisons de Malechère, si sombres par les soirées d'hiver, les rues et les maisons du village moderne, éclairé par l'électricité. Et les jeunes mamans s'intéressèrent à la façon dont fonctionnait, à Jolival, la consultation des nourrissons.

« Je veux vous parler encore, dit l'instituteur, de la mairie du village que je vous donne en exemple. Les habitants y viennent souvent, car ils y trouvent des journaux agricoles et une bibliothèque bien pourvue de livres instructifs ou récréatifs. Pour les fêtes, les réunions, les conférences, une grande salle y a été aménagée. Et comme Jolival se pique[3] d'être à l'avant-garde du progrès, un poste de radio-téléphonie vient

d'être installé et permet d'organiser facilement des conférences ou des concerts. »

Lorsque la causerie fut terminée, des réflexions s'échangèrent entre voisins et voisines :

« Tout cela est bel et bon, dit l'un, mais il nous faudrait des dizaines et des dizaines de mille francs pour faire de notre vieux Malechère un village à la mode!

— Paris ne s'est pas fait en un jour! riposta une femme, et l'on pourrait commencer par le plus pressé. »

Le silence se fit de nouveau lorsqu'on vit se lever M. Nicolas, qui remercia d'abord le conférencier.

« Je suis certain, ajouta-t-il, que tout le monde ici désirerait habiter Jolival, où l'on trouve réunis la santé, le bien-être et la saine gaieté. Nous sommes des administrateurs prudents, mais nous n'hésiterons pas, nous non plus, à faire les dépenses nécessaires pour que notre jeunesse s'attache à son village, et pour que l'herbe ne pousse plus sur tant de seuils abandonnés.

— Donnez-nous d'abord l'eau et l'électricité dans nos maisons! dit une ménagère.

— Et un terrain de jeux! s'écrièrent Paul et François.

— Et une jolie salle de fêtes, pour les bals et les concerts! demandèrent plusieurs jeunes filles.

— Prenez patience! répondit M. Nicolas. Avec le temps, vos vœux finiront par être réalisés. »

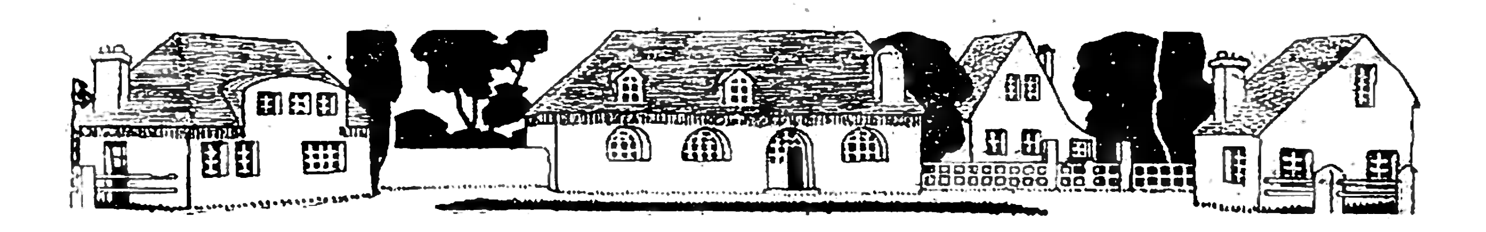
Mots expliqués. — 1. *Auditeur* : personne qui écoute un concert, une lecture. Rapprocher : *auditif, auditoire, audition.* — 2. *Alimenter* : ici, fournir ce qui est nécessaire. — 3. *Se piquer de* : faire des efforts pour, se glorifier de.

Les idées. — Pourquoi M. Nicolas avait-il demandé à l'instituteur de faire une causerie sur le village moderne? — Comment, dans le village

moderne, a-t-on le souci de l'hygiène? — du bien-être? — de l'instruction? — de la saine gaieté? — Quels avantages trouvera-t-on à faire pénétrer le progrès dans les villages?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez quatre noms de personnes qui parlent habituellement en public, comme le *conférencier.* — 2. Quel est le féminin de *instituteur*? Donnez cinq autres noms en *teur* qui ont leur féminin en *trice.* — 3. Donnez le contraire de chacun des adjectifs : *moderne, public, sombre.* — 4. Donnez un mot ou une expression synonyme de : *prendre place, séjourner, en abondance, aménager, riposter.*

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans une phrase chacune des expressions : *se piquer de, se glorifier de.* — 6. Terminez deux phrases commençant par : *Je suis certain que .... Je suis certain de ....* — 7. Construisez trois phrases sur le modèle de : *Lorsque la causerie fut terminée, des réflexions s'échangèrent* (une subordonnée par *lorsque,* précédant la principale). — 8. Dites en deux ou trois phrases ce que signifient ces mots : *Paris ne s'est pas fait en un jour!*



47. Le pot au lait.

Sans se faire prier ce soir-là, grand'mère Lefranc conta une histoire aux trois enfants réunis.

« C'est l'histoire, dit-elle, d'une brave petite ménagère que j'ai connue autrefois, et qui s'appelait Perrine. Elle avait épousé un bon garçon, pas trop malin, mais pas méchant, qui travaillait chez l'un, chez l'autre, quand il n'était pas occupé dans son jardin et dans son bout de vigne. Autour de sa maison, proprette comme un sou neuf, Perrine avait un carré de prairie, assez grand pour y laisser picorer trois ou quatre poules, et faire brouter sa chèvre attachée à un piquet.

Ce médiocre bonheur, pourtant, ne suffisait pas à Perrine. Son bon gros mari, résigné à son sort, ne se plaignait jamais. Quand il n'avait à manger qu'un morceau de pain sec, il y taillait en riant un bout de croûte qu'il plaçait sur la mie, sous son pouce, comme il aurait mis un morceau de lard ou une cuisse de poulet.

« De la mie et de la croûte, cela fait deux plats! » disait-il.

François hocha la tête en souriant, et Mariette dit à mi-voix :

« Sans doute, le mari de Perrine était raisonnable! Mais un morceau de lard ou un peu de beurre frais, avec le pain, c'est meilleur, et cela donne plus de forces pour travailler! »

La grand'mère reprit :

« Perrine pensait comme toi, ma petite Mariette! Elle rêvait d'une table mieux servie, et d'une maison plus grande, avec quelques meubles de chêne qu'elle aurait frottés à tour de bras et qui auraient brillé comme la chaire de l'église. Elle n'en perdait pour cela, d'ailleurs, ni son entrain ni sa bonne humeur.

Or, un lundi de printemps, elle dit à son mari (il s'appelait Colin, je crois) :

« Colin! notre voisine, chez qui tu as travaillé deux jours, m'offre du lait à défaut d'argent. Et ma chèvre à moi a été généreuse ces jours-ci, parce que l'herbe est drue dans notre bout de pré. J'ai envie de porter tout ce lait à Neuville, où je le vendrai bien plus cher qu'ici.

— C'est, ma foi, une bonne idée! » répondit le gros Colin.

Perrine partit le lendemain, au petit jour, son pot au lait sur la tête. Elle était à l'aise dans un simple

jupon, et trottait plus qu'elle ne marchait. Dans sa tête, les idées trottaient aussi.

« J'ai bien là, se disait-elle, pour trois ou quatre francs de lait. Mettons quatre francs... cinq peut-être! Avec cet argent, je pourrais m'acheter un foulard de soie, ou des bas fins.... Oui, des bas fins, pour le dimanche!... Mais non, les miens sont encore bons! J'achèterai des œufs. Ils ne sont pas chers, en cette semaine de Pâques, qui est le meilleur temps pour pondeuses. Je les mettrai sous mes trois poules, qui vont bientôt demander à couver.... La bonne affaire, si je pouvais avoir cinq ou six douzaines de poussins! Comme ils trotteraient autour de ma maison!... Je vendrai mes poulets bien cher, à l'automne, et ce sera juste le moment d'engraisser un cochon. Au printemps qui suivra, avec le prix de cette bête devenue énorme, je veux, ma parole, avoir une vache... pourquoi pas?... une belle petite vache bretonne que je verrai, dans mon pré, sauter avec son veau!... »



Hélas!... Perrine sauta, elle aussi, tant elle voyait en esprit bondir le veau avec la mère. Et quand, brus-

quement, elle leva son bras pour assujettir[1] le pot au lait sur le coussinet[2], il était trop tard! Sa fortune, à ses pieds, était déjà répandue!

Perrine resta un moment la main sur les yeux, secouant la tête de regret et de dépit[3].

« Que dira Colin? » pensait-elle.

Enfin elle ramassa les morceaux de son pot, et les lança dans le fossé, un à un. Puis, la tête basse, elle reprit le chemin de sa maison. »

Mots expliqués. — 1. *Assujettir* : ici, rendre plus solide, fixer. On écrit aussi : *assujétir.* — 2. *Coussinet* : petit coussin ou oreiller pour appuyer le pot. — 3. *Dépit* : chagrin mêlé d'un peu de colère. Rapprocher les locutions : *en dépit de*, signifiant *malgré*, et : *en dépit du bon sens*, signifiant *très mal.*

Les idées. — Quels détails montrent que le mari de Perrine était résigné à son sort? — Quelle était l'ambition de Perrine? — Cette ambition était-elle raisonnable, et pourquoi? — A quoi pensait Perrine en se rendant au marché? — Quel accident mit fin à tous ses projets? — Quels sentiments éprouve-t-elle devant son lait répandu?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez le nom qui désigne le petit de la chèvre; donnez six noms désignant des petits d'animaux quadrupèdes. — 2. Remplacez les points par des homonymes de *chaire* : Mon ... ami; la ... des animaux; cette marchandise est ..., elle coûte .... — 3. Donnez cinq noms dérivés de *pot*, — deux verbes composés avec *pot.* — 4. Donnez un verbe *composé* avec chacun des noms suivants : *lait, croûte, mie, lard, prix* (... préci ...).

II. **Construction de phrases.** — 5. Trouvez une autre tournure pour exprimer l'idée contenue dans la phrase : *Elle n'en perdait pour cela ni son entrain ni sa bonne humeur.* — 6. Développez l'idée suivante : *Sa fortune, à ses pieds, était déjà répandue.* — 7. Construisez trois phrases sur le modèle de la suivante : *J'ai envie de porter ce lait à Neuville, où je le vendrai* (une principale et une subordonnée par *où*). — 8. Indiquez en trois courtes phrases les pensées de Perrine lorsqu'elle voit son lait répandu.



48. Le pot au lait (*suite*).

« Le gros Colin travaillait justement au jardin.

« Déjà revenue? » cria-t-il de loin à Perrine.

Perrine rentra bien vite, s'assit sur un pauvre escabeau et, à son mari venu la rejoindre, raconta, les larmes aux yeux, sa triste aventure. Et c'était, bien sûr, plus encore sur ses rêves envolés que sur son lait qu'elle pleurait!

« Bête! dit le gros Colin en riant, pourquoi te chagrines-tu pour si peu? Tu retourneras à Neuville la semaine prochaine, et tu emporteras, avec ton lait, ces jolis petits fromages que tu réussis si bien. Je ne veux pas en manger un seul jusqu'à l'autre lundi. »

Là-dessus, il grimpe quatre à quatre au grenier, par l'échelle, et redescend presque aussitôt avec un autre pot qui lui venait de sa grand'mère. Perrine sécha ses larmes, et embrassa le bon Colin.

Le lundi suivant, comme il était convenu, elle repartit pour Neuville. Mais cette fois, elle tenait d'une main son pot sur sa tête. De l'autre main, elle portait dans un panier, bien rangés sur des brins de paille, six fromages blancs, de ces fromages de chèvre qu'elle faisait à ravir. En chemin, elle pensait bien encore à ses poulets, à son porc et à sa vache. Mais quand elle arriva près de l'endroit où le pot était tombé, elle sourit et dit:

« Non, non! cette fois, je ne saute plus! »

Au marché, comme elle était proprette et aussi fraîche que sa marchandise, elle vendit en un instant ses fromages et son lait, pour un bon prix. Des œufs,

elle en acheta bien vite, et en remplit son panier. Elle savait choisir, vous pouvez me croire! les plus frais et les plus lourds, et reconnaître ceux qui sont clairs et ne donneront pas de poussins.

Colin lui dit dès qu'elle fut rentrée :

« J'ai préparé trois nids pour nos couveuses. Écoute-les glousser! Il leur tarde de se mettre sur les œufs. »

Les trois poules de Perrine, bien surveillées, menèrent leur besogne à merveille. Vingt et un jours plus tard, tout juste, il y avait bien cinquante poussins autour de la maisonnette. Toute cette bande pépiait de si bon cœur que l'on aurait cru entendre des moineaux, quand ils se battent dans les arbres, au printemps. Perrine ne les perdait jamais de vue, et fit si bien que, sauf deux qui se noyèrent dans une écuelle, et deux autres qu'un chat croqua, tous devinrent poules ou poulets, comme père et mère.

Que d'argent lorsque notre Perrine, à l'automne, vendit ses volailles, sauf les plus belles paires qu'elle garda! Elle put acheter un porcelet rose et mignon, et même un grand sac de son pour le nourrir. Dans le jardin, Colin avait fait venir des pommes de terre qui ne coûtèrent rien, et le porc les mangea si bien, qu'au printemps il était énorme. Le charcutier du bourg le paya sans marchander.

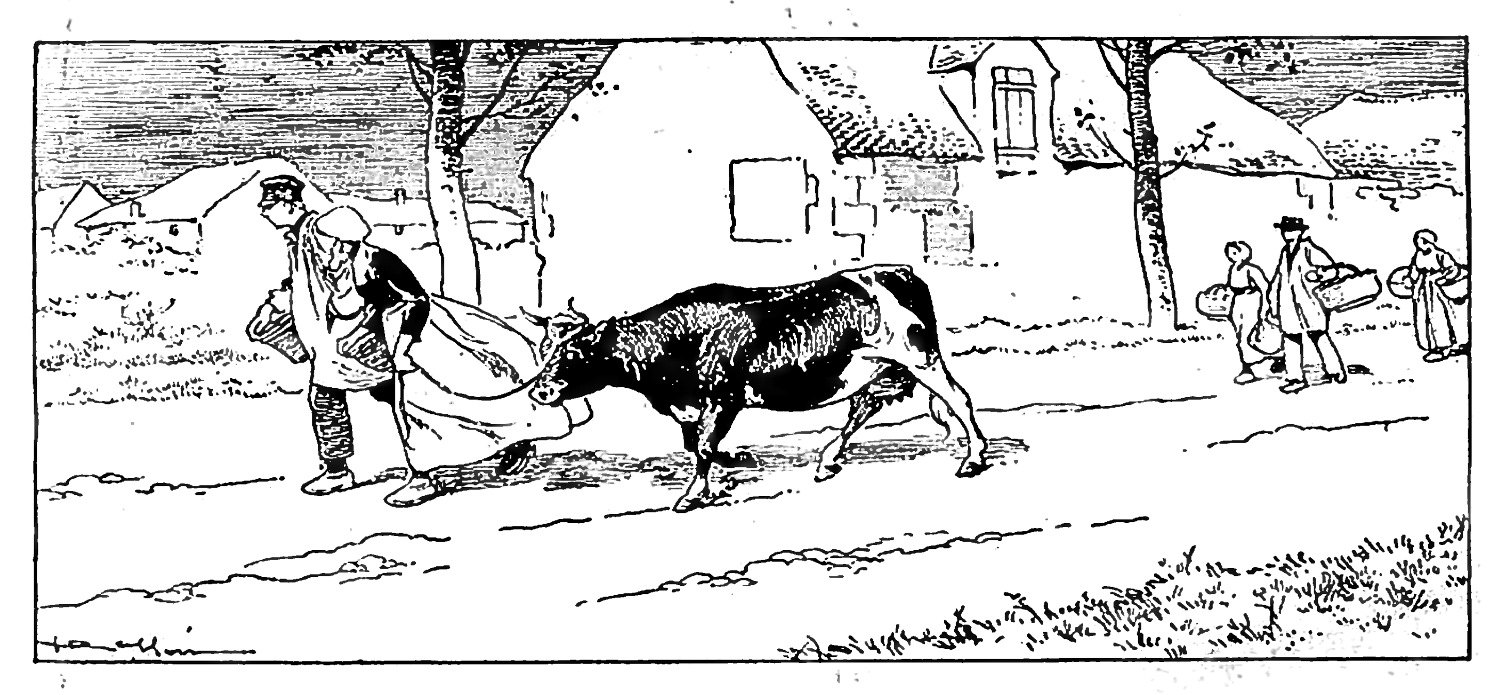
Par un beau jour d'avril, Perrine et Colin, le porte-monnaie gonflé, se rendirent à la foire. Ils en ramenèrent une vache, une belle petite vache bretonne.... Perrine n'en avait point voulu d'autre, et en la voyant sauter dans son pré, elle sauta, elle aussi, et eut dans les yeux deux larmes de joie.

Le bon gros Colin se frottait les mains, et se réjouissait d'avoir une ménagère aussi entreprenante[1]. Par

la suite, il mangea du beurre avec son pain, et même, de temps en temps, une aile de poulet qu'il préférait sans façon à un morceau de croûte. Il arrondit son bien. Au lieu d'aller chez les autres, il travailla chez lui. »

François avait écouté en souriant toute l'histoire de sa grand'mère. Quand elle eut fini, il s'écria :

« Grand'mère, c'est ma fable! C'est la fable que je



t'ai lue l'autre jour! Perrine ou Perrette, c'est la même laitière!

— Bien sûr, François! dit grand'mère Lefranc en riant. Mais si j'ai arrangé l'aventure à ma façon, c'est que je n'aime pas beaucoup la manière dont ta fable finit. Un mari qui bat sa femme, parce qu'elle a laissé tomber son pot! Allons donc!... Et je déteste, dans ton histoire, ces sots voisins et ces commères méchantes qui se moquent du chagrin de la pauvre Perrette. »

Paul leva la tête et dit soudain, le regard brillant :

« Perrine avait raison, n'est-ce pas, madame Lefranc, d'avoir un peu d'ambition?

— Certes, répondit la grand'mère, car ses désirs étaient sérieux, honnêtes, réalisables. »

Mariette regarda son frère avec tendresse, et aussi avec un peu de fierté, car elle pensait qu'il avait, lui aussi, une ambition raisonnable, et qu'il saurait travailler et persévérer pour réaliser ses désirs.

François termina gaiement l'entretien[2] :

« Grand'mère, dit-il, je suis sûr que Mariette sera plus tard une ménagère aussi prévoyante et aussi courageuse que Perrine! »

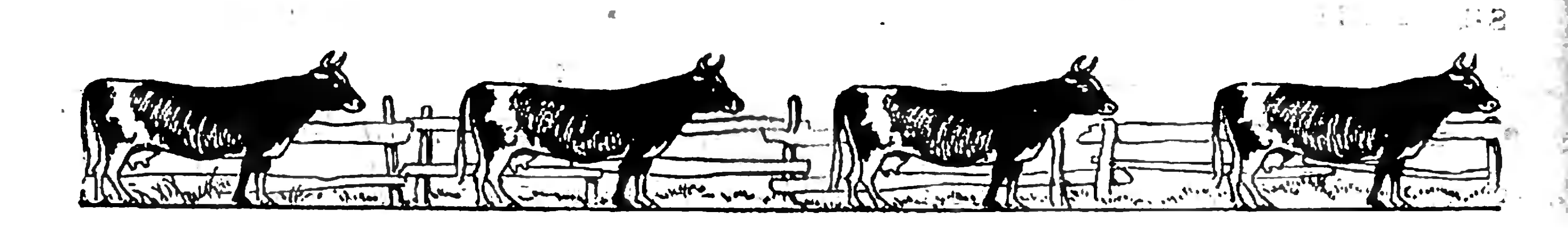
Tous sourirent, et Mariette rougit.

Mots expliqués. — 1. *Entreprenant* : hardi à entreprendre, à faire ce qu'il a décidé. — 2. *Entretien* : échange de propos, conversation.

Les idées. — Comment Colin montra-t-il sa bonté? — Quelle précaution prit Perrine, lorsqu'elle retourna au marché? — Montrez, par des détails pris dans le texte, que Perrine ne se contentait pas de désirer, mais qu'elle savait s'appliquer à réaliser ses désirs. — Montrez comment son mari lui vint en aide. — Comment furent-ils récompensés tous les deux?

Exercices oraux ou écrits. — **I. Vocabulaire.** — 1. Donnez cinq noms qui désignent des petits d'oiseaux, comme *le poussin*. — 2. Donnez six verbes qui expriment la façon de crier ou de chanter de certains oiseaux. Ex. : *glousser, pépier,...* — 3. Donnez cinq verbes qui peuvent avoir comme sujet le nom *vache*. — 4. Donnez le verbe homonyme du nom *entretien* : j' ..., tu ..., il .... Faites de même pour les noms suivants : *soutien, maintien, concours, secours*.

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans une phrase chacune des expressions : *à ravir, à merveille*. — 6. Terminez deux phrases commençant par : *Je fis si bien que ....* — 7. Construisez deux phrases sur le modèle de la suivante : *Comme elle était proprette, elle vendit en un instant ses fromages* (une subordonnée par *comme* précédant la principale). — 8. Résumez en deux ou trois phrases les actions de Perrine, à partir de son retour du marché jusqu'au moment où elle réalise son rêve.



49. La servante malade.

Pendant que l'hiver s'écoulait doucement au village pour François et ses amis, la malechance[1] semblait s'acharner sur la ferme du Gros.

La vie n'y était jamais bien gaie pendant la dure saison. Le mauvais état des chemins, détrempés par les pluies, augmentait son isolement. Ses habitants allaient rarement au village, et vivaient un peu comme des loups.

Cet hiver-là se passa pour eux plus tristement encore. L'incendie de sa meule, la mort de son cheval, avaient troublé péniblement le père Raymond. Il avait dû se rendre à la ville, où le valet criminel avait été jugé et condamné. Il avait dû discuter avec le représentant de la compagnie d'assurances, qui cependant avait fini par le faire dédommager[2] de sa perte. Ayant été frôlé deux fois par le malheur, il en gardait de vagues craintes pour l'avenir.

La fermière ne quittait guère son lit, dressé dans un réduit qui communiquait avec la grande cuisine par une porte toujours ouverte. Elle pouvait suivre ainsi la vie monotone[3] de la ferme et, pendant les repas, prendre part à la conversation. Mais souvent personne ne parlait. Le fermier et Grondard, assis en face l'un de l'autre, vidaient leur assiette sans lever la tête, et Mélie, qui mangeait le plus souvent debout, les servait sans desserrer les dents. Alors on n'entendait que la fermière qui se retournait dans son lit en gémissant.

Un soir de décembre, après une vilaine journée de pluie, Mélie s'était attardée à l'étable. Les deux hommes,

assis sous la lampe suspendue à une poutre, attendaient en silence leur soupe habituelle. Mais rien ne cuisait sur le fourneau, ni devant le feu.

La porte s'ouvrit et, dans une rafale[4] de vent et de pluie, la servante entra, portant son seau à lait, toute courbée et le visage défait.

« Mon Dieu! dit-elle en grelottant, je ne sais pas... je ne sais pas ce que j'ai! »



Le fermier s'était approché d'elle, lui avait enlevé le seau des mains et, inquiet, il la questionnait :

« Mélie, dis-moi ce qui t'arrive! Es-tu lasse? As-tu pris froid? Approche-toi du feu! »

Il avança un escabeau. Elle s'assit, tendit à la flamme ses mains qui tremblaient et, toujours courbée en deux, répétait en regardant fixement devant elle :

« Mais qu'est-ce que j'ai donc?... qu'est-ce que j'ai donc? »

Après quelques instants, elle pensa au repas :

« Et ma soupe! ma soupe qui n'est pas faite! »

Malgré le fermier, malgré Grondard qui offrait ses services, elle se leva pour tailler les tranches de pain

et faire bouillir le lait. Elle voulut servir la fermière et les deux hommes ; après quoi elle eut juste la force de monter l'escalier qui conduisait à sa chambre, et de se jeter sur son lit....

Mais le lendemain matin, le fermier, levé de bonne heure, ne la trouva pas dans la cuisine. C'était la première fois depuis trente ans!

Vite, il monta frapper à la porte de la servante. Un gémissement lui répondit, et il entendit une voix faible :

« Je n'ai pas pu me lever. Je crois... je crois qu'il faudra aller chercher le médecin. »

Le père Raymond redescendit, apprit la nouvelle à la fermière, puis appela Grondard. Et il ne cessait de répéter :

« Mélie est malade! Il faut qu'elle soit bien malade pour ne pas sortir du lit. Qui va s'occuper de la maison? Voilà déjà, dans l'étable, les vaches qui appellent. Comment allons-nous nous tirer d'affaire? »

Mots expliqués. — 1. *Malechance* ou *malchance* : mauvaise chance. — 2. *Dédommager* : réparer un dommage en donnant une certaine somme d'argent ou quelque autre compensation. — 3. *Monotone* : au sens propre, qui est presque toujours sur le même *ton* (le préfixe *mono* signifie *seul, un seul*) ; au figuré, sans variété, sans imprévu. — 4. *Rafale* : coup de vent violent.

Les idées. — Comment l'hiver augmentait-il l'isolement de la ferme? — Comment s'y passaient les repas? — Comment la servante rentre-t-elle ce soir-là de l'étable? — Quels détails montrent son énergie? — Quels détails montrent la place qu'elle tient dans la maison?

Exercices oraux ou écrits. — **I. Vocabulaire.** — 1. Donnez quatre mots formés avec le préfixe *mono* (seul, un seul), comme *monotone.* — 2. Donnez six noms désignant des bâtiments de la ferme comme l'*étable.* — 3. Donnez cinq noms de la famille de *servir*, comme *serviteur.* — 4. Donnez le contraire des verbes suivants : *augmentait, suivre, vidaient, avança, monter.*

II. **Construction de phrases.** — 5. Trouvez une autre tournure pour exprimer l'idée suivante : *la malechance semblait s'acharner sur la ferme du Cros.* — 6. Justifiez l'expression : *la vie monotone* de la ferme. Ex. : *On dit que la vie de la ferme est monotone, parce que ....* — 7. Construisez trois phrases dans chacune desquelles vous ferez entrer la locution verbale : *prendre part.* — 8. Développez, en quatre ou cinq phrases interrogatives, cette indication : *Qui va s'occuper de la maison?*



50. La ferme sans la servante.

Lorsque les enfants vinrent, le même soir, prendre des nouvelles de Mélie, la ferme était encore en désarroi[1].

La fermière avait quitté son lit pour s'occuper du repas de midi. Mais elle n'avait plus de forces, s'essoufflait vite, et comme elle n'avait pas l'énergie de sa servante, elle avait dû regagner sa chambre avant la nuit.

« Allons, dit Mariette, c'est moi qui préparerai la soupe de ce soir! »

Elle se mit à laver la vaisselle, tandis que les garçons allaient chercher du bois pour garnir la cheminée.

Grondard rentra en même temps qu'eux. Il venait de l'étable avec deux seaux remplis par la traite[2] du soir.

« Ah! c'est Grondard qui a trait les vaches! s'exclama François. Comme j'aurais voulu le voir!

— J'ai fait bien des métiers dans ma vie, dit le domestique, et je me suis rappelé celui-là.

— C'est un travail amusant, reprit François. Et puis, ce n'est pas difficile!

— C'est très difficile quand les bêtes ne vous connaissent pas, dit Grondard. On dirait qu'elles ne veulent pas laisser prendre leur lait. Oh! la Bretonne surtout m'a donné du mal! Ce n'est pas sa faute si mon seau n'a pas été renversé trois ou quatre fois. »

Quand la soupe fut sur le feu, Mariette monta à la chambre de Mélie. Elle redescendit en secouant la tête, et dit à Paul et à François :

« La pauvre Mélie souffre beaucoup, malgré les remèdes. Et le médecin ne l'a pas rassurée. Il lui a déclaré qu'elle avait trop abusé de ses forces. Elle craint de ne plus jamais pouvoir s'occuper de la besogne de la ferme. »

Le maître du Cros rentra à son tour, venant des greniers et de l'écurie. Il avait du foin dans les cheveux, et ses yeux gris se voyaient moins encore que de coutume sous les sourcils et le front plissés. Toute la journée, il avait pensé aux soucis qui l'accablaient. Pourtant, devant les enfants, il fit effort pour ne pas paraître trop bourru.

« Ah! oui, mes amis, c'est un malheur, un vrai malheur! dit-il en les voyant. Ma femme est au lit, la servante est malade! Et puis, ce médecin a déclaré à Mélie qu'elle ferait bien de nous quitter pour aller se reposer chez elle! Si elle s'en va!....

— Vous la remplacerez par une autre, mon oncle! continua Paul.

— La remplacer! Pour trouver une servante comme elle, il faudrait chercher longtemps. Et puis, vois-tu, Paul, nous sommes habitués à Mélie depuis trente ans.

A notre âge, on ne se fait plus aux figures nouvelles.

— Rassurez-vous, oncle Raymond, dit gaiement Mariette. Mélie se remettra vite. Elle avait l'habitude de dire qu'elle était solide comme un chêne. Les chênes ne se laissent pas abattre du premier coup. En attendant, voici la soupe prête. »

En un tour de main[3], elle mit le couvert et apporta



la soupière. Puis elle battit des œufs, prépara la poêle et cria aux garçons :

« Cassez-moi des brindilles! Il me faut un feu bien clair, pour l'omelette! »

Le fermier ne perdait pas un de ses gestes. Il lui dit au bout d'un instant :

« Sais-tu, Mariette, que tu ferais déjà une bonne petite ménagère! »

Et, se tournant vers Paul et François :

« Je ne vous invite pas, les enfants. Le dîner est trop maigre. Mais l'occasion se retrouvera. Buvez un bol de lait. Tout à l'heure, Grondard prendra une lanterne et vous reconduira tous les trois. Car la nuit est venue depuis une bonne demi-heure. »

Il mangea sa soupe en hochant de temps en temps la tête. Son regard allait parfois de Paul à Mariette. On voyait qu'il réfléchissait. Une idée qu'il avait eue, il y avait quelque temps déjà, lui revenait ce soir-là à l'esprit, plus pressante. Il la tournait et la retournait....

François, assis au coin de la cheminée, suivait maintenant de l'œil les allées et venues de Mariette, et observait discrètement M. Raymond. Il lui semblait deviner la pensée qui, par instants, faisait battre plus rapidement les paupières au fermier du Cros.

Mots expliqués. — 1. *Désarroi* : désordre, confusion. — 2. *Traite* : action de traire les vaches. — 3. *En un tour de main*, en un instant (on dit aussi en *un tournemain*).

Les idées. — Pourquoi la ferme était-elle en désarroi? — Comment Grondard montre-t-il sa bonne volonté? — Quelles sont les diverses préoccupations du fermier? — Que craint-il surtout? — Quelles qualités montre Mariette, dans cette soirée? — Quelle est l'idée que le fermier tourne et retourne dans son esprit? — Comment François peut-il deviner cette idée de M. Raymond?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez le nom de dix pièces de vaisselle. — 2. Donnez cinq adjectifs qui peuvent convenir au nom *travail.* — 3. Donnez quatre noms dérivés de *lait*; — un verbe composé avec *lait*; — un nom dérivé de ce verbe. — 4. Complétez par le nom convenable : on dit : *solide comme un ..., gai comme un ..., poltron comme un ..., brave comme un ..., rusé comme un ..., effronté comme un ....*

II. **Construction de phrases.** — 5. Construisez deux phrases commençant par l'expression : *En un tour de main.* — 6. Trouvez deux autres tournures pour dire : *La ferme était encore en désarroi.* — 7. Construisez trois phrases sur le modèle de : *Elle se mit à laver la vaisselle, tandis que ...* (une principale et une subordonnée par *tandis que*). — 8. Terminez quatre phrases commençant par : *C'est moi qui .... C'est nous qui ...*, le verbe employé étant mis au futur.



51. L'idée du père Raymond.

Quelques jours plus tard, Paul entraîna François, à la sortie de l'école, et lui dit d'une voix un peu tremblante:



« Devinerais-tu, François, ce qu'est venu nous proposer hier soir mon oncle Raymond? »

L'attitude du fermier, alors que Mariette préparait le souper dans la cuisine du Cros, n'avait pas échappé[1] à François, qui se rappelait aussi certains propos[2] tenus par sa grand'mère. Aussi répondit-il presque sans hésiter :

« Ton oncle et ta tante veulent sans doute prendre Mariette avec eux! »

Et en disant ces mots, il se sentait le cœur gros! Mariette loin d'eux tous! Mariette dans cette ferme si triste! Mariette malheureuse, peut-être! Ce qu'avait prédit sa grand'mère allait donc se réaliser[3]?

« Mariette n'irait pas seule à la ferme, reprit Paul.

Mon oncle propose que nous allions tous habiter avec lui. Il a perdu ses enfants. Nous sommes sa seule famille. Il nous établirait[4], ma sœur ou moi, à la ferme, après lui.

— C'est fou! c'est fou! répliqua François. Cette vieille ferme est triste. Ton oncle est grognon! Ta tante ne dit jamais un mot! Ah, oui, vous seriez heureux, Mariette et toi, si vous alliez là-bas!

— Il n'y a pas que Mariette et moi, reprit doucement Paul. Je pense à ma mère qui se fatigue beaucoup, et qui se porterait mieux si elle vivait au milieu des champs. Et puis, nous ne sommes pas riches, tu le sais, François, depuis la mort de mon père. L'offre de mon oncle mérite bien réflexion. »

François sentit qu'un peu d'égoïsme, en même temps que son affection pour ses amis, avait dicté jusqu'ici ses paroles. Aussi reprit-il sur un ton moins vif :

« Le métier de cultivateur, pourtant, n'est pas celui que tu aurais désiré prendre?

— C'est vrai, dit Paul, j'aurais voulu aller en classe pendant plusieurs années encore. J'aurais aimé continuer l'étude du dessin, puisque mon maître et M. Nicolas trouvent que j'y ai quelques dispositions. Mais s'il le faut, je ferai autre chose, voilà tout!

— Ta mère a-t-elle accepté d'aller au Cros?

— Maman n'a pas encore pris de décision. Elle nous questionne, elle nous consulte. Elle ne veut que notre bonheur. Nous sommes tous les trois bien hésitants.... Elle ne tardera pas, je crois, à aller prendre l'avis de tes grands-parents et de M. Nicolas, qui ont toujours été si bons pour elle. »

Les deux amis se séparèrent. En rentrant, François jeta son sac sur la table d'une telle manière que sa

grand'mère lâcha la pomme de terre qu'elle était en train de peler.

« Oh, oh! qu'y a-t-il donc ce soir? dit-elle.

— Grand'mère, dit François encore tout pâle, ce que tu avais prévu arrive. M. Raymond voudrait avoir Mariette à la ferme, maintenant que Mélie n'est plus bonne pour travailler. »

Et comme son grand-père rentrait, François raconta ce que Paul venait de lui dire. Sa grand'mère paraissait partager ses sentiments, et s'exclamait à chaque pause[6] de son récit :

« Je l'avais bien dit! Je l'avais bien dit! »

Mais M. Lefranc ne fit paraître ni surprise, ni indignation. Il s'assit, réfléchit quelque temps, et murmura lentement :

« Une décision importante, dans la vie, n'est jamais facile à prendre. Toujours les inconvénients paraissent à côté des avantages. Il faut se renseigner, et tout peser, et prendre ses précautions. Encore n'est-on jamais sûr de ne pas se tromper!... Si le bien-être de Mme Dumas et de ses enfants est assuré, je crois qu'elle ferait bien d'y regarder à deux fois avant de repousser l'offre de son frère. »

François, dans son lit, resta longtemps sans dormir ce soir-là....

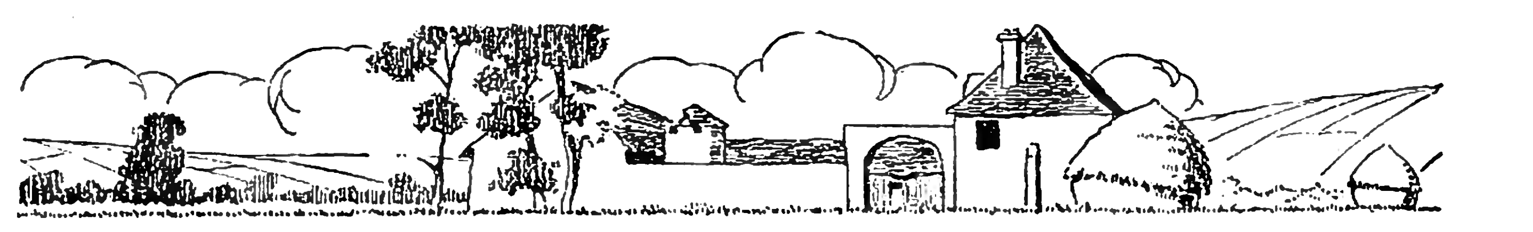
Mots expliqués. — 1. *Ne pas échapper à* : ici, être remarquée. — 2. *Propos* : paroles dites dans une conversation. — 3. *Se réaliser* : devenir réel. — 4. *Établir* : ici, pourvoir d'une situation. — 5. *Dicter* : au sens propre, c'est prononcer des mots qu'un autre écrit au fur et à mesure; au figuré, comme ici, pousser à parler d'une certaine manière. — 6. *Pause* : temps d'arrêt dans un récit, un chant, une marche, etc.

Les idées. — Pourquoi François répond-il presque sans hésitation à la question de son ami? — Pourquoi craint-il de voir aller Mariette

à la ferme? — Pourquoi Paul consent-il à abandonner ses projets d'avenir? — Que doit-on faire avant de prendre une décision grave?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez six noms de défauts, comme l'*égoïsme*. — 2. Donnez cinq verbes formés avec le préfixe *pré* (en avant, à l'avance), comme *prédire* — 3. Formez un nom avec chacun des verbes suivants : *proposer*, *préparer*, *hésiter*, *prédire*, *établir*, *réfléchir*, *prévoir*. — 4. Donnez six noms de la famille de *champ* (rad. *champ*, *camp*).

II. **Construction de phrases.** — 5. Construisez trois phrases commençant par le mot *En* suivi d'un participe présent. Exemple : *En rentrant, François jeta son sac sur la table* ou : *En disant ces mots, il se sentait le cœur gros.* — 6. Dites dans quelle circonstance il vous est arrivé d'avoir le *cœur gros.* — 7. Transformez la phrase : *L'attitude du fermier* ..., en employant la construction suivante : *François avait remarqué ..., et il se rappelait aussi ....* — 8. Dites les diverses raisons pour lesquelles Paul consentirait à aller à la ferme : *Je consentirais à aller à la ferme, parce que ..., parce que....*



52. Une décision.

Le lendemain, Mme Dumas vint en effet chez les grands-parents de François pour les consulter. M. Nicolas se trouvait là. François, assis sur une chaise basse, au coin de la cheminée, écoutait le cœur battant l'entretien qui devait décider du sort de Paul et de Mariette.

« Que vous offre exactement votre frère? » questionna M. Nicolas.

Mme Dumas indiqua les conditions auxquelles elle consentirait à aller s'installer à la ferme. Son frère les avait acceptées, et avait même fait des propositions généreuses.

« Votre intérêt et celui de vos enfants vous commandent d'aller au Cros, dirent M. Lefranc et M. Nicolas.

— Pensez aussi, ajouta grand'mère Lefranc, que vous ne pourriez continuer longtemps votre métier de repasseuse sans dommage pour votre santé. A la ferme, si vous avez simplement à vous occuper des soins du ménage, vos forces reviendront vite.



— Je me suis dit tout cela, reprit Mme Dumas encore hésitante. Je sais aussi que Mariette m'accompagnera volontiers, et prendra goût aux travaux qui l'attendent. Elle a douze ans passés. Elle a obtenu son certificat d'études. Elle peut donc quitter l'école. Mais Paul...

— Oh! ne vous tourmentez pas à son sujet, dit vivement grand'mère Lefranc. Il doit encore aller en classe. Eh bien! il prendra chez nous son repas de midi. Il ne fera le chemin de la ferme au village que deux fois par jour. »

M. Lefranc approuva de la tête. Au sourire de François, on pouvait deviner combien cette solu-

tion lui était agréable. Mais M. Nicolas reprit tout aussitôt :

« Il y a longtemps que nous avons, ma sœur et moi, parlé de Paul et de son avenir. Vous savez combien nous l'aimons. Je serais heureux de le suivre dans ses études, et de l'aider à faire son chemin dans la vie. Ses goûts le portent-ils vers le travail des champs?

— Je ne le pense pas, répondit Mme Dumas, bien qu'il se déclare heureux de vivre avec nous à la ferme. Mais j'aurais des remords si je lui faisais prendre un métier où il n'apporterait, plus tard, ni goût ni entrain.

— Je vois pour lui un assez bel avenir, reprit M. Nicolas, si, continuant ses études, il se perfectionne dans l'art du dessin. Confiez-nous votre fils, à ma sœur et à moi. Nous aurons soin de lui. Il travaillera un peu avec moi, le soir, après la classe. Il ira au Cros tous les jeudis et tous les dimanches, et il retrouvera son camarade François aussi souvent que maintenant. »

Mme Dumas avait les yeux humides d'émotion et de reconnaissance. Elle pressa longuement les mains de ses amis.

« Ne me remerciez pas de ma proposition, ajouta M. Nicolas. Notre maison est grande et vide. Paul y apportera un peu de jeunesse et de gaieté. »

Après un long moment de réflexion silencieuse, Mme Dumas dit enfin :

« A la condition que Paul ne soit pas à votre charge, j'accepte votre offre. Je crois mieux assurer ainsi son avenir qu'en le gardant à la ferme après sa sortie de l'école. Il me reste à parler avec lui de ce projet, mais je crois que, malgré l'idée d'une séparation, il acceptera cette proposition sans trop de déplaisir. »

Le lendemain, la décision de Mme Dumas était prise, et elle alla aussitôt à la ferme pour en aviser[1] son frère et s'entendre définitivement avec lui. Il fut entendu que M. Raymond ferait remettre en état l'ancien logement du propriétaire, et que l'on s'y installerait au printemps. Mariette fut contente d'apprendre qu'elle n'habiterait pas la vieille demeure du métayer, aux plafonds bas et aux pièces sombres. Mais le soir, avant d'aller dormir, elle passa son bras autour du cou de son frère :

« Est-ce donc bien vrai, Paul, que nous ne nous verrons plus tous les jours? »

Si Paul avait quelque chagrin, il savait qu'il devait le cacher à sa mère et à sa sœur. Il répondit d'une voix qu'il s'efforça de rendre enjouée[2] :

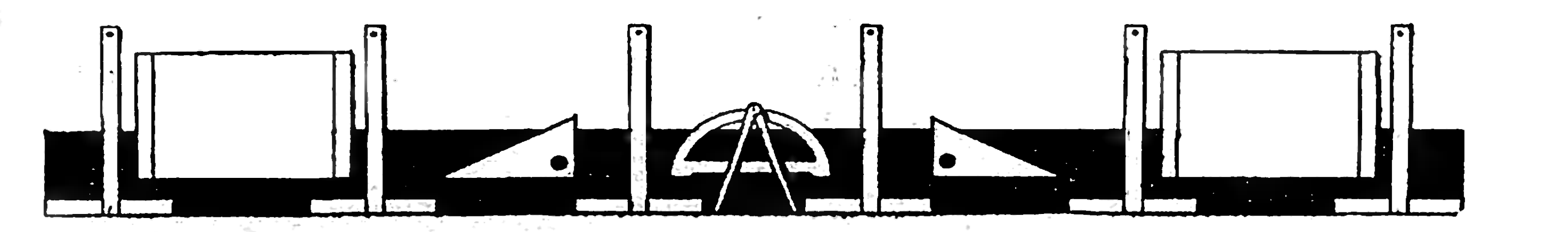
« Rassure-toi, petite Mariette, nous passerons ensemble tous les jours de congé! Et puis, le soir, après la classe, je trouverai bien le temps de courir jusqu'à la ferme pour vous embrasser, maman et toi! »

Mots expliqués — 1. *Aviser* : donner avis, informer. — 2. *Enjoué* : gai, mais sans éclats, sans exubérance. *L'enjouement* est une douce gaîté.

Les idées. — Pourquoi François écoute-t-il l'entretien le cœur battant? — Pourquoi les amis de Mme Dumas lui conseillent-ils d'accepter les offres de son frère? — Pourquoi Mme Dumas reste-t-elle cependant hésitante? — Que lui offre M. Nicolas? — Pourquoi Mme Dumas accepte-t-elle cette offre? A quelle condition l'accepte-t-elle? — Quelle pensée attriste Mariette? — Pourquoi Paul s'efforce-t-il de lui répondre d'une voix enjouée?

Exercices oraux ou écrits. — I. Vocabulaire. — 1. Donnez un nom dérivé de chacun des verbes : *consentir, installer, occuper, approuver, accepter.* — 2. Donnez cinq adjectifs qui, comme *enjouée*, peuvent convenir au nom *voix*. — 3. Donnez un synonyme de chacun des noms : *entretien, métier, travail, réflexion.* — 4. Formez un verbe composé avec chacun des noms : *ferme, force, jour, chemin.*

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans une phrase chacune des expressions : *prendre goût à, trouver le temps de.* — 6. Terminez deux phrases commençant par : *J'aurais des remords si ....* — 7. Construisez trois phrases sur le modèle de la suivante : *Si vous avez simplement à vous occuper...* où une subordonnée par *si* précède la principale. — 8. Trouvez deux autres façons d'exprimer l'idée suivante : *Je trouverai le temps de courir jusqu'à la ferme.*



53. Mariette à la ferme.

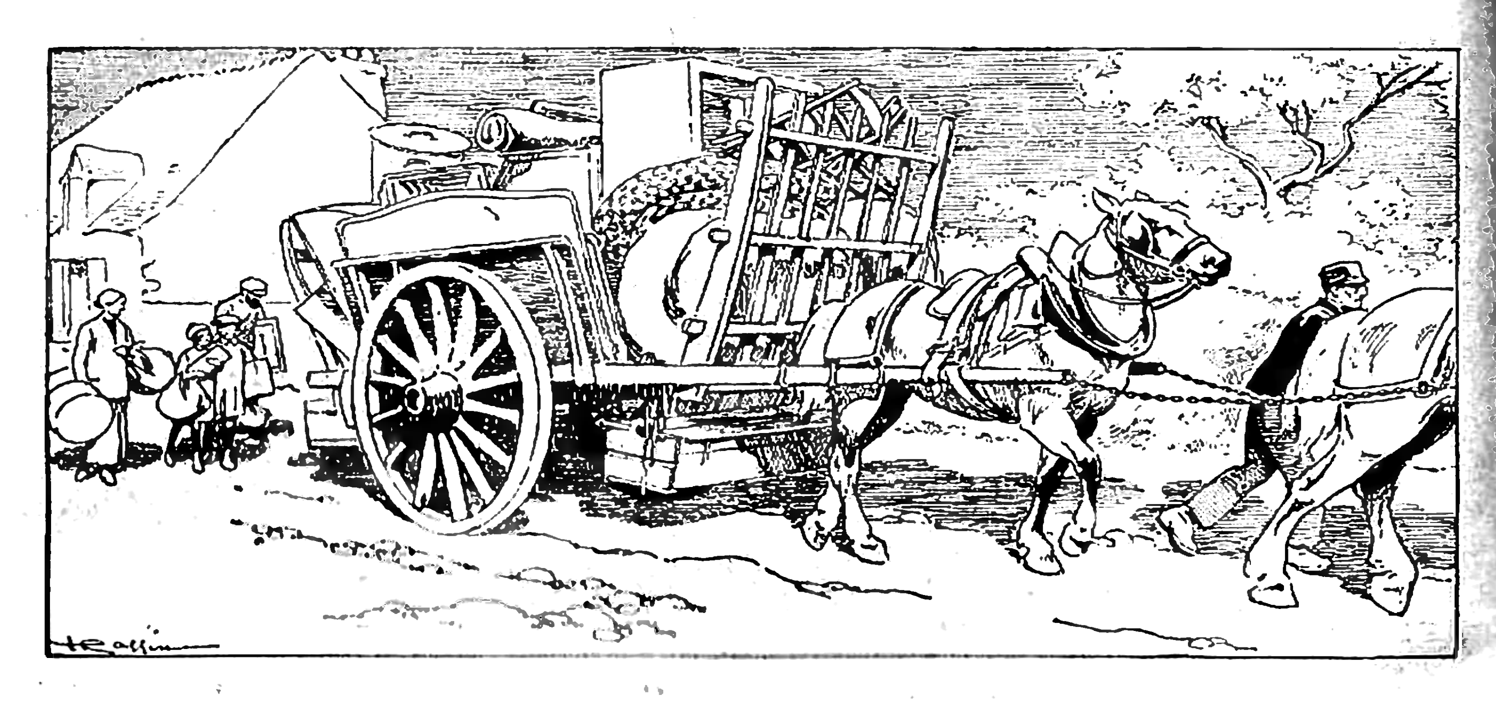
Il était dit que le malheur, cet hiver-là, n'épargnerait pas la ferme du Cros. Mme Raymond, depuis longtemps malade, et souvent alitée [1], mourut par une triste journée de février. Sa vie avait été rude, et la perte de deux fils l'avait plongée dans un chagrin sans issue [2]. Sous un ciel bas, d'où venaient des rafales de pluie glaciale, on la porta en terre, et la dépouille de celle pour qui la vie avait eu si peu de jours heureux n'eut même pas la grâce d'un dernier rayon de soleil.

Dure pour elle-même, et sévère pour les autres, elle n'avait jamais été de celles dont la tendresse prévenante réchauffe une maison. Le fermier pourtant la pleura sincèrement, en souvenir des rudes années passées ensemble, et des peines si longtemps partagées.

Pendant une semaine, il resta sans courage. Il souffrait du vide de cette maison où sa femme, incapable de tout travail depuis plusieurs années, semblait pourtant tenir si peu de place. Il redoutait le

prochain départ de Mélie, qui avait repris ses occupations, vaille que vaille [3], mais ne retrouvait pas sa force et son entrain d'autrefois.

Plus que jamais, M. Raymond souhaitait avoir sa sœur près de lui, et à plusieurs reprises, il se rendit à Malechère pour la supplier de hâter son installation au Cros. Il pressa [4] les réparations du logement de l'ancien



propriétaire et se rendit même à Neuville, en carriole, pour y trouver des ouvriers.

Sa sœur se décida enfin à venir à la ferme au début d'avril, quelques jours avant Pâques. Paul pouvait ainsi passer au Cros ses vacances d'écolier, avant d'aller s'installer chez M. Nicolas.

Le jour venu, M. Raymond se rendit à Malechère avec la grande charrette, sur laquelle Grondard et lui eurent vite fait de placer le modeste mobilier de Mme Dumas. Sous le soleil riant d'avril, entre les haies d'aubépine fleurie, le déménagement perdit un peu de son inévitable tristesse.

Il le fallait pour donner un autre cours aux idées de Mme Dumas, qui ne quittait pas sans un serre-

ment de cœur la maison où ses enfants étaient nés, où son mari était mort. Il le fallait pour chasser l'angoisse de Paul et de Mariette, qui suivaient la voiture, serrés l'un contre l'autre, et pensant plus que jamais à leur prochaine séparation....

Le maître du Cros cependant s'empressait, excitait les deux chevaux, et Grondard lui-même essayait de sourire. Il faut dire que M. Nicolas, au cours de sa promenade quotidienne, était allé, quelques jours auparavant, trouver Grondard dans le champ où il travaillait. Il lui avait parlé longuement. Et Grondard lui avait dit, en lui serrant la main :

« J'ai compris, M. Nicolas! Comptez sur moi! Je ferai tout pour que la mère et la petite se plaisent à la ferme. »

Lorsque la voiture y entra, la ferme avait vraiment bon air. Grondard, qui s'était levé de grand matin, en avait fait la toilette. Les brouettes et les charrues étaient rangées sous le hangar. Le fumier était bien en tas, et les poules étaient enfermées dans la basse-cour. Les portes ouvertes de l'étable et de l'écurie laissaient voir la litière de paille fraîche.

Mélie vint au-devant des arrivants, les mains tendues, et l'accueil qu'elle leur fit les mit vite à l'aise.

« Je ne suis plus bonne à grand'chose, répétait-elle à Mme Dumas et à Mariette, mais je ne quitterai pas la ferme, bien sûr, avant que vous ne soyez habituées à votre nouvelle besogne. Non, je ne vous laisserai pas dans l'embarras! »

Les deux hommes mirent en place les meubles amenés. Le logement, remis à neuf, avait des tapisseries claires. Au rez-de-chaussée, qui avait conservé de son ancienne destination des boiseries de chêne

et une jolie cheminée de marbre, le fermier avait aménagé[5] la pièce commune, car il avait été décidé que l'on quitterait la vieille cuisine fumeuse. A l'unique étage se trouvait la grande chambre de Mme Dumas et de Mariette, dont une fenêtre donnait sur la cour, et l'autre sur un jardin abandonné. La chambrette de Paul était à côté, et aussi un cabinet où Mélie avait fait transporter son lit.

« J'ai eu du mal, dit-elle, à quitter la chambre où je couchais depuis trente ans. Mais je ne veux pas vous laisser seules dans cette aile[6] du bâtiment, où les souris, peut-être, vous feraient peur la nuit. »

Quand Mariette fut avec sa mère, qui restait songeuse, dans la jolie chambre où le soleil entrait comme un ami joyeux, elle lui prit les mains.

« Maman! maman! ne sois plus triste. Quelque chose me dit que nous serons heureuses ici! »

Puis elle l'obligea à visiter avec elle la basse-cour, la laiterie, le jardin, l'étable. De temps en temps, elle lui disait à l'oreille :

« Ici, nous ferons telle chose.... Cela, je demanderai à mon oncle de le disposer autrement! »

Mme Dumas finissait par être gagnée[7] par l'entrain de sa fille.

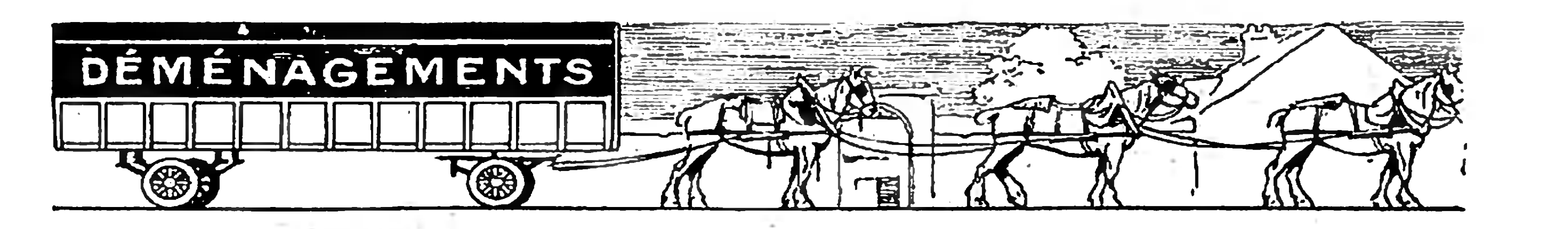
Et la vieille ferme elle-même semblait égayée de la jeunesse souriante que Mariette lui apportait.

Mots expliqués. — 1. *Alitée* : obligée de garder le lit. — 2. *Issue* : au sens propre, sortie; on dit qu'un chagrin est *sans issue* quand on ne peut arriver à se consoler. — 3. *Vaille que vaille* : tant bien que mal. — 4. *Presser* : hâter. — 5. *Aménager* : disposer avec soin, avec ordre. — 6. *Ailes* (d'un bâtiment) : constructions qui se trouvent à droite et à gauche d'un bâtiment central, par comparaison avec la place des ailes de l'oiseau. C'est encore par comparaison que l'on dit : *les ailes d'une armée.* — 7. *Être gagné* : être entraîné, convaincu.

Les idées. — Que signifie : *être dure pour soi-même?* — Pourquoi après la mort de sa femme, le fermier souhaite-t-il plus que jamais avoir sa sœur avec lui? — Qu'y a-t-il de triste dans un déménagement? — Pourquoi celui de Mme Dumas perd-il un peu de sa tristesse? — Qu'avait pu dire M. Nicolas à Grondard? — Comment, dès le jour du déménagement, Grondard montre-t-il que M. Nicolas peut compter sur lui? — Que fait Mariette pour chasser la tristesse de sa mère?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez six noms d'instruments agricoles que l'on peut voir dans la cour d'une ferme. — 2. Donnez cinq adjectifs qui peuvent convenir au nom *chagrin*. Ex. : *Un chagrin peut être léger,....* — 3. Donnez au mot *ailes* trois compléments différents, de façon à indiquer divers emplois de ce mot. — 4. Donnez le sens de : *cette affaire presse.*

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans une phrase chacune des expressions : *vaille que vaille, tant bien que mal.* — 6. Employez dans une phrase chacun des termes suivants : *Je souhaite que vous...*; *je vous souhaite de....* — 7. Construisez trois phrases sur le modèle de : *M. Raymond se rendit à Malechère avec la charrette, sur laquelle Grondard et lui placèrent le mobilier* (une principale, une subordonnée par : *sur laquelle* ou *sur lequel*). — 8. Développez en trois ou quatre phrases au plus cette idée : *La vie de la fermière avait été rude.*



54. Résolutions[1].

C'est la première nuit que Mariette passe à la ferme, et dans son lit, la lampe éteinte, elle reste les yeux grands ouverts.

Mille bruits légers, auxquels elle n'est pas encore habituée, éloignent d'elle le sommeil. C'est le frissonnement des arbres du jardin, sous la brise fraîche de la nuit. C'est, dans le grenier voisin, le trot menu[2]

des souris, et ce craquement mystérieux des planchers qui, subit, arrête le souffle et le battement du cœur. De l'étable et de l'écurie monte le grincement léger des chaînes glissant dans leurs anneaux, ou le bruit de sabot assourdi d'un cheval qui s'ébroue. Puis c'est, dans la basse-cour, le cri d'une poule endormie tombant de son perchoir, auquel répondent les reproches de quelques canards réveillés. Le chien sort de sa niche, pousse un aboiement qui est comme un avertissement discret[3] puis, rassuré par le silence, retourne à son sommeil.



Mariette écoute un instant le souffle régulier de sa mère endormie. Elle se glisse hors de son lit, jette un manteau sur ses épaules, ouvre doucement les battants de la fenêtre, et regarde la ferme assoupie sous les rayons de la lune. Et dans la paix de cette douce nuit de printemps, un long moment, Mariette songe...

Elle songe à l'ancien nid familial, si doux, brisé le matin même, et au nouveau foyer trouvé. Ce nouveau foyer, que sera-t-il pour eux trois? Et sa chère maman,

surtout, y trouvera-t-elle la santé et le bonheur?

Elle se rappelle, pour se réconforter, l'accueil qui lui a été fait à la ferme, les mille prévenances de Mélie, et la bonté infiniment plus discrète, mais pourtant certaine, de son oncle et de Grondard. Le vieux domestique ne lui a-t-il pas dit, ce soir : « Écoutez, petite demoiselle! Quand vous aurez à faire un travail trop pénible, quand vous serez fatiguée, n'oubliez pas que Grondard est toujours là? »

Et d'ailleurs, ne dépend-il pas d'elle, pour une grande part, que cette arrivée à la ferme marque une date heureuse dans sa vie et dans la vie des siens? Quelle que soit la part du sort[4] dans notre destinée[5], nous restons les principaux artisans de notre bonheur. Mariette le sait, et les résolutions germent dans son cœur....

Elle sera active d'abord, et d'une activité joyeuse. Les mille occupations nouvelles qui l'attendent, elle les acceptera avec entrain. Les journées bien remplies lui paraîtront plus courtes. Et comme elle sera heureuse d'alléger la besogne de sa mère, de gagner bien vite l'estime de son oncle et de Mélie!

Et puis, elle sera bonne. Elle le sera, plus encore que par le passé, pour sa mère qui a tant hésité avant de quitter la petite maison de Malechère, et dont elle a deviné aujourd'hui la tristesse et les pensées. Elle le sera pour son frère, qui n'aura plus comme elle, désormais, le bonheur de vivre sans cesse dans l'intimité[6] maternelle. Mais elle veut l'être aussi pour son oncle et pour Grondard, dont la vie a été si rude. Elle saura adoucir leur humeur, et amener parfois le sourire dans leurs yeux.

Oh! comme elle voudrait, Mariette, dans cette nuit où son jeune cœur déborde, être pour tous celle qui console, qui égaie, qui réconforte!

De l'horloge du rez-de-chaussée montent les douze coups de minuit, lentement égrenés [7]. Minuit! Dans quelques heures le jour va paraître!

Mariette voudrait que cette première journée de travail à la ferme fût déjà arrivée!

Elle regagne sans bruit son lit. Les fatigues et les émotions alourdissent ses paupières. Ses pensées se calment, et bientôt le doux sommeil vient clore ses yeux.

Mots expliqués. — 1. *Résolution* : engagement que l'on prend, et que l'on se promet à soi-même de tenir. Synonyme : *décision*. — 2. *Menu* : se dit d'une chose de peu de volume, d'importance, ou, comme ici, d'un bruit léger. — 3. *Discret* : retenu; donné avec mesure. — 4. *Sort* : chance, bonne ou mauvaise. — 5. *Destinée* : ce qui doit nous arriver au cours de notre vie. — 6. *Intimité* : voisinage affectueux et de tous les instants. — 7. *Égrener* : au sens propre, faire sortir les grains de l'épi, un à un; on dit que l'horloge égrène ses coups parce qu'elle les fait entendre un à un.

Les idées. — Pourquoi Mariette reste-t-elle les yeux grands ouverts dans son lit? — Quels sont les bruits qui viennent de la ferme assoupie? — A quoi songe Mariette, lorsqu'elle reste un long moment à la fenêtre? — De quoi s'inquiète-t-elle? — Pourquoi sommes-nous les principaux artisans de notre bonheur? — Quelles résolutions prend Mariette? — De quels sentiments son cœur déborde-t-il? — Pourquoi voudrait-elle déjà être au lendemain?

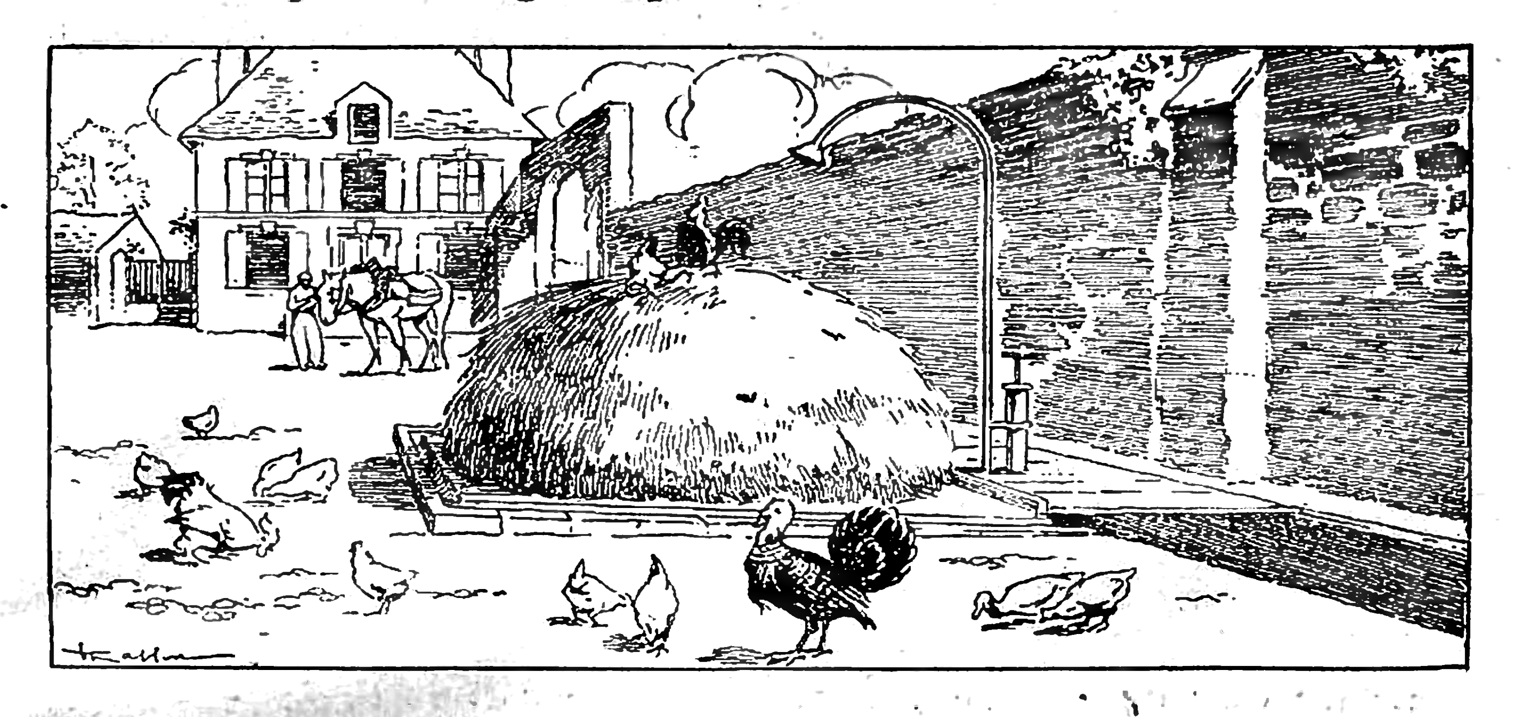
Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez dix noms terminés par *ment*, comme *aboiement*, qui expriment un cri d'animal. — 2. Donnez deux adjectifs qui peuvent convenir à chacun des noms suivants : *brise, sommeil, besogne*. — 3. Donnez trois verbes qui peuvent avoir comme complément d'objet le nom *résolution*. Ex. : *On prend une résolution, on ....* — 4. Donnez deux diminutifs de *chaîne*; — deux verbes composés avec *chaîne*; — deux noms dérivés de ces verbes.

II. **Construction de phrases.** — 5. Dites pourquoi l'on désigne les souris sous le nom de : *la gent trotte-menu* (le mot *gent* signifie *espèce, race*). — 6. Justifiez l'expression : *le craquement mystérieux* des planchers : *On dit que le craquement des planchers est ....* — 7. Achevez quatre phrases commençant par : *Elle se rappelle ...*, suivi d'un nom complété par une subordonnée. — 8. Dites les raisons pour lesquelles Mariette veut être active



55. La ferme se transforme.

Deux maçons étaient restés au Cros pour réparer un mur qui menaçait ruine. Mariette profita de leur présence pour faire exécuter un projet qu'elle avait formé depuis longtemps. Le tas de fumier s'étalait



toujours au milieu de la cour, énorme, insolent[1], et le purin que le sol n'arrivait pas à absorber s'en écoulait en rigoles brunes. Il en venait, l'été, des odeurs insupportables, et des légions de mouches qui pénétraient partout, souillant[2] les murs, les meubles et surtout le laitage et les aliments laissés à leur portée. Un jour que François était venu au Cros, Mariette lui avait confié son idée. Il avait cherché, avec elle, l'endroit où l'on pourrait placer ce fumier dont le voisinage était désagréable et dangereux.

« Je le mettrais ici, avait-il dit en montrant une place proche de la grande porte. Je l'installerais sur

une plate-forme de terre battue, avec des rigoles qui conduiraient le purin à une fosse. Chez mon grand-père, à Malèchère, on ne laisse pas perdre une goutte de purin, car c'est la partie la plus riche du fumier. »

Sans perdre de temps, Mariette soumit le projet à son oncle, le soir, après le dîner.

M. Raymond leva les bras au ciel :

« C'est un travail, tout un travail! Je ne dis pas que cela ne serait pas utile. Mais au prix où sont les journées des maçons!... »

Mariette avait jeté un coup d'œil du côté de Grondard.

« Bah! fit celui-ci, c'est un travail qui se ferait assez vite. Pendant que les maçons termineront leur mur, j'amènerai sur place de la terre grasse et des moellons. Après, en nous y mettant avec eux, ce sera l'affaire de deux ou trois jours et de quelques sacs de ciment. »

Le maître du Cros se retira sans rien répondre. Mais le lendemain matin, il fit atteler un cheval au tombereau et dit à Grondard d'aller chercher de l'argile et des pierres. Une semaine plus tard, le tas de fumier avait changé de place, et la cour nivelée[3] avait un air de propreté qui rendait la vieille ferme plus accueillante.

« Maintenant, confia Mariette à Grondard, je voudrais planter des rosiers grimpants de chaque côté des portes. J'en trouverai dans notre ancienne maison de Malechère. Ils rappelleront à maman le jardin où nous avons grandi, mon frère et moi.

— Vous aimez donc les fleurs? demanda le vieux domestique.

— Qui n'aime pas les fleurs? répondit Mariette. Qu'y a-t-il de plus beau qu'un mur fleuri de roses

ou de clématites, une haie de lilas, une touffe d'œillets? Les fleurs mettent de la joie dans notre vie.

— On le dit! fit Grondard en secouant la tête. Pour moi, voyez-vous, ma vie a été tellement dure que je n'ai jamais songé à regarder les fleurs.

— Pauvre Grondard! murmura Mariette. Mais désormais, votre vie sera moins dure, croyez-moi! »

Les maçons ne quittèrent pas le Cros avant que Mariette, d'accord avec sa mère, n'eût fait percer une fenêtre pour aérer la laiterie, qui prenait jour seulement par la porte, et où traînaient sans cesse des odeurs de lait aigri. Puis Grondard et le fermier refirent le sol en terre battue de l'écurie et de l'étable, en lui donnant assez de pente pour que les litières restent sèches. Les grands travaux printaniers, dans les champs, étaient achevés, et il leur restait heureusement quelques loisirs pour ces menues besognes. Les jours de congé, M. Nicolas venait à la ferme avec Paul et François. Mariette leur montrait les améliorations apportées à la maison et aux dépendances[4], et ils ne manquaient pas de complimenter le maître du Cros.

« Ma nièce me ruine! disait parfois celui-ci, d'un air à moitié fâché.

— Dites donc qu'elle vous enrichit! répondait M. Nicolas en lui tapant sur l'épaule. Votre lait ne tournera[5] plus. Votre beurre sera le meilleur de la région. Et dans votre fosse à purin, vous trouverez chaque année de quoi fumer richement plus d'un hectare de terre. Songez-vous à tous les beaux billets bleus que vous avez laissés s'en aller quand votre purin s'écoulait au ruisseau?

— Ah! je dois le dire, reprenait alors M. Raymond, jamais ma maison n'a été mieux tenue! Ma sœur et

Mariette sont toujours levées en même temps que moi; et la petite, si on la laissait faire, entreprendrait tous les jours des besognes au-dessus de ses forces. Mais ce que j'aime surtout en elle, c'est sa bonne humeur. Nous en sommes tous ragaillardis[6] ! Ma sœur retrouve sa gaieté d'il y a vingt ans. Grondard, que je n'avais jamais vu rire, nous raconte parfois des histoires, après souper. Et moi, si découragé il y a quelques mois, je sens que je reprends goût à mon travail! »

Mots expliqués. — 1. *Insolent* : s'imposant à la vue, tenant une large place, sans crainte de gêner. — 2. *Souiller* : salir, couvrir de boue, d'ordure. — 3. *Niveler* (de *niveau*) : rendre uni, horizontal. — 4. *Dépendance* : tout ce qui fait partie d'une ferme, d'un domaine, autour d'un bâtiment principal. — 5. *Tourner* : devenir aigre, en parlant de certains liquides. — 6. *Ragaillardir* : rendre gaillard, redonner de la gaieté.

Les idées. — Quel est le premier projet de Mariette, à la ferme? — Avec l'aide de qui le met-elle à exécution? — Pourquoi Mariette aime-t-elle les fleurs? — Quelles autres améliorations sont apportées à la ferme? — Pourquoi M. Raymond dit-il que sa nièce le ruine? — Comment l'enrichit-elle, bien au contraire? — Comment se transforme, grâce à Mariette, l'humeur des gens de la ferme?

Exercices oraux ou écrits. — **I. Vocabulaire.** — 1. Donnez cinq noms de matériaux que le maçon emploie. — 2. Trouvez cinq adjectifs qualificatifs terminés par *ent* comme *insolent.* — 3. Trouvez cinq verbes qui peuvent avoir pour compléments d'objet le mot *mur.* — 4. Quelle remarque faites-vous sur l'orthographe des verbes *étaler*, *installer?*

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans une phrase chacune des expressions suivantes : *former le projet de, prendre jour.* — 6. Terminez deux phrases interrogatives commençant par : *Qu'y a-t-il de plus beau...?* — 7. Construisez deux phrases sur le modèle de : *Je ne dis pas que cela ne serait pas utile* (une principale, une subordonnée par *que*, complément du verbe principal). — 8. Trouvez deux autres tournures pour dire : *Les fleurs mettent de la joie dans notre vie.*



56. Le jardin abandonné.

Touchant à la ferme, enclos de vieux murs au chaperon[1] moussu, s'étendait un jardin abandonné depuis de longues années.



Il avait été beau jadis, lorsque le propriétaire habitait la métairie. On y suivait encore, sous la folle végétation qui l'avait envahi, le tracé de larges allées bordées de buis. Ces allées entouraient une pelouse et ménageaient, aux quatre coins du mur, des massifs plantés de lilas, de rosiers, et d'autres arbustes inconnus dans la région.

Les buis vivaces avaient grandi; le lierre envahissant couvrait les murs d'une toison épaisse; partout foisonnaient[2] la ronce et le chiendent. La vieille porte aux ferrures rouillées ne s'ouvrait qu'avec peine, lorsque Mélie, les lendemains de pluie, lâchait ses poules dans ce paradis des limaces et des escargots.

Une des fenêtres de la chambre de Mariette donnait sur cet enclos tranquille, d'où ne montaient à l'ordinaire, par ces matinées de printemps, que des pépiements et de légers froufrous d'ailes. Mais un dimanche, de très bonne heure, Mariette réveillée fut intriguée par d'autres bruits[2] : c'étaient un crissement[3] léger sur le sable, et par instants de petits claquements secs, comme ceux d'un sécateur. Qui pouvait bien travailler au jardin à cette heure matinale?

Aussitôt vêtue, elle poussa les contrevents et reconnut Grondard. Il avait déjà nettoyé les allées, taillé les buis, mis en tas les mauvaises herbes.

« Bonjour, Grondard! fit la voix fraîche de Mariette. Mais vous n'y pensez plus! C'est dimanche, aujourd'hui! »

Grondard s'appuya au manche de son râteau, et leva la tête. Malgré la fraîcheur du matin, son front était mouillé de sueur.

« Mais oui, c'est dimanche! dit-il. Aussi, voyez-vous, je m'amuse... je m'amuse à jardiner.

— Est-ce mon oncle qui vous a envoyé à l'enclos?

— Personne ne m'y a envoyé, répondit le domestique. Mais vous m'avez dit, l'autre jour, que vous aimiez les fleurs. Ici, nous en ferons venir autant que vous voudrez.

— Que c'est gentil, Grondard, ce que vous faites-là! »

Mais déjà Grondard, son sécateur à la main, avait à moitié disparu sous une touffe de lilas qu'il voulait débarrasser des ronces.

Mariette descendit à la cuisine, où elle retrouva sa mère. Elle lui conta la surprise que Grondard avait voulu lui réserver, et elle ajouta :

« Celle que je lui prépare depuis quelques jours,

je veux la lui faire aujourd'hui même. Mélie viendra à mon aide. A midi, tout sera prêt. »

Elle déjeuna en quelques minutes et, vite, elle monta l'escalier du vieux bâtiment. Mme Dumas, qui était au courant de son projet, la regardait se hâter en souriant.

Vers neuf heures, Paul et François arrivèrent à la ferme, où ils devaient passer toute la journée. Ils rejoignirent Grondard au jardin, mirent bas leurs vestes, et manièrent à qui mieux mieux la bêche, la pelle et le râteau.

Après quelques heures de travail, le jardin avait changé de figure. Le sable des allées reparaissait entre les buis taillés. Le râteau avait débarrassé la pelouse des herbes sèches et des feuilles mortes. Au prix de maintes égratignures, Grondard avait vaincu les ronces hargneuses[4]. La terre des massifs était fraîche retournée, et les arbustes émondés[5]. Deçà et delà, apparaissaient maintenant quelques narcisses en fleurs, tout à l'heure masqués par les mauvaises herbes. Toute une bordure de violettes exhalait son parfum. Les trois ouvriers s'assirent un moment pour se reposer et admirer leur œuvre. Mariette parut dans l'encadrement de lierre de la vieille porte. Elle avait une simple toilette claire, et ses yeux brillaient de joie.

« Voici la reine de l'enclos! dit François en allant la prendre par la main.

— Avons-nous bien travaillé? demanda Paul.

— Le joli jardin! s'exclama Mariette. Nous viendrons, maman et moi, nous y reposer un instant tous les jours. »

Elle aperçut les narcisses et les violettes, cueillit quelques fleurs, puis, allant vers Grondard, lui dit en souriant :

« Maintenant, Grondard, surprise pour surprise. Voulez-vous venir avec moi jusqu'au vieux bâtiment? Paul et François peuvent nous accompagner. »

Grondard, qui regardait Mariette d'un air étonné, se fit répéter deux fois l'invitation. Enfin il la suivit, tout en secouant la terre de ses gros souliers. Paul et François, intrigués, allèrent derrière eux.

Mots expliqués. — 1. *Chaperon* : couronnement d'un mur, en forme de toit (comparaison avec le *chaperon*, sorte de capuchon couvrant la tête et le cou, et que l'on portait au moyen âge). — 2. *Foisonner* : pousser à foison, en abondance. — 3. *Crissement* : bruit qui rappelle celui des dents qui frottent les unes sur les autres. — 4. *Hargneux* : au sens propre, qui aime chercher querelle aux autres. — 5. *Émonder* : nettoyer un arbre, le débarrasser des mousses, du gui, des branches mortes, etc. A distinguer de *élaguer* : couper les branches trop longues ou inutiles. — 6. *Exhaler* (préfixe *ex*, hors de; le radical se retrouve dans *haleine* et signifie *souffle*) : pousser hors de soi, répandre des vapeurs ou des odeurs.

Les idées. — A quoi reconnaissait-on que le jardin avait été beau jadis? — Pourquoi était-ce maintenant le paradis des limaces? — Quels bruits en venaient, d'ordinaire, le matin? — Qu'y entendit Mariette ce matin-là? — Pourquoi Grondard avait-il entrepris de remettre le jardin en état? — Que dit Mariette aux trois ouvriers, pour les récompenser de leur travail?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez six noms d'outils du *jardinier*. — 2. Employez quatre verbes à l'infinitif avec l'expression : *de bonne heure*. — 3. Trouvez cinq mots commençant par le préfixe *ex*, qui signifie *hors de*. — 4. Donnez dix verbes qui expriment des actions du jardinier : Le jardinier *bêche*....

II. **Construction de phrases.** — 5. Justifiez l'expression : *Les ronces hargneuses*. — 6. Trouvez une autre tournure pour dire : *Au prix de maintes égratignures, Grondard avait vaincu les ronces hargneuses*. — 7. Construisez deux phrases sur le modèle de : *Grondard s'appuya au manche de son râteau et leva la tête* (deux propositions reliées par *et*). — 8. Résumez en quatre phrases la description du jardin abandonné.



57. La chambre de Grondard.

Depuis son arrivée à la ferme, Mariette souffrait de savoir Grondard mal couché dans un sombre réduit. L'ancienne chambre de Mélie restait vide, puisque la servante avait quitté le vieux bâtiment à l'arrivée de Mme Dumas. Cette pièce n'était pas grande, mais elle était bien exposée, et sa fenêtre s'ouvrait sur la cour. Mariette, d'accord avec sa mère, proposa à son oncle d'y installer Grondard. M. Raymond consentit sans se faire prier, car il appréciait de plus en plus les services de son domestique.

« Vous trouverez un lit dans cette alcôve[1], dit-il, et il y a, au grenier, de vieux meubles qui peuvent peut-être encore servir. »

Mariette fouilla dans les recoins les plus obscurs du grenier, d'où elle sortait coiffée de toiles d'araignée. Elle découvrit ainsi une commode, une table, et même un vieux fauteuil de paille et de bois rustique, large et profond, qui aurait fait la joie d'un antiquaire[2].

Tout cela, avec le lit, fut transporté dans la future chambre de Grondard, dont Mélie avait fait rougir le carreau à grands coups de brosse. On trouva pour la fenêtre d'anciens rideaux blancs que Mariette lava et repassa. Quelques chevilles de bois remirent la commode en état; frottée à l'huile de lin, elle avait même des reflets à imiter le neuf. Sur la table, Mariette posa une cuvette et un pot à eau, à vrai dire un peu ébréché, et elle fixa au mur, luxe suprême[3], un petit carré de miroir.

Mélie était allée chercher les quelques vêtements

du domestique, et les avait accrochés à des clous. Elle avait apporté aussi le bâton de l'ancien chemineau, un bâton noueux taillé dans une branche de cormier, où se voyaient encore les taches grises de la boue des routes. Ce bâton, depuis longtemps, avait suivi Grondard dans ses allées et venues, et c'était avec son bissac[4] sa principale fortune. Lorsqu'il entrait dans une maison nouvelle, il les plaçait tous les deux dans un coin, et le bâton semblait dire :

« Bientôt, sans doute, nous reprendrons notre route! »



Tous ces préparatifs avaient été terminés en cette matinée de dimanche, avant d'aller chercher Grondard au jardin.

Lorsqu'il fut entré dans la chambre, et que Mariette lui eut dit : « Ici, vous êtes chez vous! Vous coucherez maintenant dans ce lit! », le domestique regarda l'une après l'autre Mme Dumas et sa fille, et murmura, comme embarrassé :

« Ce n'était pas la peine.... J'étais bien là-bas! »

Ses yeux se tournèrent vers les murs, vers les quelques meubles, et s'arrêtèrent un instant au lit garni de draps et de couvertures.

« Tout de même, ajouta-t-il, je serai mieux ici! Mais on se gêne pour moi! »

Paul et François regardaient Grondard en souriant. Ses traits s'étaient détendus, et sous son air resté rude l'on devinait, bien qu'il s'efforçât de la cacher, l'émotion de l'errant [5] qui retrouve enfin la tiédeur d'un gîte, qui n'est plus sous un toit l'étranger qui passe, dont on paie les services de quelques jours et qu'on oublie le lendemain de son départ.

François enfonçait en riant ses deux poings dans les couvertures.

« Quel lit, Grondard! Ma parole, vous ne pourrez pas vous en tirer demain matin!

— C'est bien possible! fit Grondard en souriant un peu. Il y a si longtemps, si longtemps que je n'ai pas fait la grasse matinée....

Il ajouta d'une voix sourde :

« Ah! si vous saviez.... »

Puis il resta silencieux, secouant la tête, les yeux perdus dans le vide.... Sans doute, il repassait dans son esprit les souvenirs de sa pauvre vie....

Sur un signe de Mme Dumas qui gagnait la porte, les enfants descendirent dans la cuisine, laissant Grondard à ses pensées. Resté seul, il regarda de plus près son lit, sa table, sa commode, et reconnut ses vêtements accrochés. Puis il aperçut, dans un coin, son vieux bâton, son compagnon des longues randonnées [6] sans espoir, sous le soleil, sous la bise, sous la neige...

Alors il lui vint une idée. Il prit le bâton et, un instant, en regarda le bout usé aux cailloux des chemins. Il le remit à sa place avec un mouvement d'épaules qui signifiait : « Qui sait? », puis il le

reprit et l'examina encore. Enfin il le mit sur son genou et, d'un brusque effort de ses bras, il le cassa en deux....

Quand il entra dans la cuisine, Mariette était encore là. Il s'approcha de la cheminée et, sans dire mot, il y jeta les deux morceaux du bâton.

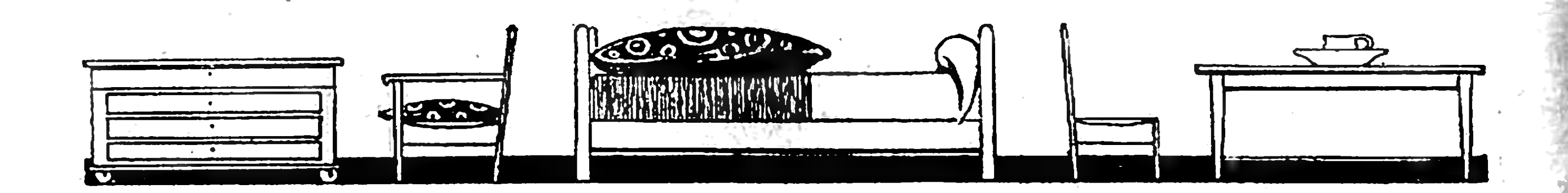
Et Mariette comprit que c'était sa façon à lui de la remercier.

Mots expliqués. — 1. *Alcôve* : enfoncement dans une chambre pour recevoir un ou plusieurs lits. — 2. *Antiquaire* : celui qui recueille et vend les objets anciens. — 3. *Suprême* : qui est au-dessus de tout. — 4. *Bissac* (le préfixe *bis* signifie *double, deux fois*) : sac ouvert par le milieu et fermé par les deux bouts en forme de poches; synonyme : *besace.* — 5. *Errant* : nomade, qui n'a pas de demeure fixe. — 6. *Randonnée* : marche longue et ininterrompue.

Les idées. — Quelle surprise Mariette voulait-elle faire à Grondard? — Montrez, par des détails pris dans le texte, tout l'empressement qu'elle met dans ses préparatifs. — Pourquoi Grondard est-il ému en se trouvant dans une chambre à lui? — Quels souvenirs lui rappelle son bâton? — Pourquoi le brise-t-il en deux?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez dix noms qui désignent diverses pièces d'une maison, comme *alcôve.* — 2. Donnez cinq mots commençant par le préfixe *bis* ou *bi* (sens de *deux*), comme *bissac.* — 3. Donnez le sens du verbe *gagner*, dans : *gagner sa vie, gagner la fièvre, gagner la porte.* — 4. Donnez le contraire de chacun des verbes : *consentir, accrocher, suivre, cacher, casser.*

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans deux phrases l'expression : *remettre en état.* — 6. Construisez deux phrases sur le modèle de la suivante : *Cette pièce n'était pas grande, mais elle était bien exposée* (deux propositions reliées par *mais*). — 7. Développez la réflexion que se fait Grondard en regardant son bâton : *Qui sait?* — 8. Décrivez en quelques phrases la chambre de Grondard.



58. La foire de Neuville.

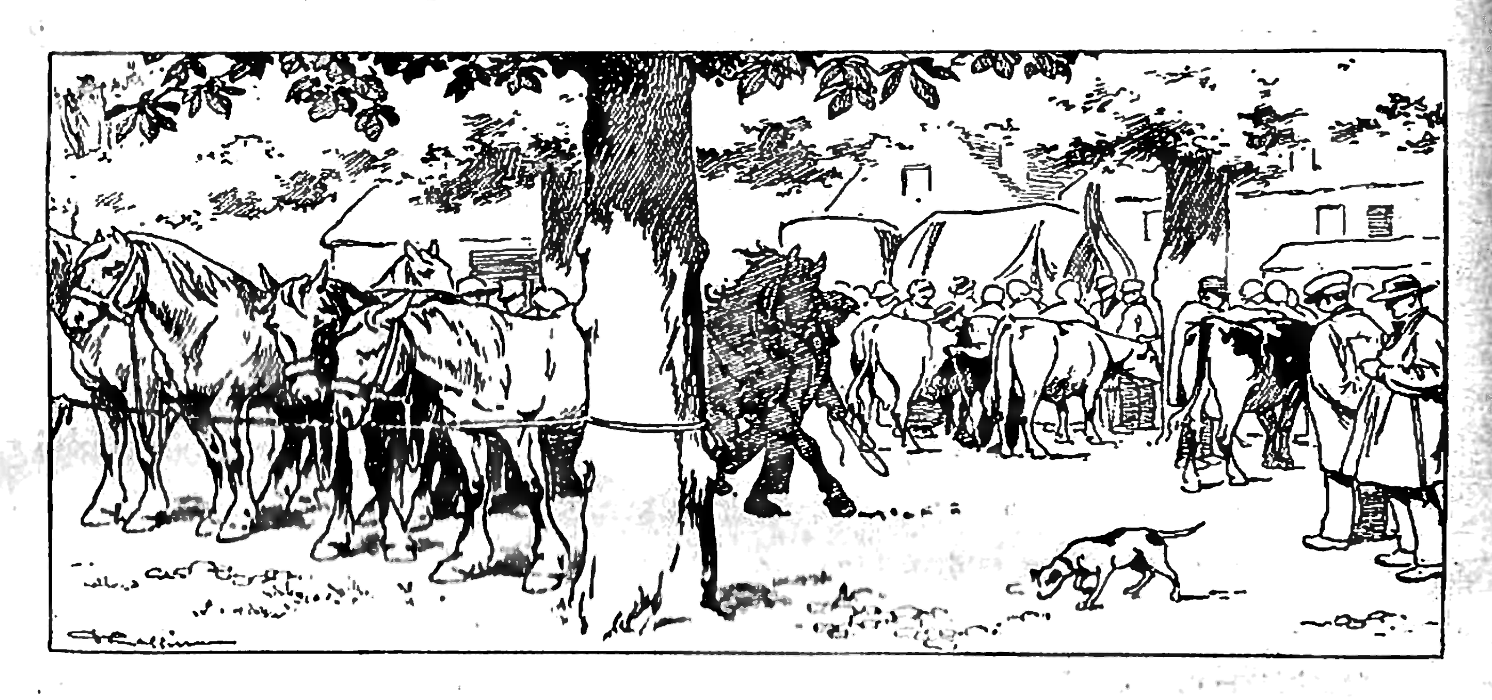
La foire du printemps, à Neuville, attirait les gens de quinze ou vingt kilomètres à la ronde. On y venait parfois pour affaires, souvent aussi pour le plaisir de se mêler à la foule du bourg endimanché, ou pour jouir, sur la route, de la saison nouvelle. Comme la foire se doublait d'une fête foraine, les enfants en rêvaient pendant des mois, dans les villages et les hameaux perdus.

François y vint avec ses grands-parents, et il y avait eu dans la carriole, où l'on s'était serré un peu, deux places pour Paul et pour M. Nicolas. Dans la cour du « Cheval-Blanc », ils retrouvèrent — c'était chose entendue — Mariette et sa mère arrivées depuis un instant avec M. Raymond et Grondard.

La grande cour, bordée de trois côtés par ses granges, ses écuries et ses hangars, était déjà remplie de véhicules de toutes sortes, et les carrioles aux brancards dressés s'y mêlaient aux automobiles, dans une pittoresque confusion[1] de lignes et de couleurs.

Pendant huit jours, le bourg avait travaillé à sa toilette. Ses rues étaient balayées et ses trottoirs étaient nets. De place en place, de grands mâts peints en bleu portaient des faisceaux de drapeaux, et soutenaient des fils de fer où s'accrochaient des lampions et des verres multicolores. Des drapeaux encore flottaient sur la façade de la mairie, de la caisse d'épargne et des écoles. Des commerçants avaient orné leurs devantures. Les cafés et les auberges se reconnaissaient aux branches

de pin qui formaient comme des haies de verdure au pourtour de leurs terrasses. Une poussière lumineuse montait sous les marronniers du foirail[2], déjà parés de leurs feuilles nouvelles. A des cordes tendues d'un arbre à l'autre, les animaux étaient attachés : chevaux de labour paisibles dont la tête semblait tomber de fatigue; bêtes aux attaches plus fines, à l'œil inquiet, que les maquignons détachaient parfois pour les faire



courir; vaches qui tendaient en meuglant leur mufle humide, comme pour redemander leur étable, ou léchaient placidement[3] leurs jeunes veaux.

M. Lefranc et le maître du Cros s'intéressaient au prix des bêtes, et s'arrêtaient parfois pour examiner les plus belles. François et Mariette les suivaient, et lorsqu'ils entendaient dire à l'un d'eux : « Si j'avais besoin d'une bonne vache laitière, c'est celle-ci que j'achèterais! », ils ne manquaient pas de demander les raisons de ce choix. Mais ils s'amusaient surtout, avec Paul, à écouter les marchandages. Lorsqu'un maquignon avait fait trotter son cheval et revenait, en le tenant par le licol, vers le client à l'œil attentif et au

front plissé, il s'engageait entre les deux hommes un interminable dialogue[4].

« Il n'allonge pas assez son trot! disait le client.

— Dites donc que c'est un vrai cheval de course! répliquait le marchand.

— Il paraît ombrageux, reprenait le premier.

— Il n'est ni méchant, ni peureux, répondait l'autre. »

Après que toutes les tares[5] du cheval, visibles ou cachées, avaient été énumérées par le client, le prix restait à débattre. C'étaient alors des exclamations, de faux départs, jusqu'à ce que les deux hommes prissent le parti d'aller se mettre d'accord en trinquant à l'auberge.

« Pourquoi les gens cherchent-ils si souvent à se tromper? dit Mariette.

— C'est vrai, reprit François. Le marchand prête à son cheval toutes les qualités. L'acheteur ne voit que des défauts à cette malheureuse bête. Avec un peu plus d'honnêteté, leurs affaires seraient plus vite réglées. »

Suivant la foule, nos amis se rendirent sur la place de la mairie, où se tenait une exposition de machines agricoles. Elles étaient peintes de couleurs vives et fraîches, et il semblait que l'on n'oserait jamais les conduire dans la boue des guérets[6]. Les vendeurs montraient le fonctionnement des semoirs, des moissonneuses-lieuses, et vantaient leur mécanisme robuste. L'un d'eux avait installé un moteur qui actionnait une écrémeuse et un coupe-racines. Sur des panneaux, des affiches violemment coloriées montraient ce que sera la ferme de demain, lorsque l'électricité lui apportera la lumière et la force, lorsque les « tracteurs » remplaceront, pour les labours, les chevaux ou les bœufs.

Les enfants admiraient, tandis que M. Lefranc, le

fermier et M. Nicolas souriaient en hochant la tête.

« Toutes ces belles inventions, dit M. Lefranc, ne nous empêcheront pas de nous lever avant quatre heures, en été, lorsque la moisson presse....

— Et ce n'est pas demain, ajouta M. Raymond, que je remplacerai mes chevaux par un tracteur. Ce qui est bon pour les grands domaines ne convient pas aux petits. Même dans les exploitations importantes, il faudra toujours des bêtes de trait [7] pour les hersages et les charrois.

— Comme il faudra toujours, dit Mme Lefranc, une fermière qui ait l'œil à tout, qui mette la main à la besogne, qui se couche tard et se lève tôt!

— Vous avez raison, mes amis, dit en riant M. Nicolas. Vous vous méfiez des emballements, et vous n'acceptez pas sans réflexion tout ce qui est nouveau. Mais méfiez-vous aussi de la routine! Parmi ces machines, combien rendraient votre travail moins pénible et plus rémunérateur [8]! Et si certaines sont trop coûteuses pour un seul, pourquoi ne vous réuniriez-vous pas pour les acheter? »

A ce moment, les cris des enfants arrivèrent :

« Grondard!... Regardez Grondard! »

Le domestique était installé sur le siège d'une faucheuse mécanique. Il se faisait expliquer le fonctionnement des leviers. Quand il vit les enfants autour de lui, il fit mine de tenir des rênes de sa main droite, et d'agiter de l'autre un fouet.

« C'est moins difficile à conduire qu'une charrue! » fit-il en descendant du siège.

M. Nicolas frappa sur l'épaule du maître du Cros :

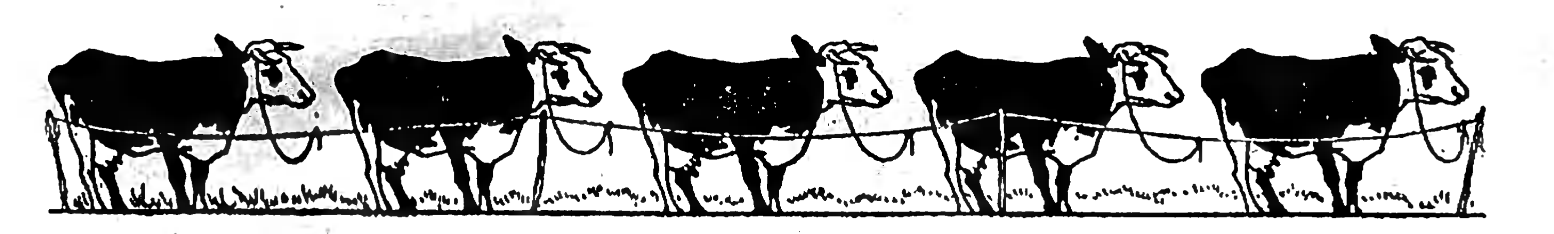
« Eh bien! dit-il avec son bon sourire, voilà la machine qu'il vous faut pour la prochaine fenaison! »

Mots expliqués. — 1. *Confusion* : désordre, mélange dans lequel on ne distingue plus nettement les lignes, les couleurs, les formes. — 2. *Foirail* : champ de foire. — 3. *Placidement* : d'une façon calme, paisible. Rapprocher : *placide* et *placidité*. — 4. *Dialogue* : conversation entre deux ou plusieurs personnes. Rapprocher *monologue* (le radical *logue* a le sens de *discours, propos*). — 5. *Tare* : ici, défaut physique ou moral. — 6. *Guéret* : terre labourée et non ensemencée. — 7. *Bêtes de trait* : bêtes que l'on attelle pour le tirage, par opposition aux bêtes de monture ou de selle. — 8. *Rémunérateur* : qui récompense, qui paie des efforts fournis.

Les idées. — Pourquoi venait-il tant de gens à la foire de Neuville? — Comment le bourg avait-il travaillé à sa toilette? — De quoi s'étonne Mariette, en écoutant les marchandages? — Pourquoi semblait-il qu'on n'oserait jamais conduire les machines neuves dans les boues des guérets? — Comment l'électricité transformera-t-elle les fermes? — Qu'est-ce que la routine? — Pourquoi faut-il s'en méfier?

Exercices oraux ou écrits. — **I. Vocabulaire.** — 1. Donnez le nom de cinq ou six attractions d'une fête foraine. — 2. Quel est le sens de l'adjectif *multicolore?* Écrivez trois autres mots commençant par *multi*. — 3. Donnez cinq noms de la famille de *machine* (rad. *machin, mécan*). — 4. Donnez six adjectifs qui peuvent convenir au mot *travail*. Ex. : Un travail peut être *pénible....*

II. **Construction de phrases.** — 5. Faites deux phrases commençant par : *De place en place.* — 6. Justifiez l'expression : *Le bourg endimanché.* — 7. Développez cette idée : *Il faudra toujours une fermière qui ait l'œil à tout.* — 8. Résumez en deux phrases la description du bourg endimanché.



59. La prairie.

Un orage avait empêché Paul, un dimanche de juin, de se rendre à la ferme. Le lundi matin, Grondard venu jusqu'au village lui apportait un mot écrit par Mariette.

« Nous sommes impatientes de te voir, maman et

moi. Viens jeudi, de bonne heure, et demande à François de t'accompagner. Vous déjeunerez à la ferme. Et vous verrez la prairie, qui n'a jamais été aussi belle, et que l'on doit faucher ce jour-là. »

Les deux amis, le jeudi suivant, longèrent pour gagner le Cros cette prairie enclose sur trois côtés de haies vives, et bordée de l'autre par la Clairette et ses buissons. Son herbe haute et drue était toute constellée[1] de grandes marguerites, et il en venait des parfums légers. Parfois des oiseaux, allant d'un arbre à un autre, rasaient dans leur vol la nappe onduleuse de verdure, au-dessus de laquelle des centaines de papillons menaient leurs rondes.

En arrivant dans la cour de la ferme, Paul et François rencontrèrent Grondard, qui semblait les attendre.

« Mariette m'a écrit que l'on fauchait aujourd'hui la prairie, dit Paul. Nous venons vous aider.

— Je vais me mettre au travail dans un instant, en effet, dit Grondard.

— Mais vous commencez bien tard! remarqua François. Vous ne pourrez pas finir avant la nuit.

— Vous verrez, vous verrez, les enfants! » dit Grondard en s'éloignant avec un air mystérieux.

Paul et François étaient assis depuis un instant dans la cuisine, lorsque Mariette, qui avait ouvert une petite fenêtre donnant sur les champs, tendit l'oreille et sourit.

« Écoutez! » dit-elle.

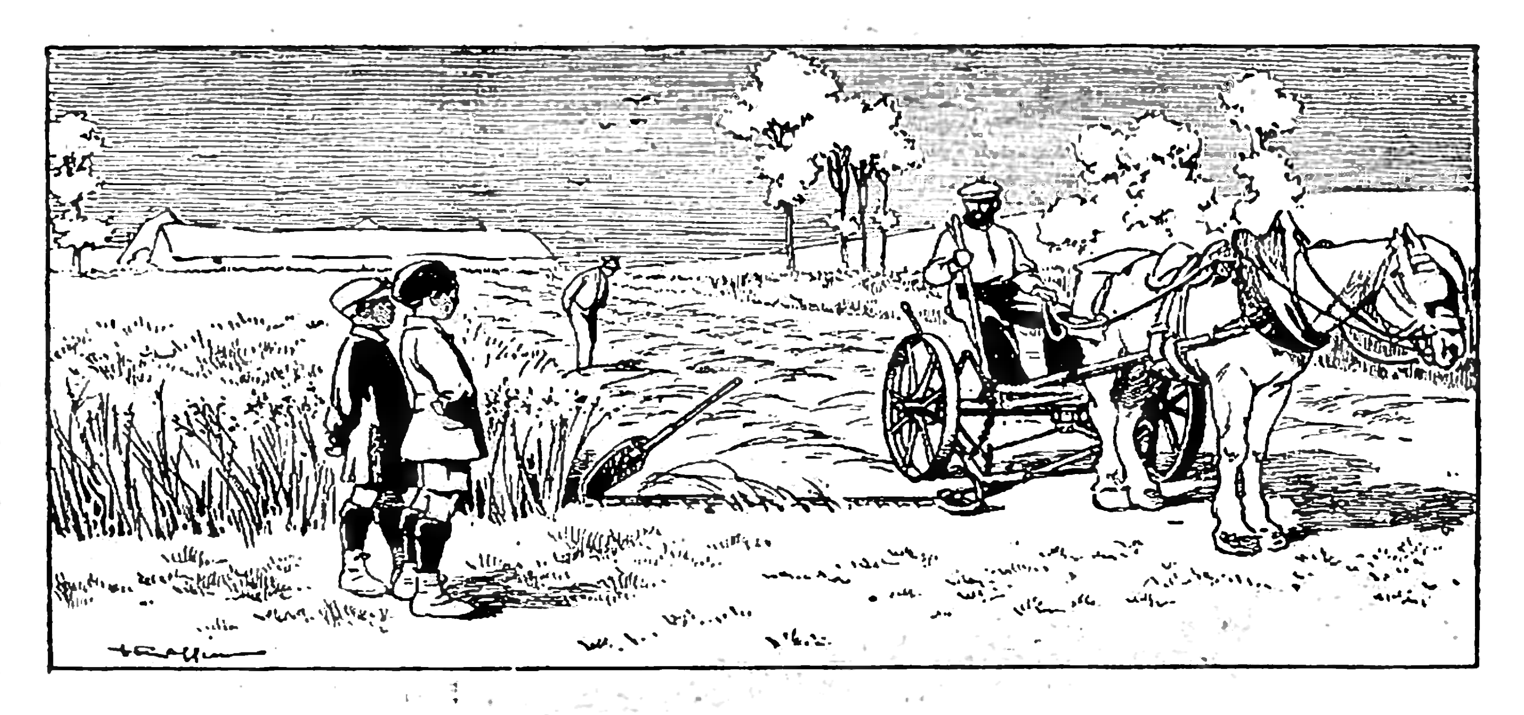
De la prairie venait un bruit léger, régulier. Mais ce n'était pas ce crissement de la faux tranchante que les enfants connaissaient bien.

« Allez vite! dit Mariette en riant et en ouvrant la porte, allez vite assister aux essais de Grondard! »

Paul et François coururent, et arrivèrent au bord de la Clairette en même temps que Grondard qui, monté sur une faucheuse mécanique, venait d'achever son premier tour. Il arrêta son cheval, jeta un regard derrière lui pour admirer l'andain[2] régulier, puis regarda les enfants en souriant et en hochant la tête.

« Eh bien! que dites-vous de mon travail?

— Bravo, Grondard! crièrent Paul et François. On



dirait que vous avez conduit des machines toute votre vie. »

M. Raymond était aussi dans le pré. Il suivait la tranchée que la faucheuse avait ouverte dans la masse de verdure. Il se penchait par instants et, de place en place, remuait l'andain avec son pied pour voir si, par-dessous, toute l'herbe était bien coupée. Il restait méfiant encore.

« Un autre tour, Grondard! commanda-t-il. Passez de ce côté, où l'herbe a été battue par l'orage. »

Grondard fouetta légèrement le cheval, et le tic-tac régulier de la machine recommença. Sans effort, la lame tranchait net l'herbe épaisse qui se couchait par

larges pans[3]. Le fermier se pencha plusieurs fois encore, puis se releva d'un air satisfait.

« Ma foi, elle ne marche pas mal, cette faucheuse, fit-il en se tournant vers les enfants. Si rien ne se dérange dans le mécanisme, au train dont va Grondard, toute l'herbe du pré sera coupée avant midi! »

Comme François admirait la robuste machine, le fermier ajouta :

« Je vais m'en servir une journée encore. Après-demain, elle sera chez ton grand-père, où tu pourras la regarder tout à ton aise, car nous l'avons achetée à deux, ton grand-père et moi. L'an prochain, si nous en sommes satisfaits, nous ferons l'acquisition d'une moissonneuse.

— Je parie, dit Paul à son oncle, que c'est M. Nicolas qui vous a donné l'idée de vous associer, M. Lefranc et vous....

— C'est vrai!

— Car il répète souvent que l'on ne connaît pas assez, dans nos campagnes, tous les avantages de l'association. Ce qu'un seul homme ne peut pas faire, dit-il, deux ou trois le font facilement. Et chacun augmente sa propre force en la joignant à celle de son voisin. »

Mots expliqués. — 1. *Constellé* : au sens propre, parsemé d'étoiles, et, ici, au sens figuré, couvert de choses qui ressemblent à des étoiles. Rapprocher : *constellation*, groupe d'étoiles. — 2. *Andain* : herbe couchée sur le sol après le passage du faucheur ou de la machine. — 3. *Pan* : partie unie et assez grande d'une étoffe, d'un vêtement ; partie d'un mur, présentant une surface assez grande ; on compare ici l'herbe fauchée qui s'abat à des pans successifs de murs qui tombent.

Les idées. — Dites ce qui fait la beauté de la prairie. — Pourquoi Grondard quitte-t-il les enfants avec un air mystérieux? — Pourquoi, après son premier tour sur la faucheuse, est-il fier de son travail? — Pourquoi le fermier reste-t-il méfiant? — Quand se déclare-t-il satisfait du travail fait par la machine? — Quels sont les avantages de l'association?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez les noms féminins en *aison*, comme *fenaison*, correspondants aux verbes suivants : *conjuguer*, *comparer*, *terminer*, *saler*, *démanger*, *incliner*. — 2. Donnez cinq adjectifs qui peuvent convenir au mot *prairie*. — 3. Donnez trois noms et trois adjectifs formés avec *herbe*. Employez convenablement chacun de ces adjectifs avec l'un des noms : *chemin*, *plaine*, *plante*. — 4. Donnez le contraire de chacun des mots mis en *italique* dans les expressions suivantes : herbe *drue*; fouetta *légèrement*; air *satisfait*; bruit *léger* et *régulier*.

II. **Construction de phrases.** — 5. Justifiez l'expression : l'herbe est *constellée de marguerites*. Ex. : *On dit que l'herbe... parce que....* — 6. Faites ressortir en une phrase le sens de chacune des expressions : *tendre l'oreille*, *faire la sourde oreille*. — 7. Construisez deux phrases sur le modèle de : *Le fermier se pencha plusieurs fois, puis se releva d'un air satisfait* (deux propositions reliées par *puis*). — 8. Développez l'idée : *Le fermier reste encore méfiant*, en donnant les raisons de sa méfiance.



60. La lessive.

Agenouillées dans leur auget de bois, Mariette et Mélie lavaient la lessive au bord de la Clairette. L'air était tiède; les peupliers frissonnaient au-dessus de leur tête et, devant elles, l'eau chantait sur les cailloux.

La brouette chargée de linge était à portée de leurs mains. Mélie se réservait les plus grosses pièces, et surtout les draps de chanvre rugueux[1], lourds comme du plomb lorsqu'ils sont mouillés. Plusieurs mois de soins et de demi-repos lui avaient rendu une partie de ses forces et, malgré l'âge, sa vaillance au travail reprenait le dessus.

« Lave le menu linge, répétait-elle sans cesse à

Mariette. Tes mains sont encore trop tendres pour frotter les chemises et les draps.

— Je veux bien, disait Mariette, mais nous nous mettrons à deux pour les tordre. Car mes bras, maintenant, sont presque aussi forts que les vôtres. »

Pour Mariette, pleine de santé et de vie, ce travail au grand air était presque un jeu. Sous les arbres, son battoir sonnait clair, et effarouchait les oiseaux. Le savon faisait une belle mousse blanche dont le courant léger emportait les bulles irisées[2]. Parfois une pièce échappait à ses mains trop rapides, et s'en allait, flottant entre deux eaux. Mariette courait alors jusqu'à un barrage de pierres placé un peu plus bas et, triomphante, la repêchait.

Le linge rincé et tordu achevait de s'égoutter sur un tréteau de bois placé entre les deux augets. Quand le tréteau paraissait trop chargé, les deux lavandières quittaient leur place, et allaient étendre les pièces. Elles étalaient les grands draps sur le pré nouvellement fauché, et pour que le vent ne les emportât point, elles chargeaient les coins de cailloux bien propres, pris au lit du ruisseau. Elles plaçaient les mouchoirs et les serviettes sur des haies et des buissons. Elles fixaient les chemises, avec des pinces de bois, à un cordeau tendu entre deux arbres : la brise les faisait clapoter[3], comme des drapeaux un jour de fête. Le linge de couleur mettait çà et là ses nôtes[4] vives au milieu des blancheurs, et tout ce coin des bords de la Clairette prenait, de la lessive étendue, un air de fraîcheur et de gaieté.

« Ne regrettons pas notre peine, dit Mélie. Notre linge est clair et sans une tC'est ache. une lessive réussie! »

L'heure du goûter était venue. Mariette alla jusqu'à

la ferme, et en revint bientôt avec des fruits et des tartines.

« Asseyons-nous sur le pré, à l'ombre, dit-elle. Le travail et le grand air ont doublé mon appétit. Vous devez aussi avoir grand'faim, Mélie? »

Mélie s'assit en appuyant son dos fatigué contre le tronc d'un jeune peuplier. Ce détail n'avait pas échappé à Mariette. Lorsque la servante voulut se remettre à



la besogne, le frugal[5] repas terminé, sa jeune compagne lui dit :

« Reposons-nous un instant encore. Le soleil n'est pas près de se cacher derrière la colline, et notre besogne est plus qu'à moitié faite. Je vous aiderai jusqu'au bout, car je ne me sens pas lasse. Nous finirons bien avant la nuit. »

Après un moment de silence, Mariette reprit :

« C'est un travail agréable que de laver dans la Clairette, n'est-ce pas, Mélie?

— Agréable, oui! dit la servante en hochant la tête, quand le temps est doux, et que l'on a une compagne gaie et bonne comme toi. Mais quand on est

seule, l'hiver, que la bise vous mord le front et que l'eau vous glace les mains.... Ah! j'y ai passé de dures journées, au bord de la Clairette.... A la ferme aussi, d'ailleurs!

— C'est vrai, Mélie, votre vie a été pénible!

— Ah! ma petite Mariette, si je te racontais ma vie....

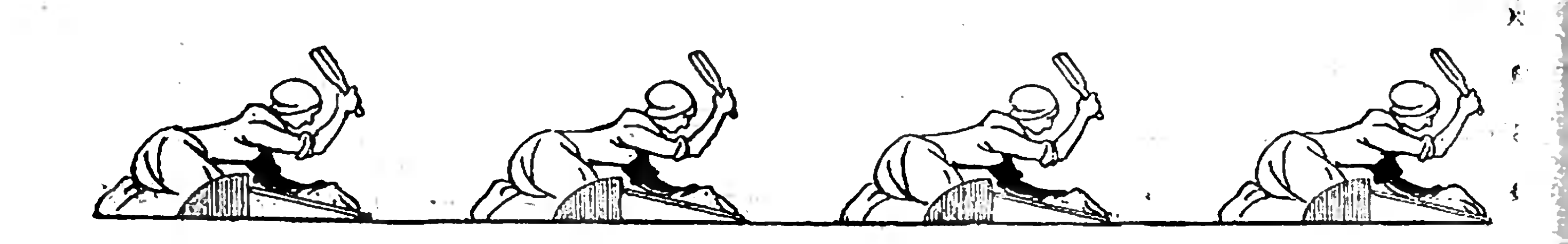
— Racontez-la moi, Mélie! » dit Mariette en se rapprochant de la vieille servante.

Mots expliqués. — 1. *Rugueux* : qui a, sur sa surface, de petites aspérités, des rides rudes au toucher. — 2. *Irisé* : qui a les couleurs de l'arc-en-ciel. — 3. *Clapoter* : s'agiter en faisant entendre de légers claquements. — 4. *Note* : ici, couleur, nuance. — 5. *Frugal* : peu abondant, sans recherche, en parlant d'un repas.

Les idées. — Comment Mélie montre-t-elle sa sollicitude pour Mariette? — Pourquoi Mariette est-elle heureuse de laver la lessive au ruisseau? — Comment se montre-t-elle prévenante pour la vieille servante? — Quels souvenirs les bords de la Clairette rappellent-ils à Mélie?

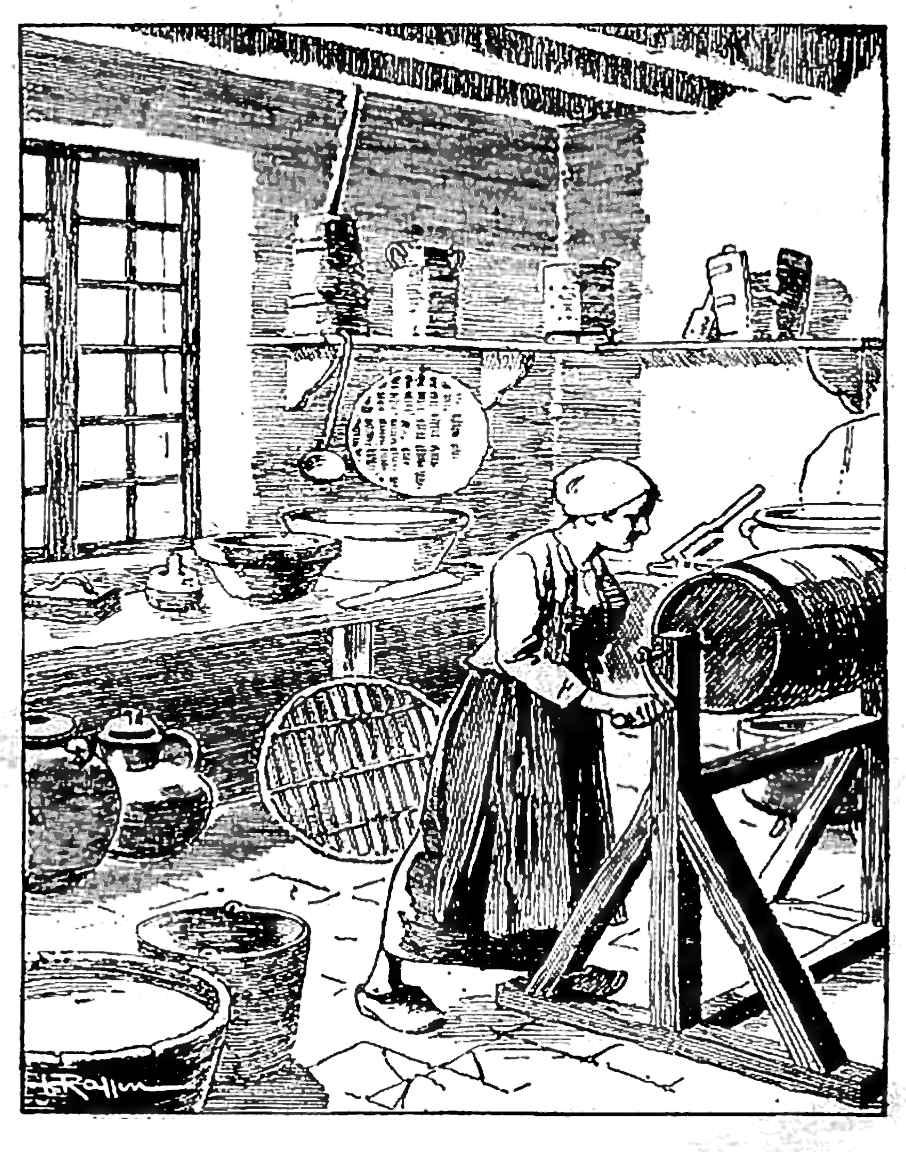
Exercices oraux ou écrits. — **I. Vocabulaire.** — 1. Donnez six noms d'objets ou de matières que l'on emploie pour faire et laver la lessive. — 2. Donnez au mot *pièce* quatre compléments différents, de façon à indiquer divers emplois du mot. Ex. : *Une pièce de linge, une pièce....* — 3. Donnez dix noms masculins terminés par le suffixe *age*, comme *le barrage, le nettoyage,...* (ces mots indiquant une action ou le résultat d'une action). — 4. Donnez dix verbes qui peuvent avoir comme complément d'objet le nom *linge*. Ex. : *on lave le linge, on le....*

II. Construction de phrases. — 5. Employez dans deux phrases l'expression : *à portée de.* — 6. Construisez trois phrases sur le modèle de : *C'est un travail agréable que de laver dans la Clairette.* Modifiez ensuite les phrases en les faisant commencer par l'infinitif : *Laver dans....* — 7. Employez dans une phrase chacune des expressions : *près de* (sur le point de...), *prêt à* (disposé à ...). — 8. Décrivez en quelques phrases le travail des deux lavandières.



61. Une servante de ferme.

« J'avais à peu près ton âge, Mariette, quand je suis venue à la ferme du Cros, commença Mélie. Ma mère venait de mourir, et mon père, un journalier, ne pouvait me garder à ne rien faire. J'avais de bonnes joues, comme les tiennes. J'aimais rire et jouer. Ah! le temps de rire ne venait pas souvent, à la ferme!



— Mon oncle et ma tante ont été durs pour vous, n'est-ce pas, Mélie?

— Pas plus durs que les autres maîtres. Mais la besogne commandait. A six heures en hiver, à cinq heures en été, il fallait être debout, pour travailler jusqu'au soir, bien après le coucher du soleil. C'était les vaches à nourrir et à traire, le beurre et les fromages à préparer, les porcs et les volailles à soigner, la cuisine à surveiller, le ménage à faire, dix seaux d'eau à apporter de la fontaine chaque jour.... Avec cela,

d'autres travaux qui revenaient de temps en temps : la lessive, par exemple, ou bien encore une fournée de pain à cuire, un porc à saler, un veau à élever. Pour moi, les moments de répit[1] étaient rares; je mangeais en courant et, ma besogne du jour finie, je passais souvent les veillées à repriser, en attendant d'aller me jeter sur mon lit, recrue[2] de fatigue. J'avais encore la chance d'avoir un lit et une chambre, tandis que d'autres domestiques, que j'ai connues, couchaient sur un mauvais grabat[3], dans un coin de la cuisine.

— Mais aux beaux jours, Mélie, ne sentiez-vous pas par instants votre bonheur de vivre à la campagne, au milieu des prés verts et des buissons fleuris?

— Ah! les belles saisons!... Parlons-en, ma petite Mariette! Elles ramènent justement avec elles les plus durs travaux de l'année. Au temps de la fenaison et de la moisson, comme au printemps quand on plante les pommes de terre, et à l'automne quand on les arrache, il faut aller avec les hommes dans les champs, car il n'y a jamais alors, à la ferme, assez de bras valides[4]. Ce sont des fatigues de plus, qui s'ajoutent aux besognes de tous les jours! »

La servante vit que les yeux de Mariette, devenue songeuse, s'attristaient. Elle reprit aussitôt :

« Ce que je dis n'est pas pour te décourager, Mariette! Les temps ont changé. Il y a maintenant un domestique à la ferme. Et puis, j'y resterai, moi, un peu pour toi, vois-tu!

— Merci, ma bonne Mélie!

— Je devais partir à l'automne, mais, réflexion faite, j'accepterai ce que ton oncle me propose. Je demeurerai ici avec de petits gages[5], tout en ne faisant que ce que mes bras pourront entreprendre. Ta mère

n'est pas forte, et tu es encore jeune. Mais à nous trois, nous viendrons bien à bout de la besogne. Je ne veux pas, vois-tu, que le travail de la ferme fasse de vous deux ce qu'il a fait de moi. »

Et Mélie passa sa main amaigrie sur ses cheveux blanchis et sur les rides de son front.

« La ferme a déjà changé, Mélie! dit Mariette après un instant de silence. Elle est devenue plus propre, plus avenante, et vous m'avez dit que l'on s'y plaisait mieux. Elle changera encore. Le progrès finira bien par venir jusqu'ici.

— J'ai vu déjà, reprit Mélie, les façons de travailler changer autour de moi. La besogne des hommes, avec les batteuses, les machines à semer et à faucher, est devenue moins pénible. Ce serait bien à notre tour, à nous, les femmes de la campagne, de profiter un peu de ces belles inventions que l'on vante partout.

— Quand nous aurons l'électricité à la ferme..., dit Mariette en souriant.

— L'électricité, comme à la ville! Y penses-tu?... s'exclama Mélie.

— Pourquoi pas?... On doit l'amener bientôt de Neuville à Malechère, reprit Mariette. La ligne passera tout près d'ici. La dépense ne serait pas grande pour mon oncle, s'il voulait avoir le courant électrique à la ferme.

— M. Nicolas et toi, vous saurez peut-être le décider, dit Mélie.

— Je l'espère, continua Mariette. Plus tard, qui sait? nous pourrions avoir de ces machines que l'électricité met en mouvement, comme celles que j'ai vues à Neuville, à la foire du printemps. Voilà qui soulagerait nos bras, Mélie!

— Je voudrais vivre une vingtaine d'années encore pour voir tout cela! dit la vieille servante en soupirant.

— Vous le verrez, Mélie! ayez bon espoir!

— Mais nous bavardons depuis un grand quart d'heure! fit vivement la servante. Et notre linge qui nous attend! »

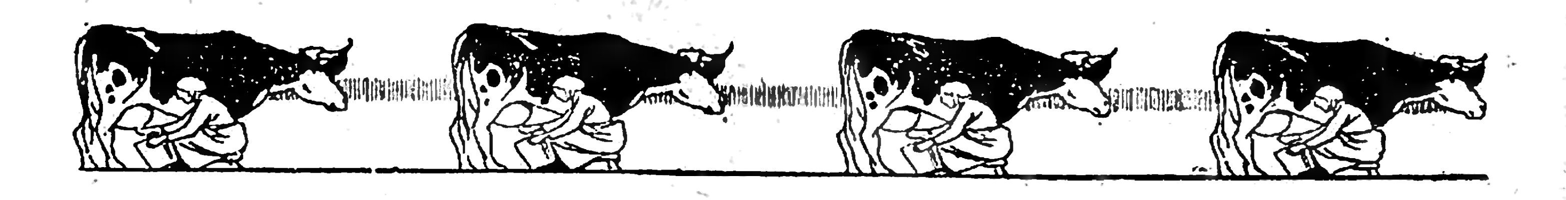
Un instant après, on entendait de nouveau sous les arbres le bruit clair des deux battoirs.

Mots expliqués. — 1. *Répit* : moment pendant lequel on peut se reposer. — 2. *Recru* : épuisé, harassé de fatigue. — 3. *Grabat* : méchant lit, fait le plus souvent d'un sac rempli de paille. — 4. *Valide* : sain, propre au travail, en parlant d'une personne, d'un membre. Contraire : *invalide*. — 5. *Gages* : salaire des domestiques. Dans ce sens, ne s'emploie qu'au pluriel.

Les idées. — Quelles étaient les occupations ordinaires de la servante? — Quels travaux revenaient en outre pour elle de temps en temps? — Pourquoi ne garde-t-elle pas un bon souvenir même des belles saisons d'autrefois? — Pourquoi Mélie s'empresse-t-elle de dire à Mariette que les temps ont changé? — Que souhaite la vieille servante, pour alléger la besogne des femmes qui travaillent à la campagne? — Que lui promet Mariette?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez le nom de dix travaux des champs, comme *la fenaison*. — 2. Trouvez quatre adjectifs qui peuvent convenir au nom *bras* : *Des bras peuvent être vigoureux....* — 3. Donnez huit noms féminins terminés par *ée* et qui expriment une contenance, comme *fournée*. — 4. Donnez trois verbes formés avec *ménage*.

II. **Construction de phrases.** — 5. Développez l'idée suivante : *Pour moi, les moments de répit étaient rares.* — 6. Trouvez deux autres tournures pour exprimer l'idée suivante : *Ce que je dis n'est pas pour te décourager.* — 7. Écrivez la dernière phrase du texte en la faisant commencer par : *Les deux battoirs....* — 8. Énumérez les occupations ordinaires de Mélie à la ferme, en mettant les verbes à l'imparfait : *Mélie nourrissait et trayait les vaches....* (dernière phrase de la page 243).



62. Le feu de la Saint-Jean.

L'été avait ramené les longues soirées tièdes, et la Saint-Jean était revenue. La coutume s'était conservée, à Malechère, d'allumer ce soir-là un énorme tas d'épines sèches, de débris de bois de toutes sortes, que les enfants, pendant des jours, avaient recueillis dans tous les coins des champs.

Paul et François, se trouvant maintenant parmi les grands élèves de l'école, dirigeaient les préparatifs de ce feu de joie. C'était une entreprise à laquelle ils attachaient leur honneur! Ils voulaient que leur tas de branchages dépassât en hauteur ceux des années précédentes, et que des villages voisins on en vît la flamme, ou tout au moins la fumée.

Après la classe du soir, les écoliers partaient donc par petites bandes. Les plus âgés en étaient les chefs. Ils suivaient les lisières du bois, les buissons du bord de la Clairette; ils parcouraient les chaumes et les friches. A eux le bois mort, les rameaux coupés et oubliés par les élagueurs, les touffes de prunelliers arrachées par la charrue et abandonnées au bout des champs. Sur la plus grosse branche trouvée, ils entassaient tant bien que mal les plus petites. Deux gamins, courant aux descentes à bride abattue, tiraient le traîneau qui glissait vers le village, arrachant les cailloux des chemins raboteux et soulevant des nuages de poussière. C'était à qui amènerait sans encombre près de la mare, où devait s'allumer le feu, la plus grosse charge de bois sec.

François dirigeait l'une des petites bandes. L'un de ses compagnons découvrit un soir des fagots oubliés

le long d'une haie. Il voulut profiter de l'aubaine[1], mais François intervint :

« Ces fagots sont à celui qui les a faits! Laissons-les! Il y a, dans la campagne, assez de bois mort qui n'appartient à personne.

— Et si je veux les prendre, moi! répliqua l'autre.

— Je t'en empêcherai! » dit François en se plaçant hardiment devant lui.

La bande continua plus loin ses recherches. Derrière la haie se trouvait le métayer des Roches, à qui appartenaient les fagots. Il avait tout entendu sans se faire voir....

A l'école, le jour de la Saint-Jean fut un jou de fièvre, car c'était le soir que les écoliers devaient mettre la dernière main à leur œuvre. Ils y pensaient en classe, et c'était, pendant les récréations, leur seul sujet d'entretien. L'un d'eux raconta que de grands garçons, sortis de l'école l'année précédente, voulaient par jalousie jeter le tas de bois dans la mare, et compromettre[2] ainsi le triomphe du soir. Grave sujet d'inquiétude!

Or, François était placé de telle façon, dans la classe, qu'il pouvait apercevoir par la fenêtre la mare et ses abords[3]. Il lui fallait seulement, pour cela, tourner un peu la tête.

La tête, il la tourna, hélas! un peu d'abord, à la dérobée[4], puis plus longtemps, puis de plus en plus souvent. Il fit si bien que le maître aperçut son manège et, s'arrêtant tout à coup au milieu d'une explication, lui demanda :

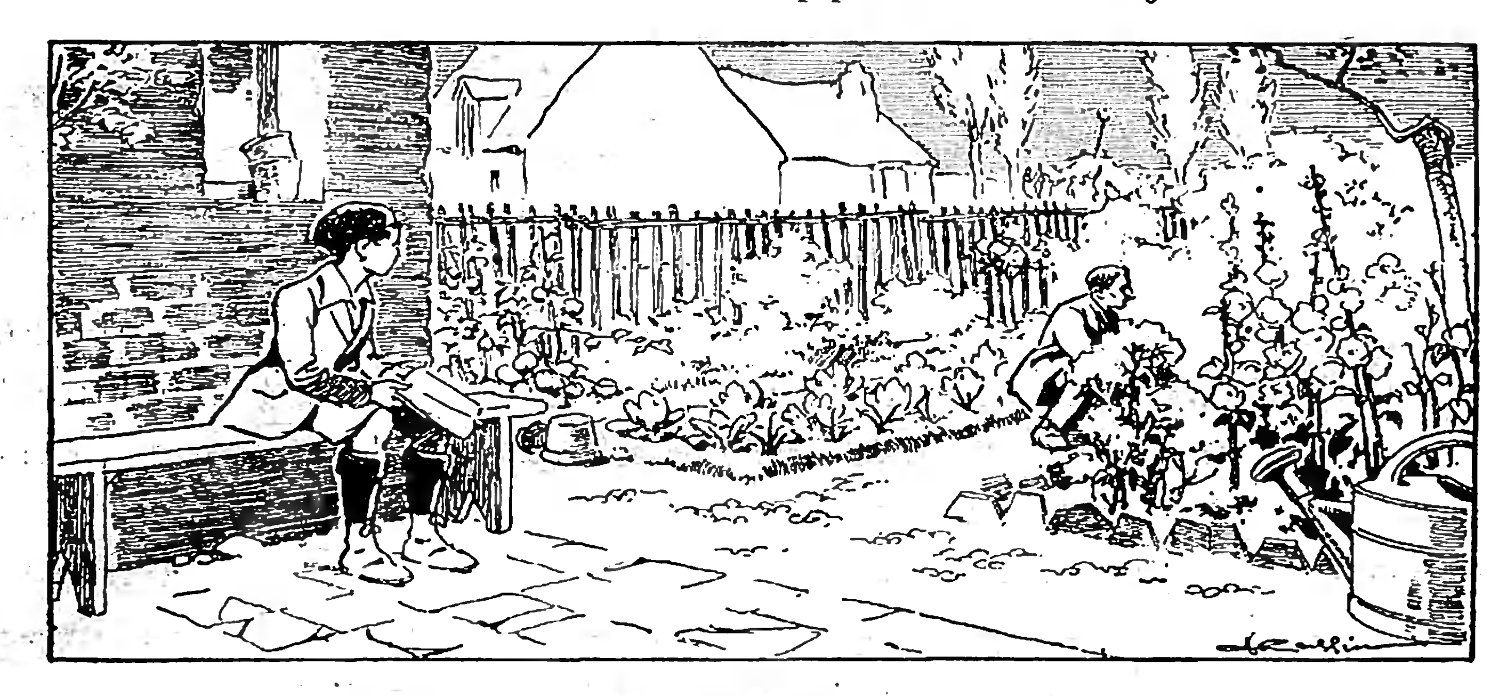
« François, veux-tu répéter ce que je viens de dire? »

Comme François restait bouche bée[5], rouge jusqu'aux oreilles, le maître reprit :

« Après la classe, tu resteras ici avec moi! »

Adieu, les traîneaux, et toutes les joies escomptées[6] pour le soir! La classe terminée, et tous les élèves partis en hâte, le maître dit à François :

« Prends ton livre! Puisque tu n'as pas écouté la leçon d'histoire, viens l'apprendre au jardin. »



Au jardin, le maître se mit à repiquer des fleurs. Du banc où il était assis, François apercevait, entre les peupliers, le sommet arrondi du bûcher de la Saint-Jean. Bientôt, il vit que ses camarades dressaient, au milieu, une perche qui portait un bouquet. Il suivait parfois des yeux les lignes de son livre. Il faisait effort pour comprendre sa leçon, et pouvoir bientôt répondre aux questions de son maître.

Mais les premiers traîneaux ramenés des chaumes passèrent près du jardin, dans un vacarme de rires. Allez donc étudier une leçon en un tel endroit, et un tel jour!

« As-tu fini, François? » demanda le maître, au bout d'un instant.

François répondit « non » d'un air si piteux que l'instituteur le regarda un bon moment, puis jeta un coup d'œil vers la mare, et sur le chemin où glissaient les joyeux traîneaux.

Justement, sur ce chemin, le métayer des Roches passait. Il salua et s'approcha.

« Puisque je vous vois, dit-il à l'instituteur, je veux vous parler d'un de vos élèves.

— Lequel?

— François Lefranc.

— Il est puni, dit le maître, et le voici dans mon jardin.

— Puni! fit le métayer. Moi qui voulais vous demander de le récompenser! »

Alors il raconta l'histoire de ses fagots.

« Une bonne action, dit le maître, peut faire pardonner une espièglerie. Allons, François, ferme ton livre et cours retrouver tes camarades! »

François, criant : « Merci! », était déjà loin, son livre en poche! Que d'émotions pour un jour de Saint-Jean! Que d'entrain il apporta dans les derniers préparatifs, après avoir rejoint ses amis! Le feu lui en parut encore plus beau, quand il s'alluma en crépitant dans la nuit et que ses étincelles, se dégageant des lourdes volutes[7] de fumée, montèrent comme pour aller rejoindre les étoiles.

Mots expliqués. — 1. *Aubaine* : profit sur lequel on ne comptait pas. — 2. *Compromettre* : mettre en danger, en péril. — 3. *Abords* : ce qui entoure. — 4. *A la dérobée* : rapidement et en se cachant, comme fait celui qui *dérobe* quelque chose. Syn : furtivement. — 5. *Bée* : ouverte. Ce mot vient du vieux verbe *béer* (syn. de *bayer*) dont le participe présent *béant* est encore souvent employé. — 6. *Escompté* : prévu, espéré, et dont on jouit d'avance. — 7. *Volute* : objet quelconque, enroulé en spirale.

Les idées. — Avec quoi les enfants faisaient-ils leur bûcher de Saint-Jean? — Pourquoi François ne voulut-il pas laisser prendre les

fagots trouvés dans les champs? — Pourquoi, le jour de la Saint-Jean, les enfants de l'école étaient-ils inquiets? — Qu'arrive-t-il en classe à François, ce jour-là? — Pourquoi a-t-il peine à apprendre sa leçon, dans le jardin de l'instituteur? — Pourquoi son maître lui pardonne-t-il?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Trouvez six noms et six verbes qui vous sont suggérés par l'idée de *feu.* — 2. Trouvez cinq adjectifs qui peuvent indiquer l'aspect ou le bruit des *flammes.* — 3. Donnez cinq noms et deux verbes de la famille de *allumer* (rad. *lum*, *lumin*). — 4. Donnez un verbe composé avec chacun des mots : *honneur*, *tas*, *flamme*, *fumée*, *friche*, *branche*, *chemin*, *fièvre* (employer les préfixes *dé*, *dés*, *en*, *a*).

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans une phrase chacune des expressions : *à bride abattue*, *à la dérobée.* — 6. Construisez deux phrases avec le mot *abords.* — 7. Transformez la phrase : *L'un de ses compagnons découvrit un soir...*, en y introduisant une subordonnée par *qui.* — 8. Énumérez (en employant l'imparfait) les actions des enfants lorsqu'ils recueillent le bois mort et l'amènent près de la mare.



63. Les livres.

M. Nicolas avait poussé sa promenade jusqu'à la ferme, et il tenait un paquet à la main.

« J'apporte un cadeau pour Mariette, » dit-il à Mme Dumas qui le reçut dans la cour.

Mariette était occupée dans la laiterie. A l'appel de sa mère, elle vint en courant. Lorsqu'il fut entré dans la grande salle où l'on prenait maintenant les repas en commun, M. Nicolas défit le paquet sur la table. C'étaient des livres, et Mariette battit des mains en le remerciant.

« Ma sœur et moi, nous avons pensé à toi, Mariette, dit M. Nicolas. Tu viens de quitter l'école, et tu l'as même quittée un peu trop tôt à ton gré[1]. Mais il ne dépend que de toi de continuer à t'instruire. Tu trouveras ici quelques bons romans, que ma sœur a lus et relus dans sa jeunesse. J'y ai joint quelques ouvrages qui te renseigneront sur les travaux des champs et de la ferme. Ce sera le premier fonds de ta bibliothèque.



— J'ai déjà quelques livres, dit Mariette, mais ils font moins belle figure que les vôtres. Venez les voir! »

M. Nicolas suivit Mariette et sa mère dans leur chambre. Une étagère était fixée au mur, et protégée par un rideau de cretonne[2] à fleurs bleues. Mariette fit glisser le rideau sur sa tringle. Des livres garnissaient déjà les rayons du meuble. C'étaient des livres de classe, au dos un peu usé, et quelques ouvrages reçus par la fillette à l'école, en récompense de son travail.

« Mariette reprend parfois un de ses anciens livres, le dimanche, ou le soir avant de s'endormir, dit

Mme Dumas. Elle a appris à l'école à bien lire à haute voix, et j'aime l'entendre. L'autre soir, dans la grande salle, elle a même intéressé son oncle et Grondard avec la description d'une scène de labour prise dans un des romans qui sont là. Ils lui ont fait promettre de leur lire souvent des pages semblables, l'hiver prochain, au cours des veillées. »

Mariette rangeait avec précaution, sur l'étagère, ses nouvelles richesses. Elle reconnaissait quelques titres au passage, et manifestait sa joie.

« Je suis heureux que tu aimes la lecture, dit M. Nicolas. Elle te reposera parfois de tes fatigues et, qui sait? t'aidera à passer les heures de tristesse et d'ennui.

« Les livres, vois-tu, nous font connaître la vie des autres hommes, ce qu'ils pensent, ce qu'ils aiment. En nous aidant à mieux comprendre les autres, ils nous rendent plus humains, c'est-à-dire plus fraternels.

« Ils nous aident à découvrir la beauté autour de nous, et à aimer la nature, qui est une source inépuisable de beautés de tous genres. Pour moi, lorsque j'ai lu dans un livre la description d'un coucher de soleil, par exemple, je goûte avec plus d'émotion la douceur d'une belle fin de jour. »

Mariette, sérieuse, écoutait M. Nicolas. Mme Dumas l'approuvait en hochant la tête.

« Pourtant, dit-elle, il y a livres et livres, et le choix est difficile à faire. Un livre peut être le meilleur comme le pire des conseillers. J'ai connu, pour mon compte, au village, des jeunes filles que la lecture de mauvais romans ou feuilletons avait rendues malheureuses; les folles aventures dont elles avaient suivi passionnément le récit leur avaient tourné la tête, et fait prendre en dégoût leur médiocre destinée.

— Ce n'est que trop vrai, reprit M. Nicolas. Il faut se défier de certaines œuvres de folle imagination, surtout dans l'adolescence[3], où l'imagination a plus que jamais besoin d'être réglée par la raison. Il faut encore rejeter les ouvrages dans lesquels la pensée est vulgaire, et le style médiocre. Les jeunes gens et les jeunes filles, dont le goût n'est pas encore sûr, et dont l'expérience est courte, ont besoin d'être guidés dans le choix de leurs livres. Les bibliothèques scolaires et populaires ont été créées pour répondre à ce besoin, et je regrette que l'on en oublie le chemin. »

Mariette, maintenant, admirait ses livres habillés de rouge et de vert, et groupés suivant leur taille.

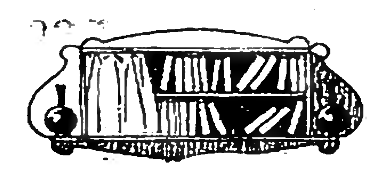
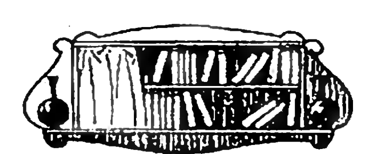
« Je suis tranquille, dit-elle en les caressant de la main; ils ont été choisis pour moi, ils sauront me plaire et m'instruire. J'attends sans inquiétude, maintenant, les longues soirées d'hiver. J'ai là de quoi occuper mes loisirs, et tout le monde, à la ferme, profitera de ma bibliothèque. »

Mots expliqués. — 1. *Gré* : volonté, désir. *A ton gré* : suivant ta volonté, ton désir. Rapprocher : *bon gré mal gré* : de bonne volonté ou de force. — 2. *Cretonne* : toile forte de chanvre ou de coton. — 3. *Adolescence* : âge de la vie qui suit l'enfance; de treize à vingt ans environ, on est un *adolescent*.

Les idées. — Comment peut-on continuer à s'instruire après avoir quitté l'école? — Pourquoi faut-il apprendre à bien lire à haute voix? — Quels services vous rendront, après l'école, des livres bien choisis? — Quels ouvrages devrez-vous éviter de lire? — Où trouverez-vous des livres choisis pour vous? — Comment tout le monde, à la ferme, profitera-t-il de la bibliothèque de Mariette?

Exercices oraux ou écrits. — **I. Vocabulaire.** — 1. Donnez dix noms relatifs à l'idée de *livre*. — 2. Formez un diminutif avec chacun des noms : *livre, cour, main, fleur.* — 3. Donnez cinq adjectifs formés comme *inépuisable*; — comme *incorrigible.* — 4. Donnez dix verbes qui peuvent avoir pour complément d'objet : *les livres.* Ex. : *On lit les livres.*

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans une phrase chacune des expressions : *à mon gré, bon gré mal gré.* — 6. Avec chacun des verbes *placer, nettoyer, essuyer,* construisez une phrase sur le modèle de : *Mariette rangeait avec précaution, sur l'étagère, ses nouvelles richesses.* — 7. Construisez deux phrases sur le modèle de : *Lorsqu'il fut entré dans la grande salle, M. Nicolas défit le paquet sur la table* (une subordonnée commençant par *lorsque* précède la principale). — 8. Décrivez en cinq ou six phrases l'étagère sur laquelle Mariette range ses livres.

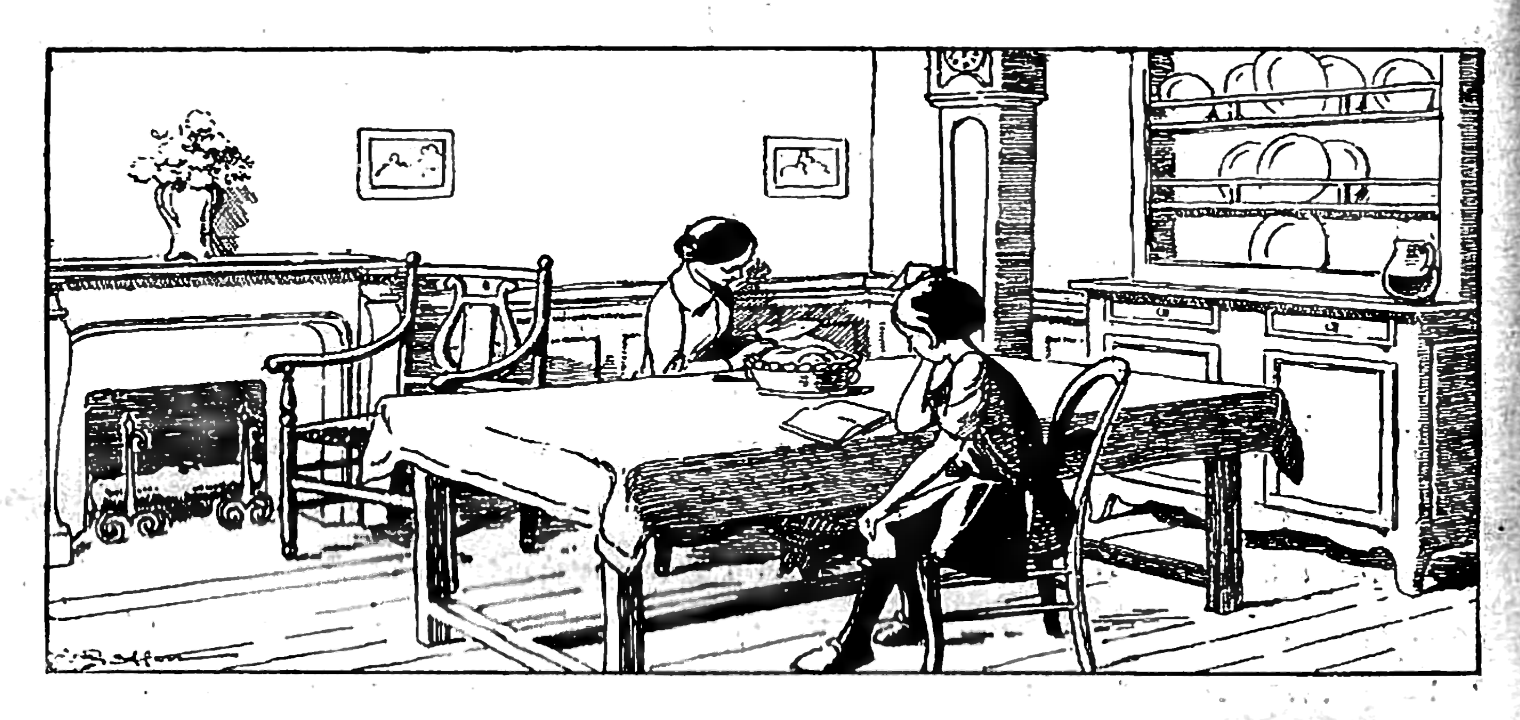
64. L'art à la maison.

Mariette n'avait pas attendu les veillées d'hiver pour feuilleter ses nouveaux livres. Et elle venait de s'arrêter à une page qui, dans l'un d'eux, semblait écrite exprès pour elle.

« ...Il dépendra de chacun de vous, si humble que soit sa destinée, d'introduire l'art dans sa demeure.

« Il dépendra de vous, fillettes et garçons des champs, de faire de votre maison un logis plaisant à voir du dehors, et plaisant à habiter. De la propreté et du bon ordre, premiers degrés du beau, je ne vous dis rien : il va de soi que l'art ne saurait vivre là où manque l'un ou l'autre. Mais ce n'est pas tout d'être propres et rangés. Encore est-il mieux de disposer toutes choses autour de soi avec un peu d'habileté et d'élégance. Quelques belles fleurs au jardin ne sauraient nuire aux choux ni aux carottes. Un rosier, une vigne vierge, une glycine qui grimpe sur un mur et le tapisse donne à la plus modeste demeure un air riant. Dans l'intérieur, de vieux meubles soigneusement entretenus et cirés;

quelques belles vieilles assiettes sur les galeries du dressoir[1]; au mur, deux ou trois gravures de bon goût encadrées de simple bois de chêne; dans un coin, sur une étagère, un vase où trempent quelques fleurs; sous la vaste cheminée, d'anciens chenets de fer d'une forme élégante, c'est assez pour que l'art s'établisse à votre foyer et devienne votre hôte habituel*. »



Mariette pensa, toute contente d'elle, au jardin où les fleurs semées au printemps commençaient à égayer le bord des allées. Elle pensa aux rosiers qu'elle avait plantés elle-même dans la cour, près des fenêtres et des portes. Elle avait mis déjà un peu de beauté, un peu d'art autour de sa maison....

Elle regarda autour d'elle, dans la grande salle du rez-de-chaussée où elle était assise. La vieille table de chêne et les boiseries[2] des murs, bien frottées, avaient de doux reflets. Elle les trouva jolies. Les assiettes aux teintes joyeuses manquaient au dressoir, mais un bouquet rustique ornait la cheminée. Mariette

* *L'Art*, par E. Pécaut et C. Baude (Larousse, édit.).

regrettait seulement que le vase dans lequel il trempait fût mal décoré et d'une forme peu gracieuse. Deux gravures aux teintes criardes étaient fixées au mur par quelques clous : elle s'interrogea, finit par les trouver laides, et décida de les faire disparaître.

Justement, ce soir-là, Mariette devait, comme tous les mois, présenter à son oncle les comptes de la basse-cour, dont elle s'occupait seule depuis son arrivée à la ferme. Sur un beau cahier, elle inscrivait face à face les totaux du doit et de l'avoir, car elle avait appris un peu de comptabilité[3] à l'école.

« Tu es une bonne petite fermière ! » dit l'oncle.

Il ajouta à son oreille, pour que Mélie n'entendît pas :

« Mes volailles n'ont jamais été aussi belles, et n'ont jamais donné autant d'œufs. Garde ces vingt francs pour toi. Ce sera ta récompense. »

Mariette trouva vite l'emploi de cet argent. Elle se rendit le lendemain à Malechère, pour demander à Mlle Antoinette de lui acheter, à son prochain voyage à Neuville, deux belles gravures encadrées. Mais M. Nicolas avait un carton rempli de gravures. Il insista pour que Mariette en choisît deux, et les lui offrit avec plaisir.

« Quant aux cadres, j'apprendrai à Paul comment on les fait, dit-il. Tu n'auras donc que les verres à payer. »

Le dimanche suivant, Paul vint placer lui-même les deux gravures encadrées. L'une exprimait la simple poésie d'un coin de campagne où des glaneuses recueillent les épis oubliés par le moissonneur. L'autre représentait un troupeau passant à gué un ruisseau tranquille : les moutons se pressent derrière le berger au dos voûté; le taureau dresse sa tête crépue, un peu

inquiète; une vache paisible semble hésiter un instant; un enfant presse doucement la marche de l'animal, que le chien de berger regarde, prêt à intervenir.

« Ton choix est heureux, petite sœur, dit Paul. Ces scènes nous sont familières, et elles sont rendues avec vérité. Ce sont d'ailleurs des reproductions de tableaux de grands peintres du siècle dernier, Millet et Troyon[4], qui ont aimé et su observer la nature. »

Entre temps, Mariette avait découvert, au fond d'un placard, d'anciens plats d'étain depuis longtemps inutilisés. Frottés longuement, ils retrouvèrent la douceur de leurs reflets, et prirent les places d'honneur sur le dressoir, où quelques ustensiles de cuivre bien astiqués mettaient déjà leur note vive.

« N'est-ce pas que cette pièce devient jolie? dit Mariette à son frère. Je l'embellirai encore, et à peu de frais. Grondard me fera, pour ranger les bûches, un coffre de bois que je recouvrirai d'une étoffe gaie. J'achèterai à Neuville deux vases simples, mais de belles lignes. L'horloger me réparera une vieille horloge que j'ai découverte sous la poussière du grenier, et dont la haute boîte de chêne est décorée de bouquets de roses. Et puis, ajouta-t-elle, je compte sur les beaux dessins, faits de ta main, que tu m'enverras.... »

Mots expliqués. — 1. *Dressoir* : étagère pour mettre la vaisselle. — 2. *Boiserie* : menuiserie qui couvre les murs d'une pièce, le plus souvent dans leur partie inférieure. — 3. *Comptabilité* : art de tenir des comptes en règle. — 4. *Millet*: peintre paysagiste du XIXe siècle, dont les tableaux champêtres sont admirables de sincérité. Deux de ses plus belles œuvres : *l'Angelus, les Glaneuses*, souvent reproduites par la gravure, sont très répandues. *Troyon* : autre paysagiste du XIXe siècle; ses tableaux sont remarquables par leur coloris et par la façon dont il a su peindre les animaux.



Photo Hachette.

A.-F. MILLET. — LES GLANEUSES

Musée du Louvre.



Photo Hachette.

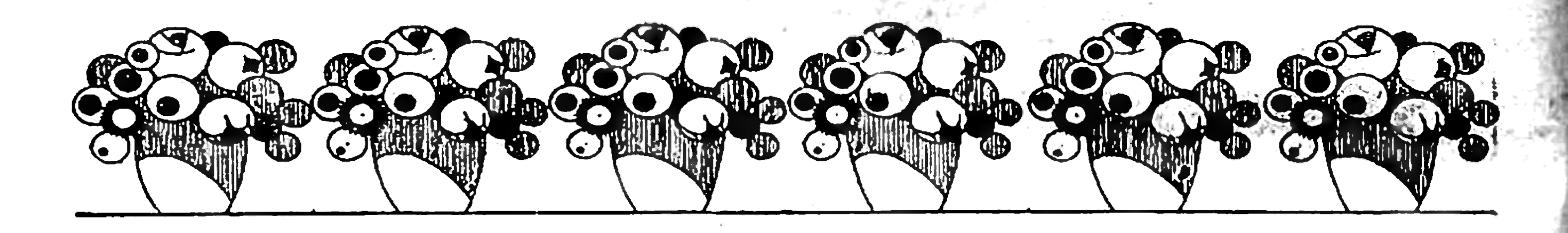
TROYON. — LE PASSAGE DU GUÉ

Musee du Louvre.

Les idées. — Comment Mariette a-t-elle déjà mis un peu d'art autour de sa maison? — Comment veut-elle maintenant en mettre dans sa demeure? — Pourquoi M. Raymond parle-t-il à l'oreille de Mariette, pour la complimenter? — Pourquoi Mariette choisit-elle, de préférence aux autres, les deux gravures dont il est parlé dans le récit?

Exercices oraux ou écrits. — **I. Vocabulaire** — 1. Dites le nom de trois jolies choses que l'on peut placer sur une tablette de cheminée; — sur un dressoir, — aux murs. — 2. Écrivez cinq noms féminins de qualités ou de défauts terminés en *ance*, comme *élégance*; écrivez à la suite de chacun d'eux l'adjectif masculin correspondant, comme *élégant*. — 3. Trouvez dix adjectifs qui indiquent un aspect du *ciel*. : Ex. : Le ciel peut être *menaçant*, *couvert*.... — 4. Donnez le verbe formé avec chacun des adjectifs : *gai*, *triste*, *sourd*, *fort*, *faible*, *grand*, *petit*, *meilleur*.

II. **Construction de phrases** — 5. Terminez deux phrases commençant par : *Il dépend de moi de.... Il dépend de moi que....* — 6. En employant la locution *quant à*, construisez deux phrases sur le modèle de : *Quant aux cadres, j'apprendrai à Paul comment on les fait.* — 7. Construisez deux phrases sur le modèle de : *L'horloger me réparera une vieille horloge, que j'ai..., et dont la haute boîte...* (deux subordonnées, par *que* et par *dont*, sont compléments d'un même nom *horloge*). — 8. Développez en quatre ou cinq phrases l'indication suivante (c'est M. Raymond qui parle à Mariette) : *Tu es une bonne petite fermière.*

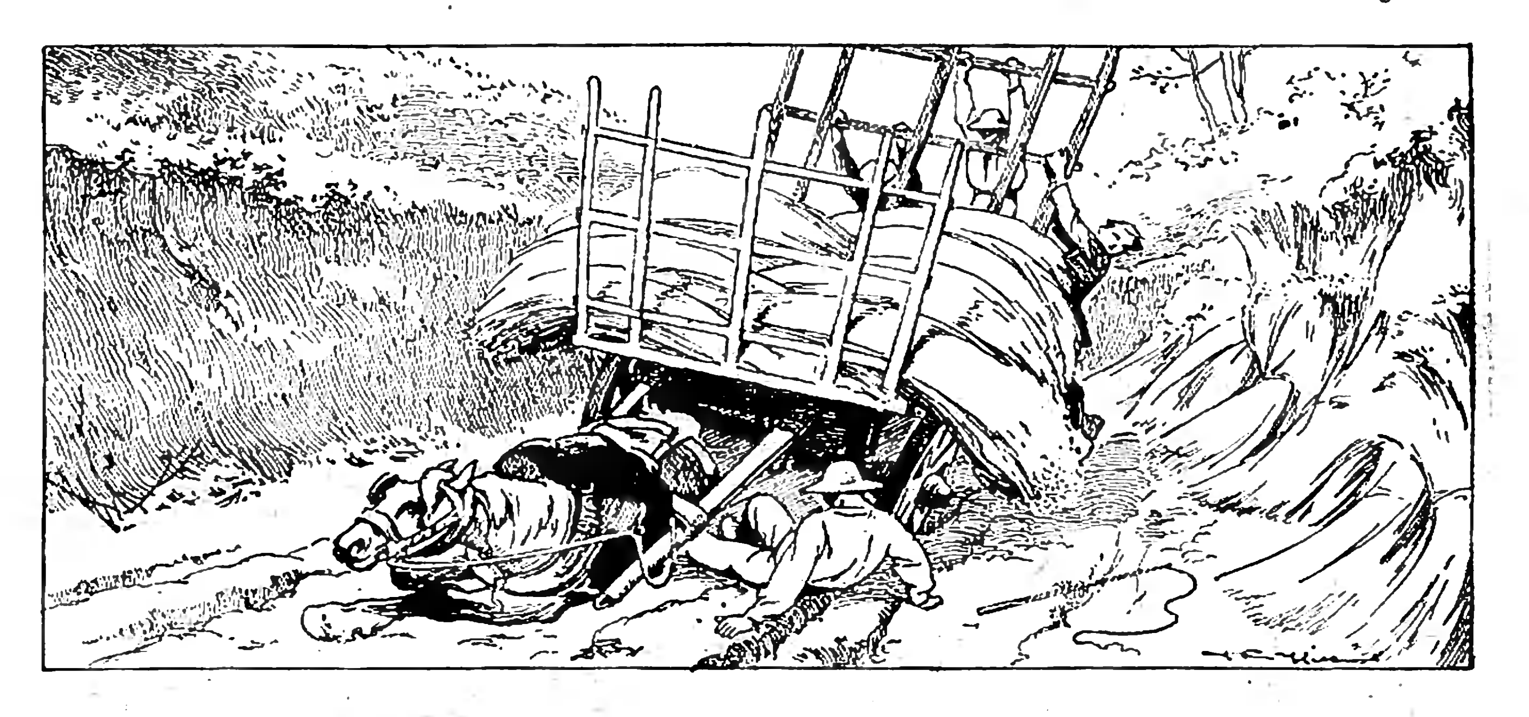


65. L'entr'aide.

Paul et François étaient allés se promener dans les champs et suivaient un chemin creux qui serpentait entre deux haies. Une voiture de gerbes allait péniblement devant eux, secouée de rudes cahots, et laissant de place en place des épis aux buissons. Le fermier des Ouches se tenait à côté du cheval, qu'il encourageait de la voix, et qui tirait à plein collier. Son fils aîné suivait la charrette.

A un tournant, la roue de droite s'enlisa[1] dans une ornière profonde, et le cheval s'arrêta. Le fermier lui cingla les pattes de son fouet, en tirant sur la bride. La bête, dans un violent effort, se jeta de côté pour arracher la roue de l'ornière. Mais ses pattes glissèrent, et elle s'abattit, renversant le fermier dont une des jambes resta prise sous l'un des brancards[2].

Paul et François accoururent. Le fermier essayait



en vain de se dégager. A son fils qui criait et s'affolait[3], il dit d'aller dans les champs voisins pour chercher du secours.

« Mais vous ne pouvez pas attendre ! dit Paul arrivé près de lui. Nous sommes trois pour vous venir en aide. Faisons vite ! Nous parviendrons bien à vous tirer d'affaire !

— Ce brancard m'écrase ! s'écria le fermier. Déchargez des gerbes au plus tôt. »

François grimpa sur les rais[4] d'une roue et, tendant les gerbes aux deux autres, il allégea la charge qui pesait sur les brancards. Puis tous les trois, se suspendant à l'arrière, arrivèrent à faire basculer légèrement

la charrette. Se traînant sur le sol où il se cramponnait de ses deux mains, le fermier délivra le membre prisonnier. Mais quand il voulut se relever, il poussa un cri : sa jambe était brisée!

Sur une brouette où l'on avait étendu un matelas d'enfant, on le ramena avec mille précautions à sa demeure. A la pâleur de son visage, à ses dents serrées, on devinait sa souffrance. Mais il ne poussait pas un gémissement.

Il fallait entendre, au contraire, les cris et les plaintes de sa femme et de ses deux filles!

« Et notre moisson qui est à peine commencée! gémissait la fermière. Comment allons-nous faire? Les seigles et les blés n'attendront pas! »

Paul et François, émus par l'infortune de ces braves gens, rentrèrent en hâte à Malechère pour raconter l'accident à M. Nicolas. Ils comptaient bien, tant leur confiance en lui était grande, qu'il saurait tirer d'embarras la famille du fermier.

Au début de l'après-midi, M. Nicolas se rendit aux Ouches. Il s'y rencontra avec le médecin de Neuville qui, après avoir réduit la fracture, avait prescrit [5] au blessé une immobilité de plus d'un mois.

Le soir même, le tambour de Malechère annonçait qu'une réunion aurait lieu à la mairie. On devait s'y entendre sur les moyens de venir en aide au fermier des Ouches. Et le garde champêtre avait passé dans les fermes et métairies les plus proches du village, pour mettre les gens au courant. Presque toutes les familles de Malechère étaient représentées à la réunion du soir. M. Nicolas rappela en quelques mots l'accident et indiqua le travail pressant qui restait à faire à la ferme des Ouches.

Quand il demanda des volontaires, toutes les mains se levèrent. Il ne restait qu'à prendre les noms et à répartir[6] le travail.

Un cultivateur du village, qui avait plaidé quelques mois auparavant avec le fermier des Ouches pour une haie mitoyenne, s'avança et demanda à être inscrit le premier. M. Raymond, qui était le plus proche voisin du blessé, voulut être le second. M. Nicolas inscrivit leurs noms et dit :

« Je serai donc seulement le troisième. Mais je veux montrer que je sais manier une fourche et charger une voiture. »

Ceux qui n'avaient que leurs bras s'offrirent à faucher; ceux qui avaient chevaux et voitures se partagèrent les charrois. Quand la réunion prit fin, chacun savait quel jour et pour quel travail il devait aller à la ferme des Ouches.

Et le plus surprenant, c'est que chacun, par la suite, s'y rendit à l'heure dite. S'il s'était agi de travailler pour soi, on aurait peut-être prétexté que les bêtes étaient fatiguées ou que le temps était incertain, et l'on aurait remis la besogne au soir ou au lendemain. Mais chacun se fit un point d'honneur de tenir à la lettre[7] l'engagement qu'il avait pris.

Une semaine environ après l'accident, Mme Lefranc se rendit à la ferme des Ouches pour prendre des nouvelles du blessé. Elle y rencontra Mariette venue, en voisine, du Cros qui était tout proche.

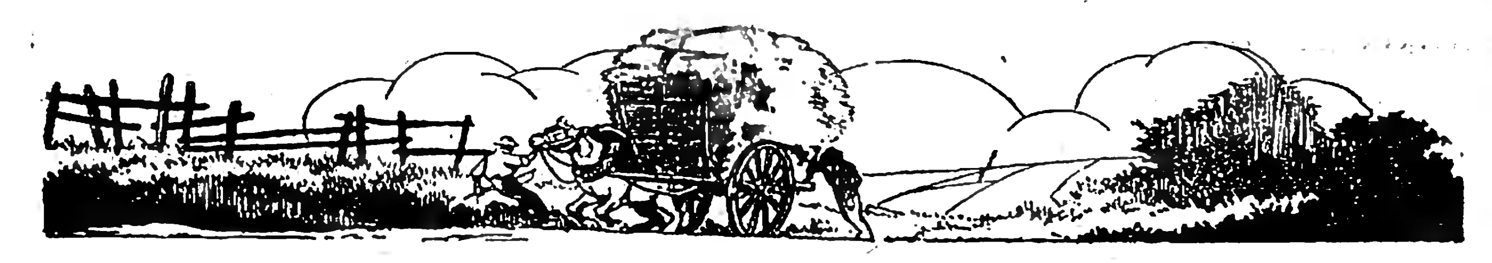
La fermière des Ouches, qui voyait la moisson se faire sans à-coups, ne se lamentait plus. Son mari souffrait d'être condamné à l'immobilité, alors que tout le monde travaillait autour de lui. Mais l'inquiétude s'était effacée de son front.

« C'est très bien, ce qu'ont fait les habitants de Malechère, dit Mme Lefranc à Mariette, en quittant la ferme. Cette famille de modestes travailleurs est toute réconfortée par les sympathies qui se sont manifestées autour d'elle. Je crois vraiment au progrès, moi, lorsque je vois que les gens deviennent meilleurs les uns pour les autres. »

Mots expliqués. — 1. *S'enliser* (de *lise*, sable mouvant du bord de la mer) : s'enfoncer dans le sable mouvant, dans la boue. — 2. *Brancard* (de *branche*) : chacune des deux prolonges de bois entre lesquelles on attelle le cheval. — 3. *S'affoler* : perdre la tête par suite d'une vive émotion. — 4. *Rais* (ce nom prend un *s* au singulier comme au pluriel) : chacun des rayons d'une roue. — 5. *Prescrire* : ici, ordonner. — 6. *Répartir* : faire la *part* de chacun, distribuer. — 7. *A la lettre* : exactement, ponctuellement (celui qui est *ponctuel* fait à point nommé ce qu'il doit faire).

Les idées. — De quelles qualités firent preuve Paul et François lorsque se produisit l'accident du fermier? — Quels détails montrent que le fermier était courageux devant la douleur? — Pourquoi sa femme et ses filles gémissaient-elles? — Que fit M. Nicolas pour venir en aide au fermier? — Comment les habitants de Malechère montrèrent-ils qu'ils savaient pratiquer la solidarité?

Exercices oraux ou écrits. — **I. Vocabulaire.** — 1. Écrivez six noms commençant par *entre* ou *entr'*, comme l'*entrepont*, l'*entr'aide*. — 2. Trouvez six adjectifs indiquant comment peut être un *accident*. Ex. : *Un accident peut être grave*, etc. — 3. Donnez cinq verbes terminés par le radical *scrire*, précédé d'un des préfixes *pré*, *in*, *pro*, *sou*, *tran*. Écrivez le nom formé avec chacun d'eux. Ex. : *prescrire*, *la prescription*. — 4. Sur le modèle de *s'affoler*, formé avec *fol*, formez un verbe avec chacun des adjectifs, *grave*, *rond*, *long*, *proche*, et soulignez la consonne double.
II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans une phrase chacune des expressions : *se faire un point d'honneur*, *à la lettre*. — 6. Construisez deux phrases sur le modèle de : *A son fils qui..., il dit d'aller....* Ex. : *A mon frère qui..., je....* — 7. Trouvez une autre tournure pour exprimer les idées contenues dans la phrase : *Ils comptaient bien, tant leur confiance en M. Nicolas était grande, qu'il saurait....* — 8. Racontez en cinq ou six phrases, en employant l'imparfait et le passé simple, l'accident survenu au fermier.



66. L'aéroplane.

Par un après-midi de la fin d'août, un ronflement puissant, venu des nuages, fit lever la tête à tous les habitants de Malechère qui se trouvaient dans les rues ou dans les champs. Les ménagères sortirent sur le pas de leur porte, et les gamins s'attroupèrent en un instant.

« Un aéroplane! s'écriaient-ils. Je le vois! Il s'approche! Il va passer juste au-dessus de nous! »

Ce n'était pas la première fois qu'un de ces grands oiseaux traversait le ciel de Malechère. Mais le plus souvent ils étaient perdus très haut dans les nues, petites taches grises fuyant en hâte vers un but mystérieux, et ils ne révélaient leur passage que par un léger bourdonnement. Cette fois, le bruit du moteur, tantôt plus net et tantôt plus assourdi, suivant les caprices du vent, grossissait de seconde en seconde. Bientôt on distingua les deux paires d'ailes de l'aéroplane, son fin fuselage [1] et son gouvernail. Il passa au-dessus du village, à quelques centaines de mètres seulement, et il sembla que le bruit de son moteur s'arrêtât par instants.

Les enfants poussaient de grands cris et agitaient les bras. Continuant sa marche, et comme dédaigneux de leurs appels, l'aéroplane glissa dans le ciel, s'éloigna.... Et les enfants le suivaient des yeux, avec le naïf regret de n'avoir pu le retenir.

Il allait vers le sud, net et gracieux comme une libellule, et le soleil qui descendait sur l'horizon avivait [2] le jaune de ses ailes.

« Je n'ai pas vu son hélice, remarqua François.

— C'est parce qu'elle tournait très vite, dit Paul. Tu sais bien qu'on n'aperçoit pas les rayons d'une roue lorsqu'elle tourne à une très grande vitesse. »

Tout à coup, de nouvelles exclamations s'élevèrent parmi les groupes d'enfants, à qui s'étaient mêlées quelques grandes personnes.

« L'aéroplane tourne! »

Et un instant après :

« Il revient! Il revient! »

L'aéroplane, en effet, avant d'atteindre l'horizon, avait dessiné une grande courbe. Et maintenant, il revenait vers le village. Il l'atteignit, le dépassa, puis il vira encore dans le ciel. On le vit nettement perdre de la hauteur, l'avant tourné dans la direction d'où venait le vent.

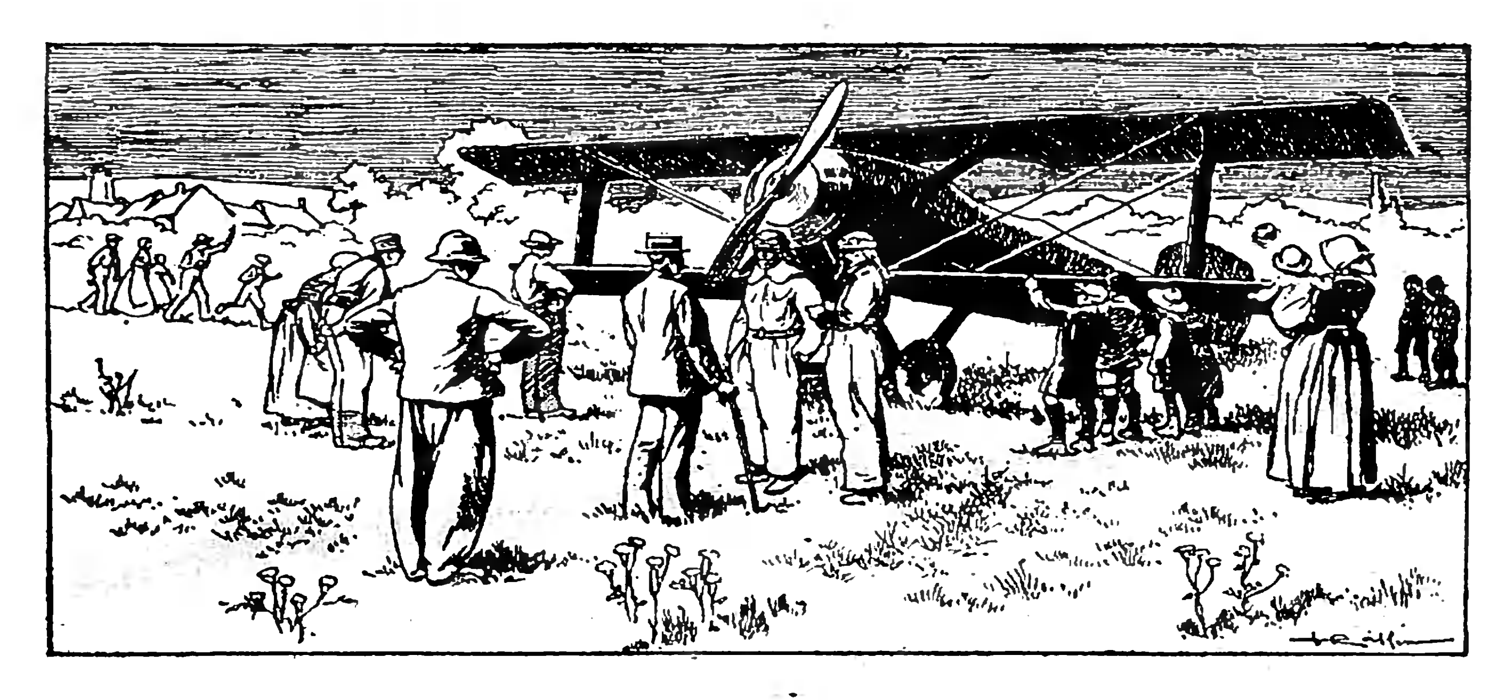
« Il va atterrir! dit quelqu'un. Le pilote cherche dans la campagne un endroit convenable. Il se dirige vers les prés. »

Ce fut aussitôt une course folle des enfants vers les prairies qui s'étendent dans le creux du val, aux abords du village. L'aéroplane, son moteur arrêté, l'avant incliné vers le sol, y était descendu doucement, comme un oiseau qui se laisse glisser sur ses ailes ouvertes, et il y était arrivé avant eux. Les plus rapides à la course le virent rouler un instant sur son train d'atterrissage, puis demeurer immobile.

Deux hommes en descendirent. Ils étaient vêtus d'une combinaison[3] de toile caoutchoutée, et coiffés d'un casque fixé sous le menton par de larges pattes qui cachaient leurs oreilles. Ils avaient remonté leurs grosses lunettes en haut de leur front, et ils dégageaient leurs mains de gants épais.

« Ne vous approchez pas trop, enfants! dit l'un d'eux, tandis que son compagnon examinait le moteur de l'appareil. Comment s'appelle votre village? Quelqu'un veut-il aller prévenir le maire? »

Vingt paires d'yeux flambant de curiosité étaient braqués sur l'aéroplane et sur les deux aviateurs. C'était donc là cette machine merveilleuse qui tout



à l'heure se soutenait et avançait si vite dans les airs! C'étaient donc là ces hommes extraordinaires qui savaient la diriger et qui osaient, portés par des ailes si légères, s'aventurer plus haut que les oiseaux du ciel!

M. Nicolas arriva bientôt.

« Nous venons du Bourget, lui dit l'un des aviateurs. Nous volons depuis près de deux heures. Nous nous rendons au camp d'Istres, près de Marseille. Mais la marche de notre appareil est devenue irrégulière, et nous avons dû atterrir. Nous avons trouvé ici, heureusement, un terrain propice. »

Son compagnon, qui avait terminé l'examen du moteur, s'approcha :

« Gros ennui! dit-il. Une soupape est faussée, et je n'ai pas la pièce de rechange nécessaire. Il faut, par télégramme, la demander dès ce soir au Bourget, pour la recevoir demain.

— Eh bien! reprit l'autre, c'est un repos forcé de vingt-quatre heures. Il serait imprudent de repartir après une réparation de fortune[4]. Dans notre métier, la moindre négligence se paie parfois très cher. »

Mots expliqués. — 1. *Fuselage* (de *fuseau*, petit instrument de bois, allongé et renflé vers le milieu, pour faire de la dentelle) : corps allongé de l'aéroplane, auquel sont fixés le gouvernail et les ailes. — 2. *Aviver* (de *vif*) : rendre plus éclatante, en parlant d'une couleur. — 3. *Combinaison* : vêtement de travail généralement porté par les mécaniciens, fait d'une seule pièce et servant à la fois de veste et de pantalon. — 4. *Réparation de fortune* : réparation faite sommairement et pour un moment, avec les seuls moyens dont on dispose.

Les idées. — Pourquoi les enfants agitaient-il leurs bras au passage de l'aéroplane? — Pourquoi le regardaient-ils tristement s'enfuir? — A quoi devinèrent-ils que l'aéroplane cherchait à atterrir? — Pourquoi les hommes qui le montaient leur paraissaient-ils extraordinaires? — Pourquoi les aviateurs décidèrent-ils de s'arrêter vingt-quatre heures à Malechère?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez cinq mots de la famille de *air* (radical *aér*, *aéro*). — 2. Donnez cinq noms terminés par le suffixe *ation*, comme *exclamation*; — cinq noms terminés par le suffixe *aison*, comme *inclinaison*. — 3. Trouvez six adjectifs qui peuvent indiquer comment est *un bruit*. Ex. : *Un bruit peut être net*, etc. — 4. Donnez le contraire de chacun des verbes : *lever*, *sortir*, *s'approcher*, *grossir*, *continuer*, *descendre*.

II. **Construction de phrases.** — 5. Faites entrer dans quatre phrases le mot *aviateur* employé comme sujet. — 6. Construisez quatre phrases exclamatives sur le modèle de : *C'était donc là cette machine merveilleuse qui...., et....* commençant par : *C'est donc là ce....!* — 7. Développez en un paragraphe de quelques lignes cette idée : *Les gamins s'attroupèrent en un instant.* — 8. Décrivez les aviateurs au moment où ils descendent de leur appareil.



67. Le cerf-volant et son frère merveilleux.

Le lendemain matin, Mariette était venue du Cros pour voir l'aéroplane. M. Nicolas l'accompagna dans la prairie où se trouvaient déjà Paul et François. L'un des aviateurs, qui était le pilote [1], voulut bien répondre avec complaisance aux multiples questions des enfants. Il était jeune encore, et enthousiaste de sa profession. Sa parole nette et brève révélait ses qualités de sang-froid et de décision.

« Voici l'âme de l'appareil, dit-il en leur montrant le moteur. Le moteur d'aviation est l'une des créations les plus merveilleuses de la science et de l'industrie. Il est si léger qu'un homme robuste pourrait porter celui-ci sur son dos. »

Il leur fit admirer ensuite comment, dans la construction du fuselage, des ailes, du gouvernail, on avait réussi à réaliser la légèreté sans sacrifier la solidité.

« Je n'arrive pourtant pas à comprendre, dit François, comment l'air peut porter un appareil qui pèse des centaines et des centaines de kilogrammes.

— Avez-vous fait voler parfois un cerf-volant? répliqua le pilote.

— Souvent, répondit François. Et j'ai même encore un cerf-volant à la maison.

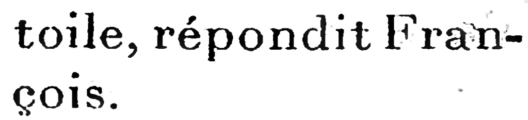
— Voulez-vous allez le chercher? »

François courut jusqu'au village et en revint bientôt. Son cerf-volant, tout primitif [2], était fait de toile collée sur des baguettes légères. Paul en tint la corde

et François, après avoir cherché d'où venait le vent, lâcha le cerf-volant qui monta en se dandinant.

« Pourquoi se soutient-il dans l'air, bien qu'il soit plus lourd que l'air? demanda le pilote.

— Parce que le vent frappe contre la



toile, répondit François.

A ce moment, la brise vint justement à se calmer, et le cerf-volant descendit.

« Que faut-il faire pour qu'il remonte?

— Paul va être obligé de courir, répondit François Ce sera le cerf-volant lui-même qui viendra frapper contre l'air immobile. »

Paul courut, et le cerf-volant, en effet, reprit de la hauteur.

« Eh bien! reprit le pilote, un aéroplane n'est pas autre chose qu'un cerf-volant qui, comme le vôtre en ce moment, fait son vent lui-même. Au lieu d'une corde, il est muni d'une hélice qui le tire en avant avec une force énorme. Tandis que votre cerf-volant court à une vitesse de six ou huit kilomètres à l'heure, les ailes de l'aéroplane frappent contre l'air avec une vitesse de cent, deux cents kilomètres à l'heure,

et plus parfois. Et la surface de ces ailes est environ cinquante fois plus grande que celle de votre jouet. C'est ce qui explique que malgré son propre poids, et malgré le poids des hommes et des marchandises qu'il porte, l'aéroplane est capable de se soutenir et d'avancer dans l'espace.

— Je vois aussi, ajouta Paul revenu près du pilote, que les ailes de l'aéroplane sont légèrement inclinées pour que l'air puisse les frapper en dessous, comme il frappe en dessous la surface inclinée de notre cerf-volant. »

M. Nicolas et les enfants examinaient maintenant, intrigués[3], les appareils et les leviers placés près du siège du pilote.

« Quand je suis à mon poste, expliqua celui-ci, tous les organes de manœuvre sont à ma portée. Ce palonnier[4], à mes pieds, commande le gouvernail de direction, qui permet d'aller à droite ou à gauche. Ce levier, que nous appelons le « manche à balai », commande le gouvernail de profondeur, qui permet de monter ou de descendre. C'est ce même levier qui, par une manœuvre simple, permet d'incliner, dans les virages, l'appareil tout entier vers la droite ou vers la gauche. Sous mes yeux, la boussole et la carte me permettent de déterminer ma route, l'aiguille de ce compteur m'indique la vitesse de l'avion, et cette autre aiguille m'indique son altitude[5].

— Quelles merveilles de précision et d'ingéniosité! murmurait M. Nicolas. Ainsi, sans quitter votre siège, sans avoir même à tourner la tête, vous êtes le maître absolu de votre appareil, le maître de l'espace! Mais quel sang-froid, quelle présence d'esprit vous sont à chaque instant nécessaires!

— Bah! fit le pilote avec quelque modestie, tous les mouvements que nécessite la conduite de l'aéroplane sont très simples, et avec quelque entraînement, ils deviennent vite instinctifs [6], tout comme ceux du cycliste ou de l'automobiliste. Le départ, l'atterrissage, les virages demandent quelques manœuvres délicates, mais lorsque l'air est calme, un bon pilote, pour se maintenir en vol horizontal, n'a pour ainsi dire rien à faire....

— Il a donc tout loisir, ajouta M. Nicolas, pour contempler le panorama merveilleux et toujours changeant des plaines et des monts, des villes et des fleuves. Ah! comme je comprends que, jeune, actif, plein de courage et de sang-froid, vous ayez été tenté par le désir de conduire un aéroplane. »

Le même soir, la réparation effectuée, les deux aviateurs repartirent.

« Mais la nuit va venir! dit Mariette.

— La nuit ne nous arrête pas, répondit en souriant le pilote. D'ailleurs, dans moins d'une heure, le phare du mont Affrique, près de Dijon, éclairera notre route : ses feux balaient le ciel sur un rayon de cent cinquante kilomètres. »

L'aéroplane monta rapidement, piquant droit vers le sud. Bientôt il ne fut plus qu'un point, et François pensait que, le lendemain matin, les deux hommes qui le montaient verraient le soleil se lever sur les flots bleus de la Méditerranée.

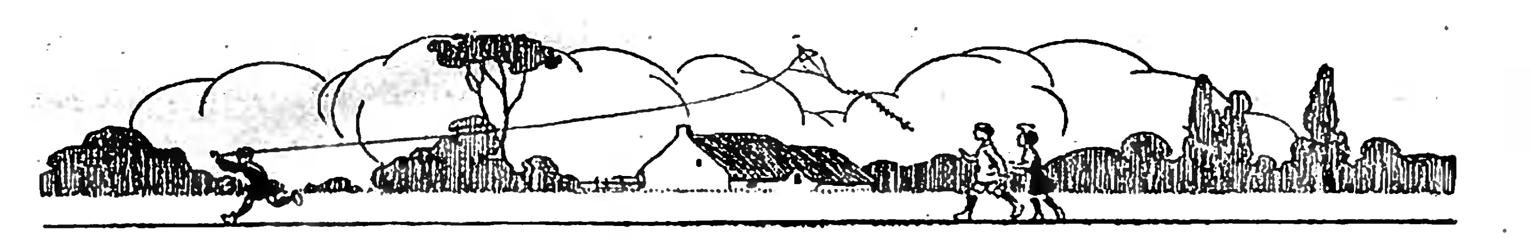
Mots expliqués. — 1. *Pilote* : celui qui règle la route d'un navire, d'un aéroplane. — 2. *Primitif* (radical *prim*, premier) : au sens propre, qui appartient au *premier* état des choses; par suite, comme ici, qui est peu compliqué. — 3. *Intrigué* : surpris, étonné par une chose nouvelle, inconnue, et qui donne à penser. — 4. *Palonnier* : pièce de bois reliée

à une voiture, et aux deux extrémités de laquelle on attache les traits, lorsqu'il n'y a pas de brancards. On a donné ce nom, à cause de sa forme, à la pièce de bois ou de métal placée devant les pieds de l'aviateur, et qu'il pousse pour manœuvrer le gouvernail. — 5. *Altitude* : élévation verticale d'un lieu au-dessus du niveau de la mer. — 6. *Instinctif* : que l'on fait sans réflexion, sans raisonnement.

Les idées. — Pourquoi l'aéroplane est-il *le frère* du cerf-volant? — son frère *merveilleux*? — Comment peut-on dire que l'aéroplane est un cerf-volant *qui fait son vent lui-même*? — Pourquoi le pilote, sur le siège de son appareil en marche, est-il *le maître de l'espace*? — Quelles étaient les pensées de François, lorsqu'il vit l'aéroplane disparaître?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez deux diminutifs de chacun des noms : *aile*, *corde*, *aiguille*, *mont*. — 2. Trouvez six adjectifs qui peuvent indiquer comment est *la parole*. Ex. *La parole peut être nette, brève....* — 3. Joignez à chacun des adjectifs : *léger*, *lourd*, quatre noms convenablement choisis. — 4. De quel mot est tiré le nom *vitesse*? Trouvez cinq autres noms terminés par le même suffixe.

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez, chacun dans une phrase, trois homonymes du mot *air*. — 6. Exprimez à votre manière l'idée contenue dans cette partie de phrase : *On a réussi à réaliser la légèreté sans sacrifier la solidité.* — 7. Développez en un paragraphe de quelques lignes l'indication suivante : *Vous êtes le maître de l'espace.* — 8. Énumérez quelques-unes des actions du pilote, lorsqu'il est assis sur le siège de son appareil en marche.



68. Une belle leçon de courage.

En revenant vers la maison de M. Nicolas, nos trois amis ne parlaient que de l'aviation et des aviateurs.

« L'aviation, pendant la dernière grande guerre, eut ses héros, dit M. Nicolas. On les a célébrés. Aujourd'hui, l'aéroplane est redevenu un instrument paci-

fique. En facilitant les relations entre les peuples, il permet aux hommes de tous les pays de se mieux connaître. Et l'aviation de paix a aussi ses héros et ses martyrs. Entrez un instant avec moi : je veux vous lire l'histoire de l'un d'eux. »

M. Nicolas sortit d'un tiroir un journal qu'il avait conservé. Il le déplia et lut :

« La victime d'un récent accident d'aviation, M. René Ménard, pilote sur la ligne Paris-Bruxelles-Amsterdam, a donné un magnifique exemple de sang-froid et d'énergie.

« Remplaçant à la dernière minute un camarade empêché, il partait à bord d'un avion. Il était seul. Il volait depuis une heure environ, et se trouvait à quatre cents mètres d'altitude, lorsque des flammes jaillirent du moteur de son appareil.

« Aussitôt, Ménard agit sur la commande de l'extincteur, instrument avec lequel on peut projeter sur un foyer un liquide qui éteint les flammes. Mais l'extincteur ne fonctionne pas. Que faire?

« Une seule chance reste à l'aviateur d'échapper à une mort horrible : descendre, et se poser sans heurt pour que l'appareil ne culbute pas en touchant le sol, Car, dans ce cas, c'est peut-être l'explosion[1] des réservoirs d'essence. L'un d'eux, de cent trente-cinq litres, est à la hauteur de ses yeux; l'autre, de plus de trois cents litres, est sous son siège.

« Les flammes, activées par la vitesse de l'avion, arrivent déjà jusque vers Ménard. Il ressent au genou droit une terrible brûlure. Stoïque[1], il manœuvre ses commandes et commence sa descente.

« Les flammes menacent ses yeux, qu'il protège d'une main. L'autre devra suffire pour les manœuvres. Il

glisse, et vire, et glisse encore, sans toutefois précipiter le mouvement de son appareil.

« Les flammes cependant deviennent de plus en plus fortes. Elles lèchent son visage, l'aveuglent, enveloppent son côté droit.

« Et toujours, pendant les minutes que dure cette



descente infernale, il a l'obsession[2] de l'explosion possible....

« Enfin, la terre approche!

« Dans un sursaut d'énergie, il exécute une dernière manœuvre, et l'avion se pose sur le sol, sans heurt, comme si rien d'anormal[3] ne se passait à bord.

« Ménard est-il sauvé?

« Hélas! pas encore. Car il est attaché à son siège par une ceinture de cuir. Or, cette ceinture sur laquelle ses doigts se crispent, il ne peut la déboucler avec ses mains brûlées. Les flammes vont atteindre les réservoirs d'essence. Et il est lié sur ce brasier qui, dans quelques minutes, va faire explosion.

« Un instant, Ménard s'abandonne au désespoir et se résigne à mourir. Mais sa défaillance[4] est courte, et il

prend une soudaine résolution. Cette ceinture qui le retient, c'est le feu qui la détruira.

« Et Ménard présente son corps à la flamme. Ses vêtements brûlent, sa chair grésille. Enfin la courroie carbonisée se laisse rompre dans un suprême effort. Il se dégage de cet enfer, tombe sur le sol, se roule dans l'herbe pour éteindre les flammes qui le dévorent...

« Des paysans s'approchent pour le secourir. Croyez-vous qu'il va leur crier : « Sauvez-moi! » Non. Il rassemble ses dernières forces pour se dresser à demi, et s'écrie : « L'avion va sauter. Sauvez-vous! »

« Il s'éloigne de l'appareil en se roulant toujours. Un ruisseau assez profond est tout près. Aveuglé par ses brûlures, il arrive au bord sans s'en rendre compte. Un instant de plus, et il va rouler sur la berge.

« Mais un cultivateur accourt alors près de lui et le retient. Il est sauvé! L'avion, au même moment, fait explosion, et des flammes énormes en dévorent les débris.

« Sur une charrette, on charge le pauvre corps douloureux de l'aviateur, et on le transporte jusqu'à la route. Une automobile passe. Elle emporte l'aviateur à l'hôpital de Saint-Quentin.

« A aucun moment, malgré ses brûlures atroces, Ménard n'a perdu connaissance. Sur son lit d'hôpital, enveloppé de pansements de la tête aux pieds, il ne se plaint pas. Comme il a tendu toute son énergie pour lutter contre la mort, il se raidit maintenant, stoïque, contre la douleur.

« A tous ceux qui liront son histoire, l'aviateur René Ménard a donné une sublime leçon de courage. »

Mots expliqués. — 1. *Stoïque* : qui montre une grande fermeté devant la souffrance ou dans le malheur. — 2. *Obsession* : idée qui domine l'esprit au point de l'empêcher de penser à autre chose. — 3. *Anormal* : qui n'est pas régulier (ou *normal*), qui ne se produit pas habituellement. — 4. *Défaillance* (de *faillir*, manquer) : manque momentané d'énergie physique ou morale.

Les idées. — Quelle première preuve de sang-froid donne l'aviateur, lorsque l'extincteur ne fonctionne pas? — Pourquoi doit-il descendre lentement? — Qu'est-ce qui rend sa descente particulièrement tragique? — Pourquoi n'est-il pas encore sauvé, alors qu'il pensait l'être? — Quelle résolution héroïque prend-il alors? — Quelles nouvelles preuves de courage donne-t-il lorsque les paysans accourent? — lorsqu'on le transporte sur son lit d'hôpital?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Énumérez les différents termes (1° noms; 2° verbes), relatifs à l'aviation, qui ont été employés dans les lectures 66, 67, 68. — 2. Donnez trois noms de la famille de *journal*. — 3. Donnez l'adverbe qui peut remplacer chacune des expressions : *avec soin*, *avec force*, *avec douceur*, *avec grâce*. — 4. Expliquez les mots suivants : un *martyr*, un *martyre*; l'*altitude*, l'*attitude*.

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans deux phrases l'expression : *Dans un sursaut d'énergie*. — 6. Construisez trois phrases commençant par : *Entrez un instant avec moi*; *je veux....* — 7. Développez, en un paragraphe de quelques lignes, l'indication suivante : *A aucun moment, l'aviateur n'a perdu connaissance.* — 8. Au moment où il s'aperçoit que l'extincteur ne fonctionne pas, l'aviateur se demande : *Que faire?* Répondez en quelques phrases à cette question.



69. La houille blanche.

Un des amis de M. Nicolas, venu de Paris en automobile, lui avait proposé pour le lendemain une promenade dans la haute vallée du Cher. Près de l'endroit où cet ami devait régler quelques affaires, se

trouve le beau barrage de Rochebut, avec son usine hydro-électrique[1]. M. Nicolas pensa tout aussitôt à ses jeunes amis, et vint trouver M. Lefranc.

« Voulez-vous me confier François pour deux jours? demanda-t-il. De son côté, Paul vient d'aller à la ferme pour prévenir Mariette. Ils feront tous les trois un voyage instructif et agréable. »

Ni Mme Dumas, ni les grands-parents de François ne mirent obstacle au projet de M. Nicolas. Et voilà comment le lendemain, dès la pointe du jour, nos amis roulaient à vive allure sur la grande route, le visage fouetté par l'air frais du matin, les yeux brillants de joie et de curiosité.

C'est une machine merveilleuse que l'automobile, et ce qu'il y a de plus merveilleux en elle, c'est son moteur puissant et docile, qui accélère ou ralentit sa marche, donne toute sa force aux montées et retient la voiture dans les descentes; on sent en lui comme une volonté opiniâtre[2].

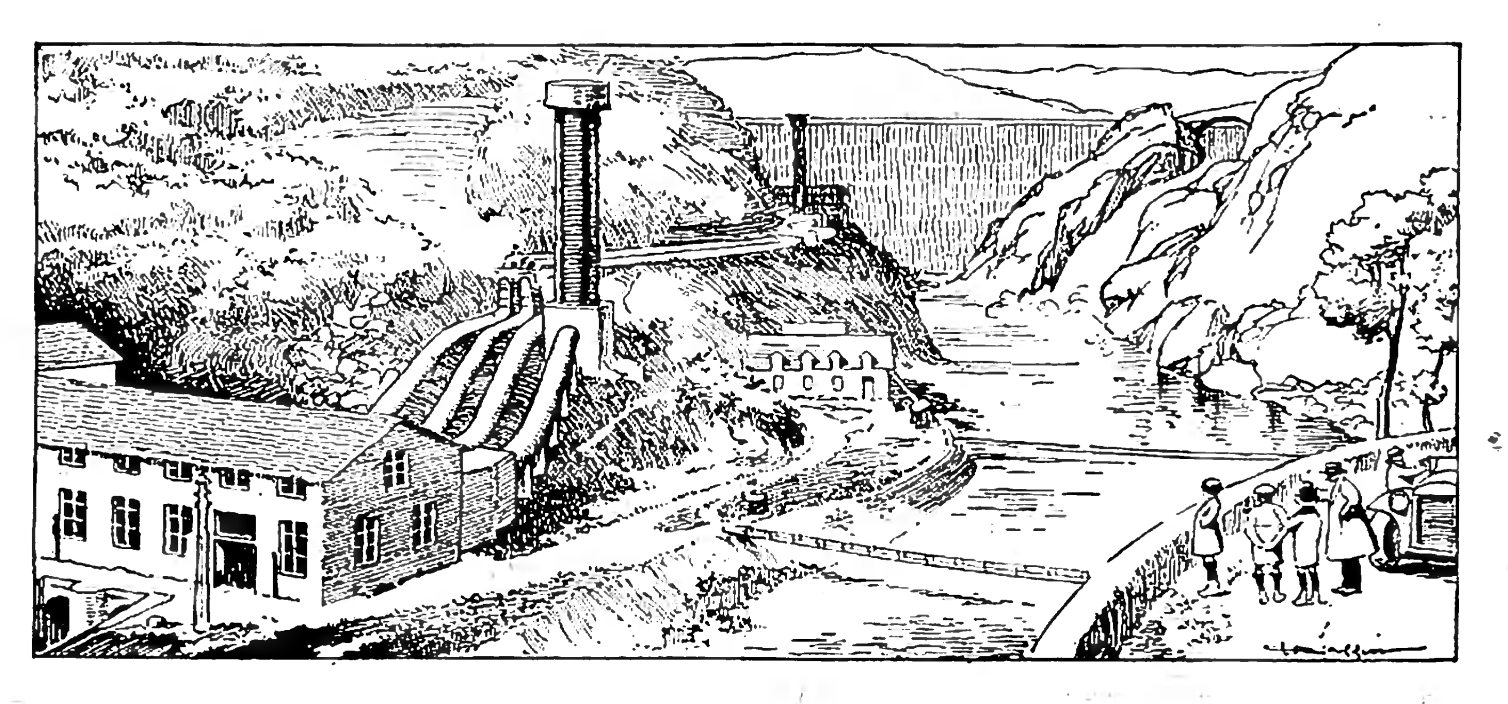
Le moteur n'eut heureusement pas de caprices et nos voyageurs arrivèrent à Nevers à l'heure du déjeuner. Après avoir traversé le Bourbonnais aux molles hauteurs et aux pâturages ombreux, ils aperçurent avant le soir les silhouettes bleues des montagnes vers lesquelles ils se dirigeaient. Lorsqu'ils atteignirent enfin le barrage de Rochebut, le soleil était encore bien au-dessus de l'horizon.

A un endroit où le lit du Cher se resserre entre deux chaînes de collines, une muraille énorme a été construite. Elle est si large à son sommet que deux voitures peuvent s'y croiser. Elle est encore plus large à sa base afin de résister à la poussée formidable des eaux.

En amont de cette muraille s'étend une calme masse liquide.

« On dirait un lac, remarqua Mariette, un de ces paisibles lacs de montagne comme en montrent les gravures des livres.

— C'en est un, en effet, dit M. Nicolas. Mais il a été créé par l'homme, pour son utilité. Jadis, les



eaux de la turbulente[3] rivière bondissaient dans leur lit de rochers, pour courir vers la plaine. Les voilà maintenant retenues et comme domptées, et obligées au travail.

— Comment travaillent-elles? questionnèrent Paul et François.

— Vous le verrez dans un instant, lorsque nous serons arrivés à cette usine que vous apercevez dans la vallée. »

Par un étroit sentier, ils descendirent jusqu'à l'ancien lit du Cher, où ne glissaient plus, entre les roches, que de maigres filets d'eau. La muraille de pierre dominait maintenant les promeneurs de toute sa hauteur, et barrait de sa surface nette toute la vallée. Si ce mur avait

cédé, quelle énorme trombe d'eau se serait précipitée sur eux, balayant tout sur son passage! A cette pensée, les enfants ne pouvaient réprimer[4] un frisson....

Des conduites d'eau de plusieurs mètres de diamètre partaient du barrage pour descendre jusqu'aux bâtiments clairs de l'usine. Nul bruit autour de cette usine, et, au-dessus d'elle, nulle fumée souillant le ciel. Le travail qui s'y accomplissait prenait quelque mystère de son silence.

« L'eau du lac que nous admirions tout à l'heure, expliqua M. Nicolas, arrive ici, par ces conduites, avec une force énorme qu'elle doit à la hauteur d'où elle vient. Sa chute vertigineuse[5] met en mouvement de puissantes turbines[6] et celles-ci animent des dynamos, ces machines merveilleuses qui transforment en énergie électrique le mouvement qu'on leur communique. Approchons-nous. »

Dans la vaste salle aux baies vitrées, où régnait la propreté la plus minutieuse, deux hommes en bourgeron bleu surveillaient les dynamos qui tournaient, presque silencieuses : un léger ronflement, et parfois un éclair de lumière qui en jaillissait, décelaient[7] seuls leur mouvement rapide.

La besogne des deux hommes paraissait peu pénible : ils surveillaient les graisseurs, resserraient parfois un écrou, levaient ou abaissaient une manette[8]. Tout le prodigieux travail de l'usine, qui se poursuit jour et nuit, sans arrêt, se faisait presque sans eux.

« Comparez, dit M. Nicolas, le travail de ces deux mécaniciens à celui des hommes qui, dans d'autres usines, ont à nourrir les machines avec le charbon. L'usine hydro-électrique, une fois installée, fonctionne presque seule, tandis que les autres ont constamment besoin des mineurs et des chauffeurs.

— Sans compter, remarqua Paul, que la force motrice, une fois les frais d'installation payés, ne coûte rien ici, et qu'elle est inépuisable. L'eau vient incessamment du ciel, remplit le barrage, actionne les roues des turbines, donne sa force qui devient de l'électricité, retourne au lit du Cher, puis à la Loire et à la mer, d'où elle reviendra sous forme de nuages. »

Par un déversoir[9], l'eau sortait des turbines en bouillonnant, comme furieuse d'avoir été emprisonnée. Dans ses violents remous, des millions de gouttelettes scintillaient ou prenaient des reflets laiteux, suivant les jeux de la lumière.

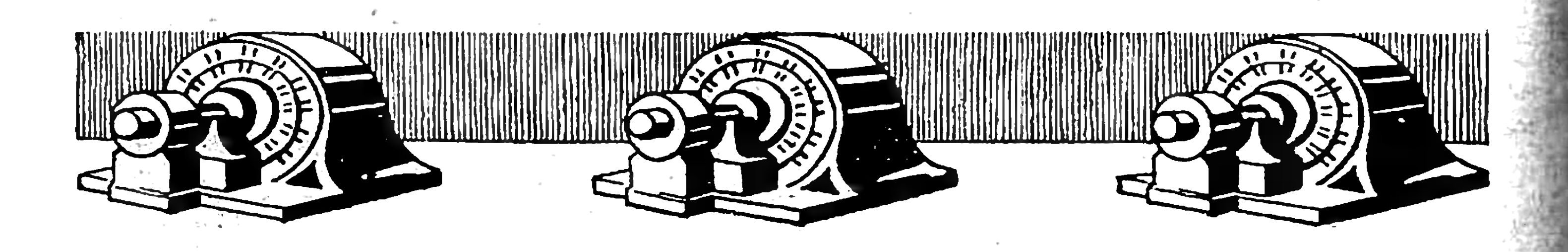
« Je comprends maintenant, dit Mariette, pourquoi l'on donne le nom de houille blanche à cette eau bouillonnante qui peut remplacer le charbon pour actionner les machines. »

Mots expliqués. — 1. *Usine hydro-électrique* : usine dans laquelle on utilise la force de l'eau pour produire du courant électrique. — 2. *Opiniâtre* : qui montre de la persévérance, de l'acharnement. — 3. *Turbulent* : qui fait du bruit, qui a le caractère du trouble, du désordre. Contraires : calme, tranquille. — 4. *Réprimer* : contenir, ne pas laisser paraître au dehors. — 5. *Vertigineux* : rapide au point de donner le *vertige*. — 6. *Turbine* : roue hydraulique, qui est mise en mouvement par l'eau violemment projetée sur ses pales. — 7. *Déceler* : faire connaître, faire découvrir une chose qui était cachée. — 8. *Manette* : petit levier que l'on fait mouvoir avec la *main*. — 9. *Déversoir* : canal par où se *déverse* le trop-plein des eaux d'un étang, d'un cours d'eau, ou qui sert à évacuer les eaux utilisées dans une usine.

Les idées. — Quels sentiments pouvait-on lire dans les yeux des trois enfants, alors qu'ils roulaient en automobile? — Pourquoi construit-on des barrages sur certains cours d'eau? — A quoi peut-on comparer les turbines d'une usine hydro-électrique? — Pourquoi, dans cette usine, la force qui fait mouvoir les machines ne coûte-t-elle presque rien? Pourquoi est-elle inépuisable? — Peut-on en dire autant de la force produite par le charbon de terre? — Expliquez comment c'est en somme le soleil qui fournit à l'usine hydro-électrique la force dont elle a besoin.

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez quatre mots dans lesquels entre la racine *hydr* (d'un mot grec signifiant : *eau*). — 2. Quel est l'adjectif qui correspond à l'adverbe *incessamment*? Donnez l'adverbe qui correspond à chacun des adjectifs *prudent, négligent, brillant.* — 3. Quel est le contraire de : *en amont*? Donnez le sens de cette expression et de l'expression contraire. — 4. Trouvez trois adjectifs qui peuvent s'appliquer au nom *volonté.*

II. **Construction de phrases.** — 5. Construisez une phrase indiquant cinq actions de l'eau courante. — 6. Exprimez de trois autres façons l'idée suivante : *Le soleil était encore bien au-dessus de l'horizon.* — 7. Construisez deux phrases sur le modèle de la suivante : *L'eau retourne à la mer; d'où elle reviendra sous forme de nuages.* — 8. Expliquez en quelques phrases ce qu'on entend par *la houille blanche.*



70. Les progrès de la science.

L'ombre commençait à s'étendre dans la vallée. Assis sur des quartiers de roches, près de l'endroit où les eaux de la rivière retrouvaient le lit qu'elles creusèrent pendant des siècles, les enfants se reposaient un instant en suivant des yeux les caprices du courant. La muraille du barrage paraissait, dans le soir, plus énorme encore. De hauts piliers de ciment, en lignes droites, escaladaient chacun des versants de la vallée, et supportaient les câbles qui, partant de l'usine, conduisaient au loin l'énergie électrique.

« Qu'imaginez-vous par-delà ces collines, dans les campagnes et dans les villes où vont ces câbles puissants? demanda M. Nicolas.

— Je vois, dit Mariette en fermant à demi les

yeux, les globes étincelants qui s'allument sur les boulevards et les avenues, les devantures des magasins qui s'éclairent, et les plus simples demeures égayées d'une jolie lumière.

— Je vois, dit François, des tramways qui courent le long des routes, et cent machines diverses qui fonctionnent sans charbon, dans de grandes usines comme dans les plus modestes ateliers. »



Et Paul ajouta : « Je vois le monde transformé par la science, et le bien-être porté par elle dans les coins les plus obscurs. »

Après un instant de silence, Mariette reprit :

« Où s'arrêteront les progrès de la science? N'arrivera-t-elle pas à triompher de toutes les maladies, à multiplier jusqu'à profusion[1] les fruits de la terre et les produits de l'industrie, à donner aux hommes tout ce qu'ils peuvent souhaiter de loisirs agréables, de bien-être, de bonheur?

— Peut-être! » répondit gravement M. Nicolas.

Ce mot, et le ton avec lequel il était dit, surprirent les trois enfants. Lorsqu'il s'agissait du progrès, ils

avaient coutume de trouver leur vieil ami plus enthousiaste.

« Peut-être! reprit celui-ci. Car la science, qui permet de créer, permet aussi de détruire. Elle peut ruiner l'humanité comme elle peut l'enrichir. Elle peut augmenter la souffrance et faire couler les larmes comme elle peut donner la santé et le bonheur.

— Je vous comprends, dit Mariette. Les explosifs qui ont fait sauter ces roches pour permettre la construction du barrage et de l'usine, sont aussi ceux qui, pendant la dernière guerre, ont détruit les villes, ont tué ou mutilé les hommes. Le fer et l'acier, que les progrès de l'industrie permettent d'obtenir en quantités de plus en plus grandes, servent à multiplier les fusils et les canons, comme à faire les ponts et les rails. Nous avons admiré l'autre jour un aéroplane : cette machine merveilleuse est déjà devenue un instrument de guerre. Il est triste de penser que les plus belles découvertes servent aux hommes à multiplier les moyens de s'entre-détruire.

— Il est certain, reprit M. Nicolas, que les guerres deviennent de plus en plus meurtrières et laissent derrière elles de plus en plus de ruines. La dernière grande mêlée européenne, de 1914 à 1918, a coûté la vie à plus de dix millions d'hommes, et a fait perdre des centaines de milliards aux peuples en lutte. Les moyens de tuer se perfectionnent sans cesse. Autrefois, seuls les combattants couraient des dangers. Hier, la population civile elle-même, les femmes, les enfants, ont été souvent victimes des bombardements. Demain, si une nouvelle guerre éclatait, ce seraient les gaz empoisonnés, les bombes lancées par des avions qui détruiraient des villes entières et décimeraient[3] les habitants

désarmés. La science, mise au service de la mort, pourrait un jour anéantir[4] la civilisation et la vie.

— Mais les peuples, dit François, reculeront devant l'emploi des armes terribles créées par la science. Ils comprendront qu'ils courent à la ruine et à l'extermination[5]. Ainsi les progrès de la science finiront par rendre la guerre impossible. »

M. Nicolas réfléchit un instant.

« Puisses-tu dire vrai! Pourtant, je n'ose pas trop compter sur cette crainte de la guerre exterminatrice. Je préfère compter sur la raison des hommes. Il monte aujourd'hui, de presque tous les pays, un désir d'entente et de paix, et la volonté de régler par la justice les conflits[6] qui s'élèvent entre les nations, comme on règle les querelles entre individus. Mais que d'efforts, longs et pénibles, seront encore nécessaires pour assurer la sécurité des peuples qui ont le droit pour eux, et pour supprimer à jamais la possibilité d'une guerre.

— N'est-ce pas justement pour cela, dit Paul, que la Société des Nations a été constituée?

— Oui, et cette organisation, où des peuples des cinq parties du monde ont leurs représentants, a déjà une grande force. Elle a pu éviter déjà des conflits sanglants. Vers elle vont les espoirs de ceux qui souhaitent la paix dans la justice.

— Et vers elle, j'en suis sûre, ajouta Mariette, vont les vœux fervents[7] de toutes les mères. »

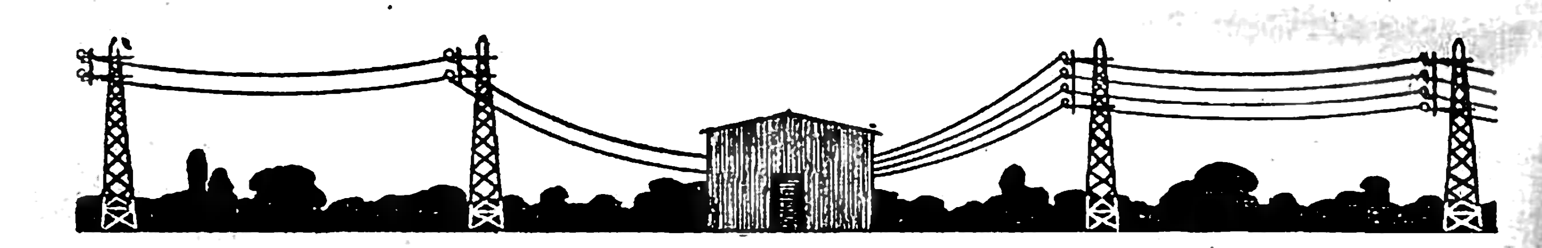
Mots expliqués. — 1. *A profusion* : en très grande quantité. — 2. *Loisir* : temps dans lequel il est permis de faire ce qu'on veut. — 3. *Décimer* (rapprocher *décime*, dixième partie du franc) : chez les Romains, c'était infliger un châtiment militaire qui consistait à punir de mort un soldat sur dix; ce verbe signifie aujourd'hui : faire périr une notable

partie de la population d'une ville, d'un état, une notable partie des soldats d'une armée. — 4. *Anéantir* : réduire à *néant*, c'est-à-dire à rien; détruire sans laisser de traces. — 5. *Extermination* : action d'*exterminer*, de faire disparaître, de faire périr entièrement. — 6. *Conflit* : choc de gens ou de peuples qui en viennent aux mains ou aux armes. — 7. *Fervent* : qui a de l'ardeur.

Les idées. — Citez, autour de vous, des transformations dues aux progrès de la science. — Comment la science pourra-t-elle arriver à donner aux hommes plus de loisirs? plus de bien-être? — Que doit-on craindre cependant des progrès de la science? — A quelle condition n'a-t-on pas à craindre que ces progrès de la science ne détruisent la civilisation et la vie? — Que savez-vous de la Société des Nations?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Écrivez cinq mots dans lesquels on trouve la consonne double *sc* comme dans *science*. — 2. Donnez un verbe de la même famille que chacun des noms : *progrès, fruit, larme, guerre*. — 3. Donnez cinq mots de la famille de *paix* (radical *pais, paci*). — 4. Trouvez trois adjectifs qui peuvent convenir au nom : *efforts*.

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans deux phrases chacun des verbes : *décimer, anéantir*. — 6. Construisez deux phrases sur le modèle de : *Ce mot, et le ton avec lequel il était dit, surprirent les trois enfants.* — 7. Trouvez deux autres tournures pour la phrase : *Puisses-tu dire vrai!* — 8. Développez chacune des deux idées contenues dans la phrase : *La science, qui permet de créer, permet aussi de détruire.*



71. Les vendanges.

Le temps des vendanges n'est pas toujours une suite de jours de fêtes dans les pays où le raisin mûrit tard, où les soleils de septembre sont souvent voilés de brume.

Les jours ont diminué, et il faut partir dans le

crépuscule[1] du matin, derrière les charrettes aux futailles sonnantes, sous le vent d'automne qui pénètre et donne le frisson, par les chemins herbus où la rosée est froide. La terre et les ceps sont humides des buées de la nuit. Il faut plonger les mains parmi les pampres[2] glacés, pour saisir les raisins que le sécateur détache. Jusqu'à ce que le soleil ait pris de la vigueur en montant sur l'horizon, la besogne est pénible. Les vendangeurs ne chantent pas, et ils parlent peu. Au bout de la vigne, ils réchauffent autour d'un maigre feu de souches leurs doigts engourdis, en attendant qu'ils viennent s'y asseoir, vers huit heures, pour le casse-croûte du matin.

Lorsque ses grands-parents partaient avec Cartaud pour la vendange, François, les années précédentes, s'attardait dans son lit tiède, et n'allait les rejoindre que dans la matinée. Mais cette année, dès le premie jour, il était debout en même temps qu'eux. Puisqu'il se destinait aux travaux de la terre, ne devait-il pas s'y entraîner? Reculer devant la perspective[3] de quelques heures pénibles lui semblait une sorte de lâcheté.

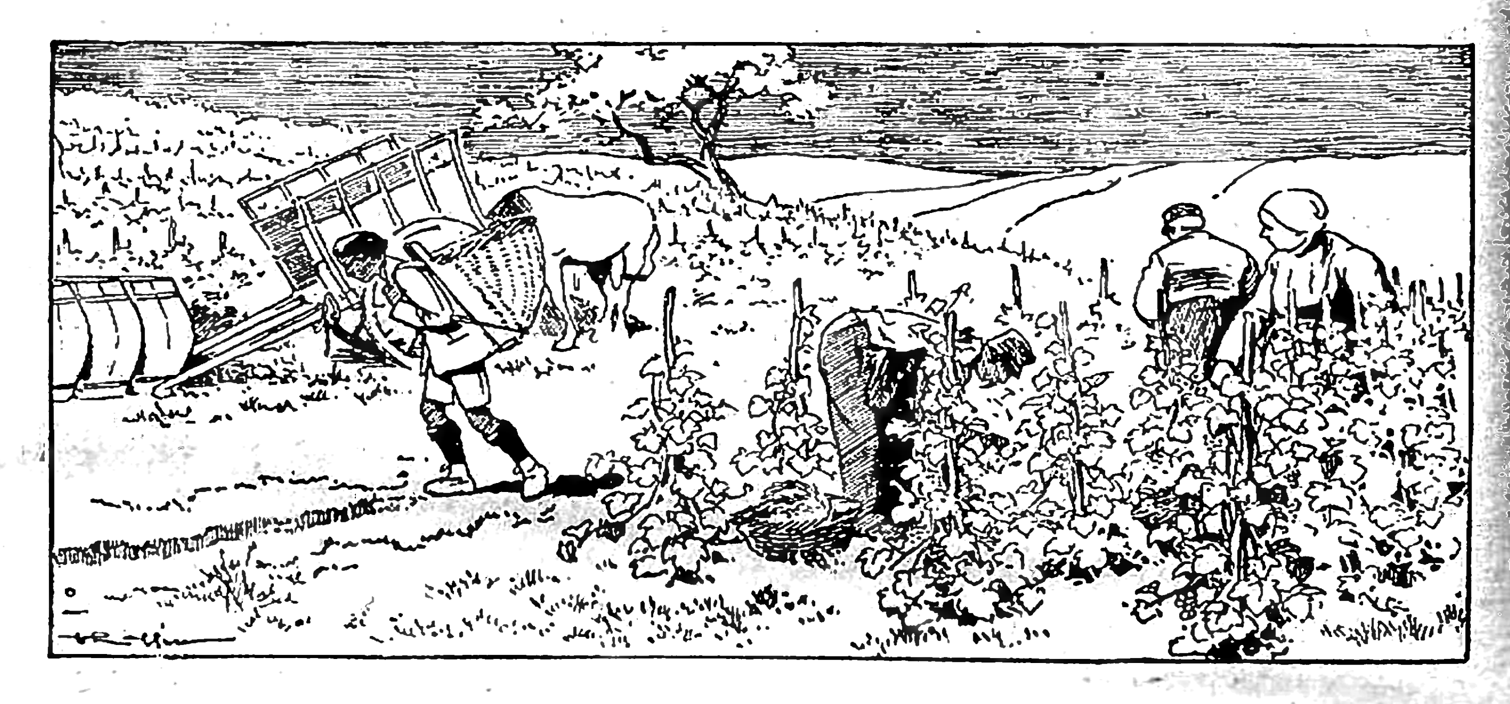
« Mais tu auras froid! dit sa grand'mère. Le vent est vif. La rosée n'est pas encore tombée!

— Je n'aurai pas froid, grand'mère! dit François d'un ton résolu. Je me réchaufferai en travaillant. »

En route donc! Rougeaud tire la charrette où trois barriques vides sont retenues par de grosses cordes. Cartaud marche à côté du cheval. François suit la voiture, avec ses grands-parents; il porte au bras un panier neuf qui sent l'osier frais coupé. Le chemin quitte la vallée, monte en serpentant entre les champs et les vignes, se rétrécit et se creuse d'ornières. Parfois, des pommes ou des noix tombant des arbres roulent

jusque sous les pas. François dédaigne les pommes d'un goût âpre, mais il ramasse les noix, les ouvre et les mange. Parfois une grive s'envole lourdement, les ailes humides, avec un cri de gourmande dérangée dans son festin. Des étourneaux en bande passent dans un bruit de rafale[4], s'abaissent, s'élèvent, s'abattent enfin avec une violence de pillards.

Voici la vigne qui, au flanc de son coteau, attend nos



vendangeurs. Les ceps lourds de grappes dorées, de grappes violettes, sont alignés comme des soldats en bataille. Les fines gouttelettes de rosée givrent[5] les feuilles et les raisins.

Le grand-père et Cartaud déchargent les futailles, défoncées à un bout, et les placent au bord de la vigne, où la hotte viendra les remplir. L'une d'elles glisse de la charrette, heurte à la cuisse Cartaud qui cherche à la retenir. François voit le domestique faire une grimace et étouffer un cri.

Bientôt chacun est à la place qui lui a été désignée et s'applique à remplir son panier. On n'entend que le bruit sec des sécateurs. François prend à peine le temps

de mordre à belles dents à quelques grappes bien choisies. Il coupe, il coupe. Il veut pouvoir crier le premier : « A la hotte! Mon panier est plein! »

Cartaud porte la hotte qu'on a remplie jusqu'au collet[6]. La hotte pleine est lourde, car les raisins sont juteux. Cartaud penche son corps en avant, et ses gros souliers s'enfoncent dans la terre molle. Il gagne le bout de la vigne et, dans un des tonneaux, on entend les grappes s'écrouler avec un bruit mat. A l'aide d'un bâton fourchu, Cartaud les écrase un peu, puis revient près des vendangeurs, se remet à couper, et repart bientôt avec une nouvelle charge. Après cinq ou six voyages au bout de la vigne, il boite légèrement.

« Cartaud, j'ai grande envie de porter la hotte à mon tour, » dit alors François.

Ses grands-parents se récrient[7], et Cartaud proteste. Mais François insiste.

« Vous ne la remplirez pas tout à fait. J'irai un peu plus souvent jusqu'aux tonneaux, dit-il : voilà tout. Et dès que je serai fatigué, grand'mère, je me reposerai, je te l'assure! »

On cède au désir de François, et Cartaud, qui a compris la raison de la demande de son jeune compagnon, lui met la main sur l'épaule dans un bon geste amical.

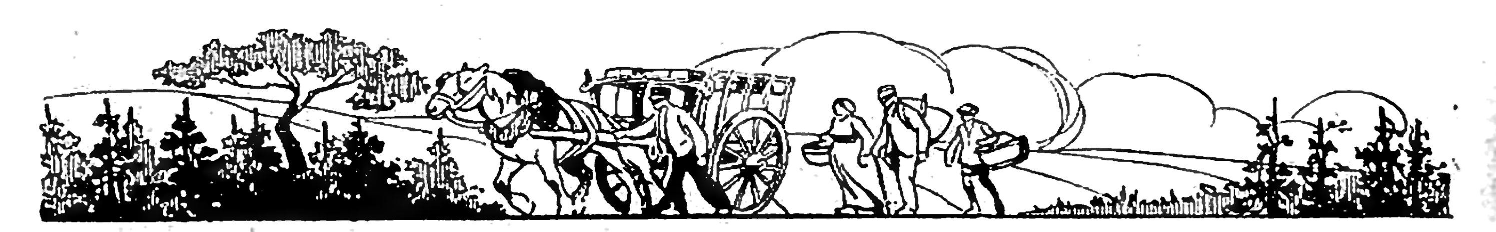
François est heureux de porter les charges de raisins, d'éviter cette fatigue à son grand-père, de soulager Cartaud. Il raidit ses jarrets et serre les dents. Parfois, il doit s'arrêter, s'appuyer d'une main sur un échalas[8]. Il repart bientôt, le front en avant. Les bretelles de la hotte sont rudes à ses épaules, mais qu'importe! La charge, d'ailleurs, n'est pas au-dessus de ses forces, et il est fier de faire un vrai travail d'homme.

Mots expliqués. — 1. *Crépuscule* : lumière qui apparaît dans le ciel, ou qui reste dans le ciel, avant ou après le coucher du soleil. — 2. *Pampre* : tige de vigne garnie de ses feuilles. — 3. *Perspective* : vue, en esprit, d'un événement, d'une suite de faits qui semblent devoir se produire. — 4. *Rafale* : coup de vent violent, imprévu et de peu de durée. — 5. *Givrer* : recouvrir d'une fine poudre blanche comparable au *givre*. — 6. *Collet* : partie de la hotte qui touche au cou du porteur. — 7. *Se récrier* : faire une exclamation sur quelque chose qui nous surprend, protester. — 8. *Échalas* : piquet auquel on attache le cep de vigne.

Les idées. — Pourquoi François voulut-il, cette année-là, partir pour la vendange en même temps que ses grands-parents? — Pourquoi Cartaud boite-t-il après avoir porté quelque temps la hotte? — Que lui propose François? — Pourquoi Cartaud lui met-il la main sur l'épaule dans un bon geste amical? — Pourquoi François est-il fier de porter la hotte?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Écrivez trois homonymes de *cep* (qu'on prononce : *cé*); — un nom de la famille de *cep*. — 2. Nommez cinq choses dont on peut dire qu'elles *serpentent*. — 3. Dites comment on nommait le mois des *vendanges* dans le calendrier républicain. — 4. Écrivez le nom correspondant à chacun des adjectifs suivants : *juteux, piteux, amical, patriarcal, dominical.*

II. **Construction de phrases.** — 5. Employez dans une phrase chacun des verbes : *crier, s'écrier, se récrier.* — 6. Construisez deux phrases sur le modèle de : *Puisqu'il se destinait aux travaux de la terre, ne devait-il pas s'y entraîner?* (une subordonnée par *puisque* précède une principale de tournure interrogative). — 7. Résumez le second paragraphe en montrant en une phrase pourquoi les vendanges sont pénibles le matin, dans la région du centre. — 8. Dites en quelques phrases pourquoi François est heureux de porter la hotte.



72. Le travail bien fait.

Pendant dix jours, les raisins ont bouillonné dans la cuve d'où le grand-père, ensuite, a tiré le vin nouveau. C'est aujourd'hui que l'on exprime[1] le jus resté dans les grappes à demi écrasées.

Solidement campés sur leurs jambes écartées, M. Lefranc et Cartaud, levant et abaissant leurs bras, manœuvrent la barre du pressoir. Chaque fois que la barre s'abaisse, on entend un cliquetis, et le gros écrou de fonte qu'on appelle « le chapeau » serre un peu plus les madriers[2] qui écrasent la vendange. Le jus couleur de rubis, fleuri d'écume blanche, coule dans des rigoles qui le conduisent à un cuvier de bois.

Soudain éclate un bruit sec, métallique, et la barre que les deux hommes abaissent en y employant toutes leurs forces descend brusquement. Le grand-père se redresse, mais Cartaud, le corps tendu dans l'effort de tous ses muscles, perd pied et vient brutalement heurter du front le rebord du pressoir.

C'est le chapeau qui vient de se briser. Une fêlure, depuis longtemps cachée sans doute, s'est agrandie peu à peu dans la masse du métal, et forme maintenant du haut en bas comme une large balafre. Toute manœuvre devient impossible. Que faire?... Pour trouver une autre pièce semblable, il faudrait se rendre dans un magasin de la grande ville. Ce serait une grosse perte de temps. Or, la vendange sortie de la cuve ne peut pas attendre....

« Va prévenir Macaire, le forgeron! » dit le grand-père à François, témoin de la scène.

Un instant après, le forgeron examinait le chapeau du pressoir.

« La fonte avait un défaut, dit-il après un rapide coup d'œil. Un fabricant consciencieux n'aurait pas dû livrer cette pièce. »

Il ajouta, regardant Cartaud :

« On n'a pas tort de dire qu'un travail mal fait peut

causer mort d'homme. Il s'en est fallu de peu que ce brave Cartaud ne se brisât le front.

— Pourrez-vous me réparer cette pièce? demanda M. Lefranc avec anxiété.

— J'essaierai! dit simplement le forgeron.

— Ce travail demandera-t-il beaucoup de temps?

— Je vais me mettre à la besogne, et j'y passerai, s'il le faut, une partie de la nuit. Je crois que demain matin vous pourrez continuer à presser votre vendange.

— Merci, Macaire! » dit M. Lefranc en serrant la main du forgeron qui, aussitôt, emporta dans son atelier la pièce brisée.

« Allons, Boulot, vite au soufflet! cria-t-il en arrivant. Ce n'est pas le moment de s'endormir. »

Et il se mit à forger une solide bride de fer, faite de deux pièces demi-circulaires qui, jointes par des vis et des écrous, devaient serrer le chapeau du pressoir comme un étau.

La nuit était venue lorsqu'il termina son travail. Il revint alors chez M. Lefranc, mit le chapeau de fonte à sa place et fit manœuvrer lentement la barre de serrage. Une lanterne à la main, il examinait la façon dont se comportaient, sous la pression de la barre, la bride et ses attaches. Après un moment, il hocha la tête.

« Cette bride est solide, dit-il. Sans doute, elle tiendra quelque temps. Mais je crains qu'elle ne résiste pas toujours à l'effort du levier.

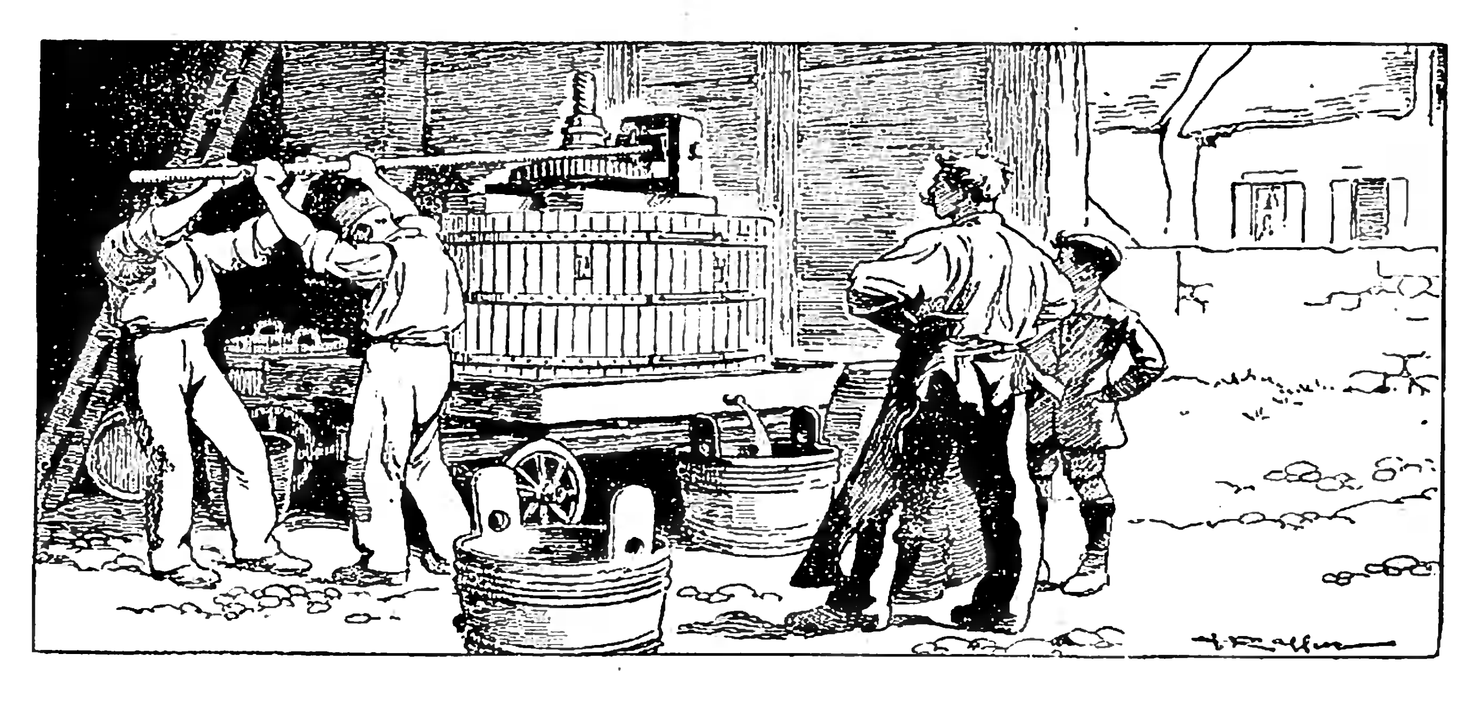
— Que faire, alors? murmura M. Lefranc.

— Recommencer le travail! dit le forgeron. Je prendrai du fer plus épais et, si cette bride ne suffit pas, j'en placerai une seconde. »

Cette nuit-là, on vit longtemps rougeoyer la forge

de maître Macaire. Boulot tirait mollement le soufflet, et ses yeux étaient gros de sommeil. Le forgeron, pourtant, continuait son travail sans hâte, et comme sans souci de l'heure. Lorsque tout paraissait terminé et que Boulot s'apprêtait à partir, Macaire redesserrait ses écrous, donnait encore un coup de burin[3], un coup de lime.

L'apprenti, de temps en temps, s'exclamait :



« Oh ! maintenant, c'est solide, plus solide qu'une pièce neuve ! Dix hommes pourraient tirer sur la barre du pressoir sans briser ce chapeau.

— Peut-être ! répliquait le forgeron. Mais prenons notre temps.... Demain, je te permettrai, si tu le veux, de faire la grasse matinée. »

A petits coups de lime, Grégoire s'appliquait à polir les parties burinées et à « finir » son travail.

« Ce que vous faites-là ne me paraît guère utile, hasarda Boulot. Un coup de lime de plus ne rendra pas ces brides plus résistantes. »

Le forgeron posa son outil un instant et, regardant Boulot dans les yeux :

« Écoute-moi, mon garçon, dit-il. Personne n'a jamais emporté de ma forge un travail bâclé [4]. Jamais un client n'a pu me dire : « Macaire, cet outil qui sort de vos mains n'est pas solide. Cette réparation que vous avez faite à ma charrue n'a pas tenu. Maintenant que j'ai les cheveux blancs, je n'entends pas changer mes habitudes. »

Le lendemain, de très bonne heure, M. Lefranc et Cartaud manœuvraient de nouveau la barre du pressoir. Le forgeron était devant eux, les mains sur les hanches, la figure épanouie.

« Hardi! leur criait-il. Tirez ferme! Cela tiendra, j'en réponds! C'est du bon travail de Macaire, qui a appris de son père le métier de forgeron. »

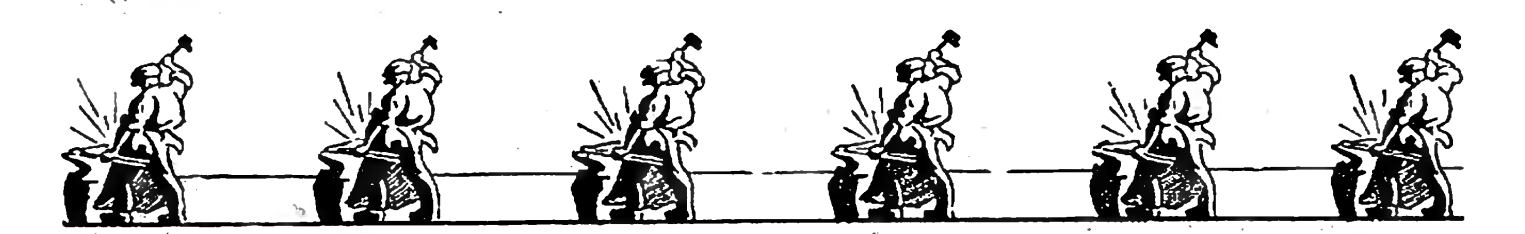
Comme les deux hommes s'arrêtaient pour souffler, jovial [5], il ajouta : « Maintenant, Lefranc, goûtons le vin nouveau! »

Mots expliqués. — 1. *Exprimer* : faire sortir le suc de certaines choses en les pressant. Comparer avec le sens figuré : faire sortir de l'esprit, faire connaître par la parole. — 2. *Madrier* : épaisse planche de bois dur. — 3. *Burin* : instrument d'acier qui sert à tailler le métal, à graver. — 4. *Bâclé* : fait à la hâte et sans soin. — 5. *Jovial* : qui aime à rire et à plaisanter.

Les idées. — Pourquoi M. Lefranc doit-il avoir recours au forgeron? — Pourquoi l'interroge-t-il avec quelque anxiété? — Quels détails montrent la conscience professionnelle du forgeron? — Pourquoi veut-il livrer un travail solide? un travail « fini »? — Pourquoi, le lendemain, sa figure s'épanouit-elle devant le pressoir qui fonctionne?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez quatre verbes formés, comme *exprimer*, avec le radical *prim* et un préfixe convenablement choisi; — donnez le nom correspondant à chacun de ces verbes. Ex. : *expression*. — 2. Donnez cinq noms désignant un bruit, comme *cliquetis*. — 3. Donnez six noms de la famille de *chapeau* (trois dont le radical est *chap*, trois dont le radical est *cap*). — 4. Quelle remarque faites-vous sur l'orthographe de : *un fabricant* (nom), *en fabriquant* (part. présent).

II. **Construction de phrases.** — 5. Terminez deux phrases commençant par : *Il s'en faut de peu....* — 6. Construisez deux phrases sur le modèle de : *Lorsque tout paraissait terminé et que Boulot s'apprêtait à partir, Grégoire redesserrait ses écrous* (deux subordonnées par *lorsque* et *que* précèdent la principale). — 7. Expliquez en une phrase le sens de l'expression : *prendre son temps.* — 8. Décrivez en quelques phrases les deux hommes occupés à presser la vendange.



73. La loyauté.

François allait rejoindre, sur la place du village, un groupe de ses habituels compagnons de jeu. Ceux-ci parlaient vivement entre eux. Ils se turent à son approche, et le regardèrent, comme gênés. François s'étonna de leur attitude.

« Que racontiez-vous donc? demanda-t-il.

— Rien... Rien d'intéressant...! » répondirent quelques-uns, avec un air d'indifférence [1] et tout en s'éloignant comme pour aller jouer en un autre endroit.

Lucien, pourtant, était resté, et François lui demanda de nouveau :

« Que se passe-t-il? »

Alors Lucien, embarrassé, cherchant ses phrases, rapporta ce que ses camarades se disaient entre eux un instant auparavant. C'étaient des propos qu'ils avaient entendus dans leurs familles, ou de la bouche de commères du village, toujours prêtes à broder [2] sur les incidents les plus futiles [3].

« Il paraît, dit Lucien, que M. Girard, dont plusieurs champs sont proches des vôtres, est très mécontent de ton grand-père. Cartaud vient de creuser dans votre pré des fossés qui tireront toute l'eau de la Clairette, au moment des crues, et M. Girard croit qu'il n'y aura plus assez d'eau pour irriguer le sien. Ton grand-père a aussi fait couper, dans une haie mitoyenne[4], des arbres qui seraient à ce même voisin. Et puis... et puis.... On raconte tant de choses, vois-tu, dont M. Girard se plaint, que j'aime mieux ne pas t'en rapporter davantage.... »

François, qui savait la scrupuleuse honnêteté de son grand-père, avait la gorge serrée d'indignation. Il se contint devant Lucien, mais, d'une traite, il regagna la maison de ses grands-parents, où il rencontra tout d'abord le domestique.

« Sais-tu, dit François, de quoi M. Girard vous accuse, grand-père et toi? »

Cartaud bondit dès qu'il fut au courant.

« C'est fou!... Je vais aller le trouver, moi, le père Girard, et il verra de quel bois je me chauffe! »

Entendant les éclats de voix de Cartaud, M. Lefranc s'était approché. Il écouta avec calme le récit haché de François.

« Les fossés que j'ai creusés n'empêcheront pas ce mauvais voisin d'arroser son pré! s'écria Cartaud.

— En es-tu sûr? demanda M. Lefranc.

— Les deux petits arbres que j'ai abattus dans la haie mitoyenne étaient à nous, bien à nous! continua le domestique.

— En es-tu bien sûr? répéta le grand-père de François.

— Parbleu!

— Viens avec moi ! » dit alors M. Lefranc.

Ils partirent pour le pré, et François les accompagna.

M. Lefranc examina longuement le travail de Cartaud. Il se rendit compte de la profondeur de ses fossés et de ceux du voisin, de la pente des deux prairies, et il dit :

« Cartaud, j'ai eu tort de ne pas t'expliquer comment je voulais creuser ces saignées [5]. Tu as fait pour le mieux. Mais notre voisin a raison de penser que son pré s'irriguera mal. »

Ils allèrent ensuite vers la haie. Les deux arbustes étaient encore étendus sur le sol, et on voyait leurs souches où pleurait la sève. M. Lefranc, du pied, gratta le sol pour découvrir les bornes qui marquaient la limite des deux parcelles de terre. Ici, son hésitation ne fut pas longue.

« Les arbres, dit-il, étaient bien dans notre champ. »

Ils revinrent au village. Cartaud, de temps en temps, grognait encore. François sentait déjà qu'au bout de la voie droite où son grand-père s'était engagé, la solution du différend [6] serait vite trouvée.

Sans même rentrer chez lui, M. Lefranc se dirigea vers la maison de M. Girard ; il le trouva occupé dans sa cour.

« Bonjour, Girard, dit M. Lefranc. On m'a rapporté que vous avez à vous plaindre de moi. Nous nous connaissons depuis l'enfance, et nous avons toujours vécu en bons voisins, sans un mot de chicane ou de dispute. Pourquoi n'êtes-vous pas venu me trouver ? »

M. Girard, appuyé au manche d'une fourche, écoutait, la tête un peu baissée et le front plissé.

« J'y serais allé, bien sûr, un jour ou l'autre..., finit-il par répondre.

— Croyez-moi, Girard, il aurait mieux valu ne pas attendre.... Vous savez comment naissent et s'enveniment les brouilles de village. Au début, c'est un malentendu [7] sans importance. Les mauvaises langues s'en emparent, grossissent les torts des adversaires, dénaturent leurs moindres propos, les excitent l'un contre l'autre. Le résultat, le plus souvent, ce sont ces rancunes, ces haines stupides qui durent pendant toute



une vie. Heureux encore quand les enfants n'en héritent pas! Entre braves gens comme nous, est-il si difficile de se mettre d'accord?

— Bien sûr...! bien sûr...! » fit mollement M. Girard.

Alors M. Lefranc parla des fossés. Il dit que son domestique les avait creusés sans être assez guidé, et que, sans aucun doute, ce travail demandait à être retouché.

Le visage de M. Girard s'éclaira.

« Je suis content, Lefranc, que vous reconnaissiez que j'avais raison de me plaindre.

— Je vous l'accorde. Mais vous admettrez bien, à votre tour, qu'au lieu de faire part de votre mécon-

tentement aux uns et aux autres, vous auriez mieux fait d'avoir avec moi une explication loyale. On m'a dit que vous avez encore d'autres sujets de reproches, et que, par exemple, vous assurez que les deux arbres abattus par Cartaud à la limite de nos champs de la Garenne sont à vous. Venez avec moi jusque-là; nous constaterons ensemble que ces arbres ont bien poussé sur mon terrain.

— Inutile! reprit vivement M. Girard, car je le sais. Je n'ai jamais parlé de ces arbres à personne et je n'ai jamais fait à qui que ce soit d'autres reproches sur votre compte. Je vous en donne ma parole, Lefranc! »

Les deux voisins se regardèrent un instant dans les yeux, et sentirent en même temps quel danger leur ancienne amitié avait couru.

« Lefranc, dit M. Girard en tendant sa main, votre démarche est celle d'un honnête homme, et je vous remercie. Oui, je reconnais que j'aurais dû dès le premier jour, au lieu de parler de l'affaire dans le village, aller m'expliquer franchement avec vous. »

Le grand-père de François se retira. Mais M. Girard, posant sa fourche, voulut l'accompagner pendant un instant dans la rue. Par des portes entre-bâillées, derrière des contrevents à demi fermés, des voisins et des commères les observaient. De les voir se parler cordialement, ce fut, pour certains, une déception en même temps qu'une leçon.

Mots expliqués. — 1. *Avec un air d'indifférence* : n'ayant pas l'air de se soucier de ce qu'on leur demandait. — 2. *Broder* : ici, ajouter à un récit des détails insignifiants ou inutiles. — 3. *Futile* : sans importance, sans valeur. Contraires : *sérieux, grave.* — 4. *Mitoyen* (rapprocher de *mi, moitié*) : qui appartient à deux personnes et sépare leurs propriétés. — 5. *Saignée* : ici, rigole destinée à amener l'eau dans un terrain.

— 6. *Différend* (remarquer l'orthographe, distinguer de l'adjectif *différent*) : débat, contestation. — 7. *Malentendu* : désaccord provenant d'une parole, ou, comme ici, d'une action mal interprétée (le voisin a cru que M. Lefranc voulait lui faire du tort en creusant des fossés).

Les idées. — Comment François apprit-il les bruits qui couraient sur le compte de son grand-père? — Comment Cartaud accueillit-il le récit de François? — Quelle fut, au contraire, l'attitude de M. Lefranc? — Que fit-il aussitôt? — De quelles qualités fit-il preuve en se rendant ensuite chez M. Girard? — Pourquoi celui-ci l'accueille-t-il froidement? — Pourquoi le remercie-t-il ensuite? — Comment les médisants du village eurent-ils une déception? reçurent-ils une leçon?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Donnez quatre noms qui, comme *différend*, servent à désigner un désaccord entre deux personnes. — 2. Donnez cinq noms dans la formation desquels entre le préfixe *mal*, comme *malentendu*. Ce préfixe prend encore la forme *mé* : donnez deux noms composés avec cette autre forme du préfixe. — 3. Donnez le nom désignant l'action d'*irriguer*, d'*élaguer*, de *naviguer*. — 4. Trouvez trois noms auxquels puisse s'appliquer l'adjectif *futile*.

II. **Construction de phrases.** — 5. Trouvez une autre tournure pour dire que les camarades de François *ont un air d'indifférence*. — 6. Construisez deux phrases sur le modèle de la suivante. : *Entendant les éclats de voix de Cartaud, M. Lefranc s'était approché.* — 7. Dites en quelques phrases comment s'enveniment les brouilles de village. — 8. Développez en deux phrases les deux idées contenues dans la dernière phrase du texte.



74. Un sage.

C'était un bonheur pour Paul et pour François lorsqu'ils pouvaient passer ensemble un après-midi dans la maison de M. Nicolas, et goûter l'entretien de leur vieil ami.

Au penchant d'un coteau, la petite maison de M. Nicolas s'offrait avenante et gaie, précédée d'une cour ombragée de marronniers et d'un jardin cultivé avec soin. Bien des gens, dans le village, en connaissaient le chemin. Bien des gens étaient venus s'asseoir, pour confier un ennui ou solliciter un conseil, dans la salle à manger aux simples et beaux meubles rustiques, où de délicats travaux de ferronnerie rappelaient l'ancienne profession du maître du logis.

Ce jour-là, comme Paul et François franchissaient ce seuil familier, M. Nicolas et sa sœur reconduisaient jusqu'à la porte de la cour une ménagère du village, qui s'attardait à complimenter Mlle Antoinette sur la bonne tenue de son logis.

« Ah! votre maison ne ressemble guère aux nôtres, qui ne sont pourtant pas plus vieilles. Vous n'y vivez pas comme nous, et l'on voit que vous êtes habitués au luxe.

— Ce n'est pas un défaut, reprit M. Nicolas, de vouloir une maison gaie et de s'entourer de jolies choses.

— Mon luxe à moi, ajouta Mlle Antoinette, c'est d'aimer la propreté parfaite, et de vouloir dans toutes les pièces l'air pur et la belle lumière. C'est un luxe qui ne coûte pas cher et, quand il est réalisé, il faut peu de dépenses pour avoir un intérieur avenant et coquet. »

Revenant auprès de Paul et de François, M. Nicolas leur dit en souriant : « Cette femme, comme beaucoup de gens du village, nous croit riches, bien sûr! »

Et lorsqu'ils furent assis près de la table au-dessus de laquelle était suspendu un beau lustre [1] de fer forgé, il ajouta :

« C'est vrai, j'ai toujours été riche, mais sans avoir jamais beaucoup d'argent. On est presque toujours

assez riche quand on mesure sa dépense à son gain, quand on mène une vie sobre et que l'on ne recherche pas les plaisirs factices [2] de la vanité. Ne pensez-vous pas, mes enfants, que si les hommes savaient mieux vivre, ils s'apercevraient qu'il n'est pas indispensable d'avoir beaucoup d'argent pour être heureux?

— Il en faut pour acheter le nécessaire, dit François.

— Et pour donner la sécurité contre une maladie possible, contre les besoins de la vieillesse, ajouta Paul.

— C'est fort bien dit, mes enfants. Mais lorsque l'argent nous a assuré tout cela, c'est souvent se préparer des déceptions que de lui demander davantage. Les joies les plus pures de la vie, ce n'est pas l'argent surtout qui nous les procure. On les trouve dans la santé, dans un travail auquel on se donne de tout cœur, dans ses études, dans ses promenades. Ces joies simples, je les ai connues profondément.

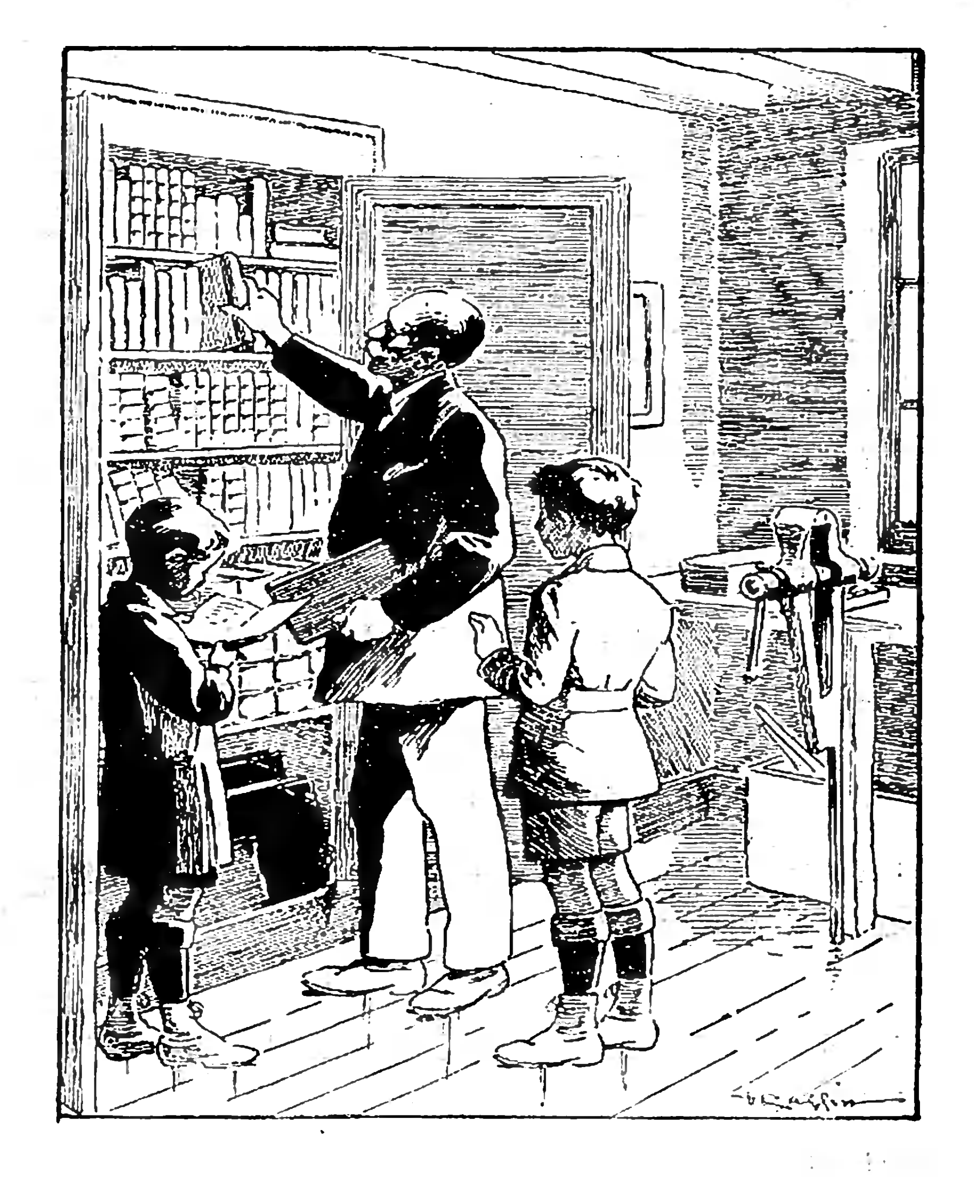
— Vous oubliez, M. Nicolas, dit doucement Paul, les joies que vous avez éprouvées en faisant toujours le bien autour de vous.

— Celles-là comptent aussi, reprit M. Nicolas. Mais n'en parlons pas. Et puisque vous allez bientôt choisir une profession, je voudrais, mes enfants, vous faire entrevoir comment il faut s'appliquer à son métier, et quelles sont les joies que l'on peut tirer de son travail. »

M. Nicolas conduisit alors les enfants dans une petite pièce où il avait coutume de se retirer, et où se trouvait, à côté d'un bureau et d'un vaste placard, un établi muni d'un étau et garni d'outils.

Il ouvrit le placard, dont les rayons supportaient des livres, et au bas duquel étaient rangés des cartons remplis de gravures et de dessins. Toutes ces

gravures, tous ces livres, M. Nicolas les avait choisis au cours de sa vie, et le plus grand nombre se rapportaient à la profession qu'il avait exercée. Il y avait là, à côté d'ouvrages purement techniques [3], le récit de la vie de grands artistes, des descriptions de monuments célèbres, des reproductions des chefs-d'œuvre de l'art. Mais il s'y trouvait aussi quelques bons romans, des recueils de poésies, des traités de morale et d'économie politique [4], car M. Nicolas n'avait pas oublié qu'il n'était pas seulement un artisan, mais qu'il était aussi un homme et un citoyen.



« Vous voyez, mes amis, dit-il aux enfants après leur avoir montré ses plus belles gravures et la collection de ses propres dessins, combien j'ai aimé mon métier, et cherché à le bien connaître. Lorsque l'esprit travaille en même temps que la main, la profession s'en trouve ennoblie [5]. On s'y applique avec joie, on cherche à réaliser la modeste œuvre d'art qui paie au centuple des efforts qu'elle a coûtés. Car c'est faire œuvre d'art que d'élever une belle façade, de monter un meuble aux

lignes harmonieuses, de dresser une charpente robuste, d'assembler les entrelacs gracieux d'un balcon de fer forgé. Cela demande non seulement de l'habileté manuelle, mais du goût et de l'intelligence. »

Paul écoutait M. Nicolas avec une attention passionnée. François songeait, et il hasarda une question.

« Pensez-vous, M. Nicolas, que le paysan puisse s'élever aussi au-dessus de son travail, et l'ennoblir, comme vous disiez tout à l'heure, par la réflexion et par l'étude?

— Si je le pense! s'exclama M. Nicolas. Aucune profession peut-être ne demande plus d'efforts intelligents que celle de cultivateur. Pour échapper à la routine, pour produire toujours plus et à meilleur compte, un paysan doit actuellement apprendre sans cesse du nouveau, et sans cesse se perfectionner. Il doit connaître les lois de la vie des plantes, des animaux, la composition de ses terrains et des engrais qu'il y emploie; il doit être renseigné sur les meilleures races à élever, les meilleures semences à confier à la terre; il doit se tenir au courant des plus récentes méthodes de culture.... Que sais-je encore? Crois-moi, François, la profession que tu as choisie est celle qui assure le plus de santé et d'indépendance; et c'est encore celle où l'intelligence peut le mieux s'associer à l'effort manuel. »

M. Nicolas rangea ses livres et ses dessins, alla près de son établi, montra aux enfants de délicats objets de ferronnerie qu'il faisait pour charmer ses instants de loisir.

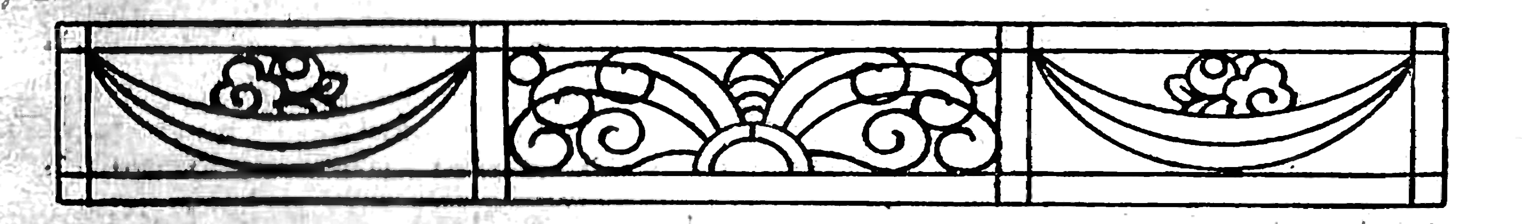
« Croyez-moi, mes amis, leur dit-il encore, pour que votre vie soit belle et digne, mettez dans votre travail toute votre intelligence et tout votre cœur. »

Mots expliqués. — 1. *Lustre* : sorte de chandelier à plusieurs branches, en cristal ou en métal, qui se suspend au plafond. — 2. *Factice* : au sens propre, qui est *fait*, qui provient d'une fabrication, par opposition avec ce qui nous est donné par la nature elle-même; au figuré, comme dans le texte, qui n'est pas naturel. Par exemple, le besoin de manger est *naturel*, celui de fumer est *factice*. — 3. *Ouvrage technique* : livre qui décrit, explique les procédés d'un art, d'un métier. — 4. *Économie politique* : science qui traite de la production, de la répartition et de la consommation des richesses. — 5. *Ennoblir* : relever, donner de la noblesse morale. Ne pas confondre avec *anoblir*, qui signifie : admettre dans la noblesse.

Les idées. — Pourquoi la maison de M. Nicolas était-elle bien connue dans le village? — En quoi consistait surtout le luxe de Mlle Antoinette? — Comment peut-on être riche sans avoir beaucoup d'argent? — Quelles sont les joies que l'argent ne suffit pas à procurer? — Comment M. Nicolas avait-il su bien remplir sa vie? — Expliquez comment un métier manuel peut être ennobli par l'intelligence? — Que doit connaître, pour bien faire son métier et pour s'y intéresser, un artisan? un cultivateur?

Exercices oraux ou écrits. — I. **Vocabulaire.** — 1. Trouvez quatre adjectifs qui peuvent, comme *avenante*, caractériser l'aspect d'une maison. — 2. Donnez six noms qui, comme *livre*, servent à désigner un ouvrage imprimé. — 3. Donnez l'adjectif correspondant à chacun des noms : *main*, *corps*, *muscle*, *cerveau* (céréb...) *nez*, *œil* (ocul...) *cheveu* (chev. ou capill...). — 4. En choisissant des préfixes convenables, formez avec le radical *duire* (qui signifie *mener*) cinq verbes différents. Donnez un nom dérivé de chacun de ces verbes. Ex. : la *reproduction*.

II. **Construction de phrases.** — 5. Sur le modèle de : *Mon luxe, c'est d'aimer la propreté parfaite...*, terminez deux phrases commençant par : *Ma richesse, c'est de.... Ma fierté, c'est de....* — 6. Construisez deux phrases sur le modèle de la suivante (une principale, deux subordonnées introduites par *quand* et par *que*) : *On est presque toujours assez riche quand on mesure sa dépense à son gain et que l'on ne recherche pas les plaisirs factices de la vanité.* — 7. Développez en deux phrases l'idée suivante : *Il faut mesurer sa dépense à son gain.* — 8. Dites en deux phrases ce que vous entendez par : *mettre dans son travail toute son intelligence et tout son cœur.*



75. L'héritage du passé.

« Allons voir mes rosiers! » dit vers le soir M. Nicolas à ses jeunes amis.

Ils se rendirent au jardin, et admirèrent les massifs où M. Nicolas avait réuni quelques-unes des plus belles variétés de roses. Il y avait encore des roses d'automne de toutes les nuances, depuis le rouge vif jusqu'au rose le plus tendre, depuis le jaune de l'or jusqu'à la blancheur du lis. Les unes avaient comme une gaine[1] de mousse; d'autres étalaient leur épanouissement; d'autres encore, aux pétales plus fermes, semblaient de délicats chefs-d'œuvre d'orfévrerie. Certaines se dressaient fièrement; d'autres, comme lasses des caresses du soleil, se penchaient sur leurs tiges, et le velours et la soie de leurs corolles prenaient dans les rayons du couchant des tons délicieusement doux.

« C'est un plaisir d'une rare valeur, dit M. Nicolas, de jouir de la beauté des fleurs que l'on a cultivées soi-même. C'en est un encore de planter des arbres et de surveiller leur croissance, même si l'on ne doit pas en manger les fruits ni s'asseoir à leur ombre. »

Il montrait les pommiers et les poiriers qu'il avait greffés, et de jeunes marronniers dont le tronc lisse s'élançait déjà comme une colonne.

« Mon frère, dit Mlle Antoinette, venue au jardin à son tour, se donne beaucoup de peine pour des plantations dont il ne profitera pas sans aucun doute.

— Je travaille pour ceux qui viendront après moi, dit M. Nicolas. Je ne les connais pas, mais qu'importe!

D'autres, qui ne me connaissaient pas, n'ont-ils pas jadis travaillé pour moi? Quand je mange les fruits savoureux de ce prunier au tronc ruineux[2], je pense toujours avec reconnaissance au brave homme qui prit soin jadis de confier un noyau à la terre. Et qui donc a bâti pour moi cette vieille maison où je m'abrite, si solide qu'elle semble défier le temps? Qui donc a



planté là-bas les platanes séculaires de cette route sous lesquels j'aime me promener par les soirées d'été? Nous oublions trop facilement ce que nous devons aux gens du passé. Leur héritage nous est venu si naturellement que nous n'y faisons pas attention. »

M. Nicolas réfléchit un instant et, se tournant vers Paul et François :

« Puisque nous parlons du labeur des gens d'autrefois, je veux vous montrer un coin de notre campagne que vous n'avez peut-être pas assez remarqué. Venez avec moi en haut du coteau. »

Ils suivirent un sentier et, d'un pas leste, arrivèrent à un endroit d'où l'on dominait un assez vaste horizon de champs et de vignobles.

« Voyez-vous, dit M. Nicolas, ces taches grises disséminées par les champs et par les vignes?

— Ce sont des amas de pierrailles, dit François. Quand j'étais plus petit je les connaissais bien, car les ronces y poussent en liberté, et les mûres y sont savoureuses.

— Dans la région, on appelle ces monticules des « mergers, » ajouta Paul.

— Il y en a, dit M. Nicolas, des centaines et des centaines, dans toute cette partie de la campagne où le sol rocailleux[3] devait jadis briser le fer des pioches et le soc des charrues. Certains ont la hauteur d'une maison du village.

— Ces « mergers » sont très anciens, reprit Paul, et personne ne peut dire leur âge, même parmi les plus vieux habitants de Malechère.

— Pour moi, dit M. Nicolas, je ne puis les regarder sans que le passé revive dans mon esprit. Je vois les malheureux paysans de jadis, toujours en proie à l'incertitude du lendemain, épierrant[4] sans cesse leurs maigres terres, pour qu'elles leur donnent de quoi vivre, de quoi nourrir leurs enfants. En ont-ils porté des hottées et des hottées de cailloux, sous le soleil et sous la pluie, les reins brisés et souvent le ventre creux! Ils travaillaient pour eux et pour leur famille, c'est vrai; mais ils ont aussi besogné[5] pour leurs descendants, pour nous-mêmes. En ce coin de France comme dans beaucoup de régions montagneuses ou forestières de notre pays, le paysan a dû d'abord créer la terre, avant de l'amender[6] par un labeur incessant. Rappelez-vous le nom de votre village...

— Malechère, mauvaise chère, dit Paul. Cela veut dire que le sol, autrefois, avait peine à nourrir celui qui était condamné à le travailler.

— Aujourd'hui, reprit François, ces terres sont fertiles. Sur ce coteau, là-bas, pousse l'une de nos meilleures vignes. Dans ce coin des Garennes, où les « mergers » montrent leurs dos, comme d'énormes bêtes grises accroupies, on n'a pu cultiver pendant longtemps que le seigle ou l'orge. Aujourd'hui, mon grand-père, en employant de bons engrais, arrive à obtenir là de très beaux blés.

— C'est que ton grand-père, dit M. Nicolas, continue la bonne tradition[7] des paysans de France. Il veut transmettre à ses descendants un héritage un peu plus riche que celui qu'il a reçu.

— Mais vous-même, monsieur Nicolas, dit Paul, lorsque vous faites entreprendre dans le village des travaux nouveaux, pour que les habitants en retirent plus de santé et de bien-être, c'est aussi cette bonne tradition que vous suivez.

— Sans doute. Nos anciens nous ont laissé des bâtiments communaux qui ont coûté cher, des chemins qui sillonnent toute la campagne, et qu'il a fallu parfois établir au prix de mille peines en creusant le rocher, en comblant des ravines. Non seulement nous entretenons ce qu'ils nous ont légué[8], mais nous voulons que ceux qui vivront ici, dans vingt ans ou dans un siècle, puissent dire de nous : « Ceux-là non plus n'ont pas été des paresseux ou des égoïstes. Cet abreuvoir, cette fontaine, c'est à eux que nous les devons. » Chaque génération, qui recueille l'héritage du passé, doit travailler à améliorer l'avenir, et apporter, comme l'on dit, sa modeste pierre à l'édifice du progrès. »

Mots expliqués — 1. *Gaine* : étui d'un couteau, d'un instrument tranchant, ou, comme ici, enveloppe qui protège un organe d'une plante. —

2. *Ruineux* : qui menace ruine, qui paraît prêt à tomber. — 3. *Rocailleux* : plein de petits cailloux. — 4. *Épierrer* : ôter les pierres d'un champ. Distinguer de *empierrer*. — 5. *Besogner* : travailler, s'occuper. — 6. *Amender* : rendre meilleur, plus fertile. — 7. *Tradition* : ensemble de coutumes, de façons de faire, de penser, qui nous viennent du passé et se sont transmises d'âge en âge. — 8. *Léguer* : donner par testament, ou plus généralement, comme ici, transmettre.

Les idées. — Pourquoi Mlle Antoinette trouve-t-elle que son frère se donne beaucoup trop de peine dans son jardin? — Que lui répond M. Nicolas? — Pourquoi conduit-il les enfants en haut du coteau? — Qu'évoque dans l'esprit de M. Nicolas le spectacle des tas de pierrailles disséminés dans la campagne? — Pourquoi peut-on dire que, dans beaucoup de régions, les paysans ont dû tout d'abord créer la terre? — On dit parfois que l'enfant le plus pauvre, naissant à notre époque, trouve dans son berceau un précieux héritage. Expliquez lequel? — Quel est le devoir de chaque génération d'hommes à l'égard de celle qui la suivra?

Exercices oraux ou écrits. — **I. Vocabulaire.** — 1. Donnez le nom en *tion* correspondant à chacun des verbes : *corriger*, *affliger*, *obliger*. — 2. Donnez deux dérivés et deux composés de *pierre*. — 3. Quels sont les deux sens de l'adjectif *ruineux?* Employez cet adjectif, dans chacun de ses deux sens, avec deux noms convenablement choisis. — 4. Donnez le contraire de chacun des noms suivants : *la beauté, la reconnaissance, la paresse, l'égoïsme.*

II. **Construction de phrases.** — 5. Terminez trois phrases commençant par : *C'est un plaisir de.... C'est un grand malheur de....* Changer la tournure de ces phrases, en les faisant commencer par l'infinitif. — 6. Construisez deux phrases sur le modèle de la suivante (une principale, une subordonnée par *quand* précédant la principale, une subordonnée par *qui* la suivant) : *Quand je mange les fruits savoureux de ce prunier, je pense toujours, avec reconnaissance, au brave homme qui....* — 7. Expliquez en une phrase ce que vous entendez par : *être en proie à l'incertitude du lendemain.* — 8. Indiquez en deux ou trois phrases dans quelles circonstances vous pensez plus particulièrement au labeur des gens du passé.



76. Chacun suit sa voie.

Une autre année s'est écoulée....

A Malechère, M. Nicolas a commencé à réaliser ses promesses. L'eau pure et abondante d'une source proche a été captée[1], amenée sur la place publique, où elle alimente un abreuvoir et une jolie fontaine. Dans les maisons, il suffit maintenant d'ouvrir un robinet pour avoir l'eau courante sur les éviers, dans les laiteries, dans les étables. Le long de la route de Neuville courent les fils qui fourniront bientôt l'électricité au village.

Une société coopérative[2] a été organisée à l'école. M. Nicolas en est le président d'honneur. Paul et François en ont été durant toute l'année les membres les plus actifs. Il n'est maintenant presque personne, à Malechère, qui ne s'intéresse à la vie de l'école, au bien-être et aux progrès des enfants.

Il y a quelques semaines, M. Raymond, le fermier du Cros, est venu trouver M. Nicolas.

« J'ai tout près du village, lui dit-il, un bout de pré dont je ne tire pas grand'chose. Il est trop éloigné du Cros pour que j'y envoie mes bêtes à la pâture. Je le louerai bien volontiers pour vingt ans à la commune, à la condition qu'elle le mette à la disposition de l'école pour un terrain de jeux. »

M. Nicolas s'informa du prix de la location et, quand M. Raymond le lui eut dit, s'exclama :

« Mais c'est un cadeau!

— Je vous dois bien cela! » reprit le fermier.

Il pensait alors non seulement à Grondard, que M. Nicolas lui avait envoyé jadis, mais surtout à Paul et à Mariette, pour qui M. Nicolas avait toujours montré tant de dévouement.

La ferme du Cros est prospère, et ni Grondard ni Mélie ne songent à la quitter. Mariette et sa mère y trouvent les journées courtes. Pourtant les durs travaux ne les accablent pas.

Des poteaux s'alignent de la ferme à la route de Neuville, et Mélie attend avec une curiosité presque enfantine les nouveautés que Mariette lui annonçait un jour, au bord de la Clairette. Mélie a vu entrer à la ferme, après la faucheuse, une moissonneuse et un semoir mécanique, achetés en association par M. Raymond et par M. Lefranc. Elle ne doute plus que le progrès viendra bientôt soulager ses vieux bras.

Paul vient de passer deux mois à la ferme. Mais la pensée de son prochain départ pour la ville voile de mélancolie les douces journées de la fin de septembre. Un matin, la carriole quitte le Cros pour le conduire à la gare. Paul a fait ses adieux à Grondard et à Mélie. Le fermier conduit, et Mme Dumas est auprès de lui. Mariette et son frère se serrent l'un contre l'autre, sur le siège d'arrière.

L'automne dore les coteaux. Dans les prés encore verts, les vaches paissent entre les haies de ronces rougissantes. Dans les champs, des charrues retournent la terre pour les semailles prochaines. On commence à battre les noyers avec de grandes gaules, pour faire tomber les fruits. Et Mariette dit à son frère :

« Vois comme notre campagne est belle! On dirait qu'elle a voulu se faire encore plus belle aujourd'hui, pour que tu ne l'oublies pas! »

Au fond de son cœur, elle se redit :

« Lorsque Paul aura appris à la ville ce qu'il doit y apprendre, pourquoi ne reviendrait-il pas vivre auprès de nous? »

M. Lefranc, de son côté, a conduit à la gare M. Nicolas et François. Celui-ci n'a pas voulu laisser partir son ami sans lui serrer une dernière fois les mains. M. Nicolas accompagne Paul à Paris. Il l'installera chez son



ancien associé. Là, Paul vivra de la vie de famille, et pourra suivre les cours qui le prépareront à entrer à l'école qu'il a choisie.

Le train est arrivé en gare. La minute des adieux est venue. Mme Dumas refoule ses larmes. Paul la réconforte. Il sait déjà qu'il faut regarder la vie en face, accepter les heures pénibles, les séparations nécessaires.

« Nous nous reverrons bientôt, maman! murmure-t-il. C'est pour assurer mon avenir que je vous quitte, toi et Mariette. Pas un jour ne passera sans que je pense longuement à vous. »

Et puis le train est parti...

François revient de la gare dans la carriole de M. Raymond. C'est que là-bas, sur le chemin du Cros, Cartaud l'attend au bout d'un champ, avec Rougeaud attelé à la charrue.

Depuis longtemps, Cartaud a promis à François de lui donner une leçon de labour. Rougeaud, docile, se tient la tête basse, immobile. Le soc a déjà mordu la terre sur quelques mètres, et la charrue dresse ses bras. Cartaud, de place en place, a planté dans le sol quelques baguettes feuillues, pour guider l'apprenti laboureur. François saisit les mancherons[3] et, se retournant un instant, adresse un sourire à Mariette, dont les yeux sont un peu voilés de tristesse. Cartaud, d'un claquement de langue, fait partir le cheval, qui avance à pas lents. Et François, les bras raidis, les yeux fixés droit devant lui, ouvre dans la terre généreuse son premier sillon.

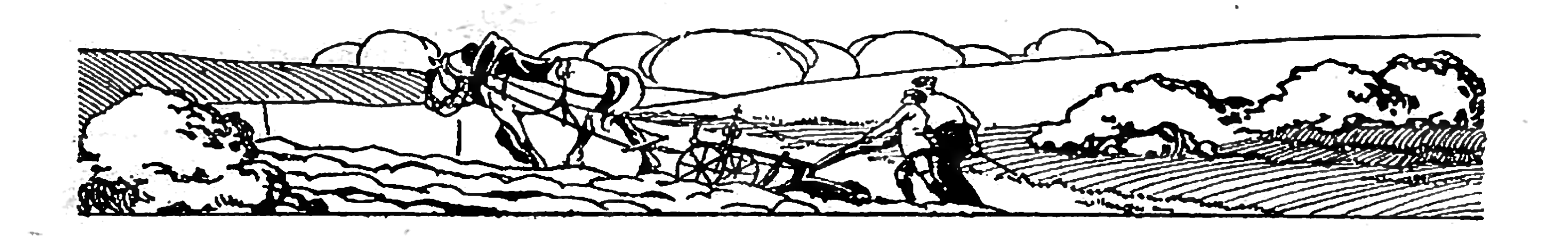
Mots expliqués. — 1. *Capter* : prendre; quand il s'agit d'une source, prendre l'eau, à son origine, au moyen de tranchées, de tuyaux. Rapprocher *captif* : soldat *pris* dans un combat. — 2. *Coopérative* (société) : qui réunit les efforts de tous ses membres, en vue d'un but commun. Rapprocher : *coopérer* : opérer, travailler avec quelqu'un. — 3. *Mancheron* : poignée qui termine chacun des bras de la charrue.

Les idées. — Quels progrès ont déjà été réalisés dans le village? — Comment M. Raymond témoigne-t-il sa reconnaissance à M. Nicolas? — Quelles nouveautés Mélie attend-elle avec curiosité? — Pourquoi Mariette fait-elle admirer à son frère la beauté de la campagne? — Quel est le secret désir de Mariette? — Pourquoi, sur le quai de la gare, Mme Dumas refoule-t-elle ses larmes? — Expliquez le titre donné à la lecture : *Chacun suit sa voie.*

Exercices oraux ou écrits. — **I. Vocabulaire.** — **1.** Formez un dérivé, un composé avec le mot *société*. — 2. Donnez trois dérivés de *col*, deux noms composés avec *col* (préfixes *en*, *ac*). Donnez le sens du mot

licou ou *licol.* — 3. Donnez le contraire de chacun des verbes : *s'intéresser, soulager* (ce contraire est employé dans le texte), *oublier.* — 4. Donnez deux expressions ayant le sens contraire de : *refouler ses larmes.*

II. **Construction de phrases.** — 5. Terminez deux phrases commençant par : *Il n'est personne qui.... Je ne doute plus que....* — 6. Développez l'idée contenue dans la phrase exclamative : *Mais c'est un cadeau!* — 7. Trouvez une autre tournure pour exprimer l'idée suivante : *L'automne dore les coteaux.* — 8. Expliquez en une phrase ce que vous entendez par : *regarder la vie en face.*



FIN

TABLE DES MATIERES

X-7391. — Imprimerie HACHETTE, 9, rue Stanislas, Paris.

LIBRAIRIE HACHETTE

Nouveau Cours d'Enseignement Primaire

LECTURE

GABET (G.) — GILLARD (G.). — Nouvelle méthode de lecture.
On vend séparément chacun des deux livrets.

LEGRU (J.) et SEGUIN (K.). — Méthode de lecture rapide et complète.
On vend séparément chacun des deux livrets.

BERRY. — Une Semaine avec... — Cours élémentaire. — Cours moyen et supérieur.

BOUILLOT (V.). — Le Français par les textes. — Lectures enfantines. — Cours préparatoire. — Cours élémentaire. — *Cours élémentaire et moyen. — *Cours moyen. Certificat d'études. — *Cours supérieur et complémentaire.

DUGUET (Mme) et PERNET (R.) — Le Roman de l'Ecole. Cours élémentaire.

GILLARD (G.). — Le Français vivant. — *Cours moyen et supérieur. Certificat d'études.

SEGUIN (K.). — Line et Pierrot. — En route pour l'École. — Jeannot et Jeannette. — Histoire de trois Enfants.

SEGUIN et LANIER. — Plaisir de lire. De la lecture à la rédaction. — Cours moyen. — Certificat d'études.

VASSEUR. — Enfants du XXe siècle. — Cours moyen et supérieur.

VASSEUR et QUESTE (Mme). — *Touky, chien. — Première année de lecture courante (en couleurs).

LANGUE FRANÇAISE

DUMAS (L.). — Le livre unique de français. — Lecture, grammaire, vocabulaire, orthographe, composition française. — Premier livre. — Cours élémentaire. — Cours élémentaire et moyen. — *Cours moyen. — *Cours moyen et supérieur. Certificat d'études. — *Cours supérieur.

GABET. — Grammaire française par l'image. — Cours élémentaire et moyen. — Cours moyen et supérieur.

GABET (G.) et GILLARD (G.). — Vocabulaire et méthode d'orthographe. Composition française. — Premier livre. — Cours élémentaire. — Cours élémentaire et moyen. — *Cours moyen. — *Cours supérieur (1re et 2e années).

MAQUET, FLOT et ROY. — Cours de Langue française. — Cours préparatoire. — *Cours élémentaire. — *Cours élémentaire et moyen. — *Cours moyen. — *Cours moyen et supérieur. — *Cours complémentaire.

FLANDIN (M.). — Traité complet d'analyse, avec exercices.

HISTOIRE

GAUTHIER-DESCHAMPS et A. AYMARD. — Cours d'Histoire de France. — Histoire de France en images (en couleurs). — Premier Livre d'Histoire (en couleurs). — Cours élémentaire. — Cours élémentaire et moyen. — Cours moyen. — Cours moyen et supérieur, 192 pages. — Certificat d'études, 288 pages. — Cours supérieur.

GÉOGRAPHIE

GALLOUEDEC (L.). et MAURETTE (F.). — Nouveau Cours de Géographie. — Premier livre (en couleurs). — Cours élémentaire. — Cours élémentaire et moyen (en couleurs). — Cours moyen. — Cours moyen et supérieur. Certificat d'études. — Cours supérieur. — Cours complet. Brevet élémentaire.

SCIENCES

BOULET (V.) et CHABANAS (A. et C.). — Leçons de Sciences. — Premier livre de leçons de Choses (en couleurs). — Cours élémentaire et moyen. (Leçons de Choses). — Cours moyen. — Cours moyen et supérieur. Certificat d'études. Ecoles de garçons. — Cours moyen et supérieur. Certificat d'études Ecoles de filles. — Cours supérieur.

DELFAUD (M.) et MILLET (A.). — Arithmétique. — Premier livre (en couleurs). — Cours élémentaire. — *Cours élémentaire et moyen. — *Cours moyen. — *Cours moyen et supérieur. Certificat d'études. — *Cours supérieur (1re et 2e années).

*Les volumes marqués de l'astérisque comportent un livre du Maître.

Imprimerie de Vaugirard, Paris 1938.

